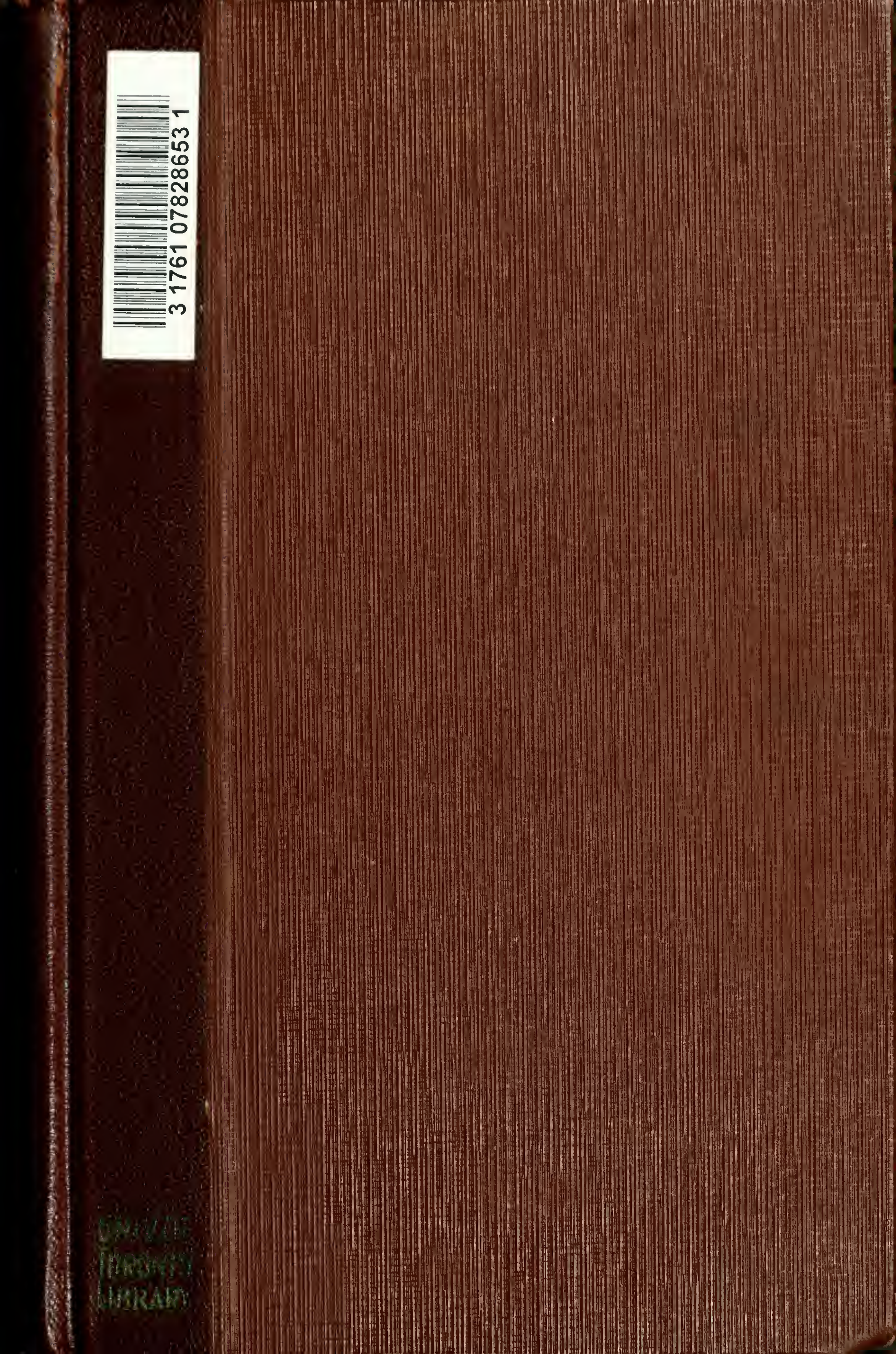

3 1761 07828653 1

ŒUVRES

CHOISIES

DE MASSILLON

TOME SECOND


IMPRIMERIE J. CLAYE
PARIS

ŒUVRES CHOISIES

DE

MASSILLON

NOUVELLE ÉDITION

ACCOMPAGNÉE DE NOTES

ET PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR MASSILLON

PAR

M. FRÉDÉRIC GODEFROY

TOME SECOND



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES

M DCCC LXVIII


LIBRARY
MAY 6 1971
UNIVERSITY OF TORONTO

SERMONS

EXTRAIT DU SERMON

POUR

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'AUMONE.

PREMIÈRE PARTIE.

On ne met guère en question, dans le monde, si la loi de Dieu nous fait un précepte de l'aumône : l'Évangile est si précis sur ce devoir; l'esprit et le fond de la religion y conduisent si naturellement; la seule idée que nous avons de la Providence dans la dispensation des choses temporelles laisse si peu de lieu sur ce point à l'opinion et au doute, que, quoique plusieurs ignorent toute l'étendue de cette obligation, il n'est personne néanmoins qui ne convienne du fond et de la règle.

Qui l'ignore en effet, que le Seigneur, dont la providence a réglé toutes choses avec un ordre si admirable, et préparé leur nourriture même aux animaux, n'auroit pas voulu laisser des hommes créés à son image en proie à

la faim et à l'indigence, tandis qu'il répandroit à pleines mains, sur un petit nombre d'heureux, la rosée du ciel et la graisse de la terre, s'il n'avoit prétendu que l'abondance des uns suppléât à la nécessité des autres?

Qui l'ignore, que tous les biens appartenoient originairement à tous les hommes en commun; que la simple nature ne connoissoit ni de propriété ni de partage, et qu'elle laissoit d'abord chacun de nous en possession de tout l'univers; mais que pour mettre des bornes à la cupidité, et éviter les dissensions et les troubles, le commun consentement des peuples établit que les plus sages, les plus miséricordieux, les plus intègres, seroient aussi les plus opulents; qu'outre la portion du bien que la nature leur destinoit, ils se chargeroient encore de celle des plus foibles, pour en être les dépositaires, et les défendre contre les usurpations et les violences: de sorte qu'ils furent établis par la nature même comme les tuteurs des malheureux, et que ce qu'ils eurent de trop ne fut plus que l'héritage de leurs frères, confié à leurs soins et à leur équité?

Qui l'ignore enfin, que les liens de la religion ont encore resserré ces premiers nœuds que la nature avoit formés parmi les hommes; que la grâce de Jésus-Christ, qui enfanta les premiers fidèles, non-seulement n'en fit qu'un cœur et qu'une âme, mais encore qu'une famille, d'où toute propriété fut bannie; et que l'Évangile, nous faisant une loi d'aimer nos frères comme nous-mêmes, ne nous permet plus, ou d'ignorer leurs besoins, ou d'être insensibles à leurs peines?

Mais il en est du devoir de l'aumône comme de tous les autres devoirs de la loi : en général, en idée, on n'ose en contredire l'obligation; la circonstance de l'accomplir

est-elle arrivée? on ne manque jamais de prétexte, ou pour s'en dispenser tout à fait, ou pour ne s'en acquitter qu'à demi. Or, il semble que l'Esprit de Dieu a voulu nous marquer tous ces prétextes dans les réponses que font les disciples à Jésus-Christ, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée qui l'avoit suivi au désert.

En premier lieu, ils le font souvenir qu'à peine ont-ils de quoi fournir à leurs propres besoins, et qu'il ne leur reste que cinq pains d'orge et deux poissons : *Est puer unus hic, qui habet quinque panes hordeaceos et duos pisces* (JOAN., VI, 9). Et voilà le premier prétexte que la cupidité oppose au devoir de la miséricorde. A peine a-t-on le nécessaire; on a un nom et un rang à soutenir dans le monde, des enfants à établir, des créanciers à satisfaire, des fonds à dégager, des charges publiques à supporter, mille frais de pure bienséance auxquels il faut fournir : or, qu'est-ce qu'un revenu qui n'est pas infini, pour des dépenses de tant de sortes? *Sed hæc quid inter tantos?* (Ibid.) Ainsi parle tous les jours le monde, et le monde le plus brillant et le plus somptueux.

Or, mes frères, je sais que les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour tous les états ; qu'elles augmentent à proportion du rang et de la naissance; qu'une étoile, comme parle l'Apôtre, doit différer en clarté d'une autre étoile; que même, dès les siècles apostoliques, on voyoit dans l'assemblée des fidèles des hommes revêtus d'une robe de distinction, et portant au doigt un anneau d'or, tandis que les autres, d'une condition plus obscure, se contentoient de simples vêtements pour couvrir leur nudité ; qu'ainsi la religion ne confond pas les états; et que si elle défend à ceux qui habitent les palais des rois la mollesse des mœurs et le faste indécent des vêtements,

elle ne leur ordonne pas aussi la pauvreté et la simplicité de ceux qui vivent au fond des champs, et de la plus obscure populace : je le sais.

Mais, mes frères, c'est une vérité incontestable que ce qu'il y a de superflu dans vos biens ne vous appartient pas; que c'est la portion des pauvres; et que vous ne devez compter à vous[1] de vos revenus que ce qui est nécessaire pour soutenir l'état où la Providence vous a fait naître. Je vous demande donc, est-ce l'Évangile ou la cupidité, qui doit régler ce nécessaire? Oseriez-vous prétendre que toutes les vanités dont l'usage vous fait une loi vous fussent comptées devant Dieu comme des dépenses inséparables de votre condition? prétendre que tout ce qui vous flatte, vous accommode, nourrit votre orgueil, satisfait vos caprices, corrompt votre cœur, vous soit pour cela nécessaire? prétendre que tout ce que vous sacrifiez à la fortune d'un enfant pour l'élever plus haut que ses ancêtres; tout ce que vous risquez à un jeu excessif; que ce luxe, ou qui ne convient pas à votre naissance, ou qui en est un abus, soient des droits incontestables qui doivent être pris sur vos biens avant ceux de la charité? prétendre enfin que, parce qu'un père obscur et échappé de la foule vous aura laissé héritier de ses trésors, et peut-être aussi de ses injustices, il vous sera permis d'oublier votre peuple et la maison de votre père, vous mettre à côté des plus grands noms, et soutenir le même éclat, parce que vous pouvez fournir à la même dépense?

Si cela est ainsi, mes frères, si vous ne comptez pour superflu que ce qui peut échapper à vos plaisirs, à vos

1. Expression assez particulière pour dire *regarder comme étant à vous, comme vous appartenant.*

profusions, à vos caprices, vous n'avez donc qu'à être voluptueux, capricieux, dissolu, prodigue, pour être dispensé du devoir de l'aumône. Plus vous aurez de passions à satisfaire, plus l'obligation d'être charitable diminuera : et vos excès, que le Seigneur vous ordonnoit d'expier par la miséricorde, seront eux-mêmes le privilége qui vous en décharge. Il faut donc qu'il y ait ici une règle à observer, et des bornes à se prescrire, différentes de celles de la cupidité : et la voici, la règle de la foi. Tout ce qui ne tend qu'à nourrir la vie des sens, qu'à flatter les passions, qu'à autoriser les pompes et les abus du monde, tout cela est superflu pour un chrétien ; c'est ce qu'il faut retrancher et mettre à part : voilà le fonds et l'héritage des pauvres ; vous n'en êtes que le dépositaire, et ne pouvez y toucher sans usurpation et sans injustice. L'Évangile, mes frères, réduit à peu le nécessaire du chrétien, quelque élevé qu'il soit dans le monde ; la religion retranche bien des dépenses, et si nous vivions tous selon les règles de la foi, nos besoins, qui ne seroient plus multipliés par nos passions, seroient moindres : nous trouverions la plus grande partie de nos biens inutile : et, comme dans le premier âge de la foi, l'Église ne verroit point d'indigent parmi les fidèles. Nos dépenses augmentent tous les jours, parce que tous les jours nos passions se multiplient : l'opulence de nos pères n'est plus qu'un état pauvre et malaisé pour nous : et nos grands biens ne peuvent plus suffire, parce que rien ne suffit à qui ne se refuse rien.

Et pour donner à cette vérité toute l'étendue que demande[1] le sujet que nous traitons, je vous demande en

1. L'édition Renouard, fautive ici, comme en plusieurs autres endroits, met : *que le demande*. Cette fois encore l'édition Gaume reproduit plus exactement l'édition *princeps*.

second lieu, mes frères, l'élévation et l'abondance où vous êtes nés vous dispensent-elles de la simplicité, de la frugalité, de la modestie, de la violence évangélique? Pour être nés grands, vous n'en êtes pas moins chrétiens. En vain, comme ces Israélites dans le désert, avez-vous amassé plus de manne que vos frères : vous n'en pouvez garder pour votre usage que la mesure prescrite par la loi : *Qui multum, non abundavit* (II Cor., VIII, 15). Hors de là, Jésus-Christ n'auroit défendu le faste, les pompes, les plaisirs, qu'aux pauvres et aux malheureux: eux à qui l'infortune de leur condition rend cette défense fort inutile.

Or, cette vérité capitale supposée : si, selon la règle de la foi, il ne vous est pas permis de faire servir vos richesses à la félicité de vos sens: si le riche est obligé de porter sa croix, de ne chercher pas sa consolation en ce monde et de se renoncer sans cesse soi-même comme le pauvre: quel a pu être le dessein de la Providence, en répandant sur vous les biens de la terre? et quel avantage peut-il vous en revenir à vous-mêmes? Seroit-ce de fournir à vos passions désordonnées? mais vous n'êtes plus redevables à la chair pour vivre selon la chair. Seroit-ce de soutenir l'orgueil du rang et de la naissance? mais tout ce que vous donnez à la vanité, vous le retranchez de la charité. Seroit-ce de thésauriser pour vos neveux? mais votre trésor ne doit être que dans le ciel. Seroit-ce de passer la vie plus agréablement? mais si vous ne pleurez, si vous ne souffrez, si vous ne combattez, vous êtes perdus. Seroit-ce de vous attacher plus à la terre? mais le chrétien n'est pas de ce monde, il est citoyen du siècle à venir. Seroit-ce d'agrandir vos possessions et vos héritages? mais vous n'agrandiriez jamais que le lieu de votre

exil : et le gain du monde entier vous seroit inutile, si vous veniez à perdre votre âme. Seroit-ce de charger vos tables de mets plus exquis ? mais vous savez que l'Évangile n'interdit pas moins la vie sensuelle et voluptueuse au riche qu'à l'indigent. Repassez sur tous les avantages que vous pouvez retirer selon le monde de votre prospérité, ils sont presque tous interdits par la loi de Dieu.

Ce n'a donc pas été son dessein de vous les ménager en vous faisant naître dans l'abondance : ce n'est donc pas pour vous que vous êtes nés grands : ce n'est pas pour vous, comme le disoit autrefois Mardochée à la pieuse Esther, que le Seigneur vous a élevée à ce point de grandeur et de prospérité qui vous environne ; c'est pour son peuple affligé : c'est pour être la protectrice des infortunés : *Et quis novit utrum ad regnum veneris, ut in tali tempore pararveris?* (ESTHER, IV, 14.) Si vous ne répondez pas à ce dessein de Dieu sur vous, continuoit ce sage Juif, il se servira de quelque autre qui lui sera plus fidèle ; il lui transportera cette couronne qui vous étoit destinée : il saura bien pourvoir par quelque autre voie à l'affliction de son peuple ; car il ne permet pas que les siens périssent : mais vous et la maison de votre père périrez : *Per aliam occasionem liberabuntur Judæi : et tu, et domus patris tui, peribitis* (Ibid.). Vous n'êtes donc, dans les desseins de Dieu, que les ministres de sa providence envers les créatures qui souffrent : vos grands biens ne sont donc que des dépôts sacrés que sa bonté a mis entre vos mains pour y être plus à couvert de l'usurpation et de la violence, et conservés plus sûrement à la veuve et à l'orphelin ; votre abondance dans l'ordre de sa sagesse n'est donc destinée qu'à suppléer à leur nécessité : votre

autorité, qu'à les protéger: vos dignités, qu'à venger leurs intérêts: votre rang, qu'à les consoler par vos offices: tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux: votre élévation ne seroit plus l'ouvrage de Dieu, et il vous auroit maudit en répandant sur vous les biens de la terre, s'il vous les avoit donnés pour un autre usage.

Ah! ne nous alléguez donc plus, pour excuser votre dureté envers vos frères, des besoins que la loi de Dieu condamne; justifiez plutôt sa providence envers les créatures qui souffrent : faites-leur connoître, en rentrant dans son ordre, qu'il y a un Dieu pour elles comme pour vous; et bénir les conseils adorables de sa sagesse dans la dispensation des choses d'ici-bas, qui leur a ménagé dans votre abondance des ressources si consolantes.

Mais d'ailleurs, mes frères, que peuvent retrancher à ces besoins que vous nous alléguez tant les largesses modiques qu'on vous demande? Le Seigneur n'exige pas de vous une partie de vos fonds et de vos héritages, quoiqu'ils lui appartiennent tout entiers et qu'il ait droit de vous en dépouiller: il vous laisse tranquilles possesseurs de ces terres, de ces palais, qui vous distinguent dans votre peuple et dont la piété de vos ancêtres enrichissoit autrefois nos temples: il ne vous ordonne pas, comme à ce jeune homme de l'Évangile, de renoncer à tout, de distribuer tout votre bien aux pauvres, et de le suivre: il ne vous fait pas une loi, comme autrefois aux premiers fidèles, de venir porter tous vos trésors aux pieds de vos pasteurs; il ne vous frappe pas d'anathème, comme il frappa Ananie et Saphire, pour avoir osé seulement retenir une portion d'un bien qu'ils avoient reçu de leurs pères, vous qui ne devez peut-être qu'aux malheurs publics et à des gains odieux ou suspects l'accroissement de votre for-

tune; il consent que vous appeliez les terres de vos noms, comme dit le Prophète, et que vous transmettiez à vos enfants les possessions qui vous sont venues de vos ancêtres : il veut seulement que vous en retranchiez une légère portion pour les infortunés qu'il laisse dans l'indigence : il veut que, tandis que vous portez sur l'indécence et le faste de vos parures la nourriture d'un peuple entier de malheureux, vous ayez de quoi couvrir la nudité de ses serviteurs qui n'ont pas où reposer leur tête; il veut que de ces tables voluptueuses, où vos grands biens peuvent à peine suffire à votre sensualité et aux profusions d'une délicatesse insensée, vous laissiez du moins tomber quelques miettes pour soulager des Lazares pressés de la faim et de la misère; il veut que, tandis qu'on verra sur les murs de vos palais des peintures d'un prix bizarre et excessif, votre revenu puisse suffire pour honorer les images vivantes de votre Dieu ; il veut enfin que, tandis que vous n'épargnerez rien pour satisfaire la fureur d'un jeu outré, et que tout ira fondre dans ce gouffre, vous ne veniez pas supputer votre dépense, mesurer vos forces, nous alléguer la médiocrité de votre fortune et l'embarras de vos affaires, quand il s'agira de consoler l'affliction d'un chrétien. Il le veut: et n'a-t-il pas raison de le vouloir? Quoi! vous seriez riche pour le mal, et pauvre pour le bien? vos revenus suffiroient pour vous perdre, et ils ne suffiroient pas pour vous sauver et pour acheter le ciel? et parce que vous outrez l'amour de vous-même, il vous seroit permis d'être barbare envers vos frères?

Mais, mes frères, d'où vient que c'est ici la seule circonstance où vous diminuez vous-même l'opinion qu'on a de vos richesses? Partout ailleurs vous voulez qu'on vous croie puissants: vous vous donnez pour tels: vous

cachez même quelquefois sous des dehors encore brillants des affaires déjà ruinées, pour soutenir cette vaine réputation d'opulence. Cette vanité ne vous abandonne donc que lorsqu'on vous fait souvenir du devoir de la miséricorde; alors, peu contents d'avouer la médiocrité de votre fortune, vous l'exagérez; et la dureté l'emporte dans votre cœur, non-seulement sur la vérité, mais encore sur la vanité. Ah! le Seigneur reprochoit autrefois à un évêque dans l'Apocalypse : *Vous dites : Je suis riche, je suis comblé de biens; et vous ne savez pas que vous êtes pauvre, nu, et misérable à mes yeux!* (Apoc., III, 17.) Mais il devroit aujourd'hui changer ce reproche à votre égard, et vous dire : Oh! vous vous plaignez que vous êtes pauvre et dépourvu de tout, et vous ne voulez pas voir que vous êtes riche, comblé de biens, et que, dans un temps où presque tous ceux qui vous environnent souffrent, vous seul ne manquez de rien à mes yeux!

Et c'est ici le second prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône, la misère générale. Aussi les disciples répondent en second lieu au Sauveur, pour s'excuser de secourir cette multitude affamée, que le lieu est désert et stérile, que l'heure est déjà passée, et qu'il faut renvoyer le peuple, afin qu'il aille dans les bourgs et dans les maisons voisines, acheter de quoi se nourrir : *Desertus est locus hic, et jam hora præteriit* (Marc, VI, 35). Nouveau prétexte dont on se sert pour se dispenser de la miséricorde : le malheur des temps, la stérilité et le dérangement des saisons.

Mais premièrement, Jésus-Christ n'auroit-il pas pu répondre aux disciples, dit saint Chrysostome : C'est parce que le lieu est désert et stérile, et que ce peuple ne sauroit y trouver de quoi soulager sa faim, qu'il ne

tant pas le renvoyer à jeun, de peur que les forces ne lui manquent en chemin? Et voilà, mes frères, ce que je pourrois aussi d'abord vous répondre : Les temps sont mauvais, les saisons sont fâcheuses : ah! c'est pour cela même que vous devez entrer dans des inquiétudes plus vives et plus tendres sur les besoins de vos frères. Si le lieu est désert et stérile pour vous, que doit-il être pour tant de malheureux? si vous vous ressentez du malheur des temps, ceux qui n'ont pas les mêmes ressources que vous, que n'en doivent-ils pas souffrir? si les plaies de l'Égypte entrent jusque dans les palais des grands et de Pharaon même, quelle sera la désolation de la cabane du pauvre et du laboureur? si les princes d'Israël, dans Samarie affligée, ne trouvent plus de ressource dans leur aire, ni dans leur pressoir, selon l'expression du Prophète, quelle sera l'extrémité d'une populace obscure, réduite peut-être, comme cette mère infortunée, non à se nourrir du sang de son enfant, mais à faire de son innocence et de son âme le prix funeste de sa nécessité?...

Dernière excuse des disciples, fondée sur le grand nombre de personnes qui ont suivi le Sauveur au désert : Ce peuple est en si grand nombre, disent-ils, que, quand nous achèterions pour deux cents deniers de pain, cela ne suffiroit pas. Dernier prétexte qu'on oppose au devoir de l'aumône : la multitude des pauvres. Oui, mes frères, ce qui devroit ranimer la charité l'éteint : la multitude des malheureux vous endurcit à leurs misères; plus le devoir augmente, plus vous vous en croyez dégagés; et vous devenez cruels, pour avoir trop d'occasions d'être charitables.

Mais en premier lieu, d'où vient, je vous prie, cette multitude de pauvres dont vous vous plaignez? Je sais que

le malheur des temps peut en augmenter le nombre; mais les guerres, les maladies populaires, les déréglements des saisons que nous éprouvons ont été de tous les siècles: les calamités que nous voyons ne sont pas nouvelles; nos pères les ont vues, et ils en ont vu même de plus tristes: des dissentions civiles, le père armé contre l'enfant, le frère contre le frère; les campagnes ravagées par leurs propres habitants; le royaume en proie à des nations ennemies, personne en sûreté sous son propre toit: nous ne voyons pas ces malheurs; mais ont-ils vu ce que nous voyons? tant de misères publiques et cachées? tant de familles déchues? tant de citoyens autrefois distingués, aujourd'hui sur la poussière et confondus avec le plus vil peuple? les arts devenus presque inutiles? l'image de la faim et de la mort répandue sur les villes et sur les campagnes? que dirai-je? tant de désordres secrets qui éclatent tous les jours, qui sortent de leurs ténèbres, et où précipite le désespoir et l'affreuse nécessité? D'où vient cela, mes frères? n'est-ce pas d'un luxe qui engloutit tout, et qui étoit inconnu à nos pères? de vos dépenses qui ne connoissent plus de bornes, et qui entraînent nécessairement avec elles le refroidissement de la charité?

Ah! l'Église naissante n'étoit-elle pas persécutée, désolée, affligée? les malheurs de nos siècles approchent-ils de ceux-là? On y souffroit la proscription des biens, l'exil, la prison: les charges les plus onéreuses de l'État tomboient sur ceux qu'on soupçonnoit d'être chrétiens; en un mot, on ne vit jamais tant de calamités: et cependant il n'y avoit point de pauvres parmi eux, dit saint Luc: *Nec quisquam egens erat inter illos* (Act., iv, 34). Ah! c'est que des richesses de simplicité sortoient du fond de

leur pauvreté même, selon l'expression de l'Apôtre: c'est qu'ils donnoient selon leurs forces et au delà: c'est que des provinces les plus éloignées, par les soins des hommes apostoliques, couloient des fleuves de charité qui venoient consoler les frères assemblés à Jérusalem, et plus exposés que les autres à la fureur de la synagogue.

Mais plus encore que tout cela: c'est que les plus puissants d'entre les premiers fidèles étoient ornés de modestie, et que nos grands biens peuvent à peine suffire au faste monstrueux dont l'usage nous fait une loi: c'est que leurs festins étoient des repas de sobriété et de charité; et que la sainte abstinence même que nous célébrons ne peut modérer parmi nous les profusions et les excès des tables et des repas: c'est que, n'ayant point ici-bas de cité permanente, ils ne s'épuisoient pas pour y faire des établissements brillants, pour illustrer leur nom, pour élever leur postérité, et ennoblir leur obscurité et leur roture: ils ne pensoient qu'à s'assurer une meilleure condition dans la patrie céleste: et qu'aujourd'hui nul n'est content de son état; chacun veut monter plus haut que ses ancêtres: et que leur patrimoine n'est employé qu'à acheter des titres et des dignités qui puissent faire oublier leur nom et la bassesse de leur origine; en un mot, c'est que la diminution de ces premiers fidèles, comme parle l'Apôtre, faisoit toute la richesse de leurs frères affligés, et que nos profusions font aujourd'hui toute leur misère et leur indigence. Ce sont nos excès, mes frères, et notre dureté qui multiplient le nombre des malheureux: n'excusez donc plus là-dessus le défaut de vos aumônes; ce seroit faire de votre péché même votre excuse. Ah! vous vous plaignez que les pauvres vous accablent, mais c'est de quoi ils auroient lieu de se

plaindre un jour eux-mêmes : ne leur faites donc pas un crime de votre insensibilité, et ne leur reprochez pas ce qu'ils vous reprocheront sans doute un jour devant le tribunal de Jésus-Christ.

Si chacun de vous, selon l'avis de l'Apôtre, mettoit à part une certaine portion de ses biens pour la subsistance des malheureux; si dans la supputation de vos dépenses et de vos revenus cet article étoit toujours le plus sacré et le plus inviolable, eh! nous verrions bientôt diminuer parmi nous le nombre des affligés; nous verrions bientôt renaître dans l'Église la paix, l'allégresse, l'heureuse égalité des premiers chrétiens: nous n'y verrions plus avec douleur cette monstrueuse disproportion, qui élève les uns, et les place sur le faîte de la prospérité et de l'opulence, tandis que les autres rampent sur la terre, et gémissent dans l'abîme de l'indigence et de l'affliction; il n'y auroit parmi nous de malheureux que les impies; point de misères secrètes que celles que le péché opère dans les âmes: point de larmes que des larmes de pénitence; point de soupirs que pour le ciel; point de pauvres que ces heureux disciples de l'Évangile, qui renoncent à tout pour suivre leur maître: nos villes seroient le séjour de l'innocence et de la miséricorde: la religion, un commerce de charité; la terre, l'image du ciel, où, dans différentes mesures de gloire, chacun est également heureux; et les ennemis de la foi seroient encore forcés, comme autrefois, de rendre gloire à Dieu, et de convenir qu'il y a quelque chose de divin dans une religion qui peut unir les hommes d'une manière si nouvelle.

Mais ce qui fait ici la méprise, c'est que dans la pratique personne ne regarde l'aumône comme une des plus essentielles obligations du christianisme: ainsi on n'a rien

de réglé sur ce point : si l'on fait quelque largesse, c'est toujours d'une façon arbitraire, et, quelque légère qu'elle puisse être, on est content de soi-même, comme si on venoit de faire une œuvre de surcroît.

Car d'ailleurs, mes frères, quand vous prétendez excuser la modicité de vos aumônes, en disant que le nombre des pauvres est infini, que croyez-vous dire par là? vous dites que vos obligations à leur égard sont devenues plus indispensables: que votre miséricorde doit croître à mesure que les misères croissent, et que vous contractez de nouvelles dettes, en même temps qu'il s'élève de nouveaux malheureux sur la terre. C'est alors, mes frères, c'est dans ces calamités publiques que vous devez vous retrancher même sur des dépenses, qui hors de là vous seroient permises et peut-être nécessaires; c'est alors que vous ne devez plus vous regarder que comme le premier pauvre, et prendre comme une aumône tout ce que vous prenez pour vous-même: c'est alors que vous n'êtes plus ni grand, ni homme en place, ni citoyen distingué, ni femme de naissance: vous êtes simplement fidèle, membre de Jésus-Christ, frère d'un chrétien affligé.

Et certes, dites-moi : tandis que les villes et les campagnes sont frappées de calamités; que des hommes créés à l'image de Dieu, et rachetés de tout son sang, broutent l'herbe comme des animaux, et, dans leur nécessité extrême, vont chercher à travers les champs une nourriture que la terre n'a pas faite pour l'homme, et qui devient pour eux une nourriture de mort; auriez-vous la force d'y être le seul heureux?[1] Tandis que la face de tout un royaume est changée, et que tout retentit de cris et de

1. Discours prononcé en 1709.

gémissements autour de votre demeure superbe, pourriez-vous conserver au dedans le même air de joie, de pompe, de sérénité, d'opulence? et où seroit l'humanité, la raison, la religion? Dans une république païenne, on vous regarderoit comme un mauvais citoyen; dans une société de sages et de mondains, comme une âme vile, sordide, sans noblesse, sans générosité, sans élévation; et dans l'Église de Jésus-Christ, sur quel pied voulez-vous qu'on vous regarde? eh! comme un monstre indigne du nom de chrétien que vous portez, de la foi dont vous vous glorifiez, des sacrements dont vous approchez, de l'entrée même de nos temples où vous venez, puisque ce sont là les symboles sacrés de l'union qui doit être parmi les fidèles.

Cependant la main du Seigneur est étendue sur nos peuples dans les villes et dans les campagnes; vous le savez, et vous vous en plaignez : le ciel est d'airain pour ce royaume affligé; la misère, la pauvreté, la désolation, la mort, marchent partout devant vous. Or, vous échappe-t-il de ces excès de charité, devenus maintenant une loi de discrétion et de justice? prenez-vous sur vous-même une partie des calamités de vos frères? vous voit-on seulement toucher à vos profusions et à vos voluptés, criminelles en toute sorte de temps, mais barbares et punissables même par les lois des hommes en celui-ci? Que dirai-je? ne mettez-vous pas peut-être à profit les misères publiques? ne faites-vous pas peut-être de l'indigence comme une occasion barbare de gain? n'achevez-vous pas peut-être de dépouiller les malheureux, en affectant de leur tendre une main secourable? et ne savez-vous pas l'art inhumain d'apprécier les larmes et les nécessités de vos frères? Entrailles cruelles! dit l'Esprit de Dieu, quand

vous serez rassasié, vous vous sentirez déchiré; votre félicité fera elle-même votre supplice : et le Seigneur fera pleuvoir sur vous sa fureur et sa guerre.

Mes frères, que la présence des pauvres devant le tribunal de Jésus-Christ sera terrible pour la plupart des riches du monde! que ces accusateurs seront puissants! et qu'il vous restera peu de chose à répondre, quand ils vous reprocheront qu'il falloit si peu de secours pour soulager leur indigence, qu'un seul jour retranché de vos profusions auroit suffi pour remédier aux besoins d'une de leurs années: que c'est leur propre bien que vous leur refusiez, puisque ce que vous aviez de trop leur appartenoit; qu'ainsi vous avez été non-seulement cruels, mais encore injustes en le leur refusant : mais enfin que votre dureté n'a servi qu'à exercer leur patience, et les rendre plus dignes de l'immortalité, tandis que vous alors, dépouillés pour toujours de ces mêmes biens que vous n'avez pas voulu mettre en sûreté dans le sein des pauvres, n'aurez plus pour partage que la malédiction préparée à ceux qui auront vu Jésus-Christ souffrant la faim, la soif, la nudité dans ses membres, et qui ne l'auront pas soulagé : *Nudus eram, et non cooperuistis me* (MATTH., XXV, 43).

SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA MORT.

Cum appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ.

Jésus étant près de la porte de la ville, il arriva qu'on portoit en terre un mort, qui étoit le fils unique de sa mère.

(Luc, VII, 12.)

Jamais mort fut-elle accompagnée de circonstances plus touchantes? c'est un fils unique, le seul successeur du nom, des titres, de la fortune de ses ancêtres, que la mort enlève à une mère veuve et désolée : elle le lui ravit dans la fleur de l'âge, et à l'entrée presque de la vie; en un temps où échappé aux accidents de l'enfance, et parvenu à ce premier degré de force et de raison qui commence l'homme, il paroissoit le moins exposé aux surprises de la mort, et laissoit enfin respirer la tendresse maternelle de toutes les frayeurs qui suivent les progrès incertains de l'éducation. Les citoyens en foule accourent mêler leurs larmes à celles de cette mère désolée : assidus à ses côtés, ils cherchent à diminuer sa douleur, par la consolation de ces discours vagues et communs qu'une tristesse profonde n'écoute guère : ils entourent avec elle

le triste cercueil; ils parent les obsèques de leur deuil et de leur présence : l'appareil de cette pompe funèbre est pour eux un spectacle; mais est-il une instruction? Ils en sont frappés, attendris; mais en sont-ils moins attachés à la vie? et le souvenir de cette mort ne va-t-il pas périr dans leur esprit, avec le bruit et la décoration des funérailles?

A de semblables exemples, mes frères, nous apportons tous les jours les mêmes dispositions. Les sentiments qu'une mort inopinée réveille dans nos cœurs sont des sentiments d'une journée, comme si la mort elle-même devoit être l'affaire d'un jour. On s'épuise en vaines réflexions sur l'inconstance des choses humaines; mais l'objet qui nous frappoit une fois disparu, le cœur redevenu tranquille se trouve le même. Nos projets, nos soins, nos attachements pour la terre, ne sont pas moins vifs que si nous travaillions pour des années éternelles : et au sortir d'un spectacle lugubre, où l'on a vu quelquefois la naissance, la jeunesse, les titres, la réputation fondre tout d'un coup, et se perdre pour toujours dans le tombeau, on rentre dans le monde, plus occupé, plus empressé que jamais de tous ces vains objets dont on vient de voir de ses propres yeux et toucher presque de ses mains le néant et la poussière.

Cherchons donc aujourd'hui les raisons d'un égarement si déplorable. D'où vient que les hommes s'occupent si peu de la mort, et que cette pensée fait sur eux des impressions si peu durables? Le voici : l'incertitude de la mort nous amuse, et en éloigne le souvenir de notre esprit; la certitude de la mort nous effraye, et nous oblige à détourner les yeux de cette triste image : ce qu'elle a d'incertain nous endort et nous rassure; ce qu'elle a de

terrible et de certain nous en fait craindre la pensée. Or, je veux aujourd'hui combattre la dangereuse sécurité des premiers, et l'injuste frayeur des autres. La mort est incertaine; vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser surprendre : la mort est certaine; vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir, et vous ne devez jamais la perdre de vue. Pensez à la mort, parce que vous ne savez à quelle heure elle arrivera; pensez à la mort, parce qu'elle doit arriver; c'est le sujet de ce discours. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie est aussi le premier qui l'approche du tombeau : dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé; et comme si c'étoit pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive, pour mériter de mourir. Ce n'étoit point là notre première destinée : l'Auteur de notre être avoit d'abord animé notre boue d'un souffle d'immortalité; il avoit mis en nous un germe de vie, que la révolution des temps et des années n'auroit ni affoibli ni éteint: son ouvrage étoit concerté avec tant d'ordre, qu'il eût pu défier la durée des siècles, et que rien d'étranger n'en eût pu jamais dissoudre ni altérer même l'harmonie. Le péché seul sécha ce germe divin, renversa cet ordre heureux, arma toutes les créatures contre l'homme; et Adam devint mortel, dès qu'il devint pécheur : *C'est par le péché*, dit l'Apôtre, *que la mort est entrée dans le monde* (Rom., v, 12).

Nous la portons donc tous, en naissant, dans le sein : il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins, mais qui finit toujours par le trépas; nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau : le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit; les aliments nous corrompent, les remèdes nous affoiblissent; ce feu spirituel qui nous anime au dedans nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devroit être plus familière à l'homme que celle de la mort? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triste objet? et le plus ou le moins que nous avons à vivre fait-il une différence assez grande pour nous regarder comme immortels sur la terre?

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pas égale : les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années, et héritiers des bénédictions de l'ancien temps, ils meurent pleins de jours, au milieu d'une nombreuse postérité; les autres, arrêtés dès le milieu de leur course, voient, comme le roi Ézéchias, les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant, *et cherchent en vain, comme lui, le reste de leurs années* (Is., xxxviii, 10) : enfin, il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore, et celui qui les voit sécher et disparoître. Le moment fatal marqué à chacun est un secret écrit dans le livre éternel que

l'Agneau seul a droit d'ouvrir. Nous vivons donc tous incertains de la durée de nos jours ; et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différents âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable : le doute si l'on y parviendra, qui devroit, ce semble, borner en deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au delà de cet âge. Notre crainte, ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus, qui ne porte sur rien du tout ; de sorte que l'incertitude, qui ne devroit tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fond même.

Or, je dis d'abord, mes frères, que de toutes les dispositions, c'est ici la plus téméraire et la moins sensée : j'en appelle à vous-mêmes. Un malheur qui peut arriver chaque jour est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menaceroit qu'au bout d'un certain nombre d'années? Quoi! parce qu'on peut vous redemander votre âme à chaque instant, vous la posséderiez en paix, comme si vous ne deviez jamais la perdre? parce que le péril est toujours présent, l'attention seroit moins nécessaire? Et dans quelle autre affaire que celle du salut l'incertitude devient-elle une raison de sécurité et de négligence? La conduite de ce serviteur de l'Évangile, qui sous prétexte que son maître tardoit de venir, et qu'il ignoroit l'heure de son arrivée, usoit de ses biens comme n'en devant plus rendre compte, vous paroît-elle fort prudente? De quels autres motifs Jésus-Christ s'est-il servi pour nous exhorter à veiller sans cesse? et qu'y a-t-il dans la religion de plus propre

à réveiller notre vigilance, que l'incertitude de ce dernier jour?

Ah! mes frères, si l'heure étoit marquée à chacun de nous; si le royaume de Dieu venoit avec observation; si en naissant nous portions écrit sur notre front le nombre de nos années et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe et certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperoit, nous troubleroit, ne nous laisseroit pas un moment tranquilles; nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous: cette image, toujours présente malgré nous à notre esprit, nous dégoûteroit de tout, nous rendroit les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge et ennuyeux: ce moment terrible, que nous ne pourrions plus perdre de vue, réprimeroit nos passions, éteindroit nos haines, désarmeroit nos vengeances, calmeroit les révoltes de la chair, viendroit se mêler à tous nos projets: et notre vie ainsi déterminée à un certain nombre de jours précis et connus ne seroit qu'une préparation à ce dernier moment. Sommes-nous sages, mes frères? la mort, vue de loin à un point sûr et marqué, nous effrayeroit, nous détacheroit du monde et de nous-mêmes, nous rappelleroit à Dieu, nous occuperoit sans cesse: et cette même mort incertaine, qui peut arriver chaque jour, chaque instant; et cette mort qui doit nous surprendre, qui doit venir quand nous y penserons le moins; et cette mort qui est peut-être à la porte, nous laisse tranquilles; que dis-je? nous laisse toutes nos passions, tous nos attachements criminels, toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune: et parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devoient être éternelles.

Remarquez en effet, mes frères, que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage et qui fait quelque usage de la raison. Premièrement, la surprise de ce dernier jour, que vous avez à craindre, n'est pas un de ces accidents rares, uniques, qui ne tombent que sur quelques malheureux, et qu'il est plus prudent de mépriser que de prévoir. Il ne s'agit pas ici, pour que la mort vous surprenne, que la foudre tombe sur vous, que vous soyez ensevelis sous les ruines de vos palais, qu'un naufrage vous engloutisse sous les eaux, ni de tant d'autres malheurs que leur singularité rend plus terribles, et cependant moins appréhendés : c'est un malheur familier; il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples; presque tous les hommes sont surpris de la mort; tous l'ont vue approcher, lorsqu'ils la croyoient encore loin; tous se disoient à eux-mêmes, comme l'insensé de l'Évangile : *Mon âme, reposez-vous, vous avez du bien pour plusieurs années* (Luc. XII, 19). Ainsi sont morts vos proches, vos amis, tous ceux presque que vous avez vus mourir; tous vous ont laissé vous-même étonné de la promptitude de leur mort : vous en avez cherché des raisons dans l'imprudence du malade, dans l'ignorance de l'art, dans le choix des remèdes; mais la meilleure et la seule, c'est que le jour du Seigneur nous surprend toujours. La terre est comme un vaste champ de bataille où l'on est tous les jours aux prises avec l'ennemi; vous en êtes sorti heureusement aujourd'hui; mais vous y avez vu périr des gens qui se promettoient d'en sortir comme vous; il faudra demain rentrer en lice : qui vous a dit que le sort, si bizarre pour les autres, sera toujours constamment heureux pour vous

seul? et puisqu'enfin vous devez y périr, êtes-vous raisonnable d'y bâtir une demeure stable et permanente, sur le lieu même destiné peut-être à vous servir de sépulture? Mettez-vous dans telle situation qu'il vous plaira, il n'est point de moment qui ne puisse etre pour vous le dernier, et qui ne l'ait été à vos yeux de quelques-uns[1] de vos frères : point d'action d'éclat qui ne puisse être terminée par les ténèbres éternelles du tombeau ; et Hérode est frappé au milieu des applaudissements insensés de son peuple : point de jour solennel qui ne puisse finir par votre pompe funèbre ; et Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avoit choisi pour se montrer avec plus de faste et d'ostentation aux fenêtres de son palais : point de festin délicieux qui ne puisse être pour vous une nourriture de mort ; et Balthasar expire autour d'une table somptueuse : point de sommeil qui ne puisse vous conduire à un sommeil éternel ; et Holopherne, au milieu de son armée, vainqueur des royaumes et des provinces, expire sous le glaive d'une simple femme d'Israël : point de crime qui ne puisse finir vos crimes ; et Zambri trouve une mort infâme dans les tentes mêmes des filles de Madian : point de maladie qui ne puisse être le terme fatal de vos jours ; et vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art et l'attente des malades, et tourner tout d'un coup à la mort : en un mot, représentez-vous dans quelque circonstance de votre vie où vous puissiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous compter ceux qui y ont été surpris ; et rien ne peut vous garantir que vous ne le serez pas vous-même. Vous le dites, vous en convenez, et cet aveu si terrible n'est

1. Il eût été plus correct de dire : *pour quelques-uns*.

qu'un discours que vous donnez à l'usage, et ne vous conduit[1] jamais à une seule précaution qui puisse vous mettre à couvert du péril.

Secondement, si cette incertitude ne rouloit que sur l'heure, sur le lieu, ou sur le genre de votre mort, elle ne paroîtroit pas si affreuse : car enfin, qu'importe au chrétien, dit saint Augustin, de mourir au milieu de ses proches, ou dans des contrées étrangères; dans le lit de sa douleur, ou dans le sein des ondes, pourvu qu'il meure dans la piété et dans la justice? Mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur, ou dans votre péché; c'est que vous ignorez ce que vous serez dans cette autre terre, où les conditions ne changeront plus; entre les mains de qui tombera votre âme, seule, étrangère, tremblante, au sortir du corps; si elle sera environnée[2] de lumière, et portée au pied du trône sur les ailes des esprits bienheureux, ou enveloppée d'un nuage affreux, et précipitée dans les abîmes : vous êtes entre ces deux éternités; vous ne savez à laquelle des deux vous appartiendrez : la mort seule vous découvrira ce secret; et dans cette incertitude, vous êtes tranquille! et vous la laissez venir indolemment, comme si elle ne devoit décider de rien pour vous! Ah! mes frères, si tout devoit finir avec nous, l'impie auroit encore tort de dire : Ne pensons point à la fin de notre vie; mangeons et buvons, nous mourrons demain; plus il trouveroit de douceur à vivre, plus il auroit raison de craindre la mort, qui ne seroit pour lui cependant qu'une cessation entière de son être. Mais nous à qui la foi découvre au delà des

1. La correction demanderait : *et qui ne vous conduit.*

2. *Entre les mains de qui... si elle sera.* Il faut sous-entendre : *vous ignorez.* Mais l'esprit hésite un peu sur ces membres de phrase.

peines ou des récompenses éternelles : nous qui devons arriver à la mort incertains sur cette terrible alternative, n'y a-t-il pas de la folie, que dis-je ? de la fureur, en ne tenant pas à la vérité le même discours que l'impie : Mangeons et buvons, nous mourrons demain ; mais de vivre comme si nous pensions comme lui ?[1] Eh ! pouvons-nous être un seul instant sans nous occuper de ce moment décisif, et sans adoucir par les précautions de la foi ce que cette incertitude peut jeter de trouble et de frayeur dans une âme qui n'a pas encore renoncé à ses espérances éternelles ?

Troisièmement, dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous le même péril peut nous rassurer, ou des ressources dont nous pouvons nous flatter nous laissent plus tranquilles, ou enfin, tout au pire, la surprise n'est qu'une instruction qui nous apprend, à nos dépens, à être une autre fois plus sur nos gardes. Mais dans l'incertitude terrible dont il s'agit, mes frères, le nombre de ceux qui courent le même risque que nous ne diminue rien au nôtre : toutes les ressources dont nous pouvons nous flatter au lit de la mort sont d'ordinaire des illusions : et la religion elle-même qui les fournit n'en espère presque rien : enfin, la surprise est sans retour : nous ne mourrons qu'une fois : et nous ne pouvons plus mettre à profit notre imprudence pour une autre occasion. Notre malheur nous détrompe, il est vrai ; mais ces nouvelles lumières qui dissipent notre erreur, devenues inutiles par l'immutabilité de notre état, ne sont plus que des lumières cruelles qui vont nous déchirer éternellement, et faire la matière la plus dou-

1. Voilà une phrase bien embrouillée.

loureuse de notre supplice, plutôt que des réflexions sages qui puissent nous conduire au repentir.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible dans lequel vous vivez de votre dernier jour? sur la jeunesse qui semble vous promettre encore une longue suite d'années? La jeunesse? mais le fils de la veuve de Naïm étoit jeune; la mort respecte-t-elle les âges et les rangs? La jeunesse? mais c'est justement ce qui me feroit craindre pour vous : des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvements de l'ambition, les dangers de la guerre, les désirs de la gloire, les saillies de la vengeance; n'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leur course? Adonias eût vieilli, s'il n'eût été voluptueux; Absalom, s'il eût été libre d'ambition; le fils du roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina; Jonathas, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboé. La jeunesse? mais faut-il renouveler ici la douleur de la nation, et redoubler des larmes qui coulent encore? faut-il aigrir la plaie qui saigne encore, et qui saignera longtemps, dans le cœur du grand prince qui nous écoute? Une jeune princesse, les délices de la cour; un jeune prince, l'espérance de l'État; l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics; la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin d'œil? et cet auguste palais, rempli, il y a peu de jours, de tant de gloire, de majesté, de magnificence, n'est-il pas devenu, ce semble, pour toujours une maison de deuil et de tristesse? La jeunesse? que la France seroit heureuse si l'on eût pu compter sur cette ressource! hélas! c'est la saison des périls, et l'écueil le plus ordinaire de la vie.

Sur quoi vous rassurez-vous donc encore? sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint: il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus: si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort: si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau: si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain: je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances. Hélas, mes frères! ce qui doit finir peut-il vous paroître long? Regardez derrière vous: où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? Pas plus qu'un songe de la nuit: vous rêvez que vous avez vécu, voilà tout ce qui vous en reste: tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusques aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer; quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paroîtroit pas plus long ni plus réel; tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instants fugitifs: tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers, toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événements qui embellissent nos histoires ne seroient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événements pompeux des premières années de ce règne: vous y touchez encore: vous en avez été la plupart, non-seulement spectateurs, mais vous en avez partagé les périls et la gloire: ils pas-

seront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux : mais pour vous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés? les années paroissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparoissent, elles nous échappent en un instant : et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paroît encore si loin, et ne devoit jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs : ce sont de nouveaux événements, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu, comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques; un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçu, sur les débris du premier; tout passe avec vous et comme vous; une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité : nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent; la figure du monde passe sans cesse; les morts et les vivants se remplacent et se succèdent continuellement; rien ne demeure; tout change, tout s'use, tout s'éteint; Dieu seul demeure toujours le même; le torrent des siècles, qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux; et il voit, avec indignation, de foibles mortels.

emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant; vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur; et tomber, au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance. Où sont maintenant parmi nous les sages, dit l'Apôtre? et un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit être?

Cependant, mes frères, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui passe? la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrents, de nos maîtres? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près; nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles : nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui ; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres : nous ressemblons à ces soldats insensés, qui au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits ; et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle décoration dont ils venoient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, succède à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant, qu'affligé de sa perte, ou du moins désabusé des choses d'ici-bas par un spectacle qui lui en met sous les yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile : un tel laisse un poste vacant, et on s'empresse de le demander ; un autre vous

avance d'un degré dans le service : celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auroient incommodé ; celui-là vous laisse l'oreille et la faveur du maître, et c'étoit le seul qui pouvoit vous la disputer ; un autre enfin vous approche d'une dignité, et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui : et là-dessus on se ranime, on prend de nouvelles mesures, on fait de nouveaux projets ; et loin de se détromper par l'exemple de ceux que l'on voit disparoître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos désirs, tous nos attachements pour le monde ; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus de passions parmi les hommes que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à resserrer les liens, et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache?

Ici, mes frères, je ne vous demande que de la raison. Quelles sont les conséquences naturelles que le bon sens tout seul doit tirer de l'incertitude de la mort?

Premièrement, l'heure de la mort est incertaine : chaque année, chaque jour, chaque moment peut être le dernier de notre vie : donc c'est une folie de s'attacher à tout ce qui doit passer en un instant, et de perdre par là le seul bien qui ne passera pas : donc tout ce que vous faites uniquement pour la terre doit vous paroître perdu, puisque vous n'y tenez à rien, que vous n'y pouvez compter sur rien, et que vous n'en emporterez rien que ce que vous aurez fait pour le ciel : donc les royaumes du monde et toute leur gloire ne doivent pas balancer un moment les intérêts de votre éternité, puisque les grandes fortunes ne vous assurent pas plus de jours que

les médiocres; ni[1] que l'unique avantage qui peut vous en revenir, c'est un chagrin plus amer, quand il faudra au lit de la mort s'en séparer pour toujours : donc tous vos soins, tous vos mouvements, tous vos désirs doivent se réunir à vous ménager une fortune durable, un bonheur éternel que personne ne puisse plus vous ravir.

Secondement, l'heure de votre mort est incertaine : donc vous devez mourir chaque jour : ne vous permettre aucune action dans laquelle vous ne voulussiez point être surpris; regarder toutes vos démarches comme les démarches d'un mourant qui attend à tous moments qu'on vienne lui redemander son âme; faire toutes vos œuvres comme si vous deviez à l'instant en aller rendre compte; et puisque vous ne pouvez pas répondre du temps qui suit, régler tellement le présent, que vous n'ayez pas besoin de l'avenir pour le réparer.

Enfin, l'heure de votre mort est incertaine : donc ne différez pas votre pénitence; ne tardez pas de vous convertir au Seigneur, le temps presse : vous ne pouvez pas même répondre d'un jour, et vous renvoyez à un avenir éloigné et incertain. Si vous aviez imprudemment avalé un poison mortel, renverriez-vous à un temps éloigné le remède qui presse, et qui seul peut vous conserver la vie? la mort que vous porteriez dans le sein vous permettroit-elle des délais et des remises? Voilà votre état. Si vous êtes sage, prenez à l'instant vos précautions; vous portez la mort dans votre âme, puisque vous y portez le péché : hâtez-vous d'y remédier; tous les instants sont précieux à qui ne peut se répondre d'aucun : le

1. Ce *ni* pour *et* est tout à fait incorrect. Renouard a rétabli *et*, mais l'édition originale, reproduite par l'édition Gaume, donne *et*, comme l'édition Didot.

breuvage empoisonné qui infecte votre âme ne sauroit vous mener loin ; la bonté de Dieu vous offre encore le remède, hâtez-vous, encore une fois, d'en user, tandis qu'il vous en laisse le temps. Faudroit-il des exhortations pour vous y résoudre? ne devroit-il pas suffire qu'on vous montrât le bienfait de la guérison? faut-il exhorter un infortuné que les flots entraînent à faire des efforts pour se garantir du naufrage? devriez-vous avoir besoin là-dessus de notre ministère? Vous touchez à votre dernière heure; vous allez paroître en un clin d'œil devant le tribunal de Dieu : vous pouvez employer utilement le moment qui vous reste. Presque tous ceux qui meurent tous les jours à vos yeux le laissent échapper, et meurent sans en avoir fait aucun usage : vous imitez leur négligence; la même surprise vous attend ; vous mourrez, comme eux, avant que d'avoir commencé à mieux vivre. On le leur avoit annoncé, et nous vous l'annonçons ; leur malheur vous laisse insensibles, et le sort infortuné qui vous attend ne touchera pas davantage ceux à qui nous l'annoncerons un jour ; c'est une succession d'aveuglement qui passe des pères aux enfants, et qui se perpétue sur la terre; nous voulons tous mieux vivre, et nous mourons tous avant d'avoir bien vécu.

Voilà, mes frères, les réflexions sages et naturelles où doit nous conduire l'incertitude de notre dernière heure. Mais si, de ce qu'elle est incertaine, vous êtes imprudent de ne pas vous en occuper davantage que si elle ne devoit jamais arriver, ce que sa certitude a de terrible et d'effrayant vous excuse encore moins de folie, d'éloigner cette triste image, comme capable d'empoisonner tout le repos et toute la douceur de votre vie. C'est ce qui me reste à vous exposer.

DEUXIÈME PARTIE.

L'homme n'aime pas à s'occuper de son néant et de sa bassesse : tout ce qui le rappelle à son origine le rappelle en même temps à sa fin, blesse son orgueil, intéresse l'amour de son être, attaque par le fondement toutes ses passions, et le jette dans des pensées noires et funestes. Mourir, disparoître à tout ce qui nous environne; entrer dans les abîmes de l'éternité; devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau; ce spectacle tout seul soulève tous les sens, trouble la raison, noircit l'imagination, empoisonne toute la douceur de la vie; on n'ose fixer ses regards sur une image si affreuse : nous éloignons cette pensée comme la plus triste et la plus amère de toutes : tout ce qui nous en rappelle le souvenir, nous le craignons, nous le fuyons, comme s'il devoit hâter pour nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendresse, nous n'aimons pas même qu'on nous parle des personnes chères que la mort nous a ravies; on prend soin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitoient, les peintures où leurs traits sont encore vivants, tout ce qui pourroit réveiller en nous, avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever. Que dirai-je? nous craignons les récits lugubres; nous poussons là-dessus nos frayeurs jusqu'aux plus puériles superstitions; nous croyons voir partout des présages sinistres de notre mort, dans les rêveries d'un songe, dans le chant nocturne d'un oiseau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événements encore plus ridicules : nous croyons la voir

partout, et c'est pour cela même que nous tâchons de la perdre de vue.

Or, mes frères, ces frayeurs excessives étoient pardonnables à des païens, pour qui la mort étoit le plus grand des malheurs, puisqu'ils n'attendoient rien au delà du tombeau. et que, vivant sans espérance, ils mouroient sans consolation. Mais on doit être surpris que la mort soit si terrible à des chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car, en premier lieu, je veux que vous ayez raison de craindre cette dernière heure; mais, comme elle est certaine, je ne comprends pas que, parce qu'elle vous paroît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir; il me semble, au contraire, que plus le malheur dont vous êtes menacé est affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vue et prendre[1] sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris. Quoi! plus le péril vous frappe et vous épouvante, plus il vous rendroit indolent et inappliqué? les terreurs outrées de votre imagination vous guériroient de cette crainte sage même qui opère le salut? et parce que vous craignez trop, vous ne penseriez à rien? Mais quel est l'homme que l'idée trop vive du danger calme et rassure? Quoi! s'il falloit marcher par un sentier étroit et escarpé, entouré de toutes parts de précipices, ordonneriez-vous qu'on vous bandât les yeux pour ne pas voir le danger, et de peur que la profondeur de l'abîme ne vous fît tourner la tête? Ah! mon cher auditeur, vous voyez votre tombeau ouvert à vos pieds, cet objet affreux vous alarme; et au lieu de prendre dans

1. Une telle construction est louche et désagréable.

la sagesse de la religion toutes les précautions qu'elle vous offre pour ne pas tomber inopinément dans ce gouffre, vous vous bandez vous-même les yeux pour ne le pas voir; vous vous faites des diversions réjouissantes pour en effacer l'idée de votre esprit, et, semblable à ces victimes infortunées du paganisme, vous courez au bûcher les yeux bandés, couronné de fleurs, environné de danses et de cris de joie, pour ne pas penser au terme fatal où cet appareil vous conduit, et de peur de voir l'autel, c'est-à-dire, le lit de la mort, où vous allez à l'instant être immolé.

De plus, si, en éloignant cette pensée, vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auroient du moins une excuse. Mais, pensez-y, ou n'y pensez pas, la mort avance toujours; chaque effort que vous faites pour en éloigner le souvenir vous rapproche d'elle, et à l'heure marquée elle arrivera. Qu'avancez-vous[1] donc en détournant votre esprit de cette pensée? Diminuez-vous le danger? vous l'augmentez; vous vous rendez la surprise inévitable. Adoucissez-vous l'horreur de ce spectacle en vous le dérobant? ah! vous lui laissez tout ce qu'il a de plus terrible! Si vous vous rendiez la pensée de la mort plus familière, votre esprit foible et timide s'y accoutumeroit insensiblement; vous pourriez peu à peu y fixer vos regards et l'envisager sans trouble, ou du moins avec résignation, au lit de la mort : elle ne seroit plus pour vous un spectacle nouveau. Un danger prévu de loin n'a rien qui étonne : la mort n'est formidable que la première fois qu'on en rappelle le souvenir, et elle n'est à craindre que lorsqu'elle est imprévue.

1. Négligence grave, *avance* étant employé dans un sens tout différent à la phrase précédente. Il eût été facile de dire ici : *Que gagnez-vous donc?*

Mais d'ailleurs, quand cette pensée vous troubleroit, feroit sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où seroit l'inconvénient? N'êtes-vous sur la terre que pour y vivre dans un calme indolent et ne vous y occuper que d'images douces et riantes? On en perdroit la raison, dites-vous, si l'on y pensoit tout de bon. On en perdroit la raison? mais tant d'âmes fidèles qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, et qui font du souvenir de cette dernière heure le frein de leurs passions et le plus puissant motif de leur fidélité; mais tant d'illustres pénitents qui s'enfermoient tout vivants dans des tombeaux pour ne pas perdre de vue l'image de la mort; mais les saints qui mouroient tous les jours, comme l'Apôtre, pour ne pas mourir éternellement, en ont-ils perdu la raison? Vous en perdriez la raison? c'est-à-dire, vous regarderiez le monde comme un exil, les plaisirs comme une ivresse, le péché comme le plus grand des malheurs; les places, les honneurs, la faveur, la fortune comme des songes; le salut comme la grande et unique affaire. Est-ce là perdre la raison? Heureuse folie! et que n'êtes-vous dès aujourd'hui du nombre de ces sages insensés! Vous en perdriez la raison? oui, cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, insensée, qui vous séduit; oui, cette raison corrompue, qui obscurcit la foi, qui autorise les passions, qui nous fait préférer le temps à l'éternité, prendre l'ombre pour la vérité, et qui égare tous les hommes; oui, cette raison déplorable, cette vaine philosophie, qui regarde comme une foiblesse de craindre un avenir, et qui, parce qu'elle le craint trop, fait semblant ou s'efforce de ne pas le croire. Mais cette raison sage, éclairée, modérée, chrétienne; mais cette prudence du serpent, si recommandée dans l'Évangile, c'est dans ce souvenir que vous

la trouveriez; mais cette sagesse préférable, dit l'Esprit-Saint, à tous les trésors et à tous les honneurs de la terre; cette sagesse si honorable à l'homme, et qui l'élève si haut au-dessus de lui-même, cette sagesse qui a formé tant de héros chrétiens, c'est l'image toujours présente de votre dernière heure qui en embellira votre âme. Mais cette pensée, ajoutez-vous, si l'on s'étoit mis en tête de l'approfondir et de s'en occuper sans cesse, seroit capable de faire tout quitter et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes : c'est-à-dire, de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, de l'infamie de vos désordres, pour vous faire mener une vie chaste, réglée, chrétienne, seule digne de la raison; voilà ce que le monde appelle des résolutions violentes et extrêmes. Mais de plus, sous prétexte d'éviter de prétendus excès, vous ne prendriez pas même les résolutions les plus nécessaires? Commencez toujours : les premiers transports se ralentissent bientôt, et il est bien plus aisé de modérer les excès de piété, que de ranimer sa langueur et sa paresse. Mais d'ailleurs, ne craignez rien de la ferveur excessive et des emportements de votre zèle: vous n'irez jamais trop loin de ce côté-là. Un cœur indolent, sensuel comme le vôtre, nourri dans les plaisirs et dans la paresse, sans goût pour tout ce qui regarde le service de Dieu, ne nous promet pas de grandes indiscrétions dans les démarches d'une vie chrétienne : vous ne vous connoissez pas vous-même; vous n'avez pas éprouvé quels obstacles toutes vos inclinations vont mettre aux pratiques les plus communes de la piété. Prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le découragement : voilà le seul écueil que vous avez à craindre. Vous vous rappelez l'histoire de Pierre, qui se fit ordonner de remettre le

glaive, comme si son zèle eût dû le mener trop loin, et qui, au sortir de là, vint échouer contre la voix d'une simple femme, et trouva dans sa lâcheté la tentation qu'il ne sembloit craindre que de sa ferveur et de son courage. Quelle illusion! de peur d'en faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout; la crainte de donner trop d'attention à son salut nous empêche d'y travailler, et l'on se perd de peur de se sauver trop sûrement; on craint les excès chimériques de la piété, et on ne craint point l'éloignement et le mépris réel de la piété elle-même. La crainte d'en trop faire pour votre fortune et pour votre élévation et de la pousser trop loin vous arrête-t-elle? refroidit-elle la vivacité de vos démarches et de votre ambition? n'est-ce pas cette espérance elle-même qui les soutient et qui les anime? Rien n'est de trop pour le monde, et tout est excès pour Dieu; on craint et on se reproche de n'en faire pas assez pour une fortune de boue, et on s'arrête de peur d'en faire trop pour la fortune de son éternité.

Mais je vais plus loin, et je dis que c'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu d'éloigner la pensée de la mort, seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme: car cette impression de crainte et de terreur est une grâce singulière dont Dieu vous favorise. Hélas! combien est-il d'impies qui la méprisent, qui se font un mérite affreux de la voir approcher avec fermeté, et qui la regardent comme l'anéantissement entier de leur être! Combien de sages et de philosophes dans le christianisme qui, sans renoncer à la foi, bornent toutes leurs réflexions, toute la supériorité de leurs lumières, à la voir arriver tranquillement; et ne raisonnent toute leur vie que pour se préparer, en ce dernier moment, à une constance et

à une sérénité d'esprit aussi puérile que les frayeurs les plus vulgaires, et qui est l'usage le plus insensé qu'on puisse faire de la raison même! Combien de ces hommes follement amoureux de la valeur et de la gloire qui, au milieu des combats, vont au danger comme à un spectacle, sans remords, sans inquiétude, sans réflexion sur les suites de leur destinée (cette témérité, la valeur de la nation la rend encore plus familière parmi nous que partout ailleurs; et je parle devant une cour où ceux qui la composent sont en possession d'en donner l'exemple aux autres)! Combien de pécheurs dans la tranquillité des villes et dans l'oisiveté d'une vie privée, livrés à l'endurcissement et à un sens réprouvé, ne sont plus touchés de cette image! Combien d'autres enfin, qui, par les suites d'un caractère trop vif, trop frivole, trop léger, et peu propre aux réflexions tristes et sérieuses, passent toute leur vie sans avoir pensé une fois seulement qu'ils devoient mourir! C'est donc une grâce signalée que Dieu vous fait de donner à cette pensée tant de force et d'ascendant sur votre âme; c'est donc vraisemblablement la voie par laquelle il veut vous ramener à lui : si vous sortez jamais de vos égarements, vous n'en sortirez que par là; votre salut paroît attaché à ce remède. Que faites-vous donc en éloignant cette pensée, parce qu'elle vous jette dans des frayeurs salutaires? vous vous privez du seul secours qui peut vous faciliter votre retour à Dieu; vous rendez inutile une grâce qui vous est propre: vous savez pour ainsi dire mauvais gré à Dieu de vous en avoir favorisé, et vous vous reprochez à vous-même d'y être trop sensible. Tremblez, mon cher auditeur, que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires: que vous ne voyiez d'un œil tranquille les spectacles les

plus lugubres: que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut, et qu'il ne vous endurcisse contre toutes ces terreurs de religion. Un bienfait non-seulement méprisé, mais regardé même comme une peine, est bientôt suivi de l'indignation, ou du moins de l'indifférence du bienfaiteur. Alors l'image de la mort vous laissera toute votre tranquillité; vous courrez à un plaisir au sortir d'une pompe lugubre: vous verrez des mêmes yeux, ou un cadavre hideux, ou l'objet criminel de votre passion: alors vous en viendrez même jusqu'à vous savoir bon gré de vous être mis au-dessus de ces craintes vulgaires, jusqu'à vous applaudir d'un changement si terrible pour votre salut. Mettez donc à profit, pour le règlement de vos mœurs, cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore; rapprochez de vous tous les objets propres à retracer en vous cette image, tandis qu'elle peut encore troubler la fausse paix de vos passions: venez quelquefois, sur les tombeaux de vos ancêtres, méditer en présence de leurs cendres sur la vanité des choses d'ici-bas; venez les interroger quelquefois sur ce qui leur reste, dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leur dignité[1] et de leur gloire: venez vous-même ouvrir ces tristes demeures, et de tout ce qu'ils ont été autrefois aux yeux des hommes, voyez ce qu'ils sont maintenant: des spectres dont vous ne pouvez soutenir la présence, des amas de vers et de pourriture: voilà ce qu'ils sont aux yeux des hommes; mais que sont-ils devant Dieu? Descendez vous-même en esprit dans ces lieux d'horreur et d'infection, et choisissez y d'avance votre place; représentez-vous vous-même dans cette dernière heure, étendu

1. *Dignité* est employé ici d'une manière absolue pour dire état élevé. *Leurs dignités*, comme écrit l'édition Didot, présente une autre idée.

sur le lit de votre douleur, aux prises avec la mort; vos membres engourdis et déjà saisis d'un froid mortel; votre langue déjà liée des chaînes de la mort; vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage confus devant qui tout commence à disparoître; vos proches et vos amis autour de vous, faisant des vœux inutiles pour votre santé, redoublant votre frayeur et vos regrets par la tendresse de leurs soupirs et l'abondance de leurs larmes; le ministre du Seigneur à vos côtés, le signe du salut (alors votre seule ressource) entre ses mains, des paroles de foi, de miséricorde et de confiance à la bouche. Rapprochez ce spectacle si instructif, si intéressant : vous-même alors dans les tristes agitations de ce dernier combat, ne donnant plus de marques de vie que dans les convulsions qui annoncent votre mort : tout le monde anéanti pour vous; dépouillé pour toujours de vos dignités et de vos titres; accompagné de vos seules œuvres, et près de paroître devant Dieu. Ce n'est pas ici une prédiction, c'est l'histoire de tous ceux qui meurent chaque jour à vos yeux, et c'est d'avance la vôtre. Rappelez ce moment terrible : vous y viendrez, et le jour peut-être n'est pas loin, et peut-être y touchez-vous déjà. Mais enfin, vous y viendrez; et quelque loin qu'il puisse être, ce sera demain, et vous y arriverez en un instant; et la seule consolation que vous aurez alors sera d'avoir fait de toute votre vie l'étude, la ressource et la préparation de votre mort.

Enfin, et c'est ma dernière raison, remontez à la source de ces frayeurs excessives qui vous rendent l'image et la pensée de la mort si terrible, vous la trouverez sans doute dans les embarras d'une conscience criminelle : ce n'est pas la mort que vous craignez, c'est la justice de Dieu qui vous attend au delà, pour punir les

infidélités et les désordres de votre vie; c'est que vous n'êtes pas en état de vous présenter devant lui, tout convert des plaies les plus honteuses, qui défigurent en vous son image; et que mourir pour vous dans la situation où vous êtes, ce seroit périr pour toute la durée des siècles. Purifiez donc votre conscience: finissez et expiez vos passions criminelles; rappelez Dieu dans votre cœur; n'offrez plus rien à ses yeux digne de sa colère et de ses châtiments: mettez-vous en état d'espérer quelque chose de ses miséricordes infinies après la mort, alors vous verrez approcher ce dernier moment avec moins de crainte et de saisissement; et le sacrifice que vous aurez déjà fait à Dieu du monde et de vos passions, non-seulement vous facilitera, mais vous rendra même doux et consolant le sacrifice que vous lui ferez alors de votre vie.

Car dites-moi, mes frères, qu'a la mort de si effrayant pour une âme fidèle? de quoi la sépare-t-elle? d'un monde qui périra, et qui est la patrie des réprouvés; de ses richesses qui l'embarrassent, dont l'usage est environné de périls, et qu'il lui étoit défendu de faire servir à la félicité de ses sens; de ses proches, de ses amis, qu'elle ne fait que devancer, et qui vont bientôt la suivre; de son corps, qui avoit été jusque-là, ou l'écueil de son innocence, ou l'obstacle perpétuel de ses saints désirs; de ses maîtres et de ses sujets, dont les premiers exigeoient souvent d'elle des complaisances criminelles, et les autres la rendoient responsable de leurs infidélités et de leurs crimes; de ses places et de ses dignités, qui, en multipliant ses devoirs, augmentoient ses périls; enfin de la vie, qui n'étoit pour elle qu'un exil et un désir d'en être délivrée. Que lui rend la mort pour ce qu'elle lui ôte? elle lui rend des biens immuables, et que per-

sonne ne pourra plus lui ravir; des plaisirs éternels, et qu'elle goûtera sans crainte et sans amertume; la possession de Dieu même, assurée et paisible, et dont elle ne pourra plus déchoir; la délivrance de toutes ses passions, qui avoient été pour elle une source continuelle d'inquiétudes et de peines; une paix inaltérable, qu'elle n'avoit jamais pu trouver dans le monde; la dissolution de tous les liens qui l'attachoient à la terre, et qui l'y retenoient comme captive; enfin la société des justes et des bienheureux, pour celle des hommes pécheurs dont elle se sépare. Et qu'y a-t-il donc de si doux dans cette vie, ô mon Dieu, pour une âme fidèle, qui puisse l'y attacher? c'est pour elle une vallée de larmes, où les périls sont infinis, les combats journaliers, les victoires rares, les chutes inévitables; où les violences doivent être continuelles; où il faut tout refuser à ses sens; où tout nous tente, et tout nous est interdit; où ce qui plaît le plus est ce qu'il faut le plus fuir et craindre; en un mot, où, si vous ne souffrez, si vous ne pleurez, si vous ne résistez jusqu'au sang, si vous ne combattez sans cesse, si vous ne vous haïssez vous-même, vous êtes perdu. Que trouvez-vous là de si aimable, de si attirant, de si capable d'attacher une âme chrétienne? et mourir, n'est-ce pas un triomphe et un gain pour elle?

Aussi, mes frères, la mort est le seul point de vue et la seule consolation qui soutient la fidélité des justes. Gémissent-ils dans l'affliction? ils savent que leur fin est proche; que les tribulations courtes et passagères de cette vie seront suivies d'un poids de gloire éternelle: et dans cette pensée ils trouvent une source inépuisable de patience, de fermeté, d'allégresse. Sentent-ils la loi des membres s'élever contre la loi de l'esprit, et exciter en

eux ces mouvements dangereux qui portent l'innocence jusque sur le bord du précipice? ils n'ignorent pas qu'après la dissolution du corps terrestre, on le leur rendra céleste et spirituel: et qu'alors délivrés de toutes ces misères, ils seront semblables aux anges du ciel; et ce souvenir les soutient et les fortifie. Sont-ils accablés sous la pesanteur du joug de Jésus-Christ? et leur foi plus foible est-elle sur le point de se ralentir, ou de succomber sous le poids des devoirs austères de l'Évangile? ah! le jour du Seigneur n'est pas loin: ils touchent à la bienheureuse récompense: et la fin de leur course, qu'ils voient déjà, les anime, et leur fait reprendre de nouvelles forces. Écoutez comme l'Apôtre consoloit autrefois les premiers fidèles : Mes frères, leur disoit-il, le temps est court; le jour approche; le Seigneur est à la porte, et il ne tardera pas : réjouissez-vous donc; je vous le dis encore, réjouissez-vous. C'étoit là toute la consolation de ces hommes persécutés, outragés, proscrits, foulés aux pieds, regardés comme les balayures du monde, l'opprobre des juifs, et la risée des gentils. Ils savoient que la mort alloit essuyer leurs larmes; qu'alors il n'y auroit plus pour eux, ni deuil, ni douleur, ni souffrance; que tout y seroit nouveau: et cette pensée adoucissoit toutes leurs peines. Ah! qui eût dit à ces généreux confesseurs de la foi que le Seigneur ne leur feroit pas goûter la mort, et qu'il les laisseroit vivre éternellement sur la terre, eût ébranlé leur foi, tenté leur constance; et, en leur ôtant cette espérance, on leur eût ôté toute leur consolation.

Vous n'en êtes pas sans doute surpris, mes frères; parce que pour des hommes affligés et malheureux, comme ils étoient, la mort devoit paroître une ressource. Vous vous trompez: ah! ce n'étoient pas leurs persécu-

tions et leurs souffrances qui faisoient leur malheur et leur tristesse ; c'étoit là leur joie, leur consolation, leur gloire : nous nous glorifions dans les tribulations, disoient-ils : *Gloriamur in tribulationibus* (Rom., v, 3) ; c'étoit l'éloignement où ils vivoient encore de Jésus-Christ ; c'étoit là la source de leurs larmes, et tout ce qui leur rendoit la mort si désirable. Tandis que nous sommes dans le corps, disoit l'Apôtre, nous sommes éloignés du Seigneur : et cet éloignement étoit un état triste et violent pour ces hommes fidèles : toute la piété consiste à souhaiter notre réunion avec Jésus-Christ notre chef, à soupirer après l'heureux moment qui nous incorporera avec tous les élus dans ce corps mystique qui se forme, depuis la naissance du monde, de toute langue, de toute tribu, de toute nation ; qui est la fin de tous les desseins de Dieu, et qui doit le glorifier avec Jésus-Christ dans tous les siècles. Nous sommes ici-bas comme des branches séparées de leur cep ; comme des ruisseaux éloignés de leur source ; comme des étrangers errants loin de leur patrie ; comme des captifs enchaînés dans une prison, qui attendent leur délivrance ; comme des enfants bannis pour quelque temps de l'héritage et de la maison paternelle ; en un mot, comme des membres séparés de leur corps. Depuis que Jésus-Christ notre chef est monté au ciel, ce n'est plus ici le lieu de notre demeure ; nous attendons la bienheureuse espérance, et l'avénement du Seigneur : ce désir fait toute notre piété et notre consolation ; et ne pas désirer cet heureux moment pour un chrétien, et le craindre, et le regarder même comme le plus grand des malheurs, c'est dire anathème à Jésus-Christ ; c'est ne vouloir avoir aucune part avec lui ; c'est renoncer aux promesses de la foi et au titre glorieux de

citoyen du ciel : c'est chercher notre bonheur sur la terre, douter d'un avenir, regarder la religion comme un songe, et croire que tout doit finir avec nous.

Non, mes frères, la mort n'a rien que de doux et de désirable pour une âme juste : arrivée à cet heureux moment, elle voit sans regret périr un monde qui ne lui avoit jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'elle n'avoit jamais aimé ; ses yeux se ferment avec plaisir à tous ces vains spectacles qu'offre la terre, qu'elle avoit toujours regardés comme une décoration d'un moment, et dont elle n'avoit pas laissé de craindre les dangereuses illusions; elle sent sans inquiétude, que dis-je ? avec plaisir, ce corps mortel qui avoit été la matière de toutes ses tentations, et la source fatale de toutes ses foiblesses, se revêtir de l'immortalité; elle ne regrette rien sur la terre, où elle ne laisse rien, et d'où son cœur s'envole comme son âme; elle ne se plaint pas même d'être enlevée au milieu de sa course, et de finir ses jours en un âge encore florissant; au contraire, elle remercie son Libérateur d'avoir abrégé ses peines avec ses années, de n'avoir exigé d'elle que la moitié de sa dette pour le prix de son éternité, et d'avoir consommé dans peu son sacrifice, de peur qu'un plus long séjour dans un monde corrompu ne pervertît son cœur. Ses violences, ses austérités, qui avoient tant coûté à la foiblesse de sa chair, font alors la plus douce de ses pensées : elle voit que tout s'évanouit, hors ce qu'elle a fait pour Dieu; que tout l'abandonne, ses biens, ses proches, ses amis, ses dignités, hormis ses œuvres, et elle est transportée de joie de n'avoir pas mis sa confiance dans la faveur des princes, dans les enfants des hommes, dans les vaines espérances de la fortune, dans tout ce qui va périr; mais dans le

Seigneur tout seul, qui demeure éternellement, et dans le sein duquel elle va trouver la paix et la félicité que les créatures ne donnent point. Ainsi, tranquille sur le passé, méprisant le présent, transportée de toucher enfin à cet avenir, le seul objet de ses désirs; voyant déjà le sein d'Abraham ouvert pour la recevoir, et le Fils de l'homme assis à la droite du Père, tenant en ses mains la couronne d'immortalité, elle s'endort dans le Seigneur; elle est portée par les esprits bienheureux dans la demeure des saints, et s'en retourne dans le lieu d'où elle étoit sortie. Puissiez-vous, mes frères, voir ainsi terminer votre course! c'est ce que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE LUNDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Adhuc modicum tempus vobiscum sum.

Je suis encore avec vous un peu de temps.

(JOAN., VII, 33.)

La source de tous les désordres qui règnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste du temps. Les uns passent toute la vie dans l'oisiveté et dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs citoyens,[1] à eux-mêmes; les autres, dans le tumulte des affaires et des occupations humaines. Les uns ne semblent être sur la terre que pour y jouir d'un indigne repos, et se dérober par la diversité des plaisirs à l'ennui qui les suit partout, à mesure qu'ils le fuient; les autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le temps soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes sont convenus à[2] conjurer; toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire; les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée; et ce qu'on

1. Signification ancienne, *concitoyens.*
2. *Convenus à*, pour *convenus de.* Emploi rare et peu correct.

trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrégent la longueur des jours et des moments, et nous en débarrassent, sans que nous nous apercevions presque qu'ils ont passé.

Le temps, ce dépôt précieux que le Seigneur nous a confié, est donc devenu pour nous un fardeau qui nous pèse et nous fatigue : nous craignons comme le dernier des malheurs qu'on ne nous en prive pour toujours, et nous craignons presque comme un malheur égal d'en porter l'ennui et la durée; c'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, et que nous ne pouvons souffrir entre nos mains.

Cependant, ce temps dont nous paroissons faire si peu de cas est le seul moyen de notre salut éternel. Nous le perdons sans regret, et c'est un crime : nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas, et c'est une folie. Employons le temps que Dieu nous donne, parce qu'il est court; ne l'employons que pour travailler à notre salut, parce qu'il ne nous est donné que pour nous sauver. C'est-à-dire, connoissons tout le prix du temps, et nous ne le perdrons pas; connoissons-en l'usage, et nous ne l'emploierons que pour la fin pour laquelle il nous est donné. Par là, nous éviterons et les périls de la vie oiseuse, et les inconvénients de la vie occupée; c'est le sujet de cette instruction. Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Trois circonstances décident d'ordinaire du prix des choses parmi les hommes : les grands avantages qui

peuvent nous en revenir; le peu que nous avons à les posséder; et enfin, tout espoir de retour ôté, si nous venons à les perdre. Or, voilà, mes frères, les trois principaux motifs qui doivent rendre à tout homme sage le temps précieux et estimable : premièrement, il est le prix de l'éternité; secondement, il est court, et l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit; enfin, il est irréparable, et ce que nous en avons une fois perdu est perdu sans ressource. Il est le prix de l'éternité : oui, mes frères, l'homme, condamné à la mort par le crime de sa naissance, ne devroit recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même qu'il l'a reçue. Le sang de Jésus-Christ tout seul a effacé cet arrêt de mort et de condamnation prononcé contre tous les hommes en la personne du premier pécheur; nous vivons, quoique enfants d'un père condamné à la mort, et héritiers nous-mêmes de sa peine, parce que le Rédempteur est mort à notre place : la mort de Jésus-Christ est donc la source et le seul titre du droit que nous avons à la vie; nos jours, nos moments sont donc les premiers bienfaits qui nous sont découlés de sa croix; et le temps que nous perdons si vainement est cependant le prix de son sang, le fruit de sa mort, et le mérite de son sacrifice.

Non-seulement comme enfants d'Adam, nous ne méritons plus de vivre; mais tous les crimes mêmes que nous avons ajoutés à celui de notre naissance sont devenus pour nous de nouveaux arrêts de mort : autant de fois que nous avons violé la loi de l'Auteur de la vie, autant de fois nous avons dû dans le moment même la perdre : tout pécheur est donc un enfant de mort et de colère; et toutes les fois que la miséricorde de Dieu, après chacun de nos crimes, a suspendu l'arrêt de notre condamnation

et de notre mort, c'est comme une nouvelle vie qu'elle a bien voulu nous accorder, pour nous laisser le temps de réparer l'usage criminel que nous avions fait jusque-là de la nôtre.

Je ne parle pas même des maladies, des accidents, des périls innombrables qui ont tant de fois menacé notre vie, qui ont vu finir celle de nos amis et de nos proches, et dont sa bonté nous a toujours délivrés. La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine; le temps qui nous est laissé est donc la suite d'une infinité de grâces qui composent le fil et comme tout le cours de notre vie; chaque moment que nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu: et passer ce temps et ces moments en une inutilité déplorable, c'est outrager la bonté infinie qui nous les accorde, prodiguer une grâce inestimable qui ne nous est point due, et livrer au hasard le prix de notre éternité. Voilà, mes frères, le premier crime attaché à la perte du temps: c'est un bien précieux qu'on nous laisse, quoique nous n'y ayons plus de droit; qu'on ne nous laisse que pour acheter le royaume du ciel, et que nous dissipons comme la chose la plus vile, et dont on ne sait quel usage faire.

Nous regarderions comme un insensé dans le monde un homme, lequel, héritier d'un trésor immense, le laisseroit dissiper faute de soins et d'attentions, et n'en feroit aucun usage, ou pour s'élever à des places et à des dignités qui le tireroient de l'obscurité, ou pour s'assurer une fortune solide et qui le mît pour l'avenir dans une situation à ne plus craindre aucun[1] revers. Mais, mes

1. Renouard imprime fautivement : *aucuns*. Gaume et Didot donnent *aucun*, conformément à la première édition.

frères, le temps est ce trésor précieux dont nous avons hérité en naissant, et que le Seigneur nous laisse par pure miséricorde : il est entre nos mains, et c'est à nous d'en faire usage. Ce n'est pas pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles et à des grandeurs humaines ; hélas! tout ce qui passe est trop vil pour être le prix d'un temps qui est lui-même le prix de l'éternité : c'est pour être placé au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ ; c'est pour nous démêler de la foule des enfants d'Adam, au-dessus même des césars et des rois de la terre, dans cette société immortelle de bienheureux, qui seront tous rois, et dont le règne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les siècles.

Quelle folie donc, de ne faire aucun usage d'un trésor si inestimable ; de prodiguer en amusements frivoles un temps qui peut être le prix de notre salut éternel ; et de laisser aller en fumée l'espérance de notre immortalité! Oui, mes frères, il n'est point de jour, d'heure, de moment, lequel mis à profit ne puisse nous mériter le ciel. Un seul jour perdu devroit donc nous laisser des regrets mille fois plus vifs et plus cuisants qu'une grande fortune manquée : et cependant, ce temps si précieux nous est à charge ; toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre ; et malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire ; et cependant, la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est de notre temps : nos offices, nous les réservons pour nos amis ; nos bienfaits, pour nos créatures ; nos biens, pour nos proches et pour nos enfants : notre crédit et notre faveur, pour nous-mêmes ; nos louanges, pour ceux qui nous en paroissent dignes : notre temps, nous le donnons à tout

le monde ; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes; on nous fait même plaisir de nous en décharger ; c'est comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage. Ainsi le temps, ce don de Dieu, ce bienfait le plus précieux de sa clémence, et qui doit être le prix de notre éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui, et le fardeau le plus pesant de notre vie.

Mais une seconde raison qui nous fait encore mieux sentir combien nous sommes insensés de faire si peu de cas du temps que Dieu nous laisse, c'est que non-seulement il est le prix de notre éternité : mais de plus, il est court, et on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Car, mes frères, si nous avions à vivre une longue suite de siècles sur la terre, ce temps, il est vrai, seroit encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel ; mais du moins, nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères ; du moins, les jours et les moments perdus ne formeroient que comme un point imperceptible dans cette longue suite de siècles que nous aurions à passer ici-bas. Mais, hélas ! toute notre vie n'est elle-même qu'un point imperceptible ; la plus longue dure si peu : nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un espace si court et si rapide. Nous ne sommes, pour ainsi dire, qu'un instant sur la terre ; semblables à ces feux errants qu'on voit dans les airs au milieu d'une nuit obscure, nous ne paroissons que pour disparoître en un clin d'œil, et nous replonger pour toujours dans des ténèbres éternelles :[1] le spectacle que

1. *Ténèbres éternelles;* l'expression n'est-elle pas païenne plutot que chrétienne? L'immortalité exclut l'idée de *ténèbres éternelles*.

nous donnons au monde n'est qu'un éclair qui s'éteint en naissant : nous le disons tous les jours nous-mêmes. Hélas ! où prendre des moments de reste dans une vie qui n'est qu'un moment elle-même ? Et encore, si vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins indispensables du corps, aux devoirs de votre état, aux événements imprévus, aux bienséances inévitables de la société : que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité ? et ne sommes-nous pas dignes de pitié de ne savoir encore quel usage faire de ce peu qui nous reste, et de recourir à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la longueur et la durée?

Au peu de temps que nous avons à vivre sur la terre, ajoutez, mes frères, le nombre de nos crimes passés, que nous avons à expier dans ce court intervalle. Que d'iniquités se sont assemblées sur notre tête depuis nos premiers ans ! hélas ! dix vies comme la nôtre suffiroient à peine pour en expier une partie : le temps seroit encore trop court ; et il faudroit que la bonté de Dieu suppléât à la durée de notre pénitence. Grand Dieu ! que peut-il donc me rester pour les plaisirs et pour l'inutilité, dans une vie aussi courte et aussi criminelle que la mienne? Grand Dieu ! quelle place peuvent donc trouver les jeux et les amusements frivoles dans un intervalle si rapide, et qui ne suffiroit pas tout entier pour expier un seul de mes crimes?

Ah ! mes frères, y pensons-nous ? un criminel condamné à la mort, et à qui on ne laisseroit qu'un jour pour obtenir sa grâce, y trouveroit-il encore des heures et des moments à perdre ? Se plaindroit-il de la longueur et de la durée du temps que la bonté du juge lui auroit accordé ? en seroit-il embarrassé ? chercheroit-il des amu-

sements frivoles pour l'aider à passer ces moments précieux qu'on lui laisse pour mériter son pardon et sa délivrance? ne mettroit-il pas à profit un intervalle si décisif pour sa destinée? ne remplaceroit-il pas par le sérieux, par la vivacité, par la continuité des soins, ce qui manqueroit à la brièveté du temps qu'on lui auroit accordé? Insensés que nous sommes! notre arrêt est prononcé, nos crimes rendent notre condamnation certaine: on nous laisse encore un jour pour éviter ce malheur, et changer la rigueur de notre sentence éternelle; et ce jour unique, et ce jour rapide, nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles; et ce jour précieux nous est à charge, nous ennuie: nous cherchons comment l'abréger; à peine trouvons-nous assez d'amusements pour en remplir le vide; nous arrivons au soir sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous laisse, que de nous être rendus encore plus dignes de la condamnation que nous avions déjà méritée.

Et encore, mes frères, que savons-nous si l'abus que nous faisons du jour que la bonté de Dieu nous laisse n'obligera pas sa justice de l'abréger, et d'en retrancher une partie? Que d'accidents imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette course si limitée, et moissonner dans nos plus beaux ans l'espérance d'une plus longue vie! que de morts soudaines et étonnantes, et toujours la juste peine de l'usage indigne qu'on faisoit de la vie! Quel siècle, quel règne vit jamais tant de ces tristes exemples? C'étoient autrefois des accidents rares et singuliers; ce sont aujourd'hui des événements de tous les jours: soit que nos crimes nous attirent ce châtiment, soit que nos excès, inconnus à nos pères, nous y conduisent, ce sont aujourd'hui les morts les plus communes

et les plus fréquentes. Comptez, si vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres, que la mort terrible a surpris tout d'un coup sans préparation, sans repentir, sans avoir eu un instant, sans penser à eux-mêmes, au Dieu qu'ils avoient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu loisir de connoître, loin de les détester; sans le secours des derniers remèdes de l'Église, qu'on a été obligé de hasarder sur leur cadavre, et à qui le temps a été refusé à la mort, parce qu'ils en avoient toujours abusé pendant leur vie.

Venez nous dire après cela qu'il y a bien des moments vides dans la journée; qu'il faut savoir s'amuser et passer le temps à quelque chose.

Il y a bien des moments vides dans la journée? mais c'est là votre crime de les laisser dans ce vide affreux : les jours du juste sont toujours pleins. Des moments vides dans la journée? mais tous vos devoirs sont-ils remplis? vos maisons sont-elles réglées, vos enfants instruits, les affligés secourus, les pauvres visités, les soins de vos places et de vos dignités acquittés, les œuvres de la piété accomplies, les prières terminées, les lectures saintes finies? Le temps est si court, vos obligations si infinies; et vous pouvez encore trouver tant de moments vides dans la journée? Mon Dieu! que de saints solitaires se plaignoient que les jours passoient trop rapidement! ils reprenoient sur la nuit ce que la brièveté du jour avoit ôté à leurs travaux et à leur zèle; ils trouvoient mauvais que l'aurore vînt interrompre la ferveur de leurs oraisons et de leurs cantiques: il ne leur restoit pas assez de temps dans le calme et le loisir de leur solitude pour publier vos louanges et vos miséricordes éternelles : et nous, chargés d'une multiplicité pénible de soins; et nous, au

milieu des sollicitudes et des engagements du siècle, qui absorbent presque tous nos jours et nos moments: et nous, redevables à nos proches, à nos enfants, à nos amis, à nos inférieurs, à nos maîtres, à nos places, à la patrie, d'une infinité de devoirs: nous trouvons encore du vide dans notre vie, et le peu qui nous en reste nous paroît trop long, pour être employé à vous servir et à bénir votre saint nom!

Mais on est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment, et passer le temps à quelque chose; mais que savez-vous si tout votre temps n'est pas déjà passé, et si vous ne touchez point au moment fatal où l'éternité commence? mais votre temps vous appartient-il, pour en disposer à votre gré? mais le temps passe lui-même si rapidement: et faut-il tant d'amusement pour l'aider à passer encore plus vite? Mais le temps ne vous est-il donné pour rien de sérieux, rien de grand, rien d'éternel, rien de digne de l'élévation et de la destinée de l'homme? Et le chrétien et l'héritier du ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser?

Mais n'y a-t-il pas, ajoutez-vous, des délassements innocents dans la vie? Il y en a, j'en conviens : mais les délassements supposent les peines et les soins qui les ont précédés; et toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel : mais les délassements sont permis à ceux qui, après avoir rempli tous les devoirs, sont obligés d'accorder quelques moments de relâcle à la foiblesse humaine; mais vous, si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs et de vos délassements mêmes: c'est de la fureur d'un jeu outré, dont la durée, le sérieux, l'application, outre la perte du temps, vous rend inhabile, au sortir de là, à vaquer à tous les autres

devoirs de votre état. Quel délassement qu'une passion effrénée qui occupe presque toute votre vie, qui épuise votre santé, qui dérange votre fortune, qui vous rend le jouet éternel de la bizarrerie du hasard! et n'est-ce pas dans ces maisons où règne un jeu éternel et public, qu'on ne voit nul ordre, nulle règle, nulle discipline, tous les devoirs sérieux oubliés, des enfants mal élevés, des domestiques déréglés, des affaires en décadence, les murmures de ceux qui ont autorité sur vous, le scandale des gens de bien, la risée du public, les soupçons, et peut-être les discours sur vos mœurs, sur votre conduite, sur une vie qui vous livre, pour ainsi dire, au public, à des inconnus comme à vos citoyens, à des sociétés qui ne siéent ni à votre rang ni à votre sexe, à des familiarités dont la réputation souffre toujours? la passion du jeu n'est presque jamais seule, et dans les personnes du sexe surtout, elle est toujours la source ou l'occasion de toutes les autres; voilà ces délassements que vous croyez innocents et nécessaires pour remplir les moments vides de vos journées.

Ah! mes frères, combien de réprouvés au milieu des flammes éternelles ne demandent à la miséricorde de Dieu qu'un seul de ces moments dont vous ne savez que faire! et si leur demande pouvoit être exaucée, quel usage ne feroient-ils pas d'un moment si précieux? Que de larmes de componction et de pénitence! que de prières et de supplications pour toucher le Père des miséricordes, et engager ses entrailles paternelles à leur rendre sa bienveillance! Cependant on leur refuse ce moment unique: on leur répond qu'il n'y a plus de temps pour eux; et vous, vous êtes embarrassés de celui qu'on vous laisse. Dieu vous jugera, mes frères; et au lit de la

mort, et dans cette heure terrible qui vous surprendra, vous demanderez en vain du temps, vous promettrez en vain à Dieu un usage plus chrétien de celui que vous tâcherez d'obtenir : sa justice coupera sans pitié le fil de vos jours; et ce temps qui vous pèse, qui vous embarrasse, vous sera alors refusé.

Mais en quoi notre aveuglement est ici plus grand, mes frères, c'est que non-seulement le temps que nous perdons avec tant d'insensibilité est court et précieux, mais encore irréparable ;[1] et ce que nous en avons une fois perdu est perdu sans ressource.

Je dis irréparable : car premièrement, les biens, les honneurs, la réputation, la faveur, quand on les perd, on peut encore les recouvrer; on peut même remplacer chacune de ces pertes par d'autres endroits qui nous en dédommagent avec usure : mais ces temps[2] perdus et passés dans l'inutilité sont autant de moyens de salut que nous n'aurons plus, et qui sont retranchés du nombre de ceux que Dieu nous avoit préparés dans sa miséricorde. En effet, dans un espace aussi court que celui que nous avons à vivre, nous ne pouvons pas douter que Dieu n'ait eu des desseins particuliers sur chacun de nos jours et de nos moments : qu'il n'ait marqué l'usage que nous en devions faire, le rapport qu'ils devoient avoir avec notre salut éternel, et qu'il n'ait attaché à chacun des grâces et des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification. Or, ces jours et ces moments étant perdus, les grâces qui leur étoient attachées le sont aussi; les

1. La symétrie aurait voulu : c'est que le temps que nous perdons est non-seulement court et précieux, mais encore irréparable.

2. Au XVIIe siècle, *temps* s'employait souvent dans le sens de moment, heure. Voir notre *Lexique comparé de la langue de Corneille.*

moments de Dieu sont finis et ne reviennent plus; le cours de ses miséricordes est réglé; nous avons cru ne perdre que des moments inutiles, et avec eux nous avons perdu des grâces inestimables, qui se trouvent rabattues de celles que la bonté de Dieu nous avoit destinées.

Irréparable, secondement, parce que chaque jour, chaque moment devoit nous avancer d'un degré vers le ciel: or, les jours et les moments perdus nous laissant en arrière, et la durée de notre course étant d'ailleurs déterminée, la fin arrive que nous sommes encore fort loin; qu'il n'y a plus assez de temps pour fournir le reste de la carrière; ou que du moins, pour regagner les moments perdus et arriver, il faut doubler la marche, avancer à pas de géant, remplir en un jour la carrière de plusieurs années, faire des efforts héroïques, nous hâter au delà même de nos forces; en venir à de saints excès, qui sont des miracles de la grâce, et dont le commun des hommes n'est pas d'ordinaire capable; et consommer dans un court intervalle ce qui devoit être l'ouvrage laborieux de la vie entière.

Irréparable enfin par rapport aux œuvres de pénitence et de satisfaction, dont on est capable en certaine saison de la vie, et dont on ne l'est plus quand on a attendu les infirmités d'un âge plus avancé. Car, après tout, on a beau dire alors que Dieu ne demande point l'impossible; qu'il y a une pénitence pour tous les âges, et que la religion ne veut pas qu'on avance ses jours sous prétexte d'expier ses fautes; c'est vous-mêmes qui vous êtes mis dans cette impossibilité: vos fautes ne diminuent pas vos obligations; il faut que le péché soit puni pour être effacé. Dieu vous avoit laissé du temps et des forces pour satisfaire à cette loi immuable et éternelle: ce temps,

vous l'avez passé à accumuler de nouvelles dettes : ces forces, vous les avez usées, ou par de nouveaux excès, ou du moins sans en faire aucun usage par rapport aux desseins de Dieu sur vous : il faut donc que Dieu fasse ce que vous n'avez point fait vous-mêmes, et qu'il punisse après votre mort les crimes que vous n'avez point voulu expier pendant votre vie.

C'est-à-dire, pour recueillir toutes ces réflexions, qu'il en est de chaque moment de notre vie, comme de celui de notre mort : on ne meurt qu'une fois, et de là on conclut qu'il faut bien mourir, parce qu'il n'y a plus moyen de revenir, et de réparer par une seconde mort le malheur de la première : ainsi, on ne vit qu'une fois un tel et tel moment : on ne sauroit donc plus revenir sur ses pas, et réparer en recommençant le même chemin les fautes de la première marche : ainsi, chaque moment de notre vie que nous perdons devient un point fixe pour notre éternité ; ce moment perdu ne changera plus : éternellement il sera le même, nous sera rappelé tel que nous l'avons passé, et sera marqué de ce caractère ineffaçable. Quel est donc notre aveuglement, mes frères, nous dont toute la vie n'est qu'une attention continuelle à perdre un temps qui ne revient plus, et qui va d'un cours si rapide se précipiter dans les abîmes de l'éternité !

Grand Dieu ! vous qui êtes le souverain dispensateur des temps et des moments ! vous entre les mains de qui sont nos jours et nos années ! de quel œil nous voyez-vous perdre, dissiper des moments dont vous seul connoissez la durée, dont vous avez marqué en caractères irrévocables le cours et la mesure ; des moments que vous tirez du trésor de vos miséricordes éternelles, pour nous

laisser le temps de faire pénitence; des moments que votre justice vous presse tous les jours d'abréger, pour nous punir d'en avoir jusques ici abusé; des moments que vous refusez chaque jour à nos yeux à tant de pécheurs moins coupables que nous, que la mort terrible surprend et entraîne dans le gouffre de vos vengeances éternelles; des moments enfin dont nous ne jouirons peut-être pas longtemps, et dont vous allez au premier jour terminer la triste carrière! Grand Dieu! voilà déjà la plus grande et la plus belle partie de ma vie passée et toute perdue: il n'y a pas eu jusques ici dans tous mes jours un seul jour sérieux, un seul jour pour vous, pour mon salut, pour l'éternité: toute ma vie n'est qu'une fumée qui ne laisse rien de réel et de solide à la main qui la rappelle, et qui la ramasse. Grand Dieu! traînerai-je jusqu'à la fin mes jours dans cette triste inutilité, dans cet ennui qui me poursuit au milieu de mes plaisirs et des efforts que je fais pour l'éviter? La dernière heure me surprendra-t-elle chargé du vide de toutes mes années? et n'y aura-t-il dans toute ma course de sérieux que le dernier moment qui la terminera, et qui décidera de mes destinées éternelles? Quelle vie, grand Dieu! pour une âme destinée à vous servir, appelée à la société immortelle de votre Fils et de vos saints, enrichie de vos dons, et par eux capable de faire des œuvres dignes de l'éternité! quelle vie qu'une vie qui n'est rien, qui ne se propose rien, qui ne remplit un temps qui décide de tout pour elle, qu'en ne faisant rien, qu'en ne comptant pour bien passés que les jours et les moments qui lui échappent!

Mais si l'inutilité est opposée au prix du temps, le dérangement et la multitude des occupations ne l'est pas moins au bon ordre du temps, et à l'usage chrétien que

nous en devons faire. Vous venez de voir les périls de la vie oiseuse ; il faut vous exposer les inconvénients de la vie occupée.

DEUXIÈME PARTIE.

A tout ce que nous avons dit jusqu'ici, mes frères, la plupart de ceux qui m'écoutent ont sans doute opposé en secret que leur vie n'est rien moins qu'oiseuse et inutile ; qu'à peine peuvent-ils suffire aux devoirs, aux bienséances, aux engagements infinis de leur état ; qu'ils vivent dans une vicissitude éternelle d'occupations et d'affaires, qui absorbe toute leur vie ; et qu'ils se croient heureux quand il leur reste un moment pour être à eux-mêmes et jouir d'un loisir que la situation de leur fortune leur refuse.

Et voilà, mes frères, une nouvelle manière d'abuser du temps, plus dangereuse encore que l'inutilité et la paresse. En effet, l'usage chrétien du temps n'est pas d'en remplir tous les moments ; c'est de les remplir dans l'ordre, et suivant la volonté du Seigneur qui nous les donne : la vie de la foi est une vie de règle et de sagesse : l'humeur, l'imagination, l'orgueil, la cupidité, sont de faux principes de conduite, puisqu'ils ne sont eux-mêmes que le déréglement de l'esprit et du cœur, et que l'ordre et la raison doivent être nos seuls guides.

Cependant la vie de la plupart des hommes est une vie toujours occupée et toujours inutile ; une vie toujours laborieuse et toujours vide : leurs passions forment tous leurs mouvements. Ce sont là les grands ressorts qui agitent les hommes ; qui les font courir çà et là, comme des insensés ; qui ne les laissent pas un moment tran-

quilles; et en remplissant tous leurs moments, ils ne cherchent pas à remplir leurs devoirs, mais à se livrer à leur inquiétude, et satisfaire leurs cupidités injustes.

Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations, et sanctifier l'usage de notre temps? Il consiste premièrement à nous borner aux occupations attachées à notre état; à ne pas chercher les places et les situations qui les multiplient; et ne pas compter parmi nos devoirs les soins et les embarras que l'inquiétude ou nos passions toutes seules nous forment. Secondement, quelque agitée que soit notre situation, parmi toutes nos occupations, regarder comme les plus essentielles et les plus privilégiées celles que nous devons à notre salut.

Je dis premièrement, à ne pas compter parmi les occupations qui sanctifient l'usage de notre temps celles que l'inquiétude ou les passions toutes seules nous forment.

L'inquiétude; oui, mes frères, nous voulons tous nous éviter nous-mêmes : rien n'est plus triste pour la plupart des hommes que de se retrouver avec eux seuls, et retomber sur leur propre cœur. Comme des passions vaines nous emportent; que des attachements criminels nous souillent; que mille désirs illégitimes occupent tous les mouvements de notre cœur, en rentrant en nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'une réponse de mort, qu'un vide affreux, que des remords cruels, des pensées noires et des réflexions tristes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations, et dans des distractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes; nous craignons le loisir comme le signal de l'ennui; et nous croyons trouver dans le dérangement et la multiplicité des soins extérieurs

cette ivresse heureuse qui fait que nous marchons sans nous en apercevoir, et que nous ne sentons plus le poids de nous-mêmes.

Mais, hélas! nous nous trompons : l'ennui ne se trouve que dans le dérangement, et dans une vie d'agitation où jamais rien n'est à sa place; c'est en vivant au hasard que nous nous sommes à charge à nous-mêmes; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, et que le dégoût nous fait bientôt repentir de les avoir cherchées; que nous changeons sans cesse de situation pour nous fuir, et que nous nous portons partout nous-mêmes; en un mot, que toute notre vie n'est qu'un art diversifié d'éviter l'ennui, et un talent malheureux de le trouver. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui; et loin qu'une vie de dérangement et d'agitation en soit le remède, elle en est au contraire la source la plus féconde et la plus universelle.

Les âmes justes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien aux caprices et à l'humeur, elles dont toutes les occupations sont à leur place, dont tous les moments sont remplis selon leur destination et la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le remède de l'ennui. Cette sage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paroît si triste aux yeux du monde, est la source de leur joie et de cette égalité d'humeur que rien n'altère : jamais embarrassées du temps présent, que des devoirs marqués occupent; jamais en peine sur le temps à venir, pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués; jamais livrées à elles-mêmes par la variété des occupations qui se succèdent les unes aux autres; les jours leur paroissent des moments, parce que tous les moments sont à leur place; le temps ne leur pèse pas,

parce qu'il a toujours sa destination et son usage : et elles trouvent dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée cette paix et cette joie que le reste des hommes cherche en vain dans le dérangement et dans une agitation éternelle.

L'inquiétude, en multipliant nos occupations, nous laisse donc livrés à l'ennui et au dégoût; et elle ne sanctifie pas pour cela l'usage de notre temps. Car si les moments que l'ordre de Dieu ne règlent point sont des moments perdus, quelque remplis qu'ils soient d'ailleurs; si la vie de l'homme doit être une vie sage et réglée, où chaque occupation ait sa place fixe ; quoi de plus opposé à une telle vie que cette inconstance, ces variations éternelles, dans lesquelles l'inquiétude nous fait passer notre temps? Mais les passions qui nous mettent dans un mouvement perpétuel ne nous forment pas des occupations plus légitimes.

Oui, mes frères, je sais qu'il n'est qu'un certain âge de la vie où l'on paroisse occupé du frivole et des plaisirs; des soins plus sérieux et des occupations plus solides succèdent à l'oisiveté et aux amusements des premières mœurs; et après avoir donné la jeunesse à la paresse et aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : mais c'est encore ici que nous prenons le change. J'avoue que nous nous devons à l'État, au prince, aux soins publics; que la religion met au nombre des devoirs qu'elle nous prescrit le zèle pour le service du souverain, pour les intérêts et la gloire de la patrie; et même qu'elle seule sait former des sujets fidèles, et des citoyens prêts à tout sacrifier pour la cause commune. Mais la religion ne veut pas que l'orgueil et l'ambition nous jettent témérairement dans les

soins publics, et qu'on s'efforce par toutes sortes de voies, d'intrigues, de sollicitations, de parvenir à des places, où, nous devant tout entiers aux autres, il ne nous reste plus de temps pour nous-mêmes. La religion veut qu'on craigne ces situations tumultueuses; qu'on s'y prête à regret et en tremblant, quand l'ordre de Dieu et l'autorité de nos maîtres nous y appelle; et que, par son propre choix, on préfère toujours la sûreté et le loisir d'un état privé au péril et à l'éclat des dignités et des places. Hélas! nous avons si peu de temps à vivre sur la terre, et le salut ou la condamnation éternelle qui nous attend est si proche, que tous les autres soins, hors celui-là, devroient être pour nous tristes et onéreux; et que tout ce qui nous distrait de cette grande affaire, pour laquelle on ne nous laisse qu'un petit nombre de jours, devroit nous paroître pour nous un grand malheur. Ce n'est pas là une maxime de spiritualité; c'est la première maxime de la foi, et le fond du christianisme.

Cependant l'ambition, l'orgueil, toutes nos passions, font que nous ne pouvons supporter une condition privée. Ce que nous craignons le plus dans la vie, et à la cour surtout, c'est une destinée et un état qui nous laisse à nous-mêmes, et ne nous établit point sur les autres. Nous ne consultons, ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la religion, ni les périls des situations trop agitées, ni le bonheur que la foi découvre dans un état tranquille et privé, où l'on n'a à répondre que de soi-même; ni souvent même nos talents: nous ne consultons que nos passions, que ce désir insatiable de nous élever au-dessus de nos frères; nous voulons paroître sur la scène, et devenir des personnages; et sur une scène qui va finir demain, et qui ne nous laissera de réel que la peine puérile de l'avoir jouée. Plus même

les places sont environnées de tumulte et d'embarras, plus elles nous paroissent dignes de nos recherches : nous voudrions être de tout : le loisir si cher à une âme fidèle nous paroît honteux; tout ce qui nous partage entre nous et le public ; tout ce qui donne aux autres hommes un droit absolu sur notre temps; tout ce qui nous jette dans l'abîme de soins et d'agitations que traînent après soi le crédit, la faveur, la considération, nous touche, nous attire, nous transporte. Ainsi la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse et agitée que Dieu ne demandoit pas d'eux, et cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

A la vérité nous les entendons quelquefois se plaindre des agitations infinies, inséparables de leurs places, soupirer après le repos, envier la destinée d'un état tranquille et privé ; et redire sans cesse qu'il seroit temps enfin de vivre pour soi, après avoir si longtemps vécu pour les autres. Mais ce ne sont là que des discours : ils paroissent gémir sous le poids des affaires; mais ils porteroient avec bien plus de douleur et d'accablement le poids du loisir et d'une condition privée : ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places et des emplois; et ils emploient[1] l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenus : c'est un langage de vanité; ils voudroient paroître supérieurs à leur fortune, et ils ne le sont pas au moindre revers et au plus léger refroidissement qui la menace. Voilà comme nos passions seules nous forment des embarras et des occupations que Dieu ne demandoit pas de nous, et nous ôtent un temps dont nous

1. Des *emplois*, ils *emploient*. Voilà encore une de ces négligences plus équentes qu'on ne croit généralement chez Massillon.

ne connoîtrons le prix que lorsque nous serons arrivés à ce dernier moment où le temps finit et l'éternité commence.

Encore, mes frères, si, au milieu des occupations infinies attachées à votre état, vous regardiez comme les plus privilégiées celles qui se rapportent au salut, vous répareriez du moins, en quelque manière, la dissipation de cette partie de votre vie, que le monde et les soins d'ici-bas occupent tout entière. Mais c'est encore ici où[1] notre aveuglement est déplorable : nous ne trouvons point de temps pour notre salut éternel : ce qu'on donne au prince, à la fortune, aux devoirs d'une charge, aux bienséances de son état, aux soins du corps et de la parure, à l'amitié, à la société, au délassement, à l'usage ; tout cela paroît essentiel et indispensable : on n'oseroit y toucher, y retrancher ; on le prolonge même au delà des bornes de la raison et de la nécessité ; et comme la vie est trop courte, et les jours trop rapides pour suffire à tout, ce qu'on en retranche ce sont les soins du salut ; dans la multiplicité de nos occupations, ce sont toujours celles qu'on devroit donner à l'éternité qui sont sacrifiées. Oui, mes frères, au lieu de prendre sur nos délassements, sur des devoirs que l'ambition multiplie, sur des bienséances que l'oisiveté seule a établies, sur les soins d'une vaine parure que l'usage et la mollesse ont rendus interminables ; au lieu de prendre là-dessus chaque jour quelque temps du moins pour Dieu et pour nos intérêts éternels, à peine leur donnons-nous quelques foibles restes, qui ont échappé par hasard au monde et aux plaisirs ; quelques moments rapides dont le monde ne veut plus, dont nous sommes peut-être embarrassés et que nous ne

1. On dirait aujourd'hui *que*.

trouverions pas à placer ailleurs. Tant que le monde veut de nous; tant qu'il se présente des plaisirs, des devoirs, des bienséances, des inutilités, nous nous y livrons avec goût. Quand tout est fini et que nous ne savons plus que faire de notre loisir, alors nous consacrons à quelques pratiques languissantes de religion ces moments de rebut que la lassitude ou le défaut de plaisirs nous laisse : ce sont proprement des moments de repos que nous nous donnons à nous-mêmes plutôt qu'à Dieu, un intervalle que nous mettons entre le monde et nous, pour y rentrer avec plus de goût et respirer un peu de la fatigue, du dégoût, de la satiété où nous jetteroit la vie du monde et des plaisirs trop soutenue, et prolongée outre une certaine mesure au delà de laquelle se trouve l'ennui et la lassitude.

Voilà l'usage que les personnes mêmes qui se parent d'une réputation de vertu font, à la cour surtout, de leur temps : toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, aux plaisirs, aux affaires, sur l'affaire de leur salut : tout est rempli par ce qu'on donne à ses maîtres, à ses places, à ses amis, à son goût, et il ne reste plus rien pour Dieu et pour l'éternité : il semble que le temps nous est premièrement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre, et qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous sait bon gré si nous le donnons au salut.

Grand Dieu ! et pourquoi nous laissez-vous sur la terre, que pour mériter votre possession éternelle? Tout ce que nous faisons pour le monde périra avec le monde; tout ce que nous faisons pour vous sera immortel : tous les soins d'ici-bas ont pour objet des maîtres souvent ingrats,

injustes, difficiles, impuissants du moins, et qui ne peuvent nous rendre heureux; les devoirs que nous vous rendons, nous les rendons à un maître et à un Seigneur fidèle, juste, miséricordieux, tout-puissant, et qui seul peut récompenser ceux qui le servent : les soins de la terre, quelque brillants qu'ils puissent être, nous sont étrangers: ils ne sont pas dignes de nous; ce n'est pas pour eux que nous sommes faits: nous devons seulement nous y prêter en passant, pour satisfaire aux liens passagers qui les exigent de nous, et qui nous lient aux autres hommes: les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, et remplissent toute la grandeur et toute la dignité de notre destinée. Bien plus, ô mon Dieu! sans les soins du salut, tous les autres sont profanes et souillés: ce ne sont plus que des agitations vaines, stériles, presque toujours criminelles : les soins du salut tout seuls les consacrent, les sanctifient, leur donnent la réalité, l'élévation, le prix et le mérite qui leur manque. Que dirai-je encore? tous les autres soins nous déchirent, nous troublent, nous inquiètent, nous aigrissent: mais les devoirs que nous vous rendons nous laissent une joie véritable dans le cœur, nous soutiennent, nous calment, nous consolent, et adoucissent même les peines et les amertumes des autres. Enfin, nous nous devons à vous, ô mon Dieu! avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches : c'est vous qui avez les premiers droits sur notre cœur et sur notre raison, qui sont les dons de votre main libérale ; c'est donc pour vous premièrement que nous devons en faire usage; et nous sommes chrétiens avant que d'être princes, sujets, hommes publics, ou quelque autre chose sur la terre.

Vous nous direz peut-être, mes frères, que vous croyez, en remplissant les devoirs pénibles et infinis attachés à votre état, servir Dieu, remplir toute justice et travailler à votre salut : j'en conviens; mais il faut remplir ces devoirs dans la vue de Dieu, par des motifs de foi, et dans un esprit de religion et de piété. Dieu ne compte que ce qu'on fait pour lui : il n'accepte de nos peines, de nos fatigues, de nos assujettissements, de nos sacrifices, que ceux qui sont offerts à sa gloire et non pas à la nôtre ; et nos jours ne sont pleins à ses yeux que lorsqu'ils sont pleins pour l'éternité. Toutes les actions qui n'ont pour objet que le monde, que l'éclat qui vient de la terre, qu'une fortune périssable, quelques louanges qu'elles nous attirent de la part des hommes, à quelque degré de grandeur, de réputation qu'elles nous élèvent ici-bas, ne sont rien devant lui ou ne sont que des amusements puérils indignes de la majesté de ses regards.

Ainsi, mes frères, que les jugements de Dieu sont différents de ceux du monde ! On appelle une belle vie dans le monde une vie éclatante où l'on compte de grandes actions, des victoires remportées, des négociations difficiles conclues, des entreprises conduites avec succès, des emplois illustres soutenus avec réputation, des dignités éminentes acquises par des services importants, et exercées avec gloire : une vie qui passe dans les histoires, qui remplit les monuments publics, et dont le souvenir se conservera jusqu'à la dernière postérité : voilà une belle vie selon le monde. Mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu ; si l'on n'a eu en vue que de se bâtir un édifice périssable de grandeur sur la terre, en vain a-t-on fourni une carrière éclatante devant les hommes : devant Dieu c'est une vie perdue :

en vain les histoires parleront de nous; nous serons effacés du livre de vie et des histoires éternelles : en vain nos actions feront l'admiration des siècles à venir; elles ne seront point écrites sur les colonnes immortelles du temple céleste : *Et in scriptura domus Israel non scribentur* (ÉZÉCH., XIII, 9) : en vain nous jouerons un grand rôle sur la scène de tous les siècles; nous serons dans les siècles éternels comme ceux qui n'ont jamais été : en vain nos titres et nos dignités se conserveront sur le marbre et sur le cuivre; comme ce sera le doigt des hommes qui les aura écrites, elles périront avec eux; et ce que le doigt de Dieu tout seul aura écrit durera autant que lui-même : en vain notre vie sera proposée comme un modèle à l'ambition de nos neveux; comme elle n'aura de réalité que dans les passions des hommes, dès qu'il n'y aura plus de passions, et que tous les objets qui les allument seront anéantis, cette vie ne sera plus rien, et retombera dans le néant avec le monde qui l'avoit admirée.

Car de bonne foi, mes frères, voudriez-vous que dans ce jour terrible, où les justices elles-mêmes seront jugées, Dieu vous tînt compte de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que vous dévorez pour vous élever sur la terre? qu'il regardât comme un temps bien employé le temps que vous avez sacrifié au monde, à la fortune, à la gloire, à l'élévation de votre nom et de votre race, comme si vous n'étiez sur la terre que pour vous-mêmes? qu'il mît au nombre de vos œuvres de salut celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil, l'envie, l'intérêt pour principe, et qu'il comptât vos vices parmi vos vertus?

Et que pourrez-vous lui dire au lit de la mort, lorsqu'il entrera en jugement avec vous, et qu'il vous deman-

dera compte d'un temps qu'il ne vous avoit donné que pour l'employer à le glorifier et à le servir? Lui direz-vous : Seigneur, j'ai remporté des victoires, j'ai servi utilement et glorieusement le prince et la patrie, je me suis fait un grand nom parmi les hommes? Hélas! vous n'avez pas su vous vaincre vous-même; vous avez servi utilement les rois de la terre, et vous avez méprisé le service du Roi des rois : vous vous êtes fait un grand nom parmi les hommes, et votre nom est inconnu parmi les élus de Dieu : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai conduit des négociations pénibles, j'ai conclu des traités importants, j'ai ménagé les intérêts et la fortune des princes, je suis entré dans les secrets et dans les conseils des rois? Hélas! vous avez conclu des traités et des alliances avec les hommes, et vous avez violé mille fois l'alliance sainte que vous aviez faite avec Dieu : vous avez ménagé les intérêts des princes, et vous n'avez pas su ménager les intérêts de votre salut; vous êtes entré dans le secret des rois, et vous n'avez pas connu les secrets du royaume des cieux : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : Toute ma vie n'a été qu'un travail et une occupation pénible et continuelle? Hélas! vous avez toujours travaillé, et vous n'avez rien fait pour sauver votre âme : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai établi mes enfants, j'ai élevé mes proches, j'ai été utile à mes amis, j'ai augmenté le patrimoine de mes pères? Hélas! vous avez laissé de grands établissements à vos enfants, et vous ne leur avez pas laissé la crainte du Seigneur en les élevant et les établissant dans la foi et dans la piété; vous avez augmenté le patrimoine de vos pères, et vous avez dissipé les dons de la grâce et le patrimoine de Jésus-Christ : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai

fait des études profondes, j'ai enrichi le public d'ouvrages utiles et curieux, j'ai perfectionné les sciences par de nouvelles découvertes, j'ai fait valoir mes grands talents, et les ai rendus utiles aux hommes? Hélas! le grand talent qu'on vous avoit confié étoit celui de la foi et de la grâce, dont vous n'avez fait aucun usage; vous vous êtes rendu habile dans les sciences des hommes, et vous avez toujours ignoré la science des saints : temps perdu pour l'éternité. Lui direz-vous enfin : J'ai passé la vie à remplir les devoirs et les bienséances de mon état, j'ai fait des amis, j'ai su plaire à mes maîtres? Hélas! vous avez eu des amis sur la terre, et vous ne vous en êtes point fait dans le ciel; vous avez tout mis en œuvre pour plaire aux hommes, et vous n'avez rien fait pour plaire à Dieu : temps perdu pour l'éternité.

Non, mes frères, quel vide affreux la plupart de ces hommes, qui avoient gouverné les États et les empires; qui sembloient faire mouvoir l'univers entier; qui en avoient rempli les premières places; qui faisoient tout le sujet des entretiens, des craintes, des désirs, des espérances des hommes; qui occupoient presque seuls les attentions de toute la terre; qui portoient tout seuls le poids des soins et des affaires publiques : quel vide affreux trouveront-ils dans toute leur vie au lit de la mort! tandis que les jours d'une âme sainte et retirée, qu'on regardoit comme des jours obscurs et oiseux, paroîtront pleins, occupés, marqués chacun par quelque victoire de la foi, et dignes d'être célébrés par les cantiques éternels.

Méditez ces vérités saintes, mes frères : le temps est court, il est irréparable; il est le prix de votre éternelle félicité; il ne vous est donné que pour vous en rendre

dignes : mesurez là-dessus ce que vous en devez donner au monde, aux plaisirs, à la fortune, à votre salut. Mes frères, dit l'Apôtre, le temps est court (I Cor., vii, 29); usons donc du monde comme si nous n'en usions pas; possédons nos biens, nos places, nos dignités, nos titres, comme si nous ne les possédions pas; jouissons de la faveur de nos maîtres et de l'estime des hommes, comme si nous n'en jouissions pas : ce n'est là qu'une ombre qui s'évanouit et nous échappe, et ne comptons de réel dans toute notre vie que les moments que nous aurons employés pour le ciel.

Ainsi soit-il.

FRAGMENT DU SERMON

POUR

LE JEUDI DE LA PASSION.

LA PÉCHERESSE.

Sacrifier ses passions, c'est retrouver le bonheur.

On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur, et que l'expérience dément. Quel supplice pour une âme mondaine qui veut plaire, que les soins éternels d'une beauté qui s'efface et s'éteint tous les jours ! quelles attentions ! quelle gêne ! il faut prendre sur soi, sur ses inclinations, sur ses plaisirs, sur son indolence : quel secret dépit quand ces soins ont été inutiles et qu'il s'est trouvé des attraits plus heureux, et sur qui tous les regards ont tourné ! quelle tyrannie que celle des usages ! il faut pourtant s'y assujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on se retranche, un époux qui éclate, le marchand qui murmure, et qui peut-être fait acheter bien cher les retardements et les délais. Je ne dis rien des soins de l'ambition : quelle vie que celle qui se passe toute en des mesures, des projets, des craintes, des espérances, des alarmes, des jalousies, des assujettis-

sements, des bassesses ! Je ne parle pas d'un engagement de passion : quelles frayeurs que le mystère n'éclate ! que de mesures à garder du côté de la bienséance et de la gloire ! que d'yeux à éviter ! que de surveillants à tromper ! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisis pour les ministres et les confidents de sa passion ! quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on a sacrifié son honneur et sa liberté, et dont on n'oseroit se plaindre ! à tout cela, ajoutez ces moments cruels où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes, et de sentir toute l'indignité de notre état : ces moments où le cœur, né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles, et trouve son supplice dans ses dégoûts et dans sa propre inconstance. Monde profane ! si c'est là cette félicité que tu nous vantes tant, favorises-en tes adorateurs ; et punis-les, en les rendant ainsi heureux, de la foi qu'ils ont ajoutée si légèrement à tes promesses.

Voilà ce que notre pécheresse met aux pieds de Jésus-Christ, ses liens, ses troubles, sa servitude, les instruments de ses plaisirs en apparence, la source de toutes ses peines dans la vérité. Or, quand la vertu n'auroit point d'autre consolation, n'en est-ce pas une assez grande que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des passions ; de ne faire plus dépendre son bonheur de l'inconstance, de la perfidie, de l'injustice des créatures : de s'être rendu supérieur aux événements ; de trouver dans son propre cœur tout ce qu'il faut pour être heureux, et de se suffire, pour ainsi dire, à soi-même ? que perd-on en sacrifiant des soucis sombres et cruels, pour trouver la paix et la joie ? et n'est-ce pas tout gagner, comme dit l'Apôtre, que de tout perdre pour Jésus-Christ ? Votre foi

vous a sauvée, dit le Seigneur à la pécheresse : allez en paix : *Vade in pace.* Voilà le trésor qu'on lui rend pour les passions qu'elle sacrifie ; voilà la récompense et la consolation des larmes et du repentir : la paix du cœur, qu'elle n'avoit pu encore trouver et que le monde n'a jamais donnée. Insensés ! dit un prophète ; malheur à vous donc qui traînez le poids de vos passions, comme le bœuf traîne en labourant les liens du joug qui l'accable, et qui vous perdez par la voie même des peines, des assujettissements et des contraintes ! *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, et quasi vinculum plaustri peccatum !* (Is., v, 18.)

Enfin, son péché l'avoit avilie aux yeux des hommes : on ne regardoit plus qu'avec mépris l'indignité et l'opprobre de sa conduite; elle vivoit degradée de tous les droits que donne une bonne réputation et une vie exempte de blâme; et le pharisien est surpris que Jésus-Christ veuille même la souffrir à ses pieds.

Car le monde, qui autorise tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même : il approuve, il justifie les maximes, les usages, les plaisirs qui corrompent le cœur; et il veut pourtant qu'on allie l'innocence et la régularité des mœurs avec la corruption du cœur; il inspire toutes les passions, et il en blâme toujours les suites; il veut qu'on s'étudie à plaire, et il vous méprise dès que vous y avez réussi ; ses théâtres lascifs retentissent des éloges insensés de l'amour profane, et ses entretiens ne sont que des satires sanglantes de celles qui se livrent à ce penchant infortuné; il loue les grâces, les attraits, les talents malheureux qui allument des flammes impures, et il vous couvre d'une confusion éternelle dès que vous en paroissez embrasé. Or, qu'il est

désagréable de traîner dans un monde qu'on aime encore, et dont on ne peut se passer, les tristes débris d'une réputation ou perdue, ou mal assurée ; et de réveiller partout avec soi le souvenir ou le soupçon de ses crimes !

Telles[1] avoient été les amertumes et les opprobres qui avoient accompagné les passions et les désordres de notre pécheresse ; mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur et de gloire, que ses crimes ne lui en avoient ôté. Cette pécheresse si méprisée dans le monde trouve en Jésus-Christ un apologiste et un admirateur ; cette pécheresse, dont on ne parloit qu'en rougissant, est louée par les endroits même les plus glorieux selon le monde, la bonté du cœur, la générosité des sentiments, la fidélité d'un saint amour ; cette pécheresse, qu'on n'osoit comparer qu'à elle-même, et dont le scandale n'avoit point d'exemple dans la cité, est élevée au-dessus du pharisien ; la vérité, la sincérité de sa foi, de sa componction, de son amour, mérite d'abord la préférence sur une vertu superficielle et pharisaïque ; enfin cette pécheresse dont on tait le nom, comme indigne d'être prononcé, et qui n'est nommée que par ses crimes, est devenue la gloire de Jésus-Christ, la louange de la grâce, l'honneur de l'Évangile. O admirable pouvoir de la vertu !

1. Didot écrit *tels*, suivant l'orthographe moderne ; mais l'édition originale porte *telles*, par un latinisme, qui consiste, quand il y a plusieurs substantifs, à ne faire accorder l'adjectif qu'avec le substantif le plus prochain.

SERMON

POUR LE VENDREDI SAINT.

SUR LA PASSION.

Consummatum est.
Tout est accompli
(JOAN., XIX, 30.)

Telles sont les dernières paroles avec lesquelles le Sauveur, expirant sur la croix, consomme aujourd'hui son sacrifice; tels les derniers soupirs que les saintes femmes et le disciple bien-aimé recueillent de sa bouche mourante ; telles les dernières instructions qu'ils reçoivent de leur bon maître. C'est ainsi qu'il quitte la terre, et qu'il laisse ses chers disciples également consternés, et de la douleur de sa perte, et du mystère profond de cette dernière parole : Tout est accompli : *Consummatum est.*

En effet, que peuvent-ils entendre par là? et à combien de tristes pensées leur esprit timide et abattu ne s'abandonne-t-il pas dans ce terrible moment! Peut-être le soleil qui s'éclipse; la terre qui s'ébranle et se couvre de deuil; les sépulcres qui s'ouvrent; les morts qui ressuscitent; toute la nature qui semble se bouleverser et se confondre, leur persuade que Jésus-Christ vient de leur annoncer que tout va finir avec lui, que le monde ne sauroit

survivre à la mort de son auteur; que l'attentat commis contre sa personne ne doit être expié que dans la ruine entière de l'univers; et tout ce qu'ils lui avoient ouï dire, durant sa vie mortelle, sur la proximité de ce dernier jour, ne contribue pas peu à les confirmer dans cette effrayante pensée; ils croient peut-être que tout va finir: *Consummatum est.*

Pour nous, mes frères, nous savons que lorsque la dernière consommation arrivera, ah! le Fils de l'homme ne paroîtra pas humilié et chargé d'opprobres sur une croix tel que nous le voyons aujourd'hui; mais assis sur une nuée de gloire, environné de ses anges, et précédé de puissance, de terreur et de majesté. Appliquons-nous donc à développer la sainte obscurité de cette dernière parole; elle renferme de grandes instructions et toute la doctrine de la croix.

En premier lieu, le Seigneur avoit souvent déclaré dans ses prophètes que les sacrifices des boucs et des taureaux ne lui plaisoient pas : il rejetoit l'imperfection de ces hosties; et il ne les eût même jamais souffertes, s'il n'eût découvert en elles les traits éloignés et figuratifs de l'immolation de son Fils : c'étoient des préludes grossiers qui suspendoient sa justice, mais qui ne pouvoient la satisfaire; la mort de Jésus-Christ accomplit donc tout ce que ces anciens sacrifices avoient de défectueux; et la justice de son Père n'a plus rien à exiger de l'homme: première consommation.

En second lieu, les sujets du père de famille ne s'en étoient pris jusqu'ici qu'à ses serviteurs: Jérusalem n'avoit fait mourir que les prophètes qui lui avoient été envoyés; et la mesure de ses crimes n'étoit pas encore comblée; il falloit donc que le sang du Fils, et de l'héritier lui-

même, fût repandu, et que l'iniquité de ce peuple ingrat fût ainsi consommée : seconde consommation.

Enfin, les justes de l'ancien temps, qui avoient auparavant rendu gloire à Dieu en mourant pour la vérité, n'avoient offert qu'une vie triste et malheureuse, exposée aux tentations des sens et de la chair, et un corps soumis à la malédiction de la mort ; mais Jésus-Christ renonce à la plus heureuse de toutes les vies, et qu'aucun péché ne pouvoit jamais souiller : il offre une âme que personne n'eût pu lui ravir, s'il n'eût pas voulu lui-même la livrer : et en goûtant volontairement la mort, dont il étoit exempt par la condition de sa nature, il donne à son Père la plus grande marque d'amour qu'aucun juste lui eût encore donnée : troisième consommation.

C'est-à-dire que la mort du Sauveur renferme trois consommations qui vont nous expliquer tout le mystère de ce grand sacrifice, dont l'Église renouvelle en ce jour le spectacle et honore le souvenir : une consommation de justice du côté de son Père ; une consommation de malice de la part des hommes : une consommation d'amour du côté de Jésus-Christ. Ces trois vérités partageront tout ce discours, et l'histoire des ignominies de l'Homme-Dieu : nous y trouverons des instructions solides, et des vérités que le monde ne connoît pas, parce que le monde ne connoît pas Jésus-Christ ; et nous verrons que la croix est la condamnation du pécheur, et la consommation de son ingratitude.

Vous êtes pourtant, croix adorable, le seul asile qui nous reste : vous portez aujourd'hui notre espérance, notre salut, nos remèdes, notre loi, notre Évangile ; tout est attaché à votre bois sacré : vous nous gardez le gage divin de notre paix et de notre réconciliation avec Dieu ;

vous êtes aujourd'hui surtout un trône de miséricorde dont nous pouvons approcher avec confiance. C'est donc à vos pieds que nous nous jetons avec toute l'Église : *O crux, ave, etc.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne seroit ni sage, ni saint, ni juste, ni même bon, dit saint Augustin, si le péché pouvoit demeurer impuni. Il doit à sa gloire de venger l'outrage que le pécheur lui fait par sa révolte; il doit à sa sagesse de rétablir l'ordre que le pécheur trouble par sa transgression; il doit à sa bonté d'arrêter les crimes que le pécheur impuni autoriseroit par ses exemples; il doit à sa sainteté de ne plus se communiquer à une créature souillée, et de la rendre malheureuse en l'abandonnant; il doit, en un mot, à toutes ses perfections la punition du péché.

Mais sa justice, qui demande la punition du pécheur, ne trouve plus rien, en le frappant, qui puisse la dédommager et la satisfaire; cette victime n'est pas digne de lui : l'homme a pu l'offenser, mais l'homme n'a pu réparer l'offense; car qu'est-ce que l'homme, dit Job, comparé à Dieu? Il falloit donc qu'une victime d'un grand prix fût substituée à la place de l'homme; que, la terre ne pouvant rien fournir qui pût apaiser son Dieu et le réconcilier avec l'homme, les cieux s'abaissassent pour enfanter un Juste, qui devînt le réconciliateur de la terre : et qu'une hostie seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations, que l'homme ne l'avoit outragé par sa révolte, vînt se mettre entre ses foudres et nos crimes, et arrêter sur elle seule tous les traits que sa justice avoit préparés contre nous. Tel est le dessein

de la sagesse et de la bonté de Dieu dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes.

Et pour mieux comprendre cette vérité, remarquez, je vous prie, mes frères, que le péché renferme trois désordres : un désordre dans l'esprit par l'idée fausse que le pécheur attache à l'action défendue : un désordre dans le cœur qui se révolte contre la loi, et ne veut plus être soumis à son Dieu ; un désordre dans les sens qui sortent de leur usage naturel, et entraînent la raison qu'ils auroient dû suivre. Or, le Sauveur, dans son agonie, expie aujourd'hui ces trois désordres par des peines proportionnées : premièrement, la justice de son Père s'applique à contrister son esprit en y retraçant les plus vives horreurs du péché ; secondement, à humilier son âme, en la couvrant de toute la honte du péché ; enfin, à jeter son corps dans la dernière défaillance, en lui faisant sentir d'avance toutes les douleurs dues au péché. L'exposition simple de l'histoire nous fournira les preuves de ces vérités ; le sujet lui-même intéresse assez votre attention sans qu'il soit besoin que je vous la demande, mes frères.

L'heure étant venue où Jésus-Christ devoit passer de ce monde à son Père, après avoir donné aux siens les dernières marques de son amour par l'institution de la nouvelle pâque, et les avoir fortifiés contre le scandale de sa passion par la grâce de cette nourriture céleste et par tout ce que les dernières instructions d'un père et d'un bon maître ont de plus touchant ; n'ignorant pas tout ce qui lui devoit arriver, il sort accompagné de ses disciples, comme une victime qui court elle-même au lieu où l'on doit l'immoler. Il vient dans le jardin des Oliviers, traiter pour la dernière fois avec son Père du grand mystère de la rédemption des hommes ; comme ses dis-

ciples étoient encore foibles, il veut leur épargner le spectacle de ses défaillances et de son agonie; il se sépare d'eux, il se prosterne le visage contre terre, et, acceptant, en la présence de son Père, toute l'amertume de son calice : Père juste, lui dit-il, voici enfin le jour de votre gloire et de mes opprobres! les victimes et les holocaustes de la loi n'étoient pas dignes de vous; mais vous m'avez formé un corps dont le sacrifice et les tourments vont apaiser votre justice : je ne suis venu dans le monde que pour y faire votre volonté sainte; et la loi de mort que vous avez dès le commencement prononcée contre moi a toujours été le désir le plus ardent de mon cœur.

A peine l'âme sainte du Sauveur a-t-elle ainsi accepté le ministère sanglant de notre réconciliation, que la justice de son Père commence à le regarder comme un homme de péché. Dès lors il ne voit plus en lui son Fils bien-aimé, en qui il avoit mis toute sa complaisance ; il n'y voit plus qu'une hostie d'expiation et de colère, chargée de toutes les iniquités du monde et qu'il ne peut plus se dispenser d'immoler à toute la sévérité de sa vengeance. Et c'est ici où tout le poids de sa justice commence à tomber sur cette âme pure et innocente ; c'est ici où Jésus-Christ, comme le véritable Jacob, va lutter toute la nuit contre la colère d'un Dieu même, et où va se consommer par avance son sacrifice ; mais d'une manière d'autant plus douloureuse que son âme sainte va expirer, pour ainsi dire, sous les coups de la justice d'un Dieu irrité; au lieu que sur le Calvaire elle ne sera livrée qu'à la fureur et à la puissance des hommes.

Car, en premier lieu, la justice de Dieu afflige l'âme de Jésus-Christ en retraçant en elle les plus vives horreurs du péché. Et pour mieux approfondir cette première cir-

constance de son agonie, remarquez, je vous prie, mes frères, que ce qui diminue d'ordinaire en nous l'horreur du péché, c'est premièrement un défaut de lumière : hélas ! notre âme, toute plongée dans les sens, n'est presque frappée que des choses sensibles ; on est peu touché de l'horreur du péché, qui tue l'âme, et qui la sépare éternellement de Dieu : on est saisi de la terreur et de l'éternité des supplices qui lui sont préparés, mais non pas de l'infamie et de l'horreur de la transgression à laquelle ces supplices sont dus : on trouve, au contraire, que la peine excède l'offense ; et que Dieu est trop sévère, en punissant des infidélités passagères par des tourments éternels. Ainsi on regarde le péché qui efface de notre âme le sceau de notre salut, le caractère et les traits d'enfants de Dieu, et qui nous rend ses ennemis, on le regarde comme une foiblesse, un penchant de la nature, une suite de l'âge, une loi du tempérament ; et comme l'on ne connoît ni la vérité éternelle que le péché outrage, ni la justice qu'il arme contre lui, ni l'ordre qu'il renverse, ni la charité qu'il éteint, ni la sainteté qu'il déshonore, ni les biens éternels qu'il ravit, ni même toute l'étendue des maux affreux où il précipite, on le craint peu, parce qu'on ne le connoît pas.

Mais l'âme sainte du Sauveur, pleine de grâce, de vérité et de lumière, ah ! elle voit le péché dans toute son horreur : elle en voit le désordre, l'injustice, la tache immortelle ; elle en voit les suites déplorables, la mort, la malédiction, l'ignorance, l'orgueil, la corruption, toutes les passions, de cette source fatale nées et répandues sur la terre. En ce moment douloureux, la durée de tous les siècles se présente à elle ; depuis le sang d'Abel jusqu'à la dernière consommation, elle voit une tradition non

interrompue de crimes sur la terre : elle parcourt cette histoire affreuse de l'univers, et rien n'échappe aux secrètes horreurs de sa tristesse ; elle y voit les plus monstrueuses superstitions établies parmi les hommes, la connoissance de son Père effacée, les crimes infâmes érigés en divinités, les adultères, les incestes, les abominations avoir leurs temples et leurs autels, l'impiété et l'irréligion devenue le parti des plus modérés et des plus sages. Si elle se tourne vers les siècles chrétiens, elle y découvre les maux futurs de son Église ; les schismes, les erreurs, les dissensions qui devoient déchirer le mystère précieux de son unité ; les profanations de ses autels, l'indigne usage de ses sacrements, l'extinction presque de sa foi, et les mœurs corrompues du paganisme rétablies parmi ses disciples. Voilà ce qui s'offre à cette âme sainte.

Elle rappelle en particulier l'histoire de chaque pécheur ; depuis ce moment fatal qui vit souiller votre âme, jusques aujourd'hui, rien ne lui échappe de toutes les horreurs de votre vie criminelle, vous qui m'écoutez. Elle voit cette passion honteuse, qui vous a suivi de tous les âges,[1] et qui a infecté tout le cours de votre vie ; elle voit ses grâces toujours inutiles dans votre cœur, ses lumières toujours rejetées ; votre rang, votre naissance, vos biens, vos talents, qui sont les bienfaits de sa main libérale, devenus, par le déréglement de votre cœur, la source et l'occasion de tous vos crimes ; elle voit les abîmes secrets de votre conscience, que vous craignez si fort d'aller éclaircir en ces jours de salut ; ces inquiétudes, ces agitations d'une mauvaise honte, qui vous font balancer entre

1. On dirait aujourd'hui *à tous les âges,* comme porte l'édition Didot ; et *de tous les âges,* en lui-même, n'est pas bien bon.

le devoir et de vaines frayeurs ; elle voit votre âme telle qu'elle est aujourd'hui, combattue peut-être sur un changement de vie, agitée des plus vifs remords, et cependant ne pouvant se résoudre à rompre ses chaînes : fatiguée du crime, et cependant n'ayant pas la force de se déclarer pour la vertu ; ennuyée du monde, et cependant ne pouvant se passer de lui ; malheureuse dans son infidélité, et cependant toujours infidèle : que dirai-je ? frappée de la solennité de ces jours saints, et cependant allant peut-être borner tout le fruit de ces grands mystères, et des vérités entendues durant cette carrière de pénitence, à la profanation des choses saintes et à une pâque qui mettra le comble à tous vos autres crimes.

Voilà toutes les horreurs dont cette âme sainte se trouve chargée devant son Père. Il n'y a point eu dans l'univers de vengeance noire, depuis le sang d'Abel répandu : point d'impudicités monstrueuses, depuis que les enfants de Dieu eurent fait des alliances honteuses avec les filles des hommes ; point d'impiété exécrable, depuis que la postérité de Caïn commença à bâtir des villes et à trouver dans le fer et dans l'airain des idoles dignes de ses hommages ; point de blasphèmes, depuis que les enfants de Noé eurent entrepris d'élever un édifice contre le ciel : point d'attentat contre la piété paternelle, depuis que Cham eut insulté à l'ivresse mystérieuse du saint patriarche : en un mot, point de monstres sur la terre, dans toute l'étendue des siècles passés ou à venir, qui dans ce moment affreux ne se découvrent à cette âme innocente. C'est sous cette croix terrible qu'elle baisse son chef sacré : tous les crimes de tous les hommes deviennent ses crimes propres ; elle porte un monde d'iniquités, mais mille fois plus pesant que celui qu'elle porte par la force de sa

parole ; car elle se joue en soutenant l'univers, dit l'Écriture, au lieu qu'ici elle se plaint, dans le Prophète, que les pécheurs ont aggravé son joug ; qu'ils ont mis sur son dos le fardeau de leurs crimes, et qu'elle n'a pu le porter.

Le défaut de zèle est la seconde cause qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parce que nous l'aimons peu, car l'amour est la mesure de la douleur ; nous ne sommes sensibles qu'à nos intérêts propres, à notre gloire, à nos plaisirs, à notre fortune, parce que nous n'aimons que nous-mêmes ; et c'est le vice des grands surtout. La gloire de Dieu est pour nous une simple spéculation, qui ne laisse rien de réel, ni de vif dans notre cœur : ainsi, pourvu que les personnes qui dépendent de nous soient fidèles dans leurs fonctions, vives sur nos intérêts, attachées à nos personnes, attentives à nous satisfaire ; qu'elles vivent d'ailleurs sans mœurs, sans règle, sans crainte de Dieu, tout cela n'est compté pour rien.

Mais l'âme sainte du Sauveur, qui ne cherche que la gloire de son Père, et qui l'aime d'un amour immense, et plus ardent que celui de tous les chérubins, ah ! elle sent vivement tous les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. La douleur de David sur les prévarications de la terre, l'amertume et le zèle d'Élie sur les scandales et l'idolâtrie d'Israël, la tristesse et les larmes de Jérémie sur les infidélités de Jérusalem, n'étoient que de foibles images de la tristesse de l'âme du Sauveur à la vue des crimes de tous les hommes : plus elle aime, plus elle souffre ; et comme on ne peut rien ajouter à l'excès de son amour, rien ne manque aussi à l'excès de sa douleur et de son martyre.

Hélas ! nous voudrions savoir quelquefois si nous

sommes de bonne foi revenus à Dieu, et si nous vivons dans son amour et dans sa grâce. Je sais que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine: mais si l'on pouvoit s'en assurer en cette vie, ce seroit en nous demandant à nous-mêmes si les scandales dont nous sommes tous les jours témoins nous affligent et nous percent de leur douleur: si les discours impies, les dissolutions des mondains au milieu desquels nous vivons, les maux de l'Église, les profanations des temples et des autels, la licence publique et la dépravation des mœurs remplissent notre cœur d'amertume. Si nous voyons d'un œil tranquille nos frères s'égarer et outrager le Seigneur à qui ils appartiennent; si nous trouvons même une sorte de plaisir à vivre avec eux, nous n'aimons pas. Quand on aime Dieu, on est touché des intérêts de sa gloire; et l'amour qui ne sent pas les outrages qu'on fait à ce qu'on aime n'est plus qu'une indifférence criminelle, qui ressemble plus à la haine qu'à l'amour.

Enfin, la dernière cause qui diminue en nous l'horreur du péché, est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs, nous nous familiarisons, en naissant, avec l'idée du crime; nous regardons le péché avec des yeux pécheurs, pour ainsi dire; et il nous paroît moins hideux, parce qu'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais l'âme sainte du Sauveur, dans son agonie, ah! elle ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime: cette âme, plus pure et plus sainte que toutes les intelligences célestes, se voit tout d'un coup souillée de toutes nos iniquités; de sorte qu'avec les yeux d'une pudeur divine, elle voit sur elle-même les plus honteuses impudicités des pécheurs; avec les yeux de la clémence, elle se voit noircie de leurs

haines et de leurs fureurs; avec les yeux de la plus vive religion, elle se voit flétrie de leurs impiétés et de leurs blasphèmes; en un mot, avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous leurs vices.

Ah! c'est alors qu'elle ne se regarde plus qu'avec des horreurs indicibles; c'est alors qu'elle ne peut plus soutenir la vue d'elle-même, et qu'elle commence à tomber dans la défaillance, et dans une tristesse de mort : *Cœpit contristari et mœstus esse* (MATTH., XXVI, 37). Ah! elle voudroit bien détourner du moins l'innocence de ses regards de cet objet affreux; mais la justice de son Père la force de s'en occuper, et l'y applique comme malgré elle : c'est une lumière rigoureuse qui la suit, et qui ne lui permet pas d'épargner un seul moment à ses regards intérieurs toute l'ignominie dont elle est couverte; et sans doute qu'elle eût expiré sous la rigueur de ces épreuves, si la justice de son Père ne l'eût réservée à des tourments plus longs, et à un sacrifice plus éclatant.

O vous qui m'écoutez! voyez-vous l'âme sainte de Jésus expirant presque de douleur et de défaillance, et frappée de toute l'horreur qu'inspire le péché lorsqu'on le voit dans la lumière de Dieu? Voilà l'image de la douleur que vous devez porter au tribunal où vous viendrez, en ces jours de salut, apaiser la justice de Dieu sur vos crimes. Jésus, dans son agonie, est le modèle des pénitents; et cependant nous vous verrons approcher les yeux secs, le cœur tranquille, plus sensible à la honte d'un aveu qu'à la multitude et à l'énormité des chutes que vous viendrez avouer; cependant vous nous raconterez l'histoire affreuse de votre vie comme on raconte des faits indifférents; et nous aurons besoin de toute la force de la parole sainte pour réveiller votre léthargie, pour

vous arracher quelques foibles sentiments de componction; et il faudra disputer, contester, conjurer, s'insinuer, relâcher même des règles, pour vous faire agréer les remèdes; et si nous voulons ouvrir vos yeux sur l'état déplorable de votre conscience, et vous obliger d'arracher l'œil qui vous scandalise, et vous éloigner d'une occasion où vous périssez, vous resisterez, vous vous plaindrez, vous nous accuserez de troubler les consciences et de jeter les pécheurs dans le désespoir. O Dieu! est-ce ainsi qu'on vous apaise? sont-ce là les saintes angoisses de la pénitence? et quand votre grâce fait sur une âme touchée ces impressions vives et rigoureuses qui devancent la conversion, les anges de l'Église, les ministres de la réconciliation ont-ils d'autre ministère, comme aujourd'hui cet ange consolateur que vous envoyez à votre Fils, que celui de soutenir le pécheur dans la tristesse de sa pénitence, de le consoler dans ses frayeurs, d'essuyer ses larmes, de modérer l'excès de sa douleur, et loin de réveiller sa tiédeur ou d'abattre son orgueil et sa révolte, lui adoucir l'amertume de son calice et la honte de son humiliation?

Et voilà, mes frères, la seconde circonstance de l'agonie du Sauveur, la honte dont son Père le couvre : anéantissement que sa justice exige de lui pour expier l'orgueil du péché, c'est-à-dire pour en réparer le second désordre.

Car, premièrement, il est humilié dans l'esprit de ses disciples, témoins de ses frayeurs et de son accablement. Son âme sainte perd devant eux toute sa constance à la vue de la mort; lui, qui les avoit encouragés si souvent à souffrir, contredit aujourd'hui sa doctrine par ses exemples; il est contraint de leur faire un aveu public de sa crainte et de sa tristesse; il implore même leur

secours, et les conjure de ne pas l'abandonner dans son accablement et dans l'excès de sa peine : *Sustinete hic et vigilate mecum* (MATTH., XXVI, 38).

Ah! mes frères, Pierre peut-il encore reconnoître à ces traits le Christ, Fils du Dieu vivant? ne rétracte-t-il pas déjà en secret la gloire de sa confession? et ne commence-t-il pas ici, par ses doutes et par sa surprise, à renoncer son divin Maître? Voilà toute la confusion que le Sauveur est obligé de porter; il ne se contente pas de se charger de nos crimes, il en prend sur lui toute la honte; et nous voulons, nous, que notre pénitence même nous fasse honneur devant les hommes; nous nous ménageons, jusque dans les démarches de notre repentir, les suffrages publics : tout ce qui pourroit nous humilier, nous l'évitons comme une imprudence et un excès de zèle; nous bornons notre vertu aux devoirs que le monde approuve; nous avions cherché l'estime des hommes dans nos égarements, nous la cherchons encore dans notre pénitence; et souvent la même vanité qui nous avoit rendus pécheurs, nous fait devenir pénitents!

Secondement, humiliation dans le secours qu'il reçoit d'un ange. Sa défaillance est si extrême, les frayeurs de la mort font sur son âme des impressions si sensibles, ou pour mieux dire la main de son Père s'appesantit sur lui avec tant de rigueur, qu'il faut qu'un ange descende du ciel pour le consoler, pour le fortifier, pour lui aider, comme Simon le Cyrénéen sur le Calvaire, à porter cette croix invisible : *Apparuit illi angelus de cœlo, confortans eum* (LUC, XXII, 43). Anges du ciel! ce n'étoit point là autrefois votre ministère; vous ne vous approchiez de lui que pour le servir et pour l'adorer : aujourd'hui il est abaissé au-dessous de vous; lui qui soutient tout par la

force de sa parole, ne peut plus se soutenir lui-même; il est entre vos mains, foible, tremblant, expirant presque, et ne trouvant de force que dans une ressource si honteuse à sa gloire. Jésus-Christ ne veut pas être consolé par ses disciples, et il ne refuse pas le ministère d'un ange consolateur, pour nous apprendre que dans nos afflictions il ne faut pas chercher notre consolation dans les vains discours des hommes qui paroissent s'intéresser à nos malheurs, mais dans la piété et dans la simplicité des ministres du Seigneur, de ces envoyés du ciel qui nous exposent la sagesse et la justice de ses ordres sur nous, pour nous apprendre que le Seigneur est jaloux surtout de la fidélité des âmes qui souffrent; que c'est ternir la gloire de nos souffrances, d'y chercher d'autres adoucissements que ceux de la foi et de la religion; que le silence fait tout le mérite d'une âme affligée; qu'en entretenant les hommes de ce que nous souffrons pour les attendrir sur nos maux, nous révélons le secret de Dieu en nous, pour ainsi dire, et nous perdons le droit de nous en entretenir et de nous en consoler avec lui-même.

Enfin, humiliation dans le sommeil et dans la fuite de ses disciples. Le spectacle de son agonie ne les touche pas; ils voient avec des yeux indifférents leur bon Maître lutter contre la mort, et ils s'endorment lâchement; il faut que le Sauveur leur reproche leur indifférence : Est-ce que vous ne sauriez veiller une heure entière avec moi? leur dit-il : *Sic non potuistis una hora vigilare mecum?* (MATTH., XXVI, 40.) Il souffre tout seul; il semble que tout, jusqu'à ses chers disciples, entre dans les intérêts de la justice de son Père. Hélas! nous sommes si délicats sur la fidélité de nos amis : le moindre refroidissement nous blesse; le plus léger défaut d'attention nous aigrit;

nous nous plaignons tous les jours que ceux qui nous sont le plus redevables entrent dans les intérêts opposés aux nôtres : apprenons de Jésus-Christ à ne rien attendre des créatures, et à n'être même payés que d'ingratitude. Encore les hommes ont presque raison d'oublier nos bienfaits, ou de laisser affoiblir leur reconnoissance; la vanité, le caprice, l'intérêt propre, ont d'ordinaire plus de part que l'amitié aux offices qu'ils reçoivent de nous : nous nous recherchons nous-mêmes en les obligeant; mais Jésus-Christ, en choisissant ses disciples, n'avoit consulté que son amour pour eux, et leur ingratitude est d'autant plus humiliante pour lui que sa tendresse pour eux avoit été plus sincère.

Voilà toutes les humiliations que le Sauveur souffre dans son agonie; mais il falloit encore expier le plaisir injuste, troisième désordre du péché; aussi la douleur violente de son âme à la vue du supplice que son Père lui prépare est la troisième circonstance de son agonie. En effet, on sait assez que l'attente d'un tourment qu'on voit présent et inévitable est toujours plus cruelle que le tourment même, et qu'on meurt d'une manière mille fois plus douloureuse par la crainte que par la douleur. Or, la justice du Père présente distinctement à l'âme du Sauveur tout l'appareil de la croix; la nuit du prétoire, les crachats, les soufflets, les fouets, les dérisions, le bois fatal, ces images affreuses la crucifient par avance. Dans sa passion, ses tourments se succéderont les uns aux autres; il ne sera pas en même temps moqué, flagellé, couronné, percé, crucifié : ici, tout se passe en même temps; toutes ses douleurs se réunissent, et son âme tout entière est plongée dans une mer de tribulation et d'amertume. Sur le Calvaire, toute la nature en désordre s'inté-

ressera pour lui : ses ennemis mêmes le reconnoîtront pour Fils de Dieu : ici, il souffre dans les ténèbres et dans le silence, et ses plus chers disciples l'abandonnent.

Aussi cette âme sainte ne pouvant plus porter le poids de ses maux, et retenue d'ailleurs dans son corps par la rigueur de la justice divine ; triste jusqu'à la mort, et ne pouvant mourir ; hors d'état et de finir ses peines et de les soutenir, semble combattre par la défaillance et les douleurs de son agonie contre la mort et contre la vie, et une sueur de sang qu'on voit couler à terre est le triste fruit de ces pénibles efforts : *Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (Luc, xxii, 44). Père juste ! falloit-il encore du sang à ce sacrifice intérieur de votre Fils ? n'est-ce pas assez qu'il doive être répandu par ses ennemis, et faut-il que votre justice se hâte, pour ainsi dire, de le voir répandre ?

Voilà jusqu'où ce Dieu, que nous croyons si bon, pousse pourtant sa vengeance contre son propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes. Quel engagement pour nous aux réparations rigoureuses de la pénitence, et à ne vivre que pour expier les égarements de nos premières mœurs ! Cependant ce sont les souffrances de Jésus-Christ qui servent de prétexte à notre impénitence : nous croyons qu'ayant tout souffert pour nous, il ne nous a presque laissé plus rien à faire ; et qu'il ne nous reviendroit pas un grand avantage de ses souffrances, s'il falloit encore nous-mêmes souffrir comme lui. O mon Sauveur ! vous n'auriez donc été l'homme de douleurs que pour nous autoriser à être des hommes voluptueux et sensuels ? vos souffrances seroient donc le désaveu de votre doctrine ? votre croix, la dispense de vos préceptes crucifiants ? et votre mort douloureuse, l'adoucissement de votre Évangile ?

Quoi, mes frères! le prix que son sang a donné à nos souffrances les rendroit lui-même inutiles? Jésus-Christ a tout souffert pour nous, il est vrai; c'est-à-dire, nous étions tous condamnés à souffrir : mais s'il n'eût souffert lui-même, nos souffrances eussent été rejetées. Il a donc, en offrant sa vie, disposé la justice de Dieu à accepter le foible sacrifice de notre pénitence : le mérite de son sang, en unissant nos larmes et nos macérations aux siennes, leur a donné un prix digne de Dieu : depuis que Jésus-Christ est mort pour l'homme et à la place de l'homme, l'homme peut souffrir pour Dieu ; l'homme n'est plus indigne de Dieu. Voilà le prix du sang de Jésus-Christ; et il est insensé de prétendre que sa croix nous ait dispensés de souffrir, puisque c'est elle seule qui nous a rendu nos souffrances utiles.

Cependant, après avoir sacrifié au monde et aux passions la plus belle partie de notre vie, le plus léger sacrifice dans la pénitence nous alarme : après avoir tout souffert pour le monde, pour la fortune, pour les plaisirs, nous nous plaignons dès qu'il faut souffrir un instant pour Jésus-Christ; nous trouvons son joug accablant : nos passions avoient été difficiles et pénibles, notre vertu devient commode et tranquille; et, sans avoir éprouvé d'autres rigueurs dans une nouvelle vie, que d'être sortis de certaines mœurs désordonnées, qui peut-être même ne nous convenoient plus, nous croyons que tout est fait, et que le Seigneur n'en demande pas davantage. Que nous connoissons peu la justice de Dieu, mes frères! *Il n'est point de rémission*, dit l'Apôtre, *sans effusion de sang* (Hébr., ix, 22). La pénitence est un sacrifice sanglant, c'est-à-dire que ses douleurs doivent passer jusque sur une chair rebelle; et que Dieu ne

s'apaise envers le pécheur, que lorsque l'excès de son repentir l'a jeté dans une agonie de tristesse, et que ses passions ont expiré sous les coups de ses macérations et de ses souffrances. Nous vous adorons donc, ô mon Sauveur! dans votre agonie, comme le modèle des pénitents : voilà ce qu'il doit[1] nous en coûter pour nous réconcilier avec votre Père. J'avois donc raison de dire que l'agonie de Jésus-Christ étoit une consommation de justice du côté de son Père, puisqu'il lui fait souffrir toutes les horreurs, toute la honte, et toutes les douleurs dues au péché : mais sa mort est encore une consommation de malice de la part des hommes : c'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.

DEUXIÈME PARTIE.

La malice des hommes se consomme aujourd'hui en deux manières par la mort de Jésus-Christ : elle s'y consomme, premièrement, parce qu'elle y est portée à son plus haut point, et que les Juifs comblent la mesure de leurs pères par le plus grand de tous les crimes; secondement, elle s'y consomme parce qu'elle y trouve son expiation et son remède. C'est cette double consommation que l'ange prédisoit à Daniel, en lui annonçant la mort du Christ : La prévarication y sera consommée, lui disoit-il, par la malice de ceux qui le mettront à mort : *Ut consummetur prævaricatio* (Dan., ix, 24); et le péché sera effacé, et y trouvera la mort lui-même : *Et finem accipiat peccatum, et deleatur iniquitas* (Ibid.). Cette doctrine n'a plus rien de surprenant, depuis que l'Apôtre nous a appris que, par le péché, Jésus-Christ a condamné

1. Renouard imprime fautivement : *ce qui doit.*

le péché, et qu'il s'est servi de la plus grande malice des hommes pour opérer en eux la plus grande miséricorde.

Or, je dis que la malice des hommes est portée aujourd'hui à son plus haut point; soit que vous la considériez dans la foiblesse ou la perfidie des disciples, qui renoncent le Sauveur;[1] dans la mauvaise foi des prêtres et des docteurs qui le jugent; dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort; dans la lâcheté de Pilate qui le condamne: et enfin dans l'inhumanité des bourreaux qui le crucifient. Continuons le récit de ses douleurs; et remarquez, s'il vous plaît, avec moi, toutes ces circonstances.

Premièrement, dans la foiblesse ou la perfidie des disciples, ou qui le trahissent, ou qui l'abandonnent. A peine, dit l'Évangile, Jésus-Christ, au sortir de cette triste agonie, achevoit de parler à ses disciples, *que voici Judas, un des douze, à la tête d'une troupe de soldats armés d'épées et de bâtons, qui viennent de la part des princes des prêtres et des vieillards arrêter le Sauveur* (MATTH., XXVI, 47). Qui l'eût cru, mes frères, qu'un disciple élevé par le choix même de Jésus-Christ à la sublime dignité de l'apostolat, le compagnon de ses courses, le confident de ses secrets, le témoin de son innocence, de sa sainteté et de ses prodiges; jusque-là honoré de sa familiarité; depuis peu nourri de sa chair et de son sang, parût à la tête de ses bourreaux, et conduisît lui-même tout le projet de sa mort? Quelle tristesse pour le cœur de Jésus-Christ, de voir un ami, un apôtre destiné à le faire connoître et adorer de tous les hommes, et à mourir pour lui et pour sa doctrine, devenir le principal auteur

1. *Soit* ainsi employé surprend un peu, parce qu'on croit qu'il sera répété, et qu'il ne l'est pas.

de sa perte! Ah! mes frères, quand une fois on s'est attaché à Jésus-Christ par un renouvellement de mœurs, comme ce disciple, qu'on a connu l'abus du monde et les grandes vérités de la foi, et qu'on redevient, comme lui, infidèle, l'infidélité n'a plus de bornes; on est capable de tout, dès qu'on a pu rendre vaine la grâce qui nous avoit retirés du désordre; le degré de vertu où l'on étoit élevé devient la mesure de l'abîme qu'on se creuse en retombant: et il n'est point d'excès qu'on ne doive attendre de ceux qui, après avoir marché quelque temps dans la voie de Dieu, retournent au siècle, et se déclarent encore contre Jésus-Christ.

Remarquez, en effet, jusqu'où cet infidèle disciple pousse la perfidie : il ne vient pas la tête levée se saisir de la personne de son Maître: il cache la noirceur de son dessein sous les plus tendres témoignages de l'amitié; il donne un baiser sacrilége à Jésus-Christ; un baiser, dit saint Léon, qui perce le cœur de son divin Maître, d'une manière mille fois plus douloureuse que la lance du soldat ne le percera sur le Calvaire ; il fait du plus doux signe de la paix le signal du plus infâme de tous les attentats: il ose approcher ses lèvres impies, qui viennent de dire aux prêtres : *Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai?* (Matth., xxvi, 15) des lèvres sacrées de celui qui peut foudroyer le pécheur du seul souffle de sa bouche, et, malgré sa perfidie, il n'en entend sortir que des paroles de paix et de clémence : on le traite encore d'ami, *Amice.* On veut ignorer son dessein : *Ad quid venisti?* (Ibid., 50) comme pour lui faire entendre qu'il est encore à temps de s'en repentir, et que tout n'est pas encore désespéré pour lui. Disciple infidèle! ne sentez-vous pas ici fendre votre cœur et réveiller toute votre ten-

dresse pour un si bon Maître? Pouvez-vous soutenir la douceur de ses regards si heureux aux disciples infidèles, la majesté de sa personne, l'éclat divin de son visage, l'affabilité de ses paroles, sans tomber à ses pieds de douleur et sans lui demander avec un torrent de larmes qu'il oublie votre perfidie?

Que d'imitateurs de son exemple dans cette sainte solennité! que de perfides qui ne s'approcheront de Jésus-Christ au pied de l'autel qu'avec un cœur tout résolu à le trahir; qui ne lui donneront un baiser de paix dans la participation du sacrement adorable que pour sauver les apparences, que parce que leur rang les expose trop à la vue des hommes pour manquer à ce devoir; que par pure bienséance, et pour ne pas donner lieu aux discours et aux réflexions publiques! que d'indignes chrétiens à qui le Seigneur dira encore, lorsqu'il les verra approcher de l'autel saint : Infidèles! vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser! vous choisissez le symbole le plus précieux de mon amour pour me charger de nouveaux outrages! *Osculo Filium hominis tradis!* (Luc, xxii, 48.)

Voici donc le Sauveur du monde entre les mains d'un traître et d'une foule de furieux : ici commence l'histoire publique de ses ignominies. On le saisit, on le garrotte, on le traîne comme un malfaiteur. Pierre d'abord se met en état de le défendre; et le Sauveur, en lui ordonnant de remettre le glaive, nous apprend que les armes qu'il doit laisser à son Église sont des armes spirituelles; que la patience, la prière, la sainteté sont les plus sûres défenses de ses ministres; que pouvant employer lui-même des légions d'anges pour combattre ses ennemis, il s'étoit contenté de prier pour eux; que sa doctrine ne devoit s'étendre et se soutenir que par les maximes de charité,

de douceur et d'humilité qu'elle enseigne, et qu'enfin le glaive qu'il nous mettoit à la main n'étoit destiné qu'à détruire les passions et non pas les pécheurs. Aussi Pierre se dément bientôt: un zèle indiscret et où l'humeur domine ne se soutient pas, et le premier péril en découvre toujours l'illusion et la foiblesse: déjà il ne suit plus que de loin son divin Maître, que cette troupe insolente traîne devant le pontife; et voilà l'ostentation du zèle et du courage qui va bientôt finir par une criminelle timidité. On ne suit pas longtemps Jésus-Christ, quand on ne le suit plus que de loin et comme en se traînant; rien n'est plus dangereux que de mettre l'humeur à la place du zèle; on croit défendre Jésus-Christ, et l'on cherche à se satisfaire soi-même; et les vengeurs indiscrets de la vérité lui font quelquefois plus de tort par leurs scandales et par leurs chutes, que ses ennemis mêmes par leur révolte.

En effet, j'entends déjà ce foible disciple protester hautement, dans la maison de Caïphe, qu'il ne connoît pas Jésus-Christ: une femme l'ébranle, une simple interrogation le rend apostat et parjure; il assure jusqu'à trois fois qu'il n'est pas disciple de Jésus, et cela sous les yeux de son bon Maître, lié, affligé, moqué, calomnié: il suscite cette nouvelle douleur à ses chaînes. Grand Dieu! quelle chute! le premier des pasteurs, la colonne des Églises, l'apôtre de la circoncision, le disciple appelé bienheureux par Jésus-Christ même, et à qui le Père céleste avoit révélé le mystère du Christ!

Pierre à la tête du troupeau, et parlant au nom de tous les autres disciples, confesse généreusement Jésus-Christ; dès qu'il est seul et éloigné des fidèles qu'il auroit dû soutenir, rassembler, encourager dans cette triste occasion, il tombe. Les pasteurs ne sont en sûreté

que lorsqu'ils sont environnés de leurs brebis : ils en sont gardés, comme ils les gardent eux-mêmes; dès qu'ils s'en éloignent, qu'ils les abandonnent, tout est à craindre pour eux; c'est au milieu de leur troupeau que le Seigneur les revêt de force, les remplit de lumière, les comble de bénédictions; parce que là il les regarde comme ses ministres, et qu'il leur a promis de les soutenir dans les fonctions pénibles de leur ministère : ailleurs il ne les connoît plus; ce ne sont plus que des hommes foibles, communs, sans force, sans fermeté, sans dignité; et comme ils sont inutiles à son Église, ils lui deviennent bientôt indifférents à lui-même : les mêmes fonctions, qui font tous leurs devoirs, font aussi toute leur sûreté et toute leur force.

Mais une chute si lâche n'efface pas du cœur de Jésus-Christ ce disciple infidèle; il le trouve encore digne de ses regards; à travers les calomnies des prêtres, les impostures des faux témoins, les outrages des sacriléges qui l'insultent, les crix tumultueux de ceux qui demandent sa mort, il démêle avec une attention pleine de douceur et de bonté ce foible apôtre, il fixe ses yeux divins sur lui, et avec un langage muet, que ses ignominies rendoient encore plus touchant : Est-ce donc là, lui dit-il, la fidélité que vous m'aviez tant de fois jurée! si j'ai pu vous soutenir sur les flots, foible disciple, et vous garantir de toute la violence des vents et des orages, avez-vous craint que je n'eusse pas la force de vous défendre contre toute la puissance des hommes? Votre chute m'a plus humilié que tous les outrages dont vous me voyez chargé : vous venez de jurer que vous ne me connoissez pas, ingrat! mais je vous connois encore moi-même; je trouve encore en vous le chef de mon Église et le pasteur de mes brebis; je vous

aime encore, tout indigne que vous en êtes, et les larmes que je vois couler de vos yeux sont en même temps et le fruit de mon amour pour vous et l'expiation de votre faute.

A peine l'outrage est fait, qu'il est oublié. Et combien de fois, au sortir même du crime, Jésus-Christ a jeté sur nous, comme sur cet apôtre infidèle, un regard de miséricorde: a excité dans notre cœur des remords vifs et cuisants; nous a ouvert les yeux sur l'indignité de notre vie; nous a peut-être même fait verser des larmes d'ennui, de tristesse, de dégoût de nous-mêmes! Mais ce n'ont été là que des larmes passagères, des sensibilités d'un moment, une tristesse où il entroit plus d'amour de nous-mêmes que de haine du péché: on s'afflige par la suite d'un chagrin secret de ne pouvoir trouver sa félicité dans les plaisirs des sens: on voudroit être heureux et tranquille dans le crime, et on est triste de ne l'être pas; on se sait mauvais gré à soi-même de ne pouvoir se faire une situation fixe et inébranlable dans l'iniquité: on se dégoûte de ses inquiétudes, et non pas de ses désordres; on est touché du vide, et non pas de l'horreur et de l'injustice des voluptés criminelles; et ce n'est pas parce qu'on est ennemi de Dieu qu'on se déplaît, c'est parce qu'on est à charge à soi-même. C'est ainsi que la malice est aujourd'hui consommée dans l'ingratitude des disciples, qui livrent ou qui renoncent le Sauveur.

Mais, en second lieu, elle est encore consommée dans la mauvaise foi des prêtres qui le condamnent. Car, premièrement, le repentir de Judas ne les touche point: il vient leur déclarer, le désespoir peint sur le visage, qu'il a péché en livrant le sang innocent: jamais témoignage ne fut moins suspect; c'est l'ennemi de Jésus-Christ

qui dépose en faveur de son innocence ; c'est un traître qui n'a pas encore joui du fruit de sa trahison, et qui vient en restituer le prix funeste ; c'est un infortuné qui alors n'attend plus rien de son maître, et qui le voyant humilié, outragé, sur le point d'être condamné, n'a garde de se flatter qu'il puisse reconnoître un jour ce retour ; la force de la vérité toute seule lui arrache la confession de son crime : quoi de plus favorable que son désaveu? Cependant ces juges d'iniquité, qui s'étoient servis de sa foiblesse, ferment les yeux à son repentir. C'est votre affaire, lui disent-ils : *Tu videris;* ce n'est pas la leur de ne point condamner un innocent ; ce n'est pas la leur de ne pas répandre le sang du juste et de combler leur mesure par le plus grand de tous les crimes. O Dieu ! que vous êtes terrible quand vous endurcissez les cœurs !

Ces principaux d'entre les Juifs, mes frères, avoient jusque-là résisté aux miracles et aux enseignements de Jésus-Christ : le paralytique guéri, la pécheresse convertie, l'aveugle-né éclairé, Lazare ressuscité, avoient été pour eux des instructions inutiles ; aujourd'hui, Judas même mourant désespéré ne les touche et ne les épouvante pas. C'est l'abus continuel des grâces qui conduit toujours à l'endurcissement. Vous en viendrez à un point, vous qui résistez à Dieu depuis longtemps, que ni les morts les plus affreuses, ni les vérités les plus terribles, ni les solennités les plus saintes, ni les conversions les plus touchantes, ne vous toucheront plus ; et peut-être y êtes-vous déjà arrivé. A force d'étouffer vos remords, de vous défendre contre vos propres lumières, et de résister à la vérité, dont une heureuse éducation et un bon naturel avoient laissé mille semences dans votre cœur, vous vivez tranquille dans vos crimes : rien ne vous réveille plus de

votre assoupissement ; ni les vérités que nous annonçons, ni les mystères que nous célébrons ; le libertinage, qui n'étoit autrefois en vous qu'un emportement de l'âge et du tempérament, a dégénéré en une affreuse philosophie ; le crime vous touche presque aussi peu que la vertu, les plaisirs des passions vous trouvent presque aussi froid et aussi philosophe que les saints attraits de la grâce ; vous offrez à Dieu et au monde un fonds de dégoût, d'insensibilité, où la lassitude des passions vous a mené, mille fois plus terrible pour le salut que les emportements mêmes du désordre. Que vous êtes loin du royaume de Dieu ! et que vous seriez heureux si vous pouviez seulement le comprendre !

En second lieu, le prince des prêtres étonné du silence de Jésus-Christ sur toutes les accusations dont on le charge ; découvrant, ce semble, dans sa patience, dans sa douceur et dans la majesté de son visage quelque chose de plus qu'humain : Je vous conjure, lui dit-il, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu. Mais si c'est un désir sincère de connoître la vérité, à quoi bon l'interroger lui-même sur la sainteté de son ministère? Interrogez Jean-Baptiste que vous avez regardé comme un prophète, et qui a confessé que c'étoit là le Christ ; interrogez ses œuvres, que personne avant lui n'avoit faites, et qui rendent témoignage que c'est le Père qui l'a envoyé ; interrogez les témoins de sa vie, et vous verrez si l'imposture a jamais été accompagnée de tant de caractères d'innocence et de sainteté : interrogez les Écritures, vous qui avez la clef de la science, et voyez si Moïse et les prophètes ne lui ont pas rendu témoignage ; interrogez les aveugles qu'il a éclairés, les morts qu'il a ressuscités, les lépreux qu'il a guéris, le

peuple qu'il a rassasié, les brebis d'Israël qu'il a ramenées, et ils vous diront tous que Dieu n'a jamais donné une telle puissance aux hommes ; interrogez le ciel qui s'est ouvert tant de fois sur sa tête pour vous avertir que c'étoit là le Fils bien-aimé: et si ces témoignages ne suffisent pas, interrogez l'enfer lui-même, et vous apprendrez des démons, qui lui obéissent en sortant des corps, qu'il est le Saint de Dieu. Mais ce n'est pas ici une recherche sérieuse de la vérité, c'est un piége qu'on tend à l'innocence; et comme il arrive souvent aux grands surtout prévenus de leurs passions, on consulte et on ne veut point être détrompé; on fait semblant de vouloir s'instruire, on seroit fâché d'être éclairci.

Cependant le Sauveur, pour nous apprendre que les passions et les préjugés des hommes ne doivent pas nous empêcher de rendre gloire à la vérité (surtout lorsque notre caractère nous oblige de la publier); que nous la devons à ceux mêmes qui en veulent faire usage contre nous, et qu'il ne faut pas toujours attendre qu'elle soit reçue favorablement, avoue qu'il est le Christ promis dans les prophètes, et annonce à ses juges qu'ils verront le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu et venant dans les nuées du ciel avec majesté. C'étoit leur dire : Vous ne voulez pas me reconnoître dans ma bassesse ; vous me reconnoîtrez un jour lorsque je paroîtrai sur une nuée de gloire, environné de puissance, de terreur et de majesté; je parois ici comme un criminel, je serai alors votre juge, et celui des nations assemblées. Il parle en Dieu, tout chargé qu'il est de chaînes et d'opprobres; mais il nous fait aussi entendre que dans le siècle à venir tout changera de face; que le pauvre et l'affligé seront assis sur des trônes de lumière et de gloire; que ces hommes justes qu'on foule

aux pieds, et dont on méprise tant ici-bas la foiblesse d'esprit et la prétendue médiocrité, brilleront alors au milieu des airs comme des astres purs, et jugeront l'univers avec Jésus-Christ; tandis que les grands et les puissants, ceux qui jugent la terre, qui paroissent ici-bas les arbitres de la fortune et de la destinée des peuples et des empires, ces héros que le monde avoit tant vantés, et qui ne brilloient que d'une gloire tout humaine, seront effacés, dégradés, humiliés, regardés comme l'opprobre des hommes, et ne paroîtront plus couverts que de leur orgueil et de leurs crimes.

Cependant un aveu si terrible et si capable de ralentir la fureur de ces juges est pour le Sauveur une réponse de mort. Ce pontife indigne déchire ses vêtements sacerdotaux et prophétise sans le savoir, par cette action, dit saint Léon, que le voilà dépouillé pour toujours de la dignité de son sacerdoce, dont Jésus-Christ, nouveau pontife, va prendre possession à la droite de son Père, dans le sanctuaire véritable, où il sera toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Il a blasphémé! s'écrie-t-il, nous n'avons plus besoin de témoins. Ce juge corrompu devient l'accusateur; toutes les règles de l'équité sont ici violées; il n'attend pas les suffrages, il les inspire. Pas un seul dans cette assemblée, autrefois la plus vénérable du monde, n'ose se déclarer protecteur de l'innocence; tout entre lâchement dans la passion du chef; il ne se trouve pas même un seul Gamaliel, qui, par des conseils de modération, tâche du moins de suspendre l'iniquité de cette sentence (qu'il est rare d'oser être tout seul du côté de la raison et de la justice!); et sans qu'aucune délibération ait précédé, il s'élève, du milieu de cette assemblée inique, des voix tumultueuses qui prononcent que Jésus-Christ

est digne de mort : *Reus est mortis* (MATTH., XXVI, 66).

O mon Sauveur! dans cette sentence sacrilége vous adorez l'arrêt que votre Père prononce alors contre vous. c'est de sa bouche éternelle que vous entendez sortir ces paroles irrévocables de votre condamnation : Il est digne de mort : *Reus est mortis*. Caïphe ne fait que prêter sa voix perfide à l'oracle céleste; aussi vous ne vous plaignez pas de son injustice ; vous vous taisez comme l'agneau qu'on va immoler, et vous respectez, dans l'injustice de son arrêt, les ordres justes et adorables de votre Père.

Apprenons donc, mes frères, à ne pas nous en prendre aux hommes des traitements injustes que nous recevons d'eux : regardons nos ennemis dans les desseins de Dieu et dans l'ordre de notre prédestination éternelle. Démêlons, à travers les coups que leurs passions nous portent, la sagesse et la main invisible du Souverain qui les conduit; et souvenons-nous que, dès là que les hommes sont devenus nos persécuteurs, ils sont devenus plus respectables pour nous; parce que dès lors ils sont les ministres de la justice de Dieu à notre égard, et ne font qu'exécuter envers nous ici-bas ses ordres.

Mais avançons. Tous les pas que va faire désormais le Sauveur ne seront plus que de nouvelles ignominies : aussi, en troisième lieu, la malice des hommes est aujourd'hui consommée dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort. Au sortir de la maison de Caïphe, où Jésus-Christ venoit de passer une nuit si ignominieuse et si amère, livré à l'insolence et à la brutalité des ministres et des serviteurs du pontife; exposé tout seul, et pendant toute la nuit, à des opprobres dont le seul souvenir fait frémir notre foi et arrache des larmes à la piété; abandonné de tous ses disciples; n'attendant le jour que pour voir re-

commencer avec plus d'éclat l'histoire de ses ignominies aux yeux de tout Jérusalem; il est conduit au prétoire à travers les rues de cette ville ingrate et inconstante, suivi, comme un scélérat, d'une foule séditieuse qui l'insulte. Quel changement! Nous l'avions vu entrer, il n'y a pas longtemps, dans Jérusalem, au bruit des acclamations publiques, et comme un roi triomphant qui venoit prendre possession de son empire : aujourd'hui, quel nouvel appareil! chargé de confusion, de tous les anathèmes de ce même pleuple ému et qui demande sa mort avec des cris effroyables. Vous vouliez, ô mon Dieu! que vos serviteurs apprissent dans cet exemple à ne point compter sur la gloire du monde et sur l'estime des hommes si inconstante et si peu solide: encore plus à ne pas sacrifier le devoir et la conscience à leurs vains jugements, et à s'attacher à vous seul qui nous voyez toujours tels que nous sommes et dont les jugements seuls demeureront éternellement.

En effet, jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t-il pas l'excès de sa légèreté et de son aveuglement? et combien de crimes ne commet-il pas en un seul? Premièrement, une injustice monstrueuse: on lui propose de délivrer Jésus, ou un insigne malfaiteur que des crimes publics avoient rendu digne de mort. Quel parallèle! le Sauveur des hommes avec un scélérat et un homicide! C'est Barrabas cependant qui est préféré, et cela par les suffrages publics: par les prêtres, les anciens, les docteurs, la multitude; devant le tribunal d'un juge infidèle, à la face de toute la Judée, et dans l'événement le plus éclatant dont Jérusalem eût jamais ouï parler.

Hélas! nous sommes si sensibles à la plus légère préférence qui nous humilie: notre orgueil pousse si loin là-dessus le ressentiment, pour peu qu'on nous oublie, qu'on

élève nos concurrents et nos égaux; nous n'en avons jamais assez dit sur l'injustice des hommes; nous blâmons les choix de nos maîtres; nous rabaissons le mérite de ceux qu'on nous préfère. Apprenons de Jésus-Christ que les jugements des hommes ne décident de rien de réel pour nous: qu'il n'y a que ce qu'on fait pour Dieu qui ne demeure jamais sans récompense: que si l'ambition a été le seul motif des services que nous avons rendus à la patrie, il est juste que nous en soyons punis par notre ambition même, et que la véritable vertu pense plus à se rendre digne des grâces qu'à les obtenir.

Secondement, une fureur aveugle. Un magistrat païen n'ose d'abord passer outre à la condamnation de Jésus-Christ; il déclare qu'il a les mains pures du sang de ce juste, et ce peuple furieux demande que son sang soit sur lui et sur toute sa postérité; il consent, il souhaite que cet anathème demeure éternellement sur la tête de ses descendants : *Sanguis ejus super nos, et super filios nostros!* (Matth., xxvii, 25) et l'événement répond à ses souhaits : encore aujourd'hui devenus l'opprobre de l'univers, errants, fugitifs, méprisés, sans autel, sans lieu, sans sacrifice, ils portent partout sur leur front le crime de ce sang répandu.

C'est ainsi que les jugements injustes deviennent des sources de malédiction dans les familles. Dieu redemande à la quatrième génération le sang que l'injustice d'un seul de leurs ancêtres, assis sur les tribunaux et trop dévoué aux passions d'autrui, fit témérairement répandre; on voit ces maisons, frappées d'une main invisible, étonner le monde par leur décadence ; et jusqu'à la fin les neveux portent sur leur front l'iniquité de leurs pères.

Troisièmement, une noire ingratitude. Autrefois tou-

ches des bienfaits de Jésus-Christ, ils avoient voulu l'établir roi sur eux : aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre roi que César ; ils rejettent le fils de David, ce roi dont le règne doit être éternel, et ils ne veulent pas qu'il règne sur eux : *Nolumus hunc regnare super nos. Non habemus regem, nisi Cæsarem* (Luc, xix, 14; Joan., xix, 15).

N'est-ce pas là, mes frères, vous surtout, qui habitez les palais des rois, le langage que vous tenez tous les jours à Dieu au fond de vos cœurs? Combien de fois lui avez-vous dit en secret, en résistant à ses inspirations saintes : Nous ne voulons pas que vous régniez encore sur nous; il n'est pas temps encore de vous servir, de renoncer au monde et à nos égarements : il faut attendre un âge plus avancé : c'est la saison maintenant de s'avancer,[1] de parvenir aux places qui nous sont dues : nous ne pouvons servir d'autre Dieu que César, que la cour, que notre fortune? Voilà, en effet, votre unique divinité, mes frères. Un prince religieux veut que Dieu seul règne sur lui : il met à ses pieds son sceptre, sa couronne, son empire; tous ses hommages sont pour Dieu seul, et tout votre culte se rapporte à lui-même : apprenez du moins à mériter ses grâces en imitant ses exemples.

En quatrième lieu, la malice des hommes est encore consommée dans la foiblesse de Pilate, qui, malgré sa conscience et ses lumières, n'ose déclarer Jésus-Christ innocent; et remarquez, je vous prie, dans la conduite de ce magistrat corrompu, toutes les démarches d'une indigne lâcheté, qui sacrifie la conscience et le devoir à la fortune. Premièrement, il reconnoît que ce n'est pas à lui

1. Un âge plus *avancé :* la saison de *s'avancer.* Négligences vraiment excessives et singulièrement fréquentes.

à prononcer sur toutes les accusations que l'on forme contre Jesus-Christ; que n'étant pas instruit dans la loi, il ne peut pas entrer dans une affaire qui paroît regarder uniquement la religion des Juifs, et dont le jugement semble réservé au seul pontife. Cependant, pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il se met en état de juger sans autorité et sans connoissance : sans connoissance, parce qu'il ignore la loi; et sans autorité, car le Seigneur n'a pas établi les magistrats juges de la vérité et de la doctrine; leur tribunal est l'asile et le soutien de l'Église, mais il n'en est pas la règle et la loi; c'est à eux à lui prêter leur autorité, et non pas leurs décisions et leurs suffrages; et ils doivent laisser à ceux à qui le Seigneur a confié le dépôt de la foi le soin de le conserver, et de combattre les erreurs qui peuvent lui donner atteinte. Secondement, on ne dit pas à Pilate : Si vous renvoyez ce Jésus absous, vous serez injuste, vous ferez à la mémoire de votre magistrature une tache immortelle; mais, vous ne serez pas ami de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris* (JOAN., XIX, 12) : on ne le fait pas craindre pour la justice, dont il est peu touché; mais pour sa fortune, qui lui est plus chère que la justice. Rien n'est plus dangereux pour un homme public que des vues marquées d'ambition et de fortune : dès lors il n'est plus le protecteur des lois, il n'est que le ministre des passions humaines; et on a bientôt disposé de son autorité et de ses suffrages, dès qu'on a connu sa foiblesse.

Troisièmement, Pilate s'informe des Juifs, c'est-à-dire des ennemis déclarés du Sauveur, quel est donc le crime dont ils l'accusent. Peuple insensé! tu pouvois répondre qu'il avoit éclairé les aveugles, guéri les paralytiques, redressé les boiteux, annoncé le salut aux enfants

d'Israël, et passé en faisant du bien. On lui reproche d'avoir voulu soulever le peuple, et entrepris de se faire roi: car un innocent qu'on veut perdre est toujours ennemi de l'État, parce qu'ici, au défaut du crime, l'accusation suffit. Insensés! mais où sont les armes et les richesses du fils de Marie, pour conduire une si hardie entreprise: de *cet homme qui n'a pas où reposer sa tête, et qui ne sauroit même éteindre un tison fumant?* (MATTH., VIII, 20; Is., XLII, 3.) Aussi Pilate ne voit dans ces accusations que des clameurs frivoles et populaires, plutôt que des dépositions sérieuses; mais il veut ménager les intérêts de sa fortune aux dépens d'un innocent, et prononce en lui-même, comme Caïphe, qu'il vaut encore mieux qu'un juste périsse, que si toute la nation, sous sa préfecture, alloit se révolter contre César. Qu'on est à plaindre quand on se trouve en certaines situations, où il faut opter entre sa fortune et sa conscience! il est rare que, dans ces conjonctures délicates, on ne s'affoiblisse; l'amour de l'équité ne prévaut guère sur l'amour de nous-mêmes: on aime la réputation d'intégrité, mais on ne veut pas qu'elle coûte; on se fait alors des prétextes, comme Pilate, pour se déguiser à soi-même sa propre foiblesse: pourvu qu'on ne soit pas le premier auteur de l'oppression, on ne compte pour rien d'y avoir donné son suffrage, et la justice a des droits bien foibles sur nous dès qu'elle entre en concurrence avec nous-mêmes.

Quatrièmement, Jésus-Christ est interrogé par ce magistrat infidèle : Êtes-vous roi? lui demande-t-il : *Rex es tu?* Et le Sauveur lui répond que son *royaume n'est pas de ce monde* (JOAN., XVIII, 36). Il étoit cependant descendu des rois de Juda, et légitime héritier du trône de David; mais il vouloit instruire les rois et les grands

de la terre, et leur apprendre que leur puissance et leur grandeur réelle et véritable n'est pas d'ici-bas; que leur couronne est dans le ciel; qu'ils n'auront été sur la terre que des rois de théâtre, pendant la scène courte et rapide de leur vie, s'ils ne portent devant son tribunal la justice et la piété qui seules peuvent les faire régner éternellement; que tous les titres pompeux qui les distinguent ici-bas des autres hommes périront avec eux, et qu'alors devant le juge redoutable, où ils paroîtront comme des criminels, et dépouillés de tout l'éclat passager qui les environne, on leur demandera, comme Pilate demande aujourd'hui à Jésus-Christ : *Rex es tu?* Êtes-vous roi? On ne vous demande pas si vous êtes sorti d'un sang illustre; si vous avez rempli de grandes places sur la terre; si vous avez commandé des armées ou régné sur des provinces et sur des empires : tout cela n'est plus; ce n'étoit qu'une décoration vide et une scène passagère, et ne paroissoit grand et brillant qu'à ceux à qui leurs sens faisoient illusion, qui confondoient le temps avec l'éternité, et qui ne jugeoient que sur de vaines apparences. Mais êtes-vous grand à mes yeux et à ceux de mes élus? *Rex es tu?* que portez-vous ici qui vous distingue des autres hommes? avez-vous régné sur vos passions injustes? vous êtes-vous vaincu vous-même? avez-vous été élevé au-dessus des autres hommes par l'innocence de vos mœurs et par la grandeur de votre foi, autant que par l'éminence de votre rang? vos passions toujours portées aux derniers excès, parce que dans votre élévation elles n'avoient jamais eu d'autre frein que vos désirs insensés, ne vous ont-elles pas dégradé à mes yeux au-dessous de la plus vile populace? à quelles marques peut-on ici vous reconnoître, qu'à des distinctions de crime et d'ignominie? *Rex es*

tu? Ah! c'est alors que la plupart des grands, confondus, avoueront que leur grandeur et leur royaume n'étoit que de ce monde; qu'ils n'ont été grands dans le temps que pour être plus humiliés et plus malheureux dans l'éternité; que tout a péri pour eux avec le monde, et que de tout ce qu'ils étoient il ne leur reste que le désespoir éternel d'en avoir abusé.

Mais ces grandes instructions surprennent Pilate et ne le changent pas. Le Sauveur venoit de lui déclarer qu'il n'y a que ceux qui appartiennent à la vérité qui entendent sa voix; que les amateurs de la vanité et du mensonge ne comprennent rien à sa doctrine; que pour entendre la sainteté et la sublimité de ses maximes, il faut les aimer; et que l'amour seul de la vérité en donne l'intelligence. Qu'est-ce que la vérité? lui repart ce magistrat infidèle : *Quid est veritas?* (Joan., xviii, 38.) Et n'attendant pas même la réponse de Jésus-Christ, il nous fait comprendre que la connoissance de la vérité est rarement une affaire sérieuse pour la plupart des grands; que les discours qu'ils tiennent là-dessus sont plutôt des discours oiseux que des désirs de s'instruire; que s'ils consultent quelquefois, c'est moins pour connoître leurs devoirs que pour chercher des suffrages à leurs passions; que les vérités désagréables ne viennent jamais jusqu'à eux, parce que personne ne les aime assez pour oser leur déplaire; et que par les bienfaits dont ils récompensent ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés.

Tant de sainteté et de grandeur dans les réponses de Jésus-Christ est pour Pilate un langage nouveau qui le touche et le frappe : il déclare au peuple que cet homme n'est point criminel; mais il ne délivre pas l'innocent : il se contente de demander qu'on le délivre ou qu'on le

dispense de le condamner; toujours flottant entre le devoir et la fortune, toujours voulant ménager et l'équité et la passion. Mais tous les tempéraments en matière de devoir sont à craindre; vouloir tout concilier, c'est tout perdre; inventer des adoucissements, quand la loi est claire et précise, ce n'est pas sauver la règle, mais nos passions: tout accord entre le mensonge et la vérité se fait toujours aux dépens de la vérité même; et l'Évangile surtout est une doctrine qui propose des règles et non pas des expédients.

Enfin, dernière démarche injuste de Pilate. Effrayé encore des songes de sa femme, il s'avise de renvoyer Jésus-Christ à Hérode, sous prétexte que le Sauveur étant Galiléen, c'étoit à ce prince à juger de sa cause. Mais s'il le juge innocent, pourquoi le renvoie-t-il à un autre, qui peut-être le condamnera, sans l'informer en même temps de son innocence? Hérode le reçoit au milieu de sa cour; mais ce n'étoit point là que Jésus-Christ devoit s'attendre à trouver des défenseurs et des partisans de sa doctrine. Jésus-Christ se tait : il ne loue pas Hérode; il ne vante pas la magnificence de sa cour, le nombre de ses victoires, la prospérité de son règne; et il est méprisé. Les grands veulent qu'on les loue : ils regardent comme un mépris la sincérité qui n'ose leur donner de fausses louanges, et s'ils paroissent quelquefois aimer et protéger la piété, ils n'aiment souvent, dans les gens de bien, que les foiblesses de leur vertu, c'est-à-dire leurs adulations et leur complaisance. Hérode attend de Jésus-Christ des signes et des prodiges, et, dans cette attente, il le voit arriver avec joie : ce n'est pas pour s'instruire de sa doctrine, c'est pour amuser son loisir par quelque chose de nouveau; car les princes et les grands se font tout au plus de la religion un spectacle qui les amuse, et non pas une affaire sérieuse

qui les occupe. Mais n'en pouvant même tirer une seule parole, il le revêt, comme un insensé, d'une robe blanche : et dans cette posture humiliante, au milieu des dérisions et des insultes de toute une armée, Jésus-Christ est remené[1] chez Pilate. Il sort de la cour d'Hérode sans y faire de prodige, sans y opérer de conversion, sans s'y faire connoître. La cour n'est pas d'ordinaire le lieu des triomphes de Jésus-Christ : on y donne un air de dérision à ses maximes; en vain un grand exemple les autorise ; le vice y garde plus de mesures, mais la véritable vertu n'y trouve pas plus de sectateurs.

Mais retournons avec le Sauveur dans le prétoire, et voyons, en dernier lieu, la malice des hommes consommée dans la barbarie des soldats qui déchirent sa chair adorable. Pilate toujours plus convaincu de l'innocence du Sauveur, puisque Hérode lui-même n'avoit trouvé en lui aucun sujet de mort, mais toujours plus lâche et plus timide, ordonne contre Jésus-Christ la peine honteuse de la flagellation, destinée aux seuls esclaves : il espère par ce supplice satisfaire la haine des Juifs, et conserver en même temps la vie à un innocent. Jésus est donc livré à la fureur des soldats : et c'est ici, mes frères, où je veux que votre foi supplée à mon discours : il serviroit de peu de vous attendrir sur les souffrances du Sauveur ; il vaut bien mieux que vous fassiez de Jésus-Christ souffrant le modèle de vos mœurs et le motif de votre pénitence. Des bêtes féroces se jettent sur son corps sacré ; on le dépouille ; celui qui étoit revêtu de la lumière comme d'un vêtement n'est plus ici couvert que de sa confusion ; et par la honte

1. L'édition Didot écrit *ramené*, comme on dirait aujourd'hui. Sur la distinction entre *ramener* et *remener*, voir Ménage, *Observations sur la langue française*, Ire partie, chap. CCCXLIV.

profonde de sa nudité, il répare vos scandales et vos indécences, femmes du monde. On décharge sur sa chair pudique une grêle de coups : ce n'est plus qu'une plaie hideuse qui le couvre; la barbarie des bourreaux se lasse sur un corps formé par l'Esprit-Saint ; et la force manque plutôt[1] à ces sacriléges, que la patience à cet Agneau divin. Quoiqu'il soutienne à peine encore les débris de son corps déchiré, on le détache du poteau infâme ; on le revêt d'une robe de pourpre ; on met en ses mains, accoutumées à lancer des foudres, un fragile roseau ; on enfonce profondément sur son chef sacré une couronne d'épines; on jette sur son visage un voile ignominieux ; on se prosterne pour lui rendre des hommages de dérision et d'insulte. Ah ! dérobons à notre douleur les indignités que la suite de son histoire offre à notre souvenir; détournons les yeux des soufflets sacriléges dont on le charge, des crachats infâmes dont on couvre ce visage glorieux que les anges ne regardent qu'en tremblant, et que tant de rois et de prophètes avoient souhaité de voir. Père juste! c'est ici où il falloit glorifier votre Fils, comme sur le Thabor, et l'environner d'une nuée de gloire, pour le dérober à de si indignes outrages : mais vous ne le connoissez plus, et sa confusion elle-même vous glorifie.

Cependant la marque effroyable de royauté, dont on l'a couronné, déchire son chef auguste ; le sang de toutes parts ruisselle sur sa face céleste ; ces traits divins, qui le rendoient le plus beau des enfants des hommes, sont effacés ; ces regards puissants et terribles, qui pouvoient convertir il n'y a qu'un moment des disciples infidèles, ou renverser des sacriléges au jardin des Oliviers, sont

1. L'édition Didot met *plus tôt*, comme on écrirait aujourd'hui.

éteints ; cette face, qui fera dans le ciel la joie des bienheureux, n'est plus qu'une masse hideuse et sanglante, dont les bourreaux eux-mêmes détournent les yeux avec horreur : et voilà le spectacle qu'un juge barbare produit devant les prêtres et le peuple assemblés autour de son palais ! Jesus-Christ dans ce déplorable état paroît hors du prétoire : Voilà l'homme, leur dit-il, *Ecce homo* (JOAN., XIX, 5). Saints rois sortis du sang de David ! prophètes inspirés, qui l'annonçâtes à la terre ! est-ce donc là celui que vous souhaitiez si ardemment de voir ? voilà donc l'homme ? *Ecce homo ;* voilà donc enfin le Libérateur promis à vos pères depuis tant de siècles ? voilà le grand Prophète que la Judée devoit donner à la terre ? voilà le Désiré de toutes les nations, l'attente de tout l'univers, la vérité de vos figures, l'accomplissement de votre culte, l'espérance de tous vos justes, la consolation de la Synagogue, la gloire d'Israël, la lumière et le salut de tous les peuples ? *Ecce homo*, voilà l'homme ! le reconnoissez-vous à ces marques honteuses ?

Mais laissons ces furieux demander encore, comme une grâce, que son sang soit sur eux et sur leurs enfants : laissons-les accomplir, en rejetant le Libérateur, tout ce qui avoit été prédit, et justifier son ministère en refusant de croire en lui : souffrez que je l'expose ici à d'autres spectateurs ; c'est à vous-mêmes, mes frères : *Ecce homo*, voilà l'homme : voilà votre consolation, si vous êtes du nombre de ses disciples. Dans les afflictions dont Dieu vous frappe, oseriez-vous murmurer ? Jetez les yeux sur Jésus-Christ si honteusement frappé et meurtri pour vous : voilà l'homme, *Ecce homo*. Si l'injustice vous a dépouillé de vos biens, et dégradé de vos honneurs et de vos titres, voyez le successeur de tant de rois dépouillé de toutes

les marques de sa grandeur, dégradé jusqu'au-dessous des plus vils esclaves, et ne conservant de tous ces titres glorieux et immortels, que celui d'homme qu'on lui donne encore, et dont les plaies et le sang qui le couvrent lui ont fait presque perdre la figure : qu'avez-vous à dire? voilà l'homme, *Ecce homo.* Si la calomnie vous noircit, écoutez les impostures dont on le charge : oseriez-vous encore vous plaindre? voilà l'homme, *Ecce homo.* Si les devoirs de la vie chrétienne lassent quelquefois votre foiblesse ; si vous vous dites en secret que la vertu n'est pas si austère que nous le publions, voilà votre réponse : voyez si vous avez résisté jusqu'au sang ; étudiez dans cette image la mesure de vos devoirs ; c'est un homme comme vous qu'on vous propose, et qui n'est homme que pour vous : *Ecce homo*, voilà l'homme. Mais voilà votre ouvrage et la consommation de votre iniquité et de votre ingratitude, si vous êtes pécheur ; voilà l'acte barbare que vous renouvelez toutes les fois que vous consentez au crime ; voilà le corps que vous déshonorez, quand vous souillez le vôtre ; voilà le chef auguste que vous couronnez d'épines, quand les images de la volupté, retracées avec complaisance, font sur votre esprit des impressions dangereuses ; voilà les dérisions que vous réitérez, quand vous donnez du ridicule à la piété des justes : voilà la chair sacrée que vous percez, quand vous déchirez la réputation de vos frères ; en un mot, voilà votre condamnation et votre ouvrage : voilà l'homme, *Ecce homo.* Ce spectacle peut-il vous laisser insensible? faut-il qu'il monte encore sur le Calvaire? voulez-vous mêler vos voix à celles des perfides Juifs, et demander encore qu'on le crucifie? Vous croyez, dit saint Augustin, que la malice de ceux qui vont l'attacher à la croix est

aujourd'hui consommée ? vous vous trompez, c'est la vôtre, si vous anéantissez le fruit de sa croix par vos infidélités, si vous méprisez dans sa gloire celui que les Juifs n'ont méprisé que dans sa bassesse, si vous crucifiez de nouveau, après sa résurrection, celui qui étoit ressuscité pour ne plus mourir : *Videtur consummata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei : sed eorum major est, qui oderunt præcepta veritatis pro quibus crucifixus est Filius Dei* (S. Aug., *Enarr. in Psalm.* VII).

TROISIÈME PARTIE.

Mais que ne puis-je ici achever le récit de ses souffrances, et après vous l'avoir exposé livré à la justice de son Père dans son agonie, à la malice des hommes dans le prétoire, que ne puis-je vous le montrer sur le Calvaire entre les mains mêmes de son amour, et vous faire voir que sa mort en est une consommation parfaite !

Oui, mes frères, ne cherchons que dans son cœur les raisons et les motifs de son supplice. Ce n'est ni la perfidie d'un disciple, ni l'envie des prêtres, ni l'inconstance du peuple, ni la foiblesse de Pilate, ni la barbarie des bourreaux, qui l'a mis à mort, c'est son amour. Il s'est livré pour moi, dit l'Apôtre ; et s'il ne m'eût point aimé, il n'eût point souffert : en vain les peuples et les rois de la terre auroient conspiré contre le Christ, si son amour n'eût été d'intelligence avec eux ; leurs conseils auroient été confondus, et tous leurs efforts inutiles.

Mais Jésus-Christ ayant aimé les siens, dit l'Évangéliste, il les aima jusqu'à la fin, comme un père tendre, dont la tendresse envers ses enfants redouble lorsqu'il est

sur le point de quitter la vie : il consomme donc son amour en mourant ; et cet amour divin, qui brûle son cœur, est le seul feu qui allume le bûcher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret, même après sa mort, de s'immoler sans cesse ; qu'il célèbre la préparation de sa mort, en la retraçant sous des signes mystiques ; qu'il se dispose à son sacrifice, en le devançant au milieu des siens ; qu'il applique le prix de son sang, en le leur faisant boire par avance ; qu'il dédommage ses disciples de sa perte, en se perpétuant entre leurs mains sous le voile du sacrement adorable ; que ne pouvant mourir sans les abandonner, ni demeurer avec eux sans les priver des dons de son Esprit, il meurt pour leur envoyer le Paraclet, et demeure en même temps avec eux jusqu'à la consommation des siècles pour ne pas les laisser orphelins, et afin que leur cœur ne soit pas accablé de tristesse.

Amour si désintéressé, qu'il veut souffrir tout seul ; qu'il demande qu'on épargne ses disciples : *Sinite hos abire* (JOAN., XVIII, 8) ; qu'il refuse même les larmes qu'on accorde à ses tourments ; et qu'il est plus occupé et plus touché des maux qui menacent Jérusalem, que du supplice affreux que cette ville infidèle lui prépare. En effet, chargé du bois honteux de sa croix, ce nouvel Isaac monte sur la montagne mystérieuse, où son amour et son obéissance vont l'immoler ; et comme, touchées de l'excès de ses peines, les filles de Jérusalem ne peuvent refuser des larmes à ce spectacle : *Filles de Jérusalem*, leur dit-il, *ne pleurez pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes ; des jours vont venir, où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté* (LUC, XXIII, 28, 29) : son amour lui cache l'objet affreux de la croix sur lequel on va l'attacher, et ne lui découvre que les calamités dont cette

ville ingrate est menacée. Mais son amour vous tient ici le même langage : ce ne sont pas ses souffrances qui font la plus vive de ses douleurs, ce sont vos infidélités et les malheurs qui vous menacent : *Ne pleurez pas sur moi*, vous dit-il aujourd'hui chargé de sa croix, et allant consommer son sacrifice ; *pleurez plutôt sur vous-mêmes*. Ne vous attendrissez pas au spectacle de mes souffrances ; attendrissez-vous plutôt sur le triste état de votre âme et sur les malheurs éternels qui vous sont préparés : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete*. Je saurai bien triompher de la mort : mais vous, triompherez-vous jamais de ce péché invétéré qui a donné depuis si longtemps la mort à votre âme, qui trouble votre repos, qui vous laisse souhaiter votre conversion, et qui y met toujours un obstacle invincible ? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete*. Je saurai bien sortir glorieux du tombeau, pour ne plus mourir ; mais vous, sortirez-vous jamais de cet abîme profond où vous êtes ensevelis depuis tant d'années ? ne vous en tiendrez-vous pas jusqu'à la fin à ces efforts inutiles, qui ne paroissent vous relever dans l'intervalle de la solennité, que pour vous voir retomber d'abord après, avec plus de honte et de foiblesse ? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete*. Ah ! il ne me sera pas difficile de briser les chaînes dont vous me voyez lié, et d'enchaîner avec elles tout l'univers au pied de ma croix : mais vous, romprez-vous jamais les liens criminels qui enchaînent votre cœur ; ces liens, que l'âge et les penchants ont fortifiés, que vous viendrez en ces jours saints porter au pied de mes autels, et dont la grâce de mes sacrements ne fera que resserrer les nœuds funestes, par le crime de la profanation, dont vous vous allez rendre coupables en y participant avec un cœur impénitent ? Ne pleurez donc pas

sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.*

Amour si généreux, qu'attaché sur la croix, il prie pour ceux mêmes qui le crucifient : il recueille ce que la barbarie lui laisse encore de forces, pour excuser leur attentat auprès de son Père ; il lève sa voix mourante : *Mon Père, pardonnez-leur*, dit-il, *parce qu'ils ne savent ce qu'ils font* (Luc, XXIII, 34) : il offre tout son sang pour laver leur crime, et la croix même où ils l'ont attaché est l'autel sacré où il veut les réconcilier avec son Père. O mon Sauveur! vous mourez pour vos ennemis, et nous attendons la mort pour nous résoudre à pardonner à nos frères!

Amour si triomphant, que sur le point d'expirer il se forme encore un disciple. Sa parole n'est point liée avec lui : il jette sur un scélérat qui expire à ses côtés un regard de miséricorde ; ses yeux mourants et déjà éteints peuvent encore triompher des cœurs : ce roi honteusement dégradé promet encore des royaumes. Heureux coupable, qui recueillez aujourd'hui les prémices de son sang, et qui, sans avoir été témoin de ses œuvres, ne découvrez sa grandeur que dans sa patience! Mais heureux aussi les pécheurs qui m'écoutent! attendez tout aujourd'hui de sa miséricorde : le moment où il expire est proprement pour les grands pécheurs comme vous : ses derniers soupirs et les prémices de son sang vous regardent.

Enfin, amour si attentif et si respectueux jusqu'au dernier soupir, qu'il confie sa mère désolée au disciple bien-aimé, et le disciple à sa mère : *Mulier, ecce filius tuus ; deinde dicit discipulo : Ecce mater tua* (Joan., XIX, 26, 27). Il se tourne pour la dernière fois vers cette fille de douleur; il la voit au pied de sa croix, plongée dans

une mer de tribulation et d'amertume : ses yeux déjà éteints vont mourir sur elle. Quels regards mutuels entre Marie et son Fils qui expire! Quels témoignages douloureux et secrets d'un amour réciproque dans cette triste séparation! Quel glaive de douleur perce alors l'âme de cette mère affligée! Que de sacrifices invisibles! Que de douleurs inexplicables dans ce moment! et qu'il en devoit coûter à Marie pour être la mère de son Dieu! Mais dans son accablement elle adore la main qui la frappe; elle offre cette hostie innocente, qui expire, à la justice de son Père : elle entre dans les intérêts de tous les hommes, qui avoient besoin de ce grand sacrifice, et nous apprend que les grandes afflictions ont de grandes utilités, et que les vues de la foi sont une source inépuisable de consolation pour les âmes affligées.

Enfin, Jésus-Christ n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre : tout étant consommé, et du côté de la justice de son Père, et du côté de la malice des hommes, et du côté de son amour : le grand sacrifice offert, et toutes les figures anciennes accomplies; Jérusalem ayant comblé la mesure de ses pères; tous les oracles des prophètes développés; le véritable culte établi; la gloire de son Père vengée : le cours de son ministère fini; ne pouvant plus laisser aux hommes de plus grandes marques de son amour, il déclare que tout est accompli : *Consummatum est.* Il baisse la tête; il pousse vers le ciel une forte clameur : il expire, il rend à son Père l'âme et l'esprit qu'il avoit reçu de lui. Laissons le soleil s'éclipser, la terre se couvrir de ténèbres, les rochers se briser, les sépulcres s'ouvrir, toute la nature se confondre, les ennemis mêmes du Sauveur le confesser et le reconnoître : je ne veux point ici vous proposer ces grands spectacles; Jésus-Christ, que

son amour vient d'immoler pour nous, est le seul prodige qui doit ici nous occuper. Regardez-le donc expirant sur la croix, et ne se proposant que vous seul pour le prix de ses souffrances : il meurt votre libérateur; il meurt à votre place; il meurt dans le temps afin que vous ne mouriez pas pour l'éternité; il meurt, parce qu'il vous aime; il meurt, parce que vous ne l'aimez pas. Votre tendresse, votre douleur, votre reconnoissance peuvent-elles ici se prescrire des bornes? et n'êtes-vous pas un anathème, si vous n'aimez pas Jésus-Christ crucifié?

Les spectateurs de sa mort sur le Calvaire lui disent aujourd'hui : *Descendez de la croix, et nous croirons en vous* (Matth., xxvii, 42). Mais nous devons lui tenir ici un langage bien différent : C'est parce que vous êtes monté sur la croix, ô mon Sauveur! c'est parce que vous y expirez aujourd'hui pour moi, et que vous préférez à la droite de votre Père ce trône d'ignominie, pour y être notre hostie et notre pontife; c'est pour cela même que toute notre consolation est de croire en vous, de vous adorer comme notre médiateur et de vous consacrer ce qui nous reste de vie. Ne descendez pas de ce bois sacré, où vous êtes la seule espérance de votre peuple : attirez-nous-y plutôt avec vous, comme vous nous l'avez promis; plus vous nous paroissez rassasié d'opprobres, plus notre foi s'augmente, plus notre espérance est ferme, plus notre amour s'enflamme. Tant de peines et de souffrances offertes pour nous pourroient-elles nous être inutiles? Auriez-vous racheté nos âmes d'un si grand prix, si vous aviez voulu les laisser périr? et seriez-vous mort avec tant d'ignominie, si, en participant à votre croix, nous ne devions pas partager un jour avec vous la gloire de votre immortalité?

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

DES EXEMPLES DES GRANDS.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.

Celui que vous voyez est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël.

(Luc., II, 34.)

Sire,[1]

Telle est la destinée des rois et des princes de la terre, d'être établis pour la perte comme pour le salut du reste des hommes ; et quand le ciel les donne au monde, on peut dire que ce sont des bienfaits ou des châtiments publics que sa miséricorde ou sa justice prépare aux peuples.

Oui, Sire, en ce jour heureux où vous fûtes donné à la France, et où, porté dans le temple saint, le pontife vous marqua sur les autels du signe sacré de la foi, il fut vrai de dire de vous : Cet enfant auguste vient de naître pour la perte comme pour le salut de plusieurs.

Jésus-Christ, lui-même, prenant possession aujourd'hui, dans le temple, de sa nouvelle royauté, n'est pas

1. L'orateur s'adresse au jeune Louis XV.

exempt de cette loi. Il est vrai que ses exemples, ses miracles et sa doctrine, qui vont assurer le salut à tant de brebis d'Israël, ne deviendront une occasion de chute et de scandale pour le reste des Juifs que par l'incrédulité qui les rendra plus inexcusables ; et qu'ainsi le même Évangile, qui sera le salut et la rédemption des uns, sera la ruine et la condamnation des autres.

Heureux les princes et les grands, si leur sainteté toute seule étoit, pour les hommes corrompus, une occasion de censure et de scandale ; et si leurs exemples, comme ceux de Jésus-Christ, ne devenoient l'écueil et la condamnation du vice, qu'en le rendant plus inexcusable, en devenant l'appui et le modèle de la vertu !

Ainsi, mes frères, vous que la Providence a élevés au-dessus des autres hommes ; et vous surtout, Sire, vous que la main de Dieu, protectrice de cette monarchie, a comme retiré du milieu des ruines et des débris de la maison royale, pour vous placer sur nos têtes ; vous qu'il a rallumé comme une étincelle précieuse dans le sein même des ombres de la mort, où il venoit d'éteindre toute votre auguste race, et où vous étiez sur le point de vous éteindre vous-même : oui, Sire, je le répète, voilà les destinées que le ciel vous prépare : vous êtes établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs : *Positus in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.*

Les exemples des princes et des grands roulent sur cette alternative inévitable : ils ne sauroient ni se perdre ni se sauver tout seuls. Vérité capitale qui va faire le sujet de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, comme le premier penchant des peuples est d'imiter les rois, le premier devoir des rois est de donner de saints exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls; leurs vices ou leurs vertus sont obscurs comme leur destinée; confondus dans la foule, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est également à l'insu du public: leur perte ou leur salut se borne à leur personne, ou du moins leur exemple peut bien séduire et détourner quelquefois de la vertu, mais il ne sauroit imposer et autoriser le vice.

Les princes et les grands, au contraire, ne semblent nés que pour les autres. Le même rang qui les donne en spectacle les propose pour modèles: leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques : on suppose que ceux qui méritent nos hommages ne sont pas indignes de notre imitation; la foule n'a point d'autre loi que les exemples de ceux qui commandent; leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public: et si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux mêmes qui les imitent.

Aussi la même grandeur qui favorise les passions les contraint et les gêne; et, comme dit un ancien, plus l'élévation semble nous donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte par les bienséances.[1]

Mais d'où viennent ces suites inévitables que les exemples des grands ont toujours parmi les peuples? le

1. Ita in maxima fortuna minima licentia est.
SALLUST.

voici : du côté des peuples, c'est la vanité et l'envie de plaire : du côté des grands, c'est l'étendue et la perpétuité.

Je dis la vanité du côté des peuples. Oui, mes frères, le monde, toujours inexplicable, a de tout temps attaché également de la honte et au vice et à la vertu : il donne du ridicule à l'homme juste, il perce de mille traits l'homme dissolu ; les passions et les œuvres saintes fournissent la même matière à ses dérisions et à ses censures ; et par une bizarrerie que ses caprices seuls peuvent justifier, il a trouvé le secret de rendre en même temps et le vice méprisable et la vertu ridicule. Or les exemples de dissolution dans les grands, en autorisant le vice, en ennoblissent la honte et l'ignominie, et lui ôtent ce qu'il a de méprisable aux yeux du public ; leurs passions deviennent bientôt dans les autres de nouveaux titres d'honneur, et la vanité seule peut leur former des imitateurs.

Notre nation surtout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou, pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses maîtres et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne : on est flatté d'une ressemblance qui, nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modèles : et souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La ville croiroit dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la cour ; le citoyen obscur, en imitant la licence des grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur et de la noblesse : et le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité toute seule le perpétue.

Mais, Sire, d'un autre côté, tout reprend sa place dans

un État où les grands, et le prince surtout, adorent le Seigneur. La piété est en honneur dès qu'elle a de grands exemples pour elle : les justes ne craignent plus ce ridicule que le monde jette sur la vertu, et qui est l'écueil de tant d'âmes foibles; on craint Dieu sans craindre les hommes: la vertu n'est plus étrangère à la cour; le désordre lui-même n'y va plus la tête levée, il est réduit à se cacher ou à se couvrir des apparences de la sagesse: la licence ne paroît plus revêtue de l'autorité publique: et si le vice n'y perd rien, le scandale du moins diminue. En un mot, les devoirs de la religion entrent dans l'ordre public: ils deviennent une bienséance que le monde lui-même nous impose; le culte peut encore être méprisé en secret par l'impie, mais il est vengé du moins par la majesté et la décence publique. Le temple saint peut encore voir au pied de ses autels des pécheurs et des incrédules, mais il n'y voit plus de profanateurs. Le zèle de votre auguste bisaïeul avoit par des lois sévères puni souvent, et toujours flétri de son indignation et de sa disgrâce, ce scandale dans son royaume. Il peut se trouver encore des hommes corrompus qui refusent à Dieu leur cœur, mais ils n'oseroient lui refuser leurs hommages. En un mot, il peut être encore aisé de se perdre, mais du moins il n'est pas honteux de se sauver.

Or, quand l'exemple des grands ne serviroit qu'à autoriser la vertu, qu'à la rendre respectable sur la terre, qu'à lui ôter ce ridicule impie et insensé que le monde lui donne, qu'à mettre les justes à couvert de la tentation des dérisions et des censures, qu'à établir qu'il n'est pas honteux à l'homme de servir le Dieu qui l'a fait naître et qui le conserve; que le culte qu'on lui rend est le devoir le plus glorieux et le plus honorable à la créature, et que

le titre de serviteur du Très-Haut est mille fois plus grand et plus réel que tous les titres vains et pompeux qui entourent le diadème des souverains; quand l'exemple des grands n'auroit que cet avantage, quel honneur pour la religion, et quelle abondance de bénédictions pour un empire!

Sire, heureux le peuple qui trouve ses modèles dans ses maîtres, qui peut imiter ceux qu'il est obligé de respecter, qui apprend dans leurs exemples à obéir à leurs lois, et qui n'est pas contraint de détourner ses regards de ceux à qui il doit des hommages!

Mais quand les exemples des grands ne trouveroient pas dans la vanité seule des peuples une imitation toujours sûre, l'intérêt et l'envie de leur plaire leur donneroient autant d'imitateurs de leurs actions, que leur autorité forme de prétendants à leurs grâces.

Le jeune roi Roboam oublie les conseils d'un père, le plus sage des rois; une jeunesse inconsidérée est bientôt appelée aux premières places, et partage ses faveurs en imitant ses désordres.

Les grands veulent être applaudis; et comme l'imitation est de tous les applaudissements le plus flatteur et le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler : ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, et ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Ainsi l'ambition, dont les voies sont toujours longues et pénibles, est charmée de se frayer un chemin plus court et plus agréable; le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en devient l'artisan et le ministre; les passions, déjà si favorisées par nos penchants, trou-

vent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime; tous les motifs se réunissent contre la vertu: et s'il est si malaisé de se défendre du vice qui plaît, qu'il est difficile de ne pas s'y livrer lorsque de plus il nous honore!

Tel est, Sire, le malheur des grands que des passions injustes entraînent. Leur exemple corrompt tous ceux que leur autorité leur soumet: ils répandent leurs mœurs en distribuant leurs grâces: tout ce qui dépend d'eux veut vivre comme eux. Sire, n'estimez dans les hommes que l'amour du devoir, et vos bienfaits ne tomberont que sur le mérite : condamnez dans les autres ce que vous ne sauriez vous justifier à vous-même. Les imitateurs des passions des grands insultent à leurs vices en les imitant. Quel malheur, quand le souverain, peu content de se livrer au désordre, semble le consacrer par les grâces dont il l'honore dans ceux qui en sont ou les imitateurs ou les honteux ministres! Quel opprobre pour un empire! quelle indécence pour la majesté du gouvernement! quel découragement pour une nation, et pour les sujets habiles et vertueux à qui le vice enlève les grâces destinées à leurs talents et à leurs services! quel décri et quel avilissement pour le prince dans l'opinion des cours étrangères! et de là quel déluge de maux dans le peuple : les places occupées par des hommes corrompus; les passions, toujours punies par le mépris, devenues la voie des honneurs et de la gloire; l'autorité, établie pour maintenir l'ordre et la pudeur des lois, méritée par les excès qui les violent; les mœurs corrompues dans leur source; les astres qui devoient marquer nos routes, changés en des feux errants qui nous égarent; les bienséances même publiques, dont le vice est toujours jaloux, renvoyées comme des usages

surannés à l'antique gravité de nos pères; le désordre débarrassé de la gène même des ménagements; la modération dans le vice devenue presque aussi ridicule que la vertu !

Mais, Sire, si la justice et la piété dans les grands prennent la place des passions et de la licence, quelle source de bénédictions pour les peuples ! C'est la vertu qui distribue les grâces, c'est elle qui les reçoit : les honneurs vont chercher l'homme sage qui les mérite et qui les fuit, et fuient l'homme vendu à l'iniquité qui court après; les fonctions publiques ne sont confiées qu'à ceux qui se dévouent au bien public : le crédit et l'intrigue ne mènent à rien : le mérite et les services n'ont besoin que d'eux-mêmes; le goût même du souverain ne décide pas de ses largesses : rien ne lui paroît digne de récompense dans ses sujets que les talents utiles à la patrie; les faveurs annoncent toujours le mérite, ou le suivent de près; il n'y a de mécontents dans l'État que les hommes oiseux et inutiles : la paresse et la médiocrité murmurent toutes seules contre la sagesse et l'équité des choix; les talents se développent par les récompenses qui les attendent; chacun cherche à se rendre utile au public, et toute l'habileté de l'ambition se réduit à se rendre digne des places auxquelles on aspire. En un mot, les peuples sont soulagés, les foibles soutenus, les vicieux laissés dans la boue, les justes honorés, Dieu béni dans les grands qui tiennent ici-bas sa place; et si l'envie de leur plaire peut former des hypocrites, outre que le masque tombe tôt ou tard, et que l'hypocrisie se trahit toujours par quelque endroit elle-même, c'est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ses apparences.

Voilà du côté des peuples les suites que la vanité et

l'envie de plaire attachent toujours aux exemples des grands : de leur côté, c'est l'étendue et la perpétuité qui en font comme le signal ou du désordre ou de la vertu parmi les hommes.

DEUXIÈME PARTIE.

Je dis l'étendue, une étendue d'autorité : que de ministres de leurs passions n'enveloppent-ils pas dans leur condamnation et dans leur destinée !

Si un amour outré de la gloire les enivre, tout leur souffle la désolation et la guerre; et alors, Sire, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil! que de sang répandu qui crie vengeance contre leur tête! que de calamités publiques dont ils sont les seuls auteurs! que de voix plaintives s'élèvent au ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes! que de crimes naissent d'un seul crime! Leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocents? et leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre?

Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire : cherchez à désarmer vos ennemis plutôt qu'à les vaincre. Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, et non pour le malheur de vos voisins. L'empire sur lequel le ciel vous a établi est assez vaste ; soyez plus jaloux d'en soulager les misères que d'en étendre les limites ; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées qu'à en entreprendre de nouvelles ; rendez votre

règne immortel par la félicité de vos peuples, plus que par le nombre de vos conquêtes; ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises, et n'oubliez jamais que, dans les guerres les plus justes, les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un État que les plus sanglantes défaites.

Mais si l'amour du plaisir l'emporte dans les souverains sur la gloire, hélas! tout sert à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres, tout en facilite le succès, tout en réveille les désirs, tout prête des armes à la volupté : des sujets indignes la favorisent; les adulateurs lui donnent des titres d'honneur; des auteurs profanes la chantent et l'embellissent; les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs; tous les talents destinés par l'Auteur de la nature à servir à l'ordre et à la décoration de la société ne servent plus qu'à celle du vice; tout devient les ministres, et, par là, les complices de leurs passions injustes. Sire, qu'on est à plaindre dans la grandeur! les passions, qui s'usent par le temps, s'y perpétuent par les ressources; les dégoûts, toujours inséparables du désordre, y sont réveillés par la diversité des plaisirs; le tumulte seul, et l'agitation qui environne le trône, en bannit les réflexions, et ne laisse jamais un instant le souverain avec lui-même. Les Nathan eux-mêmes, les prophètes du Seigneur se taisent et s'affoiblissent en l'approchant; tout lui met sans cesse sous l'œil sa gloire; tout lui parle de sa puissance, et personne n'ose lui montrer même de loin ses foiblesses.

A l'étendue de l'autorité ajoutez encore une étendue d'éclat; ce n'est pas à leur nation seule que se borne l'impression et l'effet contagieux de leurs exemples. Les grands sont en spectacle à tout l'univers; leurs actions

passent de bouche en bouche, de province en province, de nation en nation ; rien n'est privé dans leur vie ; tout appartient au public ; l'étranger, dans les cours les plus éloignées, a les yeux sur eux comme le citoyen ; ils vont se faire des imitateurs jusque dans les lieux où leur puissance leur forme des ennemis ; le monde entier se sent de leurs vertus ou de leurs vices ; ils sont, si je l'ose dire, citoyens de l'univers : au milieu de tous les peuples se passent des événements qui prennent leur source dans leurs exemples : ils sont chargés devant Dieu de la justice ou des iniquités des nations, et leurs vices ou leurs vertus ont des bornes encore plus étendues que celles de leur empire.

La France, surtout, qui depuis longtemps fixe tous les regards de l'Europe, est encore plus en spectacle qu'aucune autre nation : les étrangers y viennent en foule étudier nos mœurs, et les porter ensuite dans les contrées les plus éloignées : nous y voyons même les enfants des souverains s'éloigner des plaisirs et de la magnificence de leur cour, venir ici comme des hommes privés substituer à la langue et aux manières de leur nation la politesse de la nôtre, et, comme le trône a toujours leurs premiers regards, se former sur la sagesse et la modération, ou sur l'orgueil et les excès du prince qui le remplit. Sire, montrez-leur un souverain qu'ils puissent imiter ; que vos vertus et la sagesse de votre gouvernement les frappent encore plus que votre puissance ; qu'ils soient encore plus surpris de la justice de votre règne que de la magnificence de votre cour : ne leur montrez pas vos richesses, comme ce roi de Juda aux étrangers venus de Babylone ; montrez-leur votre amour pour vos sujets, et leur amour pour vous, qui est le véritable trésor des souverains ;

soyez le modèle des bons rois, et, en faisant l'admiration des étrangers, vous ferez le bonheur de vos peuples.

Mais ce n'est pas seulement aux hommes de leur siècle que les princes et les grands sont redevables; leurs exemples ont un caractère de perpétuité qui intéresse tous les siècles à venir.

Les vices ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux; leur mémoire périt avec leur personne; le jour de la manifestation tout seul révélera leurs actions aux yeux de l'univers; mais, en attendant, leurs œuvres sont ensevelies, et reposent sous l'obscurité du même tombeau que leurs cendres.

Mais les princes et les grands, Sire, sont de tous les siècles; leur vie, liée avec les événements publics, passe avec eux d'âge en âge; leurs passions, ou conservées dans des monuments publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des piéges à la dernière postérité : le monde est encore plein d'écrits pernicieux qui ont transmis jusqu'à nous les désordres des cours précédentes; les dissolutions des grands ne meurent point; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux, et l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siècle.

Que d'engagements heureux, Sire, leur état seul ne forme-t-il pas aux grands et aux rois pour la piété et pour la justice! S'ils y trouvent plus d'attraits pour le vice, que de puissants motifs n'y trouvent-ils pas aussi pour la vertu! Quelle noble retenue ne doit pas accompagner des actions qui seront écrites en caractères ineffaçables dans le livre de la postérité! quelle gloire mieux placée que de ne point se livrer à des vices et à des pas-

sions dont le souvenir souillera l'histoire de tous les temps et les homme de tous les siècles? quelle émulation plus louable que de laisser des exemples qui deviendront les titres les plus précieux de la monarchie et les monuments publics de la justice et de la vertu? enfin, quoi de plus grand que d'être né pour le bonheur même des siècles à venir, de compter que nos exemples seuls formeront une succession de vertu et de crainte du Seigneur parmi les hommes, et que, de nos cendres mêmes, il en renaîtra d'âge en âge des princes qui nous seront semblables?

Telle est, Sire, la destinée des bons rois; et tel fut votre auguste bisaïeul, ce grand roi que nous vous proposerons toujours pour modèle : hélas! il le sera de tous les rois à venir. N'oubliez jamais ces derniers moments où cet héroïque vieillard, comme aujourd'hui Siméon, vous tenant entre ses bras, vous baignant de ses larmes paternelles, et offrant au Dieu de ses pères ce reste précieux de sa race royale, quitta la vie avec joie, puisque ses yeux voyoient l'enfant miraculeux que Dieu réservoit encore pour être le salut de la nation et la gloire d'Israël!

Sire, ne perdez jamais de vue ce grand spectacle, ce père des rois mourant, et voyant revivre en vous seul l'espérance de toute sa postérité éteinte; recommandant votre enfance à la tendre et respectable dépositaire[1] de votre première éducation, laquelle, en formant vos premières inclinations, et, pour ainsi dire, vos premières paroles, fut sur le point de recueillir vos derniers soupirs; confiant le sacré dépôt de votre personne au pieux prince[2] qui vous inspire des sentiments dignes de votre sang; à l'il-

1. Madame la duchesse de Ventadour.
2. Le duc du Maine.

lustre maréchal [1] qui a reçu comme une vertu héréditaire la science d'élever les rois, et qui, devenu un des premiers sujets de l'État, vous apprendra à devenir le plus grand roi de votre siècle; au prélat fidèle [2] qui, après avoir gouverné sagement l'Église, lui formera en vous son plus zélé protecteur; enfin à toute la nation, dont vous êtes en même temps et le précieux pupille et le père.

Puissiez-vous, Sire, n'effacer jamais de votre souvenir les maximes de sagesse que ce grand prince vous laissa dans ces derniers moments comme un héritage plus précieux que sa couronne!

Il vous exhorta à soulager vos peuples; soyez-en le père, et vous en serez doublement le maître.

Il vous inspira l'horreur de la guerre et vous exhorta de [3] ne pas suivre là-dessus son exemple : soyez un prince pacifique; les conquêtes les plus glorieuses sont celles qui nous gagnent les cœurs.

Il vous avertit de craindre le Seigneur : marchez devant lui dans l'innocence, vous ne régnerez heureusement qu'autant que vous régnerez saintement.

Sire, que les dernières paroles de ce grand roi, de ce patriarche de votre famille royale, soient, comme celles du patriarche Jacob mourant, les prédictions de ce qui doit arriver un jour à sa race! et puissent ses dernières instructions devenir la prophétie de votre règne!

Ainsi soit-il.

1. Le maréchal de Villeroi.
2. L'ancien évêque de Fréjus.
3. On voit que Massillon emploie successivement *exhorter de*, *exhorter à*. *Exhorter de*, plus rare aujourd'hui, est encore d'un excellent emploi.

SERMON

POUR

LE JOUR DE PAQUES.

SUR LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

Exspolians principatus et potestates, traduxit confidenter palam triumphans illos in semetipso.

Jésus-Christ ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a menées hautement en triomphe à la face de tout le monde, après les avoir vaincues en sa propre personne.

(Col., II, 15.)

Sire,

Les vains triomphes des conquérants n'étoient qu'un spectacle d'orgueil, de larmes, de désespoir et de mort : c'étoit le triomphe lugubre des passions humaines, et ils ne laissoient après eux que les tristes marques de l'ambition des vainqueurs et de la servitude des vaincus.

Le triomphe de Jésus-Christ est aujourd'hui, pour les nations mêmes qui deviennent sa conquête, un triomphe de paix, de liberté et de gloire.

Il triomphe de ses ennemis, mais pour les délivrer et les associer à sa puissance. Il triomphe du péché ; mais en effaçant et attachant à la croix cet écrit fatal de notre condamnation, il en fait couler sur nous une source de sainteté et de grâce. Il triomphe de la mort, mais pour nous assurer l'immortalité.

Telle est la gloire de la religion : elle n'offre d'abord que les opprobres et les souffrances de la croix ; mais c'est un triomphe glorieux, et le plus grand spectacle que l'homme puisse donner à la terre. Rien ici-bas n'est plus grand que la vertu : tous les autres genres de gloire, on les doit au hasard ou à l'adulation, et à l'erreur publique : celle-ci, on ne la doit qu'à Dieu et à soi-même. On en fait une honte aux princes et aux puissants ; et cependant c'est par elle seule qu'ils peuvent être grands, puisque c'est par elle seule qu'ils peuvent triompher de leurs ennemis, de leurs passions et de la mort même.

Exposons ces vérités, si honorables à la foi ; et consacrons à la gloire de la religion l'instruction de ce dernier jour, qui est le grand jour des triomphes de Jésus-Christ.

PREMIÈRE PARTIE.

Sire, la gloire des princes et des grands a trois écueils à craindre sur la terre : la malignité de l'envie, ou les inconstances de la fortune qui l'obscurcissent ; les passions qui la déshonorent ; enfin la mort même qui l'ensevelit, et qui change en censures les vaines adulations qui l'avoient exaltée.

La religion seule les met à couvert de ces écueils inévitables, et où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer ; elle les élève au-dessus des événements et de l'envie ; elle leur assujettit leurs passions ; enfin, elle leur assure, après leur mort, la gloire que la malignité leur avoit peut-être refusée pendant leur vie. C'est ce qui fait aujourd'hui le triomphe de Jésus-Christ, et c'est ce modèle glorieux que nous proposons aux grands de la terre.

Toute la gloire de sa sainteté et de ses prodiges n'avoit pu le sauver des traits de l'envie, et son innocence avoit paru succomber aux puissances des ténèbres qui l'avoient opprimée. Mais sa résurrection attache à son char de triomphe ces principautés et ces puissances même : sa gloire sort triomphante du sein de ses opprobres : sa croix devient le signal éclatant de sa victoire ; la Judée seule l'avoit rejeté, et l'univers entier l'adore.

Oui, mes frères, quelle que puisse être la gloire des grands sur la terre, elle a toujours à craindre : premièrement, la malignité de l'envie qui cherche à l'obscurcir. Hélas! c'est à la cour surtout où[1] cette vérité n'a pas besoin de preuve. Quelle est la vie la plus brillante où l'on ne trouve des taches? Où sont les victoires qui n'aient une de leurs faces peu glorieuse au vainqueur? Quels sont les succès où les uns ne prêtent au hasard les mêmes événements dont les autres font honneur aux talents et à la sagesse? Quelles sont les actions héroïques qu'on ne dégrade en y cherchant des motifs lâches et rampants? En un mot, où sont les héros dont la malignité et peut-être la vérité ne fasse des hommes?

Tant que vous n'aurez que cette gloire où le monde aspire, le monde vous la disputera : ajoutez-y la gloire de la vertu : le monde la craint et la fuit, mais le monde pourtant la respecte.

Non, Sire, un prince qui craint Dieu et qui gouverne sagement ses peuples n'a plus rien à craindre des hommes. Sa gloire toute seule auroit pu faire des envieux ; sa piété rendra sa gloire même respectable. Ses entreprises auroient

1. On dirait aujourd'hui *que*, et l'emploi de *que* eût fait éviter une cacophonie désagréable.

trouvé des censeurs, sa piété sera l'apologie de sa conduite. Ses prospérités auroient excité la jalousie ou la défiance de ses voisins; il en deviendra par sa piété l'asile et l'arbitre. Ses démarches ne seront jamais suspectes, parce qu'elles seront toujours annoncées par la justice. On ne sera pas en garde contre son ambition, parce que son ambition sera toujours réglée par ses droits. Il n'attirera point sur ses États le fléau de la guerre, parce qu'il regardera comme un crime de la porter sans raison dans les États étrangers. Il réconciliera les peuples et les rois, loin de les diviser pour les affoiblir et élever sa puissance sur leurs divisions et sur leur foiblesse. Sa modération sera le plus sûr rempart de son empire : il n'aura pas besoin de garde qui veille à la porte de son palais; les cœurs de ses sujets entoureront son trône et brilleront autour à la place des glaives qui le défendent. Son autorité lui sera inutile pour se faire obéir : les ordres les plus sûrement accomplis sont ceux que l'amour exécute; et la soumission sera sans murmure, parce qu'elle sera sans contrainte. Toute sa puissance l'auroit rendu à peine maître de ses peuples : par la vertu, il deviendra l'arbitre même des souverains. Tel étoit, Sire, un de vos plus saints prédécesseurs, à qui l'Église rend des honneurs publics, et qu'elle regarde comme le protecteur de votre monarchie. Les rois ses voisins, loin d'envier sa puissance, avoient recours à sa sagesse; ils s'en remettoient à lui de leurs différends et de leurs intérêts. Sans être leur vainqueur, il étoit leur juge et leur arbitre; et la vertu toute seule lui donnoit sur toute l'Europe un empire bien plus sûr et plus glorieux que n'auroient pu lui donner ses victoires. La puissance ne nous fait que des sujets et des esclaves : la vertu toute seule nous rend maîtres des hommes.

Mais si elle nous met au-dessus de l'envie, c'est elle encore qui nous rend supérieurs aux événements. Oui, Sire, les plus grandes prospérités ont toujours ici-bas des retours à craindre. Dieu, qui ne veut pas que notre cœur s'attache où notre trésor et notre bonheur ne se trouvent point, fait quelquefois du plus haut point de notre élévation le premier degré de notre décadence. La gloire des hommes, montée à son plus grand éclat, s'attire, pour ainsi dire, à elle-même des nuages. L'histoire des États et des empires n'est elle-même que l'histoire de la fragilité et de l'inconstance des choses humaines : les bons et les mauvais succès semblent s'être partagé la durée des ans et des siècles : et nous venons de voir le règne le plus glorieux de la monarchie finir par des revers et des disgrâces.

Mais sur les débris de cette gloire humaine, votre pieux et auguste bisaïeul sut s'en élever une plus solide et plus immortelle. Tout sembla fondre et s'éclipser autour de lui, mais c'est alors que nous le vîmes à découvert lui-même : plus grand par la simplicité de sa foi et par la constance de sa piété que par l'éclat de ses conquêtes, ses prospérités nous avoient caché sa véritable gloire ; nous n'avions vu que ses succès, nous vîmes alors toutes ses vertus : il falloit que ses malheurs égalassent ses prospérités, qu'il vît tomber autour de lui tous les princes les appuis de son trône, que votre vie même fût menacée, cette vie si chère à la nation, et le seul gage de ses miséricordes que Dieu laisse encore à son peuple ; il falloit qu'il demeurât tout seul avec sa vertu, pour paroître tout ce qu'il étoit : ses succès inouïs lui avoient valu le nom de Grand ; ses sentiments héroïques et chrétiens dans l'adversité lui en ont assuré pour tous les âges à venir le nom et le mérite.

Non, mes frères, il n'est que la religion qui puisse nous mettre au-dessus des événements ; tous les autres motifs nous laissent toujours entre les mains de notre foiblesse. La raison, la philosophie promettoit la constance à son sage, mais elle ne la donnoit pas ; la fermeté de l'orgueil n'étoit que la dernière ressource du découragement, et l'on cherchoit une vaine consolation en faisant semblant de mépriser des maux qu'on n'étoit pas capable de vaincre. La plaie qui blesse le cœur ne peut trouver son remède que dans le cœur même : or la religion toute seule porte son remède dans le cœur. Les vains préceptes de la philosophie nous prêchoient une insensibilité ridicule, comme s'ils avoient pu éteindre les sentiments naturels sans éteindre la nature elle-même : la foi nous laisse sensibles, mais elle nous rend soumis : et cette sensibilité fait elle-même tout le mérite de notre soumission : notre sainte philosophie n'est pas insensible aux peines, mais elle est supérieure à la douleur. C'étoit ôter aux hommes la gloire de la fermeté dans les souffrances, que de leur en ôter le sentiment ; et la sagesse païenne ne vouloit les rendre insensibles que parce qu'elle ne pouvoit les rendre soumis et patients : elle apprenoit à l'orgueil à cacher, et non à surmonter ses sensibilités et ses foiblesses : elle formoit des héros de théâtre, dont les grands sentiments n'étoient que pour les spectateurs, et aspiroit plus à la gloire de paroître constant qu'à la vertu même de la constance.

Mais la foi nous laisse tout le mérite de la fermeté, et ne veut pas même en avoir l'honneur devant les hommes : elle sacrifie à Dieu seul les sentiments de la nature, et ne veut pour témoin de son sacrifice que celui seul qui peut en être le rémunérateur : elle seule donne de la réalité à

toutes les autres vertus, parce qu'elle seule en bannit l'orgueil qui les corrompt ou qui n'en fait que des fantômes.

Ainsi, qu'on vante l'élévation et la supériorité de vos lumières; qu'une haute sagesse vous fasse regarder comme l'ornement et le prodige de votre siècle : si cette gloire n'est qu'au dehors; si la religion, qui seule élève le cœur, n'en est pas la première base, le premier échec de l'adversité renversera tout cet édifice de philosophie et de fausse sagesse; tous ces appuis de chair s'écrouleront sous votre main, ils deviendront inutiles à votre malheur; on cherchera vos grandes qualités dans votre découragement; et votre gloire ne sera plus qu'un poids ajouté à votre affliction, qui vous la rendra plus insupportable. Le monde se vante de faire des heureux, mais la religion toute seule peut nous rendre grands au milieu de nos malheurs mêmes.

DEUXIÈME PARTIE.

Premier triomphe de Jésus-Christ : il triomphe de la malignité de l'envie et de tous les opprobres qu'elle lui avoit attirés de la part de ses ennemis. Mais il triomphe encore du péché : il emmène captif ce premier auteur de la captivité de tous les hommes; il nous rétablit dans tous les droits glorieux dont nous étions déchus, et nous rend par la grâce la supériorité sur nos passions, que nous avions perdue avec l'innocence.

Second avantage de la religion : elle nous élève au-dessus de nos passions, et c'est le plus haut degré de gloire où l'homme puisse ici-bas atteindre. Oui, mes frères, en vain le monde insulte tous les jours à la piété

par des dérisions insensées; en vain, pour cacher la honte des passions, il fait presque à l'homme de bien une honte de la vertu; en vain il la représente, aux grands surtout, comme une foiblesse et comme l'écueil de leur gloire; en vain il autorise leurs passions par les grands exemples qui les ont précédés, et par l'histoire des souverains qui ont allié la licence des mœurs avec un règne glorieux et l'éclat des victoires et des conquêtes : leurs vices, venus jusqu'à nous, et rappelés d'âge en âge, formeront jusqu'à la fin le trait honteux qui efface l'éclat de leurs grandes actions et qui déshonore leur histoire.

Plus même ils sont élevés, plus le dérèglement des mœurs les dégrade; et *leur ignominie*, dit l'Esprit de Dieu, *croît à proportion de leur gloire* (I Mach., I, 42). Outre que leur rang, en les plaçant au-dessus de nos têtes, expose leurs vices comme leur personne aux yeux du public; quelle honte, lorsque ceux qui sont établis pour régler les passions de la multitude deviennent eux-mêmes les vils jouets de leurs passions propres, et que la force, l'autorité, la pudeur des lois se trouve confiée à ceux qui ne connoissent de loi que le mépris public de toute bienséance et leur propre foiblesse! Ils devoient régler les mœurs publiques, et ils les corrompent; ils étoient donnés de Dieu pour être les protecteurs de la vertu, et ils deviennent les appuis et les modèles du vice!

Toute la gloire humaine ne sauroit jamais effacer l'opprobre que leur laisse le désordre des mœurs et l'emportement des passions; les victoires les plus éclatantes ne couvrent pas la honte de leurs vices : on loue les actions, et l'on méprise la personne; c'est de tout temps qu'on a vu la réputation la plus brillante échouer contre les mœurs du héros, et ses lauriers flétris par ses foi-

blesses : le monde, qui semble mépriser la vertu, n'estime et ne respecte pourtant qu'elle ; il élève des monuments superbes aux grandes actions des conquérants ; il fait retentir la terre du bruit de leurs louanges ; une poésie pompeuse les chante et les immortalise : chaque Achille a son Homère ; l'éloquence s'épuise pour leur donner du lustre : l'appareil des éloges est donné à l'usage et à la vanité ; l'admiration secrète et les louanges réelles et sincères, on ne les donne qu'à la vertu et a la vérité.

Et, en effet, le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros ; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes : il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même ; il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples que de dompter une passion : la morale même des païens en est convenue. Du moins les combats où président la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie ; et quand il ne faut être grand que certains moments, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil, pour un peu de temps, peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite. Si vous vous lassez un instant, vous périssez : la victoire même a ses dangers ; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre : tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous ; votre cœur lui-même vous dresse des embûches ; il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis : mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même !

Telle est pourtant la gloire de la religion : la philosophie découvroit la honte des passions, mais elle n'apprenoit pas à les vaincre : et ses préceptes pompeux étoient plutôt l'éloge de la vertu que le remède du vice.

Il étoit même nécessaire à la gloire et au triomphe de la religion que les plus grands génies et toute la force de la raison humaine se fût épuisée pour rendre les hommes vertueux. Si les Socrate et les Platon n'avoient pas été les docteurs du monde avant Jésus-Christ, et n'eussent pas entrepris en vain de régler les mœurs et de corriger les hommes par la force seule de la raison, l'homme auroit pu faire honneur de sa vertu à la supériorité de sa raison, ou à la beauté de la vertu même : mais ces prédicateurs de la sagesse ne firent point de sages, et il falloit que les vains essais de la philosophie préparassent de nouveaux triomphes à la grâce.

C'est elle enfin qui a montré à la terre le véritable sage, que tout le faste et tout l'appareil de la raison humaine nous annonçoit depuis si longtemps. Elle n'a pas borné toute sa gloire, comme la philosophie, à essayer d'en former à peine un dans chaque siècle parmi les hommes : elle en a peuplé les villes, les empires, les déserts ; et l'univers entier a été pour elle un autre lycée, où, au milieu des places publiques (Prov., viii, 1, 3, 4), elle a prêché la sagesse à tous les hommes. Ce n'est pas seulement parmi les peuples les plus polis qu'elle a choisi ses sages ; le Grec et le Barbare, le Romain et le Scythe, ont été également appelés à sa divine philosophie : ce n'est pas aux savants tout seuls qu'elle a réservé la connoissance sublime de ses mystères ; le simple a prophétisé comme le sage, et les ignorants eux-mêmes sont devenus ses docteurs et ses apôtres : il falloit que la véri-

table sagesse pût devenir la sagesse de tous les hommes.

Que dirai-je? sa doctrine étoit insensée en apparence, et les philosophes soumirent leur raison orgueilleuse à cette sainte folie; elle n'annonçoit que des croix et des souffrances, et les césars devinrent ses disciples; elle seule vint apprendre aux hommes que la chasteté, l'humilité, la tempérance, pouvoient être assises sur le trône, et que le siége des passions et des plaisirs pouvoit devenir le siége de la vertu et de l'innocence : quelle gloire pour la religion !

Mais, Sire, si la piété des grands est glorieuse à la religion, c'est la religion toute seule qui fait la gloire véritable des grands. De tous leurs titres, le plus honorable c'est la vertu : un prince maître de ses passions; apprenant sur lui-même à commander aux autres; ne voulant goûter de l'autorité que les soins et les peines que le devoir y attache; plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus; regardant comme l'unique privilége de son rang l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples; n'ayant point d'autre frein ni d'autre règle que des désirs, et faisant pourtant à tous ses désirs un frein de la règle même: voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir à ses passions, et ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins; pouvant abuser de tout, et se refusant même ce qu'il auroit eu droit de se permettre; en un mot, entouré de tous les attraits du vice, et ne leur montrant jamais que la vertu : un prince de ce caractère est le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre; une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses que la longue carrière d'un conquérant : l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'est de toute la vie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est ainsi que Jésus-Christ triomphe aujourd'hui du péché : mais il triomphe encore de la mort; il nous ouvre les portes de l'immortalité, que le péché nous avoit fermées; et le sein même de son tombeau enfante tous les hommes à la vie éternelle.

C'est le dernier trait qui achève le triomphe de la religion. L'impiété ne donnoit à l'homme que la même fin qu'à la bête : tout devoit mourir avec son corps; et cet être si noble, seul capable d'aimer et de connoître, n'étoit pourtant qu'un vil assemblage de boue que le hasard avoit formé, et que le hasard seul alloit dissoudre pour toujours.

La superstition païenne lui promettoit au delà du tombeau une félicité oiseuse, où les vains fantômes des sens devoient faire tout le bonheur d'un homme qui ne peut être heureux que par la vérité.

La religion nous ouvre des espérances plus nobles et plus sublimes : elle rend à l'homme l'immortalité, que l'impiété de la philosophie avoit voulu lui ravir, et substitue la possession éternelle du bien souverain à ces champs fabuleux et à ces idées puériles de bonheur que la superstition avoit imaginées.

Mais cette immortalité, qui est la plus douce espérance de la foi, n'est promise qu'à la foi même : ses promesses sont la récompense de ses maximes; et pour ne mourir jamais, même devant les hommes, il faut avoir vécu selon Dieu.

Oui, mes frères, cette immortalité même de renommée, que la vanité promet ici-bas dans le souvenir des

hommes, les grands ne peuvent la mériter que par la vertu.

La mort est presque toujours l'écueil et le terme fatal de leur gloire : les vaines louanges dont on les avoit abusés pendant leur vie descendent presque aussitôt avec eux dans l'oubli du tombeau; ils ne survivent pas longtemps à eux-mêmes, ou, s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, ils en sont plus redevables à la malignité des censures qu'à la vanité des éloges : leurs louanges n'ont eu que la même durée que leurs bienfaits; ils ne sont plus rien dès qu'ils ne peuvent plus rien : leurs adulateurs mêmes deviennent leurs censeurs (car l'adulation dégénère toujours en ingratitude); de nouvelles espérances forment un nouveau langage; on élève sur les débris de la gloire du mort la gloire du vivant; on embellit de ses dépouilles et de ses vertus celui qui prend sa place. Les grands sont proprement le jouet des passions des hommes : leur gloire n'a point de consistance assurée, et elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Combien de princes vantés pendant leur vie n'ont pas même laissé leur nom à la postérité! Et que sont les histoires des États et des empires, qu'un petit reste de noms et d'actions échappé de cette foule innombrable qui, depuis la naissance des siècles, est demeurée dans l'oubli!

Qu'ils vivent selon Dieu, et leur nom ne périra jamais de la mémoire des hommes : les princes religieux sont écrits en caractères ineffaçables dans les annales de l'univers. Les victoires et les conquêtes sont de tous les siècles et de tous les règnes, et elles s'effacent, pour ainsi dire, les unes les autres dans nos histoires : mais les grandes actions de piété, plus rares, y conservent toujours tout

leur éclat. Un prince pieux se démêle toujours de la foule des autres princes dans la postérité ; sa tête et son nom s'élèvent au-dessus de toute cette multitude, comme celle de Saül s'élevoit au-dessus de toute la multitude des tribus ; sa gloire va même croissant en s'éloignant ; et plus les siècles se corrompent, plus il devient un grand spectacle par sa vertu.

Oui, Sire, on a presque oublié les noms de ces premiers conquérants qui jetèrent dans les Gaules les premiers fondements de votre monarchie ; ils sont plus connus par les fables et par les romans que par les histoires, et l'on dispute même s'il faut les mettre au nombre de vos augustes prédécesseurs : ils sont demeurés comme ensevelis dans les fondements de l'empire qu'ils ont élevé ; et leur valeur, qui a perpétué la conquête du royaume à leurs descendants, n'a pu y perpétuer leur mémoire.

Mais le premier prince qui a fait asseoir avec lui la religion sur le trône des François a immortalisé tous ses titres par celui de chrétien. La France a conservé chèrement la mémoire du grand Clovis ; la foi est devenue, pour ainsi dire, la première et la plus sûre époque de l'histoire de la monarchie ; et nous ne commençons à connoître vos ancètres que depuis qu'ils ont commencé eux-mêmes à connoître Jésus-Christ.

Les saints rois dont les noms sont écrits dans nos annales seront toujours les titres les plus précieux de la monarchie et les modèles illustres que chaque siècle proposera à leurs successeurs.

C'est sur la vie, Sire, de ces pieux princes vos ancètres qu'on a déjà fixé vos premiers regards : on vous anime tous les jours à la vertu par ces grands exemples. Souvenez-vous des Charlemagne et des saint Louis, qui ajou-

tèrent à l'éclat de la couronne que vous portez, l'éclat immortel de la justice et de la piété; c'est ce que répètent tous les jours à Votre Majesté de sages instructions. Ne remontez pas même si haut : vous touchez à des exemples d'autant plus intéressants qu'ils doivent vous être plus chers : et la piété coule de plus près dans vos veines avec le sang d'un père pieux et d'un auguste bisaïeul.

Vous êtes, Sire, le seul héritier de leur trône, puissiez-vous l'être de leurs vertus! Puissent ces grands modèles revivre en vous par l'imitation plus encore que par le nom! Puissiez-vous devenir vous-même le modèle des rois, vos successeurs!

Déjà, si notre tendresse ne nous séduit pas, si une enfance cultivée par tant de soins et par des mains si habiles, et où l'excellence de la nature semble prévenir tous les jours celle de l'éducation, ne nous fait pas de nos désirs de vaines prédictions, déjà s'ouvrent à nous de si douces espérances; déjà nous voyons briller de loin les premières lueurs de notre prospérité future; déjà la majesté de vos ancêtres, peinte sur votre front, nous annonce vos grandes destinées. Puissiez-vous donc, Sire, et ce souhait les renferme tous, puissiez-vous être un jour aussi grand que vous nous êtes cher!

Grand Dieu! si ce n'étoient là que mes vœux et mes prières, les dernières sans doute que mon ministère, attaché désormais par les jugements secrets de votre providence au soin d'une de vos Églises, me permettra de vous offrir dans ce lieu auguste; si ce n'étoient là que mes vœux et mes prières, eh! qui suis-je, pour espérer qu'elles pussent monter jusqu'à votre trône? mais ce sont les vœux de tant de saints rois qui ont gouverné la monarchie, et qui, mettant leur couronne devant l'autel

éternel aux pieds de l'Agneau, vous demandent pour cet enfant auguste la couronne de justice qu'ils ont eux-mêmes méritée.

Ce sont les vœux du prince pieux surtout qui lui donna la naissance, et qui, prosterné dans le ciel, comme nous l'espérons, devant la face de votre gloire, ne cesse de vous demander que cet unique héritier de sa couronne le devienne aussi des grâces et des miséricordes dont vous l'aviez prévenu lui-même.

Ce sont les vœux de tous ceux qui m'écoutent, et qui, ou chargés du soin de son enfance, ou attachés de plus près à sa personne sacrée, répandent ici leur cœur en votre présence, afin que cet enfant précieux, qui est comme l'enfant de nos soupirs et de nos larmes, non-seulement ne périsse pas, mais devienne lui-même le salut de son peuple.

Que dirai-je encore? ce sont, ô mon Dieu! les vœux que toute la nation vous offre aujourd'hui par ma bouche; cette nation que vous avez protégée dès le commencement, et qui, malgré ses crimes, est encore la portion la plus florissante de votre Église.

Pourrez-vous, grand Dieu! fermer à tant de vœux les entrailles de votre miséricorde? Dieu des vertus, tournez-vous donc vers nous : *Deus virtutum, convertere* (Ps. LXXIX, 15, 16). Regardez du haut du ciel, et voyez, non les dissolutions publiques et secrètes, mais les malheurs de ce premier royaume chrétien, de cette vigne si chérie que votre main elle-même a plantée, et qui a été arrosée du sang de tant de martyrs! *Respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam quam plantavit dextera tua!* Jetez sur elle vos anciens regards de miséricorde; et si nos crimes vous forcent encore de détourner de nous votre face, que

l'innocence du moins de cet auguste enfant que vous avez établi sur nous vous rappelle et vous rende à votre peuple : *Et super filium hominis, quem confirmasti tibi.*

Vous nous avez assez affligés, grand Dieu! essuyez enfin les larmes que tant de fléaux, que vous avez versés sur nous dans votre colère, nous font répandre ; faites succéder des jours de joie et de miséricorde à ces jours de deuil, de courroux et de vengeance ; que vos faveurs abondent où vos châtiments avoient abondé, et que cet enfant si cher soit pour nous un don qui répare toutes nos pertes.

Faites-en, grand Dieu! un roi selon votre cœur, c'est-à-dire le père de son peuple, le protecteur de votre Église, le modèle des mœurs publiques, le pacificateur plutôt que le vainqueur des nations, l'arbitre plus que la terreur de ses voisins ; et que l'Europe entière envie plus notre bonheur, et soit plus touchée de ses vertus, qu'elle ne soit jalouse de ses victoires et de ses conquêtes.

Exaucez des vœux si tendres et si justes, ô mon Dieu! et que ces faveurs temporelles soient pour nous un gage de celles que vous nous préparez dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

ORAISON FUNÈBRE

DE LOUIS LE GRAND, ROI DE FRANCE

PRONONCÉE

DANS LA SAINTE-CHAPELLE DE PARIS.

Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientia qui fuerunt ante me in Jerusalem... et agnovi quod in his quoque esset labor et afflictio spiritus.

Je suis devenu grand, j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem ; et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avoit que vanité et affliction d'esprit.

(Eccles., I, 16, 17.)

Dieu seul est grand, mes frères, et dans ces derniers moments surtout, où il préside à la mort des rois de la terre : plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paroît tout ce qu'il est : et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyoit être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'étoit que vanité et affliction d'esprit; et qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation sembloit le mettre au-dessus de l'homme!

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées : la

magnificence des éloges n'égale celle des évènements : les hommes ont tout dit, il y a longtemps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction ?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois ; plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui que tout étoit vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnoit : ses ennemis ont envié sa puissance ; les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté : ses sujets lui ont presque dressé des autels, et le prestige qui se formoit autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu ! de la crainte de votre nom : vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devoient gouverner vos peuples ; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'étoit pas assez ; il falloit encore qu'il fût marqué du caractère propre de vos élus : vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux, mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assure.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes frères, la vicissitude des choses humaines ? Sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre ? Nous avons vu toute la race royale presque éteinte : les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge : l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles : le roi,

qui avoit passé d'une minorité orageuse au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités, se relever encore plus grand de toutes ces pertes, et survivre à tant d'événements divers pour rendre gloire à Dieu et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses : le cœur se prête pour un moment au spectacle; l'attendrissement finit avec la représentation, et il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions que pour se jouer dans l'univers, et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui sans cela nous prêcheroit en vain ; racontons, non les merveilles d'un règne que les hommes ont déjà tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le roi qui nous est ôté. Rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires; montrons-le plus grand encore au lit de la mort qu'il ne l'étoit autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire. N'ôtons les louanges à la vanité que pour les rendre à la grâce. Et quoiqu'il ait été grand, et par l'éclat inouï de son règne, et par les sentiments héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Louis XIV du nom, roi de France et de Navarre, ne parlons de la gloire et de la grandeur de son règne que pour en montrer les écueils et le néant qu'il a connus, et de sa piété, que pour en proposer et immortaliser les exemples.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout ce qui fait la grandeur des rois sur la terre en fait aussi le danger. Les succès éclatants dans la guerre, la magnificence dans la paix, l'élévation des sentiments et la majesté dans la personne : voilà tout ce que la vanité peut faire souhaiter aux souverains ; et voilà aussi tout ce que la foi doit leur faire craindre.

Le roi, pour qui nous prions, passe, pour ainsi dire, du berceau sur le trône : il ne jouit point des avantages de la vie privée, toujours utile au souverain, parce qu'elle lui apprend à connoître les hommes, et que les hommes lui apprennent à se connoître lui-même.

Mais Dieu qui veille à l'enfance des rois, et qui, en formant leurs premières inclinations, semble former les destinées publiques, versa de bonne heure dans son âme ces grandes qualités qui suppléent aux instructions et que l'instruction toute seule ne donne pas toujours.

Les troubles d'une longue minorité étant calmés par les soins d'une régente vertueuse et d'un ministre habile, Louis, au sortir de ces nuages, commence à se montrer à ses peuples. La jeunesse, toujours plus aimable, ce semble, dans les princes ; cet air grand et auguste, qui tout seul annonçoit le souverain ; la tendresse perpétuelle de la nation pour ses rois, tout le rendit maître des cœurs ; et c'est alors qu'un prince est véritablement roi, quand l'amour des peuples, si j'ose parler ainsi, le proclame.

La France reprenoit alors cet état florissant qu'un nouveau règne semble toujours promettre aux empires. Les

dissensions civiles l'avoient plus aguerrie et purgée de mauvais citoyens qu'épuisée. Les grands, réunis au pied du trône, ne pensoient plus qu'à le soutenir. Les guerres étrangères, et qui n'étoient encore que de nation à nation, occupoient la valeur de ses sujets, sans accabler ses peuples. Heureuse si elle n'eût pas connu depuis toute sa puissance, et si, en ignorant combien il lui étoit aisé de conquérir, elle n'eût pas senti dans la suite tout ce qu'elle pouvoit perdre!

Le mariage de l'infante d'Espagne avec Louis venoit de suspendre les anciennes jalousies, que le voisinage, la valeur, la puissance formoient entre les deux nations. Les Pyrénées, qui les avoient vues tant de fois se disputer la victoire, les virent mener en triomphe, sur les mêmes lieux, les gages augustes de la paix. Le lit nuptial fut, pour ainsi dire, dressé sur le champ fameux de tant de batailles. On y célébroit, sans le savoir, la naissance future d'un souverain, que ce mariage devoit un jour donner à l'Espagne. Mais ce grand jour, qui enfanta depuis la réunion des deux empires, ne put encore réunir les cœurs.

La régente ne survécut pas longtemps à la joie d'une cérémonie qui fut le fruit de sa sagesse, l'objet fixe de ses désirs, et qui couronna sa glorieuse administration. Le grand ministre qui l'avoit aidée à soutenir le poids des affaires, et qui avoit su sauver la France malgré la France conjurée contre lui, avoit vu peu auparavant expirer avec lui une autorité que la France ne souffrit jamais sans jalousie entre les mains d'un étranger, mais que les orages avoient affermie.

Louis se trouva seul, jeune, paisible, absolu, puissant, à la tête d'une nation belliqueuse; maître du cœur de ses

sujets et du plus florissant royaume du monde; avide de gloire, environné des vieux chefs, dont les exploits passés sembloient lui reprocher le repos où il les laissoit encore. Qu'il est difficile, quand on peut tout, de se défier qu'on peut aussi trop entreprendre!

Les succès justifient bientôt nos entreprises. La Flandre est d'abord revendiquée comme le patrimoine de Thérèse: et tandis que les manifestes éclaircissent notre droit, nos victoires le decident.

La Hollande, ce boulevard que nous avions élevé nous-mêmes contre l'Espagne, tombe sous nos coups: ses villes, devant lesquelles l'intrépidité espagnole avoit tant de fois échoué, n'ont plus de mur à l'épreuve de la bravoure françoise, et Louis est sur le point de renverser en une campagne l'ouvrage lent et pénible de la valeur et de la politique d'un siècle entier.

Déjà le feu de la guerre s'allume dans toute l'Europe: le nombre de nos victoires augmente celui de nos ennemis; et plus nos ennemis augmentent, plus nos victoires se multiplient. L'Escaut, le Rhin, le Pô, le Ther n'opposent qu'une foible digue à la rapidité de nos conquêtes. Toute l'Europe se ligue, et ses forces réunies ne servent qu'à montrer la supériorité des nôtres; les mauvais succès irritent nos ennemis, sans les désarmer; leurs défaites, qui doivent finir la guerre, l'éternisent; tant de sang déjà répandu nourrit les haines, loin de les éteindre; les traités de paix ne sont que comme l'appareil d'une nouvelle guerre. Munster, Nimègue, Riswick, où toute la sagesse de l'Europe assemblée promettoit de si beaux jours, ne forment que des éclairs qui annoncent de nouveaux orages: les situations changent, et nos prospérités continuent. La monarchie n'avoit pas encore vu des jours si brillants:

elle s'étoit relevée autrefois de ses malheurs, elle a pensé périr et écrouler[1] sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne sembloit pas même suffire à nos triomphes. La mer encore gémissoit sous le nombre et sous la grandeur énorme de nos navires. Nos flottes, qui suffisoient à peine sous les derniers règnes pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des pirates, portoient partout au loin la terreur et la victoire. Les ennemis, attaqués jusque dans leurs ports, avoient paru céder à l'étendard de la France l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les îles du nouveau monde, avoient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes, et l'Afrique même, encore fière d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes la valeur de saint Louis et toute la puissance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'asile sous ses remparts foudroyés, avoit été obligée de venir s'humilier, et d'en chercher un au pied du trône de Louis.

Nous nous élevions de tant de prospérités, et nous ne savions pas que l'orgueil des empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de Louis dans la guerre. Jamais la France n'avoit mis sur pied des armées si formidables ; jamais l'art militaire, c'est-à-dire l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avoit été poussé si loin ; jamais tant de généraux fameux, et pour ne parler que de ces premiers temps, un Condé, dont le premier coup d'œil décidoit toujours de la victoire ; un Turenne, qui, plus tardif en apparence, n'en étoit que plus sûr du succès ; un Créqui, plus grand le jour de sa défaite que dans les jours de ses triomphes ; un Luxembourg,

1. Cet emploi du neutre pour le réfléchi est tout à fait insolite. L'ellipse du pronom personnel ne peut s'admettre qu'avec les verbes *faire* et *laisser*.

qui sembloit se jouer de la victoire, et tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Guesclins et les Dunois de notre siècle!

Mais, hélas! triste souvenir de nos victoires, que nous rappelez-vous? Monuments superbes élevés au milieu de nos places publiques, pour en immortaliser la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux, lorsqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Israélites, ce que signifient vos masses pompeuses et énormes? *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes... : Quid sibi volunt isti lapides?* (Jos., IV, 6.) Vous leur rappellerez un siècle entier d'horreur et de carnage : l'élite de la noblesse françoise précipitée dans le tombeau; tant de maisons anciennes éteintes; tant de mères point consolées, qui pleurent encore sur leurs enfants; nos campagnes désertes, et au lieu des trésors qu'elles renferment dans leur sein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des laboureurs forcés de les négliger; nos villes désolées; nos peuples épuisés; les arts à la fin sans émulation; le commerce languissant : vous leur rappellerez nos pertes, plutôt que nos conquêtes : *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?* Vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés; tant de dissolutions capables d'attirer la colère du ciel sur les plus justes entreprises; le feu, le sang, le blasphème, l'abomination, et toutes les horreurs qu'enfante la guerre : vous leur rappellerez nos crimes plutôt que nos victoires : *Quando interrogaverint vos filii vestri, dicentes : Quid sibi volunt isti lapides?*

O fléau de Dieu! ô guerre! cesserez-vous enfin de ravager l'héritage de Jésus-Christ? O glaive du Seigneur! levé depuis longtemps sur les peuples et sur les

nations, ne vous reposerez-vous pas encore? *O mucro Domini! usquequo non quiesces?* (JÉREM., XLVII, 6.) Vos vengeances, ô mon Dieu! ne sont-elles pas encore accomplies? N'auriez-vous encore donné qu'une fausse paix à la terre? L'innocence de l'auguste enfant que vous venez d'établir sur la nation ne désarme-t-elle pas votre bras, plus que nos iniquités ne l'irritent? Regardez-le du haut du ciel, et n'exercez plus sur nous des châtiments qui n'ont servi jusqu'ici qu'à multiplier nos crimes : *O mucro Domini! usquequo non quiesces? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, et sile.*

Un si long cours de prospérités inouïes, qui devoit un jour nous coûter si cher, éleva bientôt le royaume à un point de gloire et de magnificence où les siècles passés ne l'avoient pas encore vu. La France devint comme le spectacle pompeux de toute l'Europe. Que de maisons royales s'élevèrent, demeure superbe de Louis, où toutes les merveilles de l'Asie et de l'Italie rassemblées sembloient venir rendre hommage à sa grandeur! Paris, comme Rome triomphante, s'embellissoit des dépouilles des nations. La cour, à l'exemple du souverain, plus brillante et plus magnifique que jamais, se piqua d'effacer l'éclat des cours étrangères. La ville, l'imitatrice éternelle de la cour, en copia le faste. Les provinces à l'envi marchèrent de loin sur les traces de la ville. La simplicité des anciennes mœurs changea : il ne resta plus de vestiges de la modestie de nos pères que dans leurs vieux et respectables portraits, qui en ornant les murs de nos palais nous en reprochoient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurseur de l'indigence, en corrompant les mœurs, tarit la source de nos biens; la misère même, qu'il avoit enfantée, ne put le modérer : la perpétuelle inconstance

des ornements fut un des attributs de la nation; la bizarrerie devint un goût; nos voisins mêmes, à qui notre faste nous rendoit si odieux, ne laissèrent pas d'en venir chercher chez nous le modèle: et, après les avoir épuisés par nos victoires, nous sûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant chaque jour embellissoit le règne de Louis. La navigation, plus florissante que sous tous les règnes précédents, étendit notre commerce dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un et de l'autre hémisphère pour prendre des points fixes et en perfectionner les connoissances. Un édifice célèbre[1] s'éleva hors de nos murs, où, en observant le cours des astres et toute la magnificence des cieux, on marque au pilote des routes certaines sur la vaste étendue de l'Océan, et on apprend au philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'Auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces secours, nous apportoient tous les ans, comme celles de Salomon, les richesses du nouveau monde. Hélas! ces nations insulaires et simples nous envoyoient leur or et leur argent, et nous leur portions peut-être en échange, au lieu de la foi, nos déréglements et nos vices.

Le commerce, si étendu au dehors, fut facilité au dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivières, malgré les terres et les collines qui les séparoient, virent réunir leurs eaux, et porter au pied des murs de la capitale le tribut et les richesses diverses de chaque province. Les deux mers qui entourent et qui enrichissent ce vaste royaume se donnèrent, pour ainsi

1. L'Observatoire.

dire, la main; et un canal miraculeux par la hardiesse et les travaux incompréhensibles de l'entreprise rapprocha ce que la nature avoit séparé par des espaces immenses.

Il étoit réservé à Louis d'achever ce que les siècles précédents de la monarchie n'auroient même osé souhaiter : c'étoit le règne des prodiges; nos pères ne les avoient pas même imaginés, et nos neveux n'en verront jamais de semblables; mais, plus heureux que nous, ils verront peut-être le règne de la paix, de la frugalité et de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire, plutôt que de l'acheter au prix des vices et des malheurs où elle nous a précipités!

Il est vrai que les soins de Louis pour augmenter l'éclat et le bon ordre du royaume ne se proposoient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les nations, et qui rassemble le choix comme le rebut de nos provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitants si différents de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un seul homme. La police y ôta au crime la sûreté que la confusion et la multitude lui avoient jusque-là donnée. Au milieu de ce chaos régnèrent l'ordre et la paix; et dans ce concours innombrable d'hommes si inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du magistrat.

Le royaume entier changea de face comme la capitale : la justice eut des lois fixes, et le bon droit ne dépendit plus, ou du caprice du juge, ou du crédit de la partie; des règlements utiles, et qui deviendront la jurisprudence de tous les règnes à venir, furent publiés; l'étude du droit françois et du droit public se ranima; des sénateurs célèbres, et dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes qui embelliront l'histoire de la magistrature, ornèrent nos tribunaux; l'éloquence et la science

des lois et des maximes brillèrent dans le barreau, et la tribune du sénat principal devint aussi célèbre par la majesté des plaidoyers publics que l'avoit été sous les Hortense et sous les Cicéron celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences et les arts ne furent-ils pas portés! Vous en serez les monuments éternels, écoles fameuses rassemblées autour du trône, et qui en assurez plus l'éclat et la majesté que les soixante vaillants qui environnoient le trône de Salomon! (CANT., III, 7.) L'émulation y forma le goût: les récompenses augmentèrent l'émulation: le mérite, qui se multiplioit, multiplia les récompenses.

Quels hommes et quels ouvrages vois-je sortir à la fois de ces assemblées savantes : des Phidias, des Apelles, des Platons, des Sophocles, des Plautes, des Démosthènes, des Horaces; des hommes et des ouvrages au goût desquels le goût des âges futurs de la monarchie se rappellera toujours! Je vois revivre le siècle d'Auguste, et les temps les plus polis et les plus cultivés de la Grèce. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le règne de Louis, et que les époques des lettres y fussent aussi célèbres que celles des victoires.

La France a retenti longtemps de ces pompeux éloges, et nous nous sommes comme rassasiés là-dessus de nos propres louanges. Mais, le dirai-je ici? en ajoutant à la science, nous avons ajouté au travail et à la malice : les arts, en flattant la curiosité, ont enfanté la mollesse : le théâtre plus florissant, mais toujours le triste fruit de l'abondance, de l'oisiveté et de la corruption, ou a donné du ridicule au vice, sans corriger les mœurs, ou a corrompu les mœurs en rendant le vice plus aimable : la poésie, en nous rappelant tout le sel et tous les agréments des

anciens, nous en a rappelé les séductions et la licence; la philosophie a paru perdre du côté de la simplicité de la loi ce qu'elle acquéroit de plus sur les connoissances de la nature: l'éloquence, toujours flatteuse dans les monarchies, s'est affadie par des adulations dangereuses aux meilleurs princes; enfin la science même de la religion, plus exacte et plus approfondie, et d'où devoient naître la paix et la vérité, a dégénéré en vaines subtilités et éternisé les disputes. O siècle si vanté! *votre ignominie s'est donc multipliée avec votre gloire!* (Osée, IV, 7.) Mais la gloire appartenoit à Louis, et l'abus qu'on en a fait a été notre seul ouvrage. Ainsi éclatoit au loin la grandeur et la réputation de la France, tandis qu'au dedans elle s'affoiblissoit par ses propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des empires se trouvoit réuni autour de Louis: des ministres sages et habiles, ressource des peuples et des rois; nos frontières reculées, et qui sembloient éloigner de nous la guerre pour toujours; des forteresses inaccessibles élevées de toutes parts, et qui paroissoient plus destinées à menacer les États voisins qu'à mettre nos États à couvert; l'Espagne forcée de nous céder, par un acte solennel, la préséance qu'elle nous avoit jusque-là disputée; Rome même désavouer, par un monument public, le droit des gens violé, et l'outrage fait à une couronne de qui elle tient sa splendeur et la vaste étendue de son patrimoine; enfin le souverain lui-même d'une république florissante descendre de son trône, d'où ses prédécesseurs n'étoient pas encore descendus, quitter ses citoyens et sa patrie, et venir mettre les marques fastueuses de sa dignité aux pieds de Louis, pour fléchir sa clémence.

Grands événements qui nous attiroient la jalousie bien plus que l'admiration de l'Europe! et des événements qui font tant de jaloux peuvent bien embellir l'histoire d'un règne, mais ils n'assurent jamais le bonheur d'un État.

Que manquoit-il, dans ces temps heureux, à la gloire de Louis? Arbitre de la paix et de la guerre; maître de l'Europe; formant presque avec la même autorité les décisions des cours étrangères que celles de ses propres conseils; trouvant dans l'amour de ses sujets des ressources qui, en tarissant leurs biens, ne pouvoient épuiser leur zèle: conservant sur les princes issus de son sang, signalés par mille victoires, un pouvoir aussi absolu que sur le reste de ses sujets: voyant autour de son trône les enfants de ses enfants; le père d'une nombreuse postérité: le patriarche, pour ainsi dire, de la famille royale, et élevant tout à la fois, sous ses yeux, les successeurs des trois règnes suivants : jamais la succession royale n'avoit paru plus affermie: nous voyions croître au pied du trône les rois de nos enfants et de nos neveux. Hélas! à peine en reste-t-il un pour nous-mêmes; et il n'est demeuré qu'une étincelle dans Israël. Mais ne hâtons pas ces tristes images que la constance de Louis doit nous ramener dans la suite de ce discours.

Que ces jours de deuil paroissoient loin de nous, en ce jour brillant où nous donnions des rois à nos voisins; et où l'Espagne même, qui avoit ébranlé tant de fois l'empire françois, et qui depuis si longtemps usurpoit une de nos couronnes, vint mettre toutes les siennes sur la tête d'un des petits-fils de Louis!

Ce fut ce grand jour qu'il parut comme un nouveau Charlemagne, établissant ses enfants souverains dans l'Europe; voyant son trône environné de rois sortis de son

sang : réunissant encore une fois sous la race auguste des Francs les peuples et les nations ; faisant mouvoir du fond de son palais les ressorts de tant de royaumes et devenu le centre et le lien de deux vastes monarchies dont les intérêts avoient semblé jusque-là aussi incompatibles que les humeurs.

Jour mémorable ! il est vrai, vous ne serez écrit sur nos fastes qu'avec le sang de tant de François que vous avez fait verser : les malheurs que vous prépariez nous ont rendu cette gloire triste et amère ; vos dons éclatants, en flattant notre vanité, ont humilié et pensé renverser notre puissance. L'Espagne ennemie n'avoit pu nous nuire, l'Espagne alliée nous a accablés : nos disgrâces seront éternellement gravées autour de la couronne qu'elle a mise sur la tête d'un de nos princes. Mais, si la Castille a vu notre joie modérée par nos pertes, elle ne verra jamais notre estime pour sa valeur et sa fidélité, et notre reconnoissance pour son choix, affoiblie.

J'avoue, mes frères, que la gloire des événements, qui embellit un règne, est souvent étrangère au souverain : les rois ne sont grands que par les vertus qui leur sont propres ; leurs succès les plus éclatants peuvent ne couvrir que des qualités fort obscures, et prouver qu'ils sont bien servis plutôt que dignes de commander.

Mais ici nous ne craignons pas de dépouiller Louis de tout cet éclat qui l'environnoit, et de vous le montrer lui-même. Quelle sagesse et quel usage des affaires ! l'Europe redoutoit la supériorité de ses conseils autant que celle de ses armes ; ses ministres étudioient sous lui l'art de gouverner : sa longue expérience mûrissoit leur jeunesse et assuroit leurs lumières ; les négociations, conduites par l'habileté, réussissoient toujours par le secret. Quel bon-

heur la réputation seule du gouvernement ne promettoit-elle pas à la France, si nous eussions su nous contenter de la gloire et de la sagesse! Tous les rois voisins, qui en naissant avoient trouvé Louis déjà vieilli sur le trône, se fussent regardés comme les enfants et les pupilles d'un si grand roi; il n'eût pas été leur vainqueur, *mais il étoit assez grand pour mépriser les triomphes*,[1] et il eût été leur tuteur et leur père.

De ce fonds de sagesse sortoit la majesté répandue sur sa personne : la vie la plus privée ne le vit jamais un moment oublier la gravité et les bienséances de la dignité royale; jamais roi ne sut mieux que lui soutenir le caractère majestueux de la souveraineté. Quelle grandeur quand les ministres des rois venoient au pied de son trône! quelle précision dans ses paroles! quelle majesté dans ses réponses! Nous les recueillions comme les maximes de la sagesse, jaloux que son silence nous dérobât trop souvent des trésors qui étoient à nous, et, s'il m'est permis de le dire, qu'il ménageât trop ses paroles à des sujets qui lui prodiguoient leur sang et leur tendresse.

Cependant, vous le savez, cette majesté n'avoit rien de farouche : un abord charmant, quand il vouloit se laisser approcher : un art d'assaisonner les grâces, qui touchoit plus que les grâces mêmes; une politesse de discours qui trouvoit toujours à placer ce qu'on aimoit le plus à entendre. Nous en sortions transportés et nous regrettions des moments que sa solitude et ses occupations rendoient tous les jours plus rares. Nation fidèle, nous aimons de tout temps à voir nos rois, et les rois gagnent toujours à se montrer à une nation qui les aime.

1. Jam Cæsar tantus erat, ut posset triumphos contemnere (FLOR.).

Et quel roi y auroit plus gagné que Louis? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens et illustres sujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous ce n'étoit plus ce grand roi, la terreur de l'Europe, et dont nos yeux pouvoient à peine soutenir la majesté: c'étoit un maître humain, facile, bienfaisant, affable : l'éclat qui l'environnoit le déroboit à nos regards; nous ne voyions que sa gloire, et vous voyiez toutes ses vertus.[1]

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité; qualités si essentielles aux rois, et si rares pourtant même parmi les autres hommes; un ami fidèle; un époux, malgré les foiblesses qui partagèrent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérèse; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagements, et renouant par l'estime un lien affoibli par les passions; un père tendre, plus grand dans cette histoire domestique, qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événements éclatants de son règne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

Mais ces vertus humaines, que sont-elles devant Dieu quand la piété ne les a pas sanctifiées? hélas! le vain sujet souvent des louanges des hommes et des vengeances du Seigneur. Mais cette gloire si célébrée, et qui a fait tant de jaloux ou de flatteurs, à quoi mène-t-elle pour l'éternité, si l'on ne l'a pas rendue à celui à qui seul la gloire est due? à un jugement plus rigoureux, et par l'ambition qui toujours y conduit, et par l'orgueil qu'elle inspire. Destinée terrible, et toujours à craindre pour les plus grands rois surtout, vous n'augmenterez pas le deuil de nos prières et vous ne troublerez pas la paix des offrandes saintes qui

1. Quelle fine critique de la pompe trop orientale dont s'entourait le grand roi!

reposent sur l'autel, et qui vont solliciter pour Louis le Père des miséricordes.

Il connut le néant de la gloire humaine : *Et agnovit quod in his quoque esset labor et afflictio spiritus* ; et il fut encore plus grand par une foi humble et par une piété sincère que par l'éclat de sa puissance et de ses victoires.

DEUXIÈME PARTIE.

L'onction sainte répandue sur les rois consacre leur caractère et ne sanctifie pas toujours leur personne : l'étendue de leurs devoirs répond à celle de leur puissance ; le sceptre est plutôt le titre de leurs soins et de leur servitude que de leur autorité ; ils ne sont rois que pour être les pères et les pasteurs des peuples ; ils ne sont pas nés pour eux seuls, et les vertus privées, qui assurent le salut du sujet toutes seules, se tourneroient en vices pour le souverain.

C'est à la sublimité de ces idées primitives que l'Écriture rappelle l'éloge d'un des plus saints rois de Juda. Il conserva son cœur fidèle à Dieu : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius* (Eccli., xlix, 3, 4) ; c'est le devoir essentiel de l'homme. Il renversa les abominations de l'impiété et tous les monuments de l'erreur : *Tulit abominationes impietatis* ; c'est le zèle du souverain. Il affermit la piété dans les jours de péché et de malice, en l'honorant de ses faveurs et de sa confiance : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem* ; et c'est l'exemple que doit à ses sujets celui qui en est le pasteur et le père.

Louis porta[1] en naissant un fonds de religion et de

1. Pour *apporta*.

crainte de Dieu, que les égarements mêmes de l'âge ne purent jamais effacer. Le sang de saint Louis et de tant de rois chrétiens qui couloit dans ses veines; le souvenir encore tout récent d'un père juste, les exemples d'une mère pieuse; les instructions du prélat irrépréhensible qui présidoit à son éducation; d'heureuses inclinations, encore plus sûres que les instructions et les exemples; tout paroissoit le destiner à la vertu comme au trône.

Mais, hélas! qu'est-ce que la jeunesse des rois? une saison périlleuse où les passions commencent à jouir de la même autorité que le souverain, et à monter avec lui sur le trône. Et que pouvoit attendre Louis, surtout dans ce premier âge? l'homme le mieux fait de sa cour; tout brillant d'agréments et de gloire; maître de tout vouloir et ne voulant rien en vain; voyant naître tous les jours sous ses pas des plaisirs nouveaux qui attendoient à peine ses désirs; ne rencontrant autour de lui que des regards toujours trop instruits à plaire, et qui paroissoient tous réunis et conjurés pour plaire à lui seul; environné d'apologistes des passions qui souffloient encore le feu de la volupté et qui cherchoient à effacer ses premières impressions de vertu en donnant des titres d'honneur à la licence; au milieu d'une cour polie où la mollesse et le plaisir ont trouvé de tout temps le secret de s'allier et même d'aller de pair avec la valeur et le courage; et enfin dans un siècle où le sexe, peu content d'oublier sa propre pudeur, semble même défier ce qui peut en rester encore dans ceux à qui il veut plaire.

Et cependant de l'exemple du prince, quel déluge de maux dans le peuple! Ses mœurs forment bientôt les mœurs publiques; l'imitation, toujours sûre de plaire et d'attirer des grâces, réconcilie l'ambition avec la volupté; les plai-

sirs, d'ordinaire gênés par les vues de la fortune, en facilitent les avenues et en deviennent la plus sûre route ; des écrivains profanes vendent leur plume à l'iniquité, et chantent des passions que le respect tout seul auroit dû ensevelir dans un éternel silence ; de nouveaux spectacles s'élèvent pour en faire des leçons publiques : tout devient la passion du souverain.

O rois des peuples, dit l'Esprit de Dieu ; vous qui, assis sur votre trône, voyez avec tant de complaisance à vos pieds la multitude des nations, c'est à vous que j'adresse ces paroles : *Ad vos, o reges! sunt hi sermones mei* (SAP., VI, 3, 4, 5, 10). Souvenez-vous que la puissance vous a été donnée d'en haut : que l'usage en doit être saint, comme l'origine en est sainte : qu'un jugement très-dur est préparé à ceux qui sont établis pour commander aux autres, et qu'à l'étendue de l'autorité l'abondance du châtiment est presque toujours réservée.

Mais ici les miséricordes éternelles préparées à Louis commencent à se manifester. Dieu le prépare de loin à la vertu, en armant les premiers traits de son autorité contre les vices. L'usage barbare des duels, ancien reste de la férocité de nos premiers conquérants, que la religion, et la politesse qu'elle met dans les mœurs, n'avoit pu depuis modérer ; que tant de rois avoient vainement condamné, et qui avoit coûté tant de sang à la nation, fut aboli ; et Louis consacra le commencement de son règne par une action qui assure le repos et la tranquillité de tous les règnes à venir.

Oui, mes frères, dans le temps même que Louis paroissoit encore loin du Seigneur, le Seigneur étoit déjà près de lui : les passions mêmes qui blessent son cœur respectent sa foi. Quelle horreur pour ce genre d'hommes

qui ne goûtent qu'à demi le plaisir, s'il n'est assaisonné d'impiété, et qui paroissent ne se souvenir de Dieu que pour le mettre dans leurs affreuses débauches! L'impie étoit proscrit, dès là qu'il étoit connu; la naissance et les services, loin d'assurer l'impunité à l'irréligion, en rendoient le châtiment plus éclatant: les agréments mêmes de l'esprit, séduction dont on a tant de peine à se défendre, n'en avoient plus pour lui, dès qu'il y voyoit luire une étincelle d'incrédulité. Il ne connoissoit point de mérite dans l'homme qui ne connoît point de Dieu; et l'impie, qui dit anathème au ciel, devenoit à l'instant pour lui l'anathème de la terre.

Ainsi se préparoit l'ouvrage de la sanctification de Louis. Mais sortons de ces temps de ténèbres, si inévitables aux rois, et si ordinaires aux autres hommes: périssent et soient à jamais effacés de notre souvenir ces jours qu'il a effacés par ses larmes et par sa piété, et que le Seigneur a sans doute oubliés! Les premières années de la jeunesse des souverains, comme les commencements de leur naissance, se ressemblent presque toutes: *Nemo enim ex regibus habuit aliud nativitatis initium* (SAP., VII, 5). Mais, si Louis les a suivis dans ces premières voies des passions, où sont les rois qui aient marché depuis avec autant de grandeur et de fidélité que lui dans les voies de la grâce? où sont même ceux de ses sujets qui vivoient sous ses yeux, et que leur rang rapprochoit du trône? Hélas! imitateurs la plupart, pour ne pas dire coupables adulateurs de ses foiblesses, ils ont peut-être fini par censurer sa vertu.

Et quelle vertu! uniforme, tendre, constante. On ne vit point en lui de ces inégalités de piété si inséparables de l'inconstance des hommes, que l'uniformité toute seule

lasse; que l'ennui du vice attire souvent tout seul à la nouveauté de la vertu; pour qui l'usage de la vertu redevient bientôt un nouvel attrait favorable au vice; et qui, en repassant sans cesse du vice à la vertu, cherchent plus à soulager leur inconstance qu'à fixer leur infidélité.

Dès la première démarche que Louis eut faite dans la voie de Dieu, il y marcha toujours d'un pas égal et majestueux. Un jour instruisoit l'autre jour; et une nuit donnoit des leçons semblables à l'autre nuit. L'histoire de sa piété est l'histoire d'une de ses journées; et hors les événements inattendus, qui montroient en lui de nouvelles vertus, la vertu du premier jour fut celle du reste de sa vie.

Soins immenses du gouvernement, dont il portoit presque tout seul le poids, vous n'interrompîtes jamais l'exactitude de ses devoirs religieux; jamais la vie de la cour, toujours inégale parce qu'elle est oiseuse, ne dérangea la respectable uniformité de sa conduite; et dans un lieu où le caprice et le loisir sont si ingénieux à varier les jours et les moments, Louis seul étoit le point fixe où tous les jours et tous les moments se trouvoient les mêmes : vertu rare, dans les princes surtout, que rien ne contraint, et en qui l'inconstance de l'imagination est sans cesse réveillée par le choix et la multiplicité des ressources.

La piété et la bonne foi des dispositions répondoient à l'exactitude des devoirs. Quelle profonde religion au pied des autels! Avec quel respect venoit-il courber devant la gloire du sanctuaire cette tête qui portoit, pour ainsi dire, l'univers, et que l'âge, la majesté, les victoires rendoient encore moins auguste que la piété! Quelle terreur en approchant des mystères saints et de cette viande céleste qui fait les délices des rois! Quelle attention à la parole de vie! et malgré les dégoûts et les censures d'une cour

éclairée et difficile, quel respect pour la sainte liberté du ministère et pour les défauts mêmes du ministre! *Il nous en a dit assez pour nous corriger*, répondoit-il à ceux de sa cour qui paroissoient mécontents de l'instruction. Quelle tendresse de conscience! quelle horreur pour les plus légères transgressions! Tout le bien qui lui fut montré, il l'aima; et s'il n'accomplit pas toute justice, c'est qu'elle ne lui fut pas toute connue. C'est la destinée des meilleurs rois; c'est le malheur du rang, plutôt que le vice de la personne.

Mais l'épreuve la moins équivoque d'une vertu solide, c'est l'adversité. Et quels coups, ô mon Dieu! ne prépariez-vous pas à sa constance! Ce grand roi, que la victoire avoit suivi dès le berceau, qui comptoit ses prospérités par les jours de son règne: ce roi dont les entreprises toutes seules annonçoient toujours le succès, et qui, jusque-là, n'ayant jamais trouvé d'obstacle, n'avoit eu qu'à se défier de ses propres désirs; ce roi dont tant d'éloges et de trophées publics avoient immortalisé les conquêtes, et qui n'avoit jamais eu à craindre que les écueils qui naissent du sein même de la louange et de la gloire; ce roi, si longtemps maître des événements, les voit, par une révolution subite, tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place: ils n'ont qu'à se montrer, la victoire se montre avec eux: leurs propres succès les étonnent: la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp; le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute; la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs: tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtre à nos défaites; le peuple est consterné; la capitale est menacée; la misère et la mortalité semblent se joindre aux ennemis: tous les

maux paroissent réunis sur nous; et Dieu, qui nous en préparoit les ressources, ne nous les montroit pas encore; Denain et Landrecies étoient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause étoit juste; mais l'avoit-elle toujours été? et que sais-je si nos dernières défaites n'expioient pas l'équité douteuse ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires?

Louis le reconnut, il le dit : *J'avois autrefois entrepris la guerre légèrement, et Dieu avoit semblé me favoriser : je la fais pour soutenir les droits légitimes de mon petit-fils à la couronne d'Espagne, et il m'abandonne : il me préparoit cette punition que j'ai méritée.* Il s'humilia sous la main qui s'appesantissoit sur lui; sa foi ôta même à ses malheurs la nouvelle amertume que le long usage des prospérités leur donne toujours: sa grande âme ne parut point émue : au milieu de la tristesse et de l'abattement de la cour, la sérénité seule de son auguste front rassuroit les frayeurs publiques. Il regarda les châtiments du ciel comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ses faveurs passées; il répara par la plénitude de sa soumission ce qui pouvoit avoir manqué autrefois à sa reconnoissance. Il s'étoit peut-être attribué la gloire des événements: Dieu la lui ôte, pour lui donner celle de la soumission et de la constance.

Mais le temps des épreuves n'est pas encore fini. Vous l'avez frappé dans son peuple, ô mon Dieu! comme David : vous le frappez encore, comme lui, dans ses enfants : il vous avoit sacrifié sa gloire, et vous voulez encore le sacrifice de sa tendresse.

Que vois-je ici? et quel spectacle attendrissant même pour nos neveux, quand ils en liront l'histoire! Dieu répand la désolation et la mort sur toute la famille royale. Que

de têtes augustes frappées! que d'appuis du trône renversés! Le jugement commence par le premier-né : sa bonté nous promettoit des jours heureux : et nous répandîmes ici nos prières et nos larmes sur ses cendres chères et augustes. Mais il nous restoit encore de quoi nous consoler. Elles n'étoient pas encore essuyées, nos larmes; et une princesse aimable,[1] qui délassoit Louis des soins de la royauté, est enlevée dans la plus belle saison de son âge aux charmes de la vie, à l'espérance d'une couronne, et à la tendresse des peuples, qu'elle commençoit à regarder et à aimer comme ses sujets. Vos vengeances, ô mon Dieu! se préparent encore de nouvelles victimes: ses derniers soupirs soufflent la douleur et la mort dans le cœur de son royal époux.[2] Les cendres du jeune prince se hâtent de s'unir à celles de son épouse; il ne lui survit que les moments rapides qu'il faut pour sentir qu'il l'a perdue; et nous perdons avec lui les espérances de sagesse et de piété qui devoient faire revivre le règne des meilleurs rois, et les anciens jours de paix et d'innocence.

Arrêtez, grand Dieu! montrerez-vous encore votre colère et votre puissance contre l'enfant qui vient de naître? voulez-vous tarir la source de la race royale? et le sang de Charlemagne et de saint Louis, qui ont tant combattu pour la gloire de votre nom, est-il devenu pour vous comme le sang d'Achab et de tant de rois impies dont vous exterminiez toute la postérité?

Le glaive est encore levé, mes frères; Dieu est sourd à nos larmes, à la tendresse et à la piété de Louis. Cette fleur naissante, et dont les premiers jours étoient si bril-

1. Adélaïde de Savoie.

2. Le duc de Bourgogne.

lants, est moissonnée;[1] et si la cruelle mort se contente de menacer celui qui est encore attaché à la mamelle,[2] ce reste précieux que Dieu vouloit nous sauver de tant de pertes, ce n'est que pour finir cette triste et sanglante scène par nous enlever le seul des trois princes[3] qui nous restoit encore pour présider à son enfance, et le conduire ou l'affermir sur le trône.

Au milieu des débris lugubres de son auguste maison, Louis demeure ferme dans la foi. Dieu souffle sur sa nombreuse postérité,[4] et en un instant elle est effacée comme les caractères tracés sur le sable. De tous les princes qui l'environnoient, et qui formoient comme la gloire et les rayons de sa couronne, il ne reste qu'une foible étincelle, sur le point même alors de s'éteindre. Mais le fonds de sa foi ne peut être épuisé par ses malheurs : il espère, comme Abraham, que le seul enfant de la promesse ne périra point : il adore celui qui dispose des sceptres et des couronnes, et voit peut-être dans ces pertes domestiques la miséricorde qui expie et qui achève d'effacer du livre des justices du Seigneur ses anciennes passions étrangères.

Louis conserva donc à Dieu un cœur fidèle : *Gubernavit ad Dominum cor ipsius*; et c'est là le devoir essentiel de l'homme. Mais jusqu'où ne porta-t-il point son zèle pour l'Église, cette vertu des souverains, qui n'ont reçu le glaive et la puissance que pour être les appuis des autels et les défenseurs de sa doctrine? *Tulit abominationes impietatis.*

Ici les événements parlent pour moi; et les plaintes sédi-

1. Mort du duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV, arrivée encore peu de jours après.

2. Le roi Louis XV fut alors à l'extrémité.

3. Mort du duc de Berry, oncle du roi Louis XV.

4. Renouard imprime : « Dieu souffle sa nombreuse postérité. »

tieuses de l'hérésie chassée du royaume, qui ont si longtemps retenti dans toute l'Europe; et les clameurs des faux prophètes dispersés, qui sonnoient partout, à l'exemple de leurs pères, le signal de la guerre et de la vengeance contre Louis, ont fait avant nous l'éloge de son zèle.

Spécieuse raison d'État, en vain vous opposâtes à Louis les vues timides de la sagesse humaine : le corps de la monarchie affoibli par l'évasion de tant de citoyens; le cours du commerce ralenti, ou par la privation de leur industrie, ou par le transport furtif de leurs richesses; les nations voisines, protectrices de l'hérésie, prêtes à s'armer pour la défendre. Les périls fortifient son zèle : l'œuvre de Dieu ne craint point les hommes; il croit même affermir son trône en renversant celui de l'erreur; les temples profanes sont détruits, les chaires de séduction abattues, les prophètes de mensonge arrachés des troupeaux qu'ils séduisoient, les assemblées étrangères réunies à l'assemblée des fidèles. Le mur de séparation est ôté : nos frères viennent retrouver au pied de nos autels, avec les tombeaux de leurs ancêtres, les titres domestiques de la foi dont ils avoient dégénéré; le temps, la grâce, l'instruction achèvent peu à peu un changement dont la force n'obtient jamais que les apparences; et l'erreur, qui née en France sembloit y avoir jeté des racines éternelles; et cette zizanie, qui tant de fois avoit pensé étouffer parmi nous le bon grain; et l'hérésie, depuis si longtemps redoutable au trône, par la force de ses places, par la foiblesse des règnes précédents forcés à la tolérer, par un déluge de sang françois qu'elle avoit fait verser, par le nombre de ses partisans et par la science orgueilleuse de ses docteurs, par l'appui de tant de nations et même par l'ancien souvenir et l'injustice de cette journée sanglante qui devroit

être effacée de nos annales, que la piété et l'humanité désavoueront toujours, et qui, en voulant l'écraser sous un de nos derniers rois, ranima sa force et sa fureur, et fit, si je l'ose dire, de son sang la semence de nouveaux disciples : l'hérésie, à l'abri de tant de remparts, tombe au premier coup que Louis lui porte, disparoît, et est réduite ou à se cacher dans les ténèbres d'où elle étoit sortie, ou à passer les mers, et à porter avec ses faux dieux sa rage et son amertume dans les contrées étrangères.

Heureuse si la soumission eût précédé les châtiments ; si, au lieu de céder à l'autorité, elle n'eût cédé qu'à la vérité ; et si ses sectateurs, contents la plupart d'obéir en apparence au souverain, n'eussent tiré d'autre avantage du zèle de Louis que de laisser à leurs enfants et à leurs neveux le bonheur d'obéir aujourd'hui à l'Église ! Mais enfin la France, à la gloire éternelle de Louis, est purgée de ce scandale ; la contagion ne se perpétue plus dans les familles ; il n'y a plus parmi nous qu'un bercail et un pasteur ; et si la crainte fit alors des hypocrites, l'instruction a fait depuis, de ceux qui sont venus après eux, de véritables fidèles.

Aussi sous quelque couleur que l'erreur cherchât à reparoître, elle réveilloit également le zèle et la piété de Louis. Vaines idées de perfection, qui, sous prétexte d'élever l'homme jusqu'à Dieu, le laissiez tout entier à lui-même, et lui faisiez de la pureté sublime de sa vertu la sûreté de son libertinage ! nouveau système d'oraison, si inconnu à la simplicité de la foi, et qui mettiez l'acquiescement oiseux et le fanatisme de vos prières à la place des devoirs et des violences de l'Évangile ! doctrine impie et ridicule, qui cherchiez à persuader en secret que la prière, qui seule nous obtient la grâce de surmonter les tentations,

nous donne elle-même le droit d'y succomber sans crime ! Louis eut horreur de vos blasphèmes ; il arma le zèle de l'Église contre les piéges mystérieux que vous tendiez à la piété; et le grand évêque[1] qui, pour démêler vos illusions, s'en étoit presque laissé éblouir, plus séduit par son amour pour la prière que par les fausses maximes qui en abusoient, se joignit à la voix unanime des pasteurs contre lui-même, laissa un exemple à l'épiscopat qui sauveroit à l'Église bien des scandales s'il étoit imité, et changea, par la candeur et la promptitude de sa soumission, les éclairs et les foudres de l'Église, qui le menaçoient, en une pluie abondante de grâces et de bénédictions pour lui : *Fulgura in pluviam fecit* (Ps. CXXXIV, 7).

Mais l'homme ennemi veille toujours pour semer des scandales dans le champ du Seigneur. La vérité a triomphé de l'hérésie et du fanatisme, mais la paix que nous attendions n'est point encore venue : *Exspectavimus pacem, et non erat bonum* (JÉRÉM., VIII, 15). Les mystères de la grâce, où l'orgueil de l'esprit humain a si souvent échoué, échauffent de nouveau les esprits; les pasteurs de l'Église, qui toujours unis entre eux ne devroient jamais prendre les armes que contre les ennemis du dehors, se divisent, comme s'ils avoient des intérêts et des espérances différentes;[2] les esprits s'aigrissent, les disputes s'animent; ce n'est partout que trouble et que confusion. Grand Dieu! à quoi aboutiront ces dissensions funestes? Un siècle entier de contestations ne devroit-il pas en avoir enfin ralenti la fureur? Les troupes des Philistins nous environnent; au lieu de nous réunir pour repousser les infidèles, c'est nous-mêmes qui leur fournissons

1. M. de Fénelon, archevêque de Cambrai.
2. Encore un accord à la façon des Latins, avec le dernier mot.

des prétextes spécieux d'insulter aux armées du Dieu vivant! Mais laissons une matière dont le seul récit ne peut qu'affliger les enfants de l'Église qui ont quelque amour pour cette mère commune des fidèles : il suffit à mon sujet de dire que Louis n'eut rien tant à cœur que de voir la concorde et l'union régner parmi les pasteurs; la foi maintenue dans la pureté; les fidèles point partagés entre Paul, Apollon, ou Céphas, mais uniquement attachés à Jésus-Christ et à son Église, et que c'étoit là constamment le but de toutes ses démarches. Dieu ne lui a pas donné la consolation, avant de mourir, de voir finir nos tristes dissensions; mais avec quelle douleur les voyoit-il se perpétuer dans son royaume! Les malheurs de l'État le trouvoient constant : les troubles de la religion flétrissoient son cœur, et effaçoient l'auguste sérénité de son visage; et dans le lit même de sa douleur et de sa mort, comme un autre Théodose mourant, les maux de l'Église l'occupoient plus, le touchoient plus que les horreurs de la mort dont il étoit environné : *Qui cum jam corpore solveretur, magis de statu Ecclesiarum quam de suis periculis angebatur* (S. Ambr., *in Orat. funeb. Theod.*).

Tout ce qui pouvoit avancer les intérêts de la religion devenoit un intérêt d'État pour lui. Avec quelle magnificence ouvroit-il son royaume et ses trésors à un roi et à une reine pieuse qui, pour avoir voulu faire remonter la foi sur le trône de leurs ancêtres, en avoient été eux-mêmes chassés![1] Une nation vaillante, mais aussi orageuse que la mer qui l'environne, et accoutumée à donner de semblables spectacles à l'Europe, s'ébranle, s'agite, se soulève et jette hors de son sein ces sacrés dépôts. Louis,

1. Le roi Jacques II et la reine sa femme, chassés d'Angleterre, et réfugiés en France.

seul de tous les souverains, que cet outrage intéressoit tous, court au-devant d'eux, les essuie du naufrage, offre un asile à la religion et à la royauté fugitives, s'arme pour venger la majesté des rois et la sainteté de la foi, foulées aux pieds en leurs personnes, attire sur ses États les fureurs d'une ligue redoutable, et les calamités d'une longue guerre qui n'a pensé finir qu'avec la monarchie : et s'il n'a pas eu la gloire de leur rendre leur couronne, il a eu le mérite d'exposer la sienne.

Mais si son zèle pour la défense de la foi sembloit croître et se ranimer avec son grand âge, rappelez-vous quels furent ses soins pour le rétablissement de la piété en ces jours de péché et de malice : *Corroboravit pietatem in diebus peccatorum*; et c'est l'exemple que doit le pasteur et le père de ses sujets.

Vous le savez, mes frères, la source de la régularité et de la pureté des mœurs publiques est toujours dans le zèle et dans la sainteté des évêques, établis pour être la forme du troupeau, pour le sanctifier et pour le conduire : aux soins et aux exemples des premiers pasteurs est presque toujours attaché le salut ou la perte des fidèles. Pénétré de cette vérité, quelles furent les attentions de Louis à choisir des ministres irrépréhensibles! quelles précautions! quelle délicatesse de conscience ! Les témoignages les plus sûrs, les plus publics, pouvoient à peine suffire pour le rassurer dans ses choix. Plus effrayé que flatté de ce droit brillant attaché à sa couronne, il le regarda comme l'écueil des rois, et le fardeau le plus pénible et le plus dangereux de la royauté. Les brigues, la faveur, la chair et le sang n'étoient pas un droit auprès de lui pour posséder les places de l'Église, qui est le royaume de Jésus-Christ. Les services mêmes, la nais-

sance, la longue suite d'ancêtres ne lui paroissoient pas une vocation suffisante au sacerdoce de Melchisédech, qui n'avoit point de généalogie. Il étoit vivement persuadé que l'épiscopat n'étoit pas une faveur temporelle, destinée à gratifier les familles, mais un don céleste destiné à honorer l'Église, en lui donnant des ministres capables d'honorer leur ministère; et l'exactitude de sa religion et de son zèle là-dessus alla peut-être quelquefois plus loin même que celle des règles.

Il vouloit que la puissance de son règne ne servît qu'à établir le règne de Dieu sur ses peuples. Quelle joie quand il voyoit quelqu'un de sa cour revenir des égarements des passions, et mener une vie conforme à la sagesse et à la piété de la sienne! c'étoit pour lui comme une nouvelle conquête ajoutée à ses anciennes victoires. La vertu n'étoit plus un titre de dérision à la cour; c'étoit elle qui remplissoit les premières places, elle qui étoit comblée d'honneurs, elle enfin qui frayoit l'accès au trône et à la confiance du souverain.

Jours fortunés! vous deviez ramener parmi nous le règne de la piété et de l'innocence; et cependant jamais la malice n'a plus abondé; et les faveurs royales, accordées à la vertu, n'en ont peut-être rendu que les apparences estimables. Siècle pervers! tout coopère donc à ta perte! Si le prince oublie Dieu, il affermit et perpétue les vices; s'il favorise les justes, il multiplie les hypocrites.

Mais enfin Louis contraignit les œuvres de ténèbres à se cacher, et à ne plus insulter à la lumière; le désordre ne fut plus un bon air: et s'il n'en arrêta pas le cours, il en ôta du moins l'ostentation et le scandale.

La licence d'un théâtre étranger, où, à la honte des mœurs publiques et de la politesse de la nation, les plus

grossières obscénités assembloient les grands et le peuple, où le vice parloit un langage dont notre langue même rougit, et où le sexe lui-même venoit publiquement applaudir à des indécences qui étoient comme des insultes solennelles faites à sa pudeur; cette licence fut proscrite, et les débris de cette scène impure élevèrent à la piété de Louis un monument plus immortel que les murs renversés de tant de villes conquises n'en avoient élevé à sa gloire.

En renversant les écoles du vice, quels asiles n'érigea-t-il point à la piété? Vous l'apprendrez à nos neveux, édifice auguste[1] où la valeur réfugiée consacre au pied des autels les restes tronqués et languissants d'une vie tant de fois exposée pour l'État! Vous l'apprendrez encore, maison sainte[2] où la naissance et la pauvreté dotées sauvent également l'innocence du sexe des périls, et sa noblesse de la honte et de l'indigence!

Que d'établissements pieux vois-je s'élever sous son règne au milieu de la capitale et dans les provinces! Le règne de Dieu croît et s'étend avec celui de Louis. Les jeunes ministres du sanctuaire reprennent dans des maisons saintes, que chaque pasteur élève à l'envi, ce premier esprit de science, de ferveur, de discipline, si déchu du temps de nos pères. Les forêts mêmes se repeuplent de solitaires; et, comme au temps des Machabées, plusieurs descendent dans le désert,[3] pour y chercher le jugement et la justice, parce que les maux et la corruption avoient inondé, et que Dieu n'étoit plus connu au milieu des villes : *Tunc descenderunt multi quærentes judicium et justitiam in desertum, quoniam inundave-*

1. Hôtel des Invalides.
2. Maison de Saint-Cyr.
3. La Trappe et Sept-Fonts.

runt super eos mala (I Mach., II, 29, 30). Des ouvrages infinis, remplis de doctrine et de lumière, paroissent pour aider à la piété des fidèles. Nos neveux, qui, en remontant, retrouveront dans ce siècle les premiers monuments de la science et de la piété renouvelées, béniront le règne de Louis, recevront la grâce que nous avons rejetée, et puiseront dans ces secours dus à ses soins, et transmis d'âge en âge, les règles des mœurs, la justice et le salut que nous n'avons pu trouver même dans ses exemples.

Qu'étoit-il réservé à une piété si fidèle à Dieu, si zélée pour l'Église, si utile aux peuples, qu'une couronne de justice, encore plus éclatante que celle qu'il avoit reçue de ses ancêtres, et une mort encore plus glorieuse à la grâce et plus héroïque que sa vie?

Non, mes frères, la source du véritable héroïsme et de l'élévation des sentiments est dans la foi; le monde n'a jamais fait que de faux héros, et la mort, qui nous montre toujours tels que nous sommes, découvre enfin en eux, ou une foiblesse de timidité qui les déshonore, ou une ostentation de fermeté, encore plus foible et plus méprisable que leur frayeur, parce qu'elle est plus fausse.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondements, ce semble inaltérables, d'une santé que l'âge, les afflictions et les soins laborieux d'un long règne avoient jusque-là respectée. Il avoit vécu au delà de l'âge des rois; et elle nous promettoit encore une vie au delà du cours ordinaire de celle des autres hommes : il avoit vu naître nos pères, et il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte nous paroît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le règne seul ne finit point, et qui

avoit déjà empreint au dedans de lui les caractères ineffaçables de la mort, les cachoit encore aux lumières de l'art et aux vaines espérances d'une cour que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare : la mort cachée au dedans laisse voir au dehors des signes toujours trop infaillibles, qui l'annoncent : on ne peut plus la méconnoître; sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. Louis seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fidèles serviteurs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa cour, Louis trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'âme que le monde n'a pas encore donnée. *Pourquoi pleurez-vous?* dit-il à un des siens, que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer; *aviez-vous cru que les rois étoient immortels?*

Ce monarque environné de tant de gloire, et qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller ou ses désirs ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie; il ne lui reste pas même ces incertitudes qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins aux tristes saisissements de la crainte les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue, et qu'il n'y a plus de ressource, et il conserve dans le lit de sa douleur cette majesté, cette sérénité qu'on lui avoit vue autrefois au jour de ses prospérités sur son trône; il règle les affaires de l'État, qui ne le regardent déjà plus, avec le même soin et la même tranquillité que s'il commençoit seulement à régner; et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût et cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre qu'une marque que l'on ne l'aime

plus. Les sacrements des mourants n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre qui d'ordinaire les accompagne; ce sont des mystères de paix et de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces moments rapides et uniques où la vertu se rappelle tout entière et trouve, dans la courte durée de l'effroi du spectacle, la ressource de sa fermeté : les jours vides et les nuits laborieuses se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand, quand on l'est par la foi!

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours sans foiblesse, mais avec religion; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté; ne voulant exciter ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs; ne cherchant ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance: plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu, et qui aviez traité peut-être sa piété de foiblesse, et voyez si la vanité toute seule ne se feroit pas honneur de tout ce que la grâce opère de grand en Louis dans ces derniers moments! Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur, c'est la grâce qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires et de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'État. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes! Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services; il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rare sous un prince enfant, les intérêts de la monarchie, dont ils sont l'ornement et le plus ferme soutien; il leur demande pour son fils Salomon, et pour

la foiblesse de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avoit toujours si fort distingués sous son règne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi : c'est qu'il l'étoit déjà dans le ciel : et que le règne du juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin, le jeune Salomon, l'auguste enfant, est appelé. Louis offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale, cet enfant sauvé du débris, qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, et que ses prières et sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon, un cœur fidèle à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels et pour la gloire de son nom : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum, ut custodiat mandata tua* (I Par., xxix, 19). Il lui laisse pour dernières instructions, comme un héritage encore plus cher que sa couronne, les maximes de la piété et de la sagesse : *Mon fils*, lui dit-il, *vous allez être un grand roi : mais souvenez-vous que tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu, et du soin que vous aurez de soulager vos peuples. Évitez la guerre ; ne suivez pas là-dessus mes exemples : soyez un prince pacifique, craignez Dieu et soulagez vos sujets.* Il lève les mains au ciel, comme les patriarches au lit de la mort, et répand sur cet enfant, avec ses vœux et ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse, ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, âme héroïque et chrétienne ! votre cœur est déjà où est votre trésor. Brisez ces foibles liens de votre mortalité, qui prolongent vos désirs et qui retardent votre espérance : le jour de notre deuil est le jour de votre

gloire et de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel, à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne et de saint Louis. Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, et essuyer auprès d'eux, dans le séjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres. Et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long règne, au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples: et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu! jetez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations, où la foi est aussi ancienne que la couronne, et où elle a toujours été aussi pure sur le trône que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles et des dissensions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des rois : laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs et nos pertes. Étendez les ailes de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple, cet auguste rejeton de tant de rois, cette victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colère et à l'extinction de toute la race royale. Donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de

grands exemples; que la piété, la clémence, l'humanité, et tant d'autres vertus qui vont présider à son éducation, se répandent sur tout le cours de son règne. Soyez son Dieu et son père, pour lui apprendre à être le père de ses sujets; et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

SUR LA SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundum legem Moysi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'Enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur.

(Luc, II, 22.)

La soumission à la volonté de Dieu est la grande vertu dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple, dans le mystère que l'Église propose à la piété des fidèles. Quoique toute la vie de cette Vierge sainte ait été une conformité continuelle aux ordres du ciel, un acquiescement universel aux vues et aux desseins de Dieu sur elle, il semble cependant que c'est cette disposition qui domine le plus dans l'oblation qu'elle fait aujourd'hui de son fils au temple, et que c'est dans ce mystère que le sacrifice qu'elle fait à la volonté de Dieu de ses lumières est plus entier et plus héroïque : et c'est cette vertu principale que nous allons vous proposer pour modèle.

En effet, sans elle la vertu n'est plus qu'une humeur,

ou une recherche continuelle de nous-mêmes: sans elle, les illusions de notre esprit deviennent notre seule loi; les inconstances de notre cœur, notre seule règle; la bizarrerie de nos désirs, notre seul frein, et l'unique ressort de notre conduite; nous devenons, en un mot, notre divinité nous-mêmes.

C'est la conformité à la volonté de Dieu qui fait tout le prix de nos sacrifices; qui donne du mérite à nos souffrances; qui sanctifie nos joies; qui ôte à nos affections leur amertume, à nos prospérités leur venin; qui fixe nos irrésolutions; qui calme nos craintes; qui soutient nos découragements; qui règle nos espérances; qui fait la sûreté de notre zèle, la consolation de nos dégoûts; en un mot, qui assure toutes nos vertus, et qui nous rend utiles nos imperfections mêmes.

C'est elle qui inspire les bons conseils; qui nous répond du succès de nos entreprises; qui nous rend maîtres des événements; qui sanctifie tous les états; qui règle tous les devoirs; qui maintient la subordination des peuples, l'autorité des empires, la majesté des souverains, la fidélité des sujets, l'inégalité des conditions, toute l'harmonie du corps politique, et qui fait que chacun à sa place ne regarde pas avec envie la destinée d'autrui, et ne pense qu'à remplir et sanctifier les devoirs de son état propre.

C'est elle, Sire,[1] qui fait régner les rois avec piété et avec justice, et qui corrige en eux, et l'orgueil des prospérités, et l'amertume des disgrâces, en leur faisant adorer, dans la volonté du souverain dispensateur des événements, la source commune d'où ils partent.

1. Louis XIV.

D'où vient donc, mes frères, que cette soumission si nécessaire et si consolante est si rare parmi les fidèles? d'où vient qu'au milieu de la vicissitude des choses humaines, nous vivons presque tous comme s'il n'y avoit point d'Être souverain au-dessus de nous, qui en fût le modérateur, comme si le hasard étoit le seul Dieu de l'univers, ou que nous fussions nous-mêmes les artisans du bonheur ou du malheur de nos destinées?

Souffrez donc qu'en vous proposant aujourd'hui l'exemple de la soumission de Marie, je vous entretienne sur une matière si importante. Comme par les suites de votre rang, de vos places et de votre naissance, vous tenez la plupart aux plus grands événements qui se passent ici-bas, souffrez que je vous apprenne à les ramener à leur source, et à reconnoître un Dieu dans l'univers, seul dispensateur des bons et des mauvais succès.

Premièrement, quelles sont les sources secrètes de notre révolte contre la volonté de Dieu? secondement, quels sont les avantages qui accompagnent la soumission à sa volonté sainte?

C'est-à-dire, d'où vient que nous ne voulons jamais ce que Dieu veut? d'où vient cependant qu'il y a tant de douceur et de consolation à ne vouloir que ce que Dieu veut? Implorons, etc.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Les principales sources de notre révolte contre la volonté de Dieu sont : premièrement, une vaine raison, qui rappelle toujours les œuvres du Seigneur au jugement

de ses propres lumières, qui veut approfondir ce qu'elle devroit adorer, et qui condamne témérairement tout ce qu'elle ne peut comprendre.

Secondement, un fonds d'amour-propre qui fait que nous ramenons tout à nous-mêmes, que nous nous regardons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que tout fût fait pour nous, de sorte que tout ce qui n'entre pas dans le plan de nos vues et de nos passions nous révolte.

Troisièmement enfin, une fausse vertu qui sous prétexte de chercher Dieu ne se cherche qu'elle-même, et substitue toujours les désirs inutiles d'un bien que le Seigneur ne demande pas de nous aux devoirs que sa volonté sainte nous impose. Or, voilà ce que l'exemple de Marie nous apprend à sacrifier aujourd'hui aux ordres du ciel.

Premièrement, une vaine raison : que de doutes, que de difficultés, dit saint Bernard, ne pouvoit-elle pas opposer à l'ordre de Dieu, qui l'obligeoit de venir se purifier dans le temple ! que de raisonnements spécieux ! rien d'impur n'avoit souillé son enfantement; elle étoit même devenue plus pure en devenant mère : qu'étoit-il besoin d'aller se purifier d'une souillure qu'elle n'avoit pas contractée, et racheter par une vile offrande celui qui venoit racheter tous les hommes de la servitude du démon et du péché ? Cependant elle obéit; et sacrifiant ses lumières aux raisons éternelles et toujours justes de la sagesse divine, elle nous apprend que c'est au Seigneur à vouloir, et à la créature à obéir et à se soumettre.

Cependant, mes frères, nous voulons toujours faire rendre compte à Dieu de sa conduite. Vaines créatures, nous osons sans cesse appeler le Seigneur en jugement

avec nous; nous voulons être sages contre Dieu même; et soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes, ou de ses desseins éternels sur nos destinées particulières, nous ne trouvons jamais qu'il ait raison, et nous opposons toujours nos foibles raisonnements aux abîmes profonds de sa sagesse et de sa raison éternelle.

Je dis, soit qu'il s'agisse de ses voies générales sur le salut de tous les hommes. Eh! qu'entendons-nous tous les jours dans le monde que des réflexions insensées sur les voies de Dieu? On lui demande sans cesse raison de la sagesse incompréhensible de ses conseils et des profondeurs de sa providence : pourquoi il laisse tant d'infidèles sur la terre? pourquoi tous les hommes ne sont pas sauvés? pourquoi il a rendu le salut si difficile? pourquoi il a fait les hommes si foibles? pourquoi il n'a pas parlé plus clairement sur la plupart des choses que nous devons croire? pourquoi il permet tant d'événements si funestes à la foi et à la gloire de son Église? que sais-je? des questions éternelles, où l'on voit l'homme se jouer de Dieu; le vil esclave vouloir faire rendre compte au maître souverain; le vase de boue demander à l'ouvrier souverain pourquoi il l'a fait ainsi; le ver de terre rampant dans cet exil, où un abîme immense le sépare de son Dieu, oser lever les yeux au ciel pour changer ce qui s'y passe; donner des conseils au Seigneur; fournir à sa sagesse de nouvelles vues; condamner l'économie de la religion; s'en former un plan spécieux et plus plausible; oser réformer ce grand ouvrage, qui est la fin de tous les desseins de Dieu, et lui substituer les chimères de son propre esprit, et un ouvrage de confusion et de ténèbres.

Et certes, mes frères, si les princes eux-mêmes dans

la conduite des affaires publiques, et dans les ressorts infinis qui font mouvoir tout le corps des États et des empires, ont des secrets que nous ne saurions approfondir, voulons-nous que Dieu, dans ses voies éternelles sur le salut et les destinées de tous les hommes, n'en ait point pour ses créatures? si le gouvernement d'un État seul demande des conseils cachés et des mesures inconnues qui souvent nous révoltent parce que nous n'en voyons pas les raisons et les utilités secrètes, quoi! nous voulons que le gouvernement de l'univers, que la conduite universelle de tous les hommes et de tous les siècles, depuis la naissance du monde jusqu'à la fin, n'ait pas à notre égard certains secrets, et des obscurités dont les raisons éternelles échappent à nos foibles lumières! S'il y a des mystères dans le conseil des souverains, selon l'expression des livres saints, n'y en auroit-il point dans les conseils de Dieu? et s'il faut, dit l'Écriture, respecter le secret des rois dans la conduite de leurs peuples, et ne pas faire de vains raisonnements sur des démarches dont nous ignorons toujours les motifs, le secret du Roi des rois dans la dispensation des choses humaines seroit-il moins respectable, et serions-nous moins téméraires de mêler nos frivoles réflexions à ses conseils éternels, dont les causes profondes sont toujours cachées en lui seul et dont nous ne connoissons jamais que ce qu'il veut bien nous en manifester lui-même?

Adorons les secrets de Dieu, mes frères : si ce que nous connoissons de ses œuvres nous paroît si divin et si admirable, pourquoi ne pas conclure que ce que nous n'en connoissons point l'est aussi? s'il est si sage lorsqu'il agit à découvert, pourquoi se démentiroit-il lorsqu'il se cache? si la structure du monde que nous voyons est un

ouvrage si plein d'harmonie, de sagesse et de lumière, pourquoi l'économie de la religion, que nous ne saurions voir, et qui est le chef-d'œuvre de tous ses desseins, seroit-il un ouvrage de confusion et de ténèbres ? et s'il a réglé avec tant de poids et de mesure les choses visibles, qui doivent périr, comment auroit-il laissé dans le désordre les choses invisibles, qui dureront autant que lui-même ?

J'ai dit encore, soit qu'il s'agisse de ses desseins éternels sur nos destinées particulières : car non-seulement nous condamnons sa conduite dans ses voies éternelles sur tous les hommes, mais encore sa conduite à notre égard. Nous nous en prenons à sa providence de nous avoir placés en certaines situations, où notre foiblesse trouve des écueils inévitables; nous le blâmons de nous avoir fait une destinée incompatible avec les devoirs qu'il nous impose; nous nous plaignons que la cour, que les armes, que les emplois où notre rang et notre naissance nous attachent, nous éloignent du salut, et nous le rendent comme impossible; il nous semble que nous nous serions sauvés dans une vie privée et loin des grandes tentations; nous réformons le plan éternel de sa providence à notre égard, et nous nous formons une destinée plus sûre à notre gré que celle que sa sagesse adorable nous a formée.

Nous ne pensons pas que Dieu proportionne les grâces aux états; que toutes les situations où son ordre nous place, loin d'être des écueils, peuvent devenir des moyens de salut pour nous; que la plupart des dangers et des occasions, dont nous nous plaignons, sont plus dans nos passions que dans nos places. Nous ne pensons pas que la même foiblesse qui nous fait trouver des écueils au milieu du monde et de la cour nous auroit fait une ten-

tation de la retraite même; que nous portons partout avec nous la source de nos crimes et de nos malheurs, et qu'ainsi il ne faut pas attendre notre sûreté des dehors et de la situation, mais de la seule vigilance que nous devons avoir sur nous-mêmes. Nous ne pensons pas que tous les états ont leurs dangers; que les saints, dans quelque situation qu'ils aient été, à la cour ou dans les déserts, ne se sont assuré le salut que par des violences inouïes; que c'est une erreur de croire qu'il y ait quelque situation sur la terre où le salut ne coûte pas de grands efforts; que notre imagination ne nous promet une sûreté dans les états où nous ne saurions être, que pour nous calmer sur les infidélités où nous vivons dans notre état présent; que l'amour-propre nous donne sans cesse le change, et que, pour adoucir à nos yeux les égarements de notre vie, il fait que nous nous en prenions à notre situation, pour nous empêcher de nous en prendre à nous-mêmes.

Enfin, nous ne pensons pas que si les périls sont plus grands dans l'élévation où nous sommes nés, les biens que nous pouvons y faire sont aussi plus étendus et plus considérables; que s'il y a plus d'occasions de chute, il y a aussi plus d'occasions de mérite et de vertu: que les objets séduisants et les grands spectacles qui nous environnent sont bien moins des piéges que des instructions; que la cour, où notre destinée nous attache, nous offre tous les jours elle-même de quoi nous en désabuser et nous en déprendre; que ses dégoûts arment le cœur contre ses périls: que ses amertumes détrompent de ses plaisirs, que ses inconstances et ses révolutions refroidissent sur ses espérances; que le vide et l'ennui de ses amusements nous rappelle comme de lui-même à une vie

plus sérieuse et plus solide; que la perfidie et la fausseté de ses amitiés nous fait chercher en Dieu seul un ami éternel et fidèle; en un mot, que nous trouvons le remède dans le mal même; et que la sagesse de Dieu a pourvu avec une dispensation si admirable au salut de tous les hommes, que dans chaque état les périls ont leurs compensations et fournissent pour ainsi dire les sûretés, et que les mêmes objets qui font la plaie ont pour nous des retours qui la guérissent.

O mon Dieu! vous êtes un juge si patient et si miséricordieux de nos œuvres, et nous sommes les censeurs sévères et éternels des vôtres! nous vous appelons sans cesse en jugement, et vous suspendez le nôtre! nous vous demandons tous les jours compte de vos desseins adorables, et vous différez le compte terrible que nous avons à vous rendre de nos intentions et de nos démarches! O mon Dieu! que deviendroit l'homme, si vous preniez à son égard les mêmes dispositions qu'il a pour vous; si vous vous faisiez un plaisir de le trouver coupable, comme il semble s'en faire un de vous condamner; et si vous examiniez ses fautes avec cet œil de sévérité avec lequel il examine vos merveilles? Première source de notre révolte contre la volonté de Dieu, une vaine raison.

La seconde, c'est l'amour excessif et déréglé de nous-mêmes: et c'est ici le second sacrifice de soumission à la volonté de Dieu dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple. En effet, à ne consulter que les sentiments humains, tout lui eût fourni des prétextes pour se soustraire à la volonté du Dieu de ses pères : les intérêts de sa maternité divine, le prodige de son enfantement, la honte même de sa pauvreté et de la médiocrité de son offrande, tout sembloit révolter son cœur contre la sou-

mission que Dieu demandoit d'elle; mais elle n'écoute point la voix du sang et de la chair, persuadée que le premier sacrifice que Dieu demande de nous, c'est le sacrifice de nous-mêmes; et que ce qui nous coûte le plus à offrir, est d'ordinaire la seule offrande qu'il exige.

Et voilà, mes frères, d'où vient en second lieu ce fonds de révolte, que la volonté de Dieu trouve toujours dans notre cœur. Comme nous rapportons tout à nous-mêmes, car c'est le vice des grands surtout; que nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls, comme si tout étoit fait pour nous; que nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous; en un mot, que nous vivons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que l'univers entier ne fût fait que pour nous seuls, nous voudrions que Dieu ne fût occupé que de nous seuls; qu'il entrât dans le plan de notre amour-propre; qu'il n'agît que pour nous seuls; qu'il rapportât tout à nous seuls; qu'il ne disposât des choses d'ici-bas que par rapport à nous seuls; et qu'au lieu d'être le modérateur de l'univers, et le Dieu de toutes les créatures, il ne fût que le Dieu de nos passions et de nos caprices. Ainsi, mes frères, nous, qui malgré notre rang, notre élévation, notre naissance, ne sommes qu'un atome imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls désirs; que tous les événements s'accommodassent à nos vues; que le soleil ne se levât et ne se couchât que pour nous seuls; enfin, nous voudrions être la fin de toutes les voies et de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de toutes nos voies et de tous nos projets sur la terre.

Et de là, premièrement, l'affliction ne nous trouve pas

plus soumis à Dieu que la prospérité, et nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes de tous les événements qui nous environnent. Ainsi tout ce qui trouble un seul instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil et l'ambition de nos projets et de nos espérances, nous aigrit et nous révolte : le plus léger contre-temps nous accable; nous nous plaignons de Dieu ; nous croyons qu'il a tort à notre égard, et qu'il nous maltraite, nous, mes frères, qui dans l'élévation et l'abondance où nous sommes nés ne souffrons presque rien; nous, dont les peines légères sont compensées par tant d'endroits capables de contenter l'amour-propre; nous, qui ne connoissons pas, comme dit le Prophète, les travaux et les amertumes qui affligent le reste des hommes, et dont les moments les plus tristes seroient des moments de félicité pour mille malheureux. Ah! tout ce que nous avons à craindre dans notre état, c'est que Dieu ne mêle pas assez d'amertume à tous les plaisirs qui nous environnent; c'est qu'il permette que nous soyons trop heureux sur la terre; c'est qu'il ne nous laisse jouir trop tranquillement de tous les avantages au milieu desquels nous sommes nés, et qu'il ne daigne pas nous visiter quelquefois par des afflictions dans sa grande miséricorde. Il faut que Dieu soit bien irrité contre nous, lorsque tout favorise nos passions, que nos plaisirs ne trouvent point d'obstacle, que tout rit à nos penchants, et que les désirs seuls de notre amour-propre semblent décider de tout ce qui nous regarde. Qu'il est terrible alors à notre égard, mes frères! il nous traite comme des victimes qu'on engraisse et qu'on orne de fleurs, parce qu'on va bientôt les conduire sur le bûcher, et qu'on les destine au sacrifice.

De là, secondement, comme nous nous aimons beau-

coup nous-mêmes, et que nous ne mettons point de bornes à nos désirs, nous ne sommes jamais contents de notre état, de notre élévation, de nos places; nous trouvons toujours qu'il manque quelque chose à l'avidité de notre amour-propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous désirons, nous ne comptons pour rien tout ce que nous avons; nous nous épuisons en vues, en prétentions, en projets, en mesures; nous ne saurions jouir paisiblement, chrétiennement de ce que la Providence nous offre; ce qui nous manque nous inquiète plus que ce que nous possédons ne réussit à nous satisfaire; tant que nous voyons devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déjà fait : *Notre orgueil monte toujours* (Ps. LXXIII, 23), comme dit le Prophète : semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux et nos espérances pouvoient s'étendre, nous découvrons de ce nouveau point de vue de nouveaux pays et des espaces immenses qui raniment nos prétentions; plus nous nous élevons, plus nos vues s'étendent; plus nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire: le terme de nos désirs, quand nous y sommes arrivés, n'est plus que la voie qui nous conduit à d'autres; notre état présent n'est jamais celui qui nous plaît; la destinée que Dieu nous fait n'est jamais celle que nous nous faisons à nous-mêmes ; nous sommes ingénieux à nous rendre malheureux; nous conjurons sans cesse contre notre propre repos; nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut, et, pour nous dégoûter d'un bien que nous avons longtemps désiré, il suffit enfin que la Providence nous l'accorde.[1]

1. Quelle hauteur de pensée, et quel grand style!

De là, troisièmement, comme notre amour-propre s'est emparé de tout l'univers, et que nous regardons tout ce que nous désirons comme notre partage, les places et les honneurs qui échappent à notre cupidité, et qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartenoient, et qu'on nous ravit injustement. Tout ce qui brille au-dessus ou à côté de nous nous éblouit et nous blesse: nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation de nos frères: leur prospérité nous inquiète, leur fortune fait notre malheur, leurs succès forment un poison secret dans notre cœur, qui répand l'amertume sur toute notre vie: les applaudissements qu'ils reçoivent sont comme des opprobres qui nous humilient: nous tournons contre nous tout ce qui leur est favorable: nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut; et, peu contents des malheurs qui nous regardent, nous nous faisons encore une infortune du bonheur de nos frères.

De là enfin, comme nous nous croyons seuls avoir la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières dans l'arrangement des choses d'ici-bas trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure: nous voudrions que les places et les dignités fussent dispensées à notre gré, que nos vues et nos conseils réglassent la fortune publique, que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les avoit déjà destinées, que les événements publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies. Nous blâmons tous les jours le choix de nos maîtres: nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe: nous ne respectons pas assez l'ordre de Dieu dans l'ordre extérieur de ce monde visible, ni sa volonté sainte

dans la volonté ou le caprice même des souverains, qui n'ont en main la puissance et l'autorité que pour être les premiers ministres de sa providence; nous ne saurions vouloir ce que Dieu veut; nous trouvons de l'injustice, de l'humeur, de l'imprudence dans la dispensation des places et des faveurs. Il se peut faire que les hommes aient tort, et fassent des choix injustes; mais Dieu a toujours raison, et il se sert de leurs méprises pour accomplir les desseins éternels de sa providence sur les peuples et sur les empires.

Que le monde est grand, mes frères! qu'il est magnifique! que le gouvernement des États et des empires offre à nos yeux d'ordre, de sagesse, de magnificence, quand nous y voyons un Dieu invisible, souverain modérateur de l'univers, qui dispose de tout depuis une extrémité jusqu'à l'autre avec poids, avec nombre, avec mesure; sans l'ordre duquel un cheveu même ne tombe pas de nos têtes; par la volonté de qui tout se fait; qui voit les événements les plus éloignés dans leurs causes; qui renferme dans sa volonté les causes de tous les événements; qui donne au monde des princes et des souverains, selon ses desseins de justice ou de miséricorde sur les peuples; qui donne la paix, ou qui permet les guerres, selon les vues de sa sagesse sur ses élus et sur son Église; qui donne aux rois des ministres sages ou corrompus, des Aman ou des Mardochée, ou pour punir les péchés des peuples, ou pour exercer la foi de ses serviteurs; qui dispense les bons ou les méchants succès, selon qu'ils deviennent plus utiles à la consommation de son ouvrage; qui règle le cours des passions humaines, et qui, par des ménagements inexplicables, fait servir aux desseins de sa miséricorde la malice même des hommes!

Que le monde, mes frères, considéré dans ce point de vue, et avec l'ouvrier souverain qui le conduit, est plein d'ordre, d'harmonie et de magnificence! que c'est un spectacle digne de la foi! Mais si vous en séparez Dieu: mais si vous le regardez tout seul; si vous n'y voyez plus que les passions humaines, qui semblent mettre tout en mouvement: si vous n'y voyez plus la volonté éternelle du Seigneur, qui en est le ressort invisible, et qui donne le mouvement à tout, ah! ce n'est plus qu'un chaos, un théâtre de confusion et de trouble, où nul n'est à sa place; où l'impie jouit de la récompense de la vertu; où le juste a souvent pour partage l'abjection et les peines du vice; où les passions sont les seules lois consultées; où les hommes ne sont liés entre eux que par les intérêts mêmes qui les divisent: où le hasard semble décider des plus grands événements; où les bons succès sont rarement la preuve et la récompense de la bonne cause: où l'ambition et la témérité s'élèvent aux premières places, que le mérite craint, ou qu'on refuse au mérite: enfin, où l'on ne voit point d'ordre, parce qu'on n'y voit que l'irrégularité des mouvements, sans en comprendre le secret et l'usage.

Voilà le monde séparé de Dieu, et voilà comme nous le regardons: nous n'y voyons pas une sagesse souveraine qui se joue, pour ainsi dire, dans l'univers, en renversant les États et les empires, et en élevant d'autres sur leurs ruines: en changeant sans cesse les noms et les fortunes des hommes, et laissant les choses d'ici-bas dans une inconstance et une révolution éternelle, pour nous apprendre à nous attacher à lui seul, qui ne passe point, et qui seul est toujours le même.

Il est vrai que souvent nous résistons à Dieu, sous

prétexte de le chercher. Dernière source de notre révolte contre la volonté de Dieu, une fausse vertu; et dernier écueil que l'exemple de Marie nous apprend à éviter.

En effet, si elle n'eût consulté que son zèle pour la gloire de son fils, les intérêts de sa naissance divine, et les obstacles que sa purification sembloit mettre au fruit de son ministère, en confirmant l'incrédulité de son peuple, et le faisant passer pour le simple fils de Marie et de Joseph; si elle n'eût consulté que ces frayeurs nées de sa piété même, Marie devoit, ce semble, se soustraire à la loi commune, et ne pas venir dans le temple donner à son fils un caractère de souillure et de péché qui le confondoit avec les autres enfants de Juda. Mais elle se défie d'un zèle qui n'est pas dans l'ordre de Dieu: elle ne veut le salut des hommes, et la gloire de son fils, qu'autant que Dieu le veut lui-même; et rien ne lui paroît sûr, même dans la vertu, que de se conformer à sa volonté sainte.

Oui, mes frères, rien n'est bon pour nous que ce que Dieu veut; toute piété qui n'a pas pour fondement une conformité continuelle à sa volonté sainte est une fausse vertu, est bien moins un culte de Dieu qu'une recherche secrète et dangereuse de nous-mêmes. C'est par là cependant que la piété manque presque toujours; nous ne voulons jamais aller à Dieu par les voies que sa main même nous a frayées, et nous faisons consister la vertu, non à vouloir ce que Dieu veut, mais à nous suivre et nous écouter nous-mêmes.

Premièrement, les devoirs de notre état ne nous plaisent jamais; nous leur substituons toujours des œuvres arbitraires que Dieu ne demande pas de nous. Est-on engagé dans le lien sacré du mariage? on prieroit avec

goût : on courroit avec plaisir à toutes les œuvres de miséricorde : on passerait les jours entiers, sans s'ennuyer, dans la retraite et à des lectures saintes : on aimeroit à soulager les malheureux : mais ce qui déplaît, mais ce qu'on n'aime pas, c'est la soumission, la complaisance, la douceur mutuelle, cette déférence qui unit les cœurs, et si recommandée par l'Apôtre aux femmes chrétiennes, cette condescendance qui rapproche les humeurs, et qui lie les esprits, cette patience qui désarme la férocité, et qui se concilie l'estime et la tendresse, ces soins et ces attentions domestiques, qui établissent l'ordre dans les familles, conservent la paix, préviennent les déréglements et le scandale des dissensions, et font que Dieu habite au milieu d'une race fidèle : on aime tout ce que Dieu ne demande pas de nous; ce qu'il veut, on ne l'aime point : et souvent la piété de la femme fidèle, qui devroit être la source de la paix, de la douceur, de la consolation d'une maison sainte, et ramener le mari infidèle, l'éloigne et l'aigrit, faute d'égards et de complaisance, devient la source des antipathies et des divisions, et fait craindre la vertu, dont la paix est le fruit, comme si elle étoit le signal infaillible des aigreurs et des troubles dans les familles.[1]

Secondement, si Dieu nous laisse dans un état d'infirmité habituelle, nous nous en prenons à cet état de notre tiédeur et de nos infidélités dans le service de Dieu : nous nous figurons qu'avec une santé mieux établie, nous remplirions mille pratiques de piété auxquelles nous nous trouvons inhabiles; nous ne saurions comprendre que se soumettre à Dieu, et faire un usage saint de l'état où il

1. Quel observateur, et quel utile conseiller!

nous laisse, c'est prier, c'est se mortifier, c'est opérer des œuvres de miséricorde ; qu'en ce point tout est renfermé : que le Seigneur sait mieux ce qui nous convient que nous-mêmes ; que ce n'est pas à nous à nous choisir notre voie, et que ne vouloir que ce que Dieu veut, c'est toute la perfection de la foi, et toute la sûreté du fidèle.

Troisièmement, nous souffrons impatiemment nos propres imperfections : nous nous sommes à charge à nous-mêmes ; les infidélités où nous nous surprenons tous les jours nous jettent dans des inquiétudes d'amour-propre, et nous dégoûtent de la vertu : nous voudrions n'avoir rien à nous reprocher, vivre contents de nous-mêmes, nous applaudir en secret de notre vertu, et jouir du témoignage flatteur de notre conscience ; nos fautes nous inquiètent et nous ralentissent dans les voies de Dieu, parce qu'elles troublent cette paix tout humaine, qu'elles humilient cet orgueil secret qui chercheroit au dedans de nous une vaine complaisance ; nous ne saurions regarder nos fautes dans l'ordre de Dieu, et en tirer l'utilité que sa sagesse se propose. Dieu veut que nous opérions notre salut avec crainte et tremblement, et nous voudrions l'opérer avec une sécurité entière : Dieu veut nous conduire par la foi, et nous voudrions aller à lui par la lumière ; Dieu veut que nous vivions toujours incertains si nous sommes dignes d'amour ou de haine, et, après quelques foibles démarches de pénitence et de piété, nous voudrions être assurés qu'il s'est rendu à nous : Dieu veut que nous vivions dans une dépendance continuelle de lui, et nous voudrions pouvoir trouver un appui de chair au dedans de nous ; Dieu veut que nous laissions notre sort entre ses mains, et nous voudrions le tenir dans les nôtres ; en un mot, Dieu veut que notre salut dépende

de lui, et nous voudrions qu'il dépendît uniquement de nous-mêmes.

Quatrièmement, si les pécheurs, revêtus de l'autorité publique, mettent quelque obstacle à notre zèle, suscitent des contradictions à des entreprises utiles à la piété, nous ne gardons plus de mesure de charité avec eux: nous croyons être en droit de déclamer contre leurs mauvaises intentions, de découvrir leurs vices, de les faire passer pour des ennemis publics de tout bien et de toute justice. Sous prétexte de gémir sur leur aveuglement, nous nous aveuglons nous-mêmes: et, loin de demander à Dieu dans le silence qu'il change leur cœur, et laisser entre ses mains les intérêts de son Église, qu'il saura bien protéger malgré la malice et la puissance des hommes, nous nous persuadons que le titre de protecteurs de la piété nous autorise à violer les règles de la piété même.

Enfin, les déréglements de nos proches, de nos égaux, de nos maîtres avec qui nous avons à vivre, nous sont insupportables; nous nous faisons une fausse vertu de les censurer, de les décrier, de les aigrir: nous nous plaignons de notre destinée, qui nous unit, par des liens de devoir et de société, avec des personnes qui vivent comme des païens, et sans aucun sentiment de religion et de piété: il nous paroîtroit bien plus doux de vivre avec des âmes fidèles qui penseroient comme nous: et, par nos aigreurs et l'amertume de notre société, nous leur rendons la piété aussi odieuse que nous-mêmes; nos censures leur rendant nos exemples inutiles, ils se figurent la vertu faite comme nous le sommes, c'est-à-dire, dure, fâcheuse, impitoyable, pleine de fiel et de présomption: et, loin de les attirer en les supportant, nous les éloignons en les méprisant, et paroissant plutôt triompher de leurs vices

que compatir avec douceur et avec religion à leurs foiblesses.

La conformité à la volonté de Dieu, mes frères, nous rend, si l'on peut parler ainsi, les pécheurs respectables : elle nous fait entrer dans les desseins de sa sagesse sur eux, laquelle sait les rendre utiles au salut de ses élus, et les mener souvent à la pénitence et au salut par la voie même de leurs déréglements. Ainsi la véritable vertu regarde les pécheurs entre les mains de Dieu, les souffre avec charité, puisque Dieu les souffre lui-même, les aime avec tendresse, puisqu'ils peuvent devenir les amis de Dieu, et qu'ils sont utiles aux desseins de sa Providence, attend pour eux les moments de la grâce, adore les vues éternelles de celui qui a marqué des bornes aux passions des hommes, comme à l'impétuosité des flots de la mer. Vouloir ce que Dieu veut ou permet, à l'égard des autres comme à l'égard de nous-mêmes, est inséparable de la vertu. Les vices doivent nous affliger : mais les pécheurs doivent toujours nous être chers.

Ainsi, mes frères, rien n'inspire plus de douceur, de charité, d'humanité envers les hommes, que de considérer sans cesse la volonté de Dieu sur eux. Ils sont sans doute haïssables en eux-mêmes, dès qu'ils sont pécheurs : mais dans l'ordre de Dieu, ils sont toujours dignes de notre amour et de notre respect ; ils servent à son ouvrage : ils sont peut-être destinés pour y entrer un jour : nous devons donc voir leurs passions avec douleur, mais avec patience ; les reprendre s'il nous sont soumis, mais les souffrir avec charité : souhaiter leur conversion avec ardeur, mais l'attendre sans inquiétude, et ne pas faire consister notre vertu dans l'éloignement des pécheurs, mais dans le désir sincère de leur pénitence.

Telles sont les trois sources de notre révolte contre la volonté de Dieu, et les trois sacrifices dont Marie nous donne aujourd'hui l'exemple; mais, après vous avoir marqué les obstacles qui s'opposent en nous à notre soumission à Dieu, il faut vous exposer les avantages et les consolations qui nous facilitent la soumission à sa volonté sainte.

DEUXIÈME PARTIE.

Trois sources fécondes de chagrins forment tous les malheurs et toutes les inquiétudes de la vie humaine : les vaines prévoyances sur l'avenir, les agitations infinies sur le présent, et les regrets inutiles sur le passé. L'avenir nous inquiète par ses craintes et par ses espérances; le présent nous agite par ses embarras et par ses contretemps; enfin, le passé même nous tourmente, en rendant comme présents, par un fâcheux souvenir, des maux que le temps devroit avoir fait oublier. Voilà ce qui rend tous les hommes qui ne vivent pas de la foi, et dans la dépendance de Dieu, malheureux sur la terre.

Or, la soumission seule à la volonté de Dieu nous fait attendre l'avenir sans inquiétude, nous fait voir le présent avec tranquillité, rappeler le passé avec fruit, et, dans toutes ces situations, nous fait trouver en Dieu, et dans une conformité continuelle à ses ordres, la paix et la consolation, que le pécheur ne sauroit jamais trouver dans les passions et dans lui-même.

Je dis premièrement, que cette soumission nous fait attendre, comme aujourd'hui à Marie, l'avenir sans inquiétude. Car, mes frères, quelles alarmes la prédiction du vieillard Siméon sur la destinée future de son fils ne

devoit-elle pas jeter dans son âme sainte? on lui annonce qu'un glaive de douleur percera ses entrailles maternelles, que cet Enfant sera exposé, comme un but, aux traits des méchants et à la contradiction de son peuple, et qu'il est établi pour la perte comme pour le salut de plusieurs : quelle foule de craintes, d'inquiétudes, de défiances, devoient alors troubler la paix de son cœur! Cependant elle jette, comme le Prophète, toutes ses pensées et toutes ses frayeurs dans le sein de Dieu; elle ne voit l'avenir que dans l'ordre sage et immuable de ses volontés éternelles; elle adore par avance les desseins du Père céleste sur cet Enfant; elle s'y soumet sans vouloir les approfondir et les connoître; et, s'en remettant à Dieu seul de tout ce qui la regarde, sa tranquillité est parfaite, parce que sa soumission est entière.

Oui, mes frères, les inquiétudes sur l'avenir forment le poison le plus amer de la vie humaine; et les hommes ne sont malheureux, que parce qu'ils ne savent pas se renfermer dans le moment présent. Ils hâtent leurs peines et leurs soucis; ils vont chercher dans l'avenir de quoi se rendre malheureux, comme si le présent ne suffisoit pas à leurs inquiétudes: ils se forment des chimères pour se faire peur à eux-mêmes, comme s'ils n'avoient pas assez de chagrins réels; ils se tourmentent sans cesse sur le lendemain, comme si à chaque jour ne suffisoit pas sa malice; ils n'ont plus de lumières que les autres, que pour se former plus d'inquiétudes; ils ne voient plus loin que pour voir plus tôt leurs malheurs: ils ne sont plus sages que pour être plus inquiets et plus timides: ils ne sont plus prévoyants que pour être de pire condition, et moins tranquilles que les imprudents et les insensés. A ces traits, vous vous reconnoissez, mes frères; car qu'est-ce

que la vie de la cour? qu'une agitation éternelle sur l'avenir, qu'une révolution fatigante de craintes, de précautions, d'espérances? De craintes : tous les événements nous offrent presque de nouvelles terreurs; l'élévation d'un concurrent nous fait craindre notre disgrâce; la faveur d'un ennemi nous montre de loin notre perte comme assurée; un air moins gracieux du maître nous fait déjà entrevoir notre oubli et notre ruine. De précautions : nous prenons sans cesse des mesures, ou pour obtenir des grâces qui ne viendront jamais, ou pour prévenir des dégoûts et des chagrins qui viendront. Enfin, d'espérances : un avenir pompeux nous flatte toujours; mais pour y parvenir, il faut sacrifier le repos et toutes les douceurs du présent : la félicité n'est jamais que dans l'idée, qui se la promet; les assujettissements et les peines sont dans le cœur, qui les sent et qui les dévore.

Mais une âme soumise à Dieu n'éprouve point ces troubles, ces frayeurs, ces soucis, qui agitent les enfants du siècle : elle sait que l'avenir est arrêté dans les conseils éternels de la Providence; que nos inquiétudes et nos soucis, ne pouvant changer la couleur même d'un seul de nos cheveux, ne changeront pas, à plus forte raison, l'ordre de ses volontés immuables; qu'on ne risque rien en se confiant à lui sur tout ce qui doit arriver; qu'il est même consolant de savoir qu'un Dieu daigne se mêler de ce qui nous regarde, encore plus consolant de lire dans les livres saints qu'il nous ordonne de nous en remettre à lui seul, et qu'enfin il se charge de l'avenir, et ne nous commande que de sanctifier par la foi l'usage du présent.

Ce n'est pas que la religion autorise la paresse ou l'imprudence, et que, pour être soumis à Dieu sur l'avenir, il

faille tellement s'en rapporter à lui qu'on abandonne tout soin, et qu'on méprise toute prévoyance. Le fidèle se confie en Dieu, mais il ne le tente pas; il travaille comme si tout dépendoit de lui; il est tranquille sur l'événement, parce que tout dépend de Dieu; il sait que la raison doit fournir les précautions et les mesures, mais il sait encore mieux que la foi en attend le succès de Dieu seul; il est prudent dans le choix des moyens, mais il est simple et soumis dans l'attente des événements; en un mot, la prudence est commune au fidèle et au mondain, la paix et la tranquillité n'est que pour le fidèle.

Et quand je dis commune, mes frères, c'est le nom seul de prudence qui leur est commun; car d'ailleurs, quelle différence entre les caractères d'une prudence chrétienne et soumise à Dieu, et les caractères d'une prudence tout humaine? c'est l'apôtre saint Jacques qui nous les marque.

Premièrement, la prudence du fidèle, dit cet apôtre, est chaste et innocente : *Primum quidem pudica* (Ep. Jac., III, 17) : il ne connoît de mesures légitimes, que celles que la conscience permet et que la religion approuve : le crime ne lui sert pas de voie pour arriver à ses fins, et toute prudence incompatible avec le salut lui paroît la dernière des folies. Celle du pécheur, au contraire, est corrompue et criminelle ; il trahit sa conscience pour arriver à ses fins; il ne compte pour rien les crimes ou les démarches obliques qui lui répondent du succès; il cherche à réussir aux dépens même de son âme; et tout ce qui peut lui être utile lui paroît bientôt innocent.

Secondement, la prudence du fidèle est tranquille et amie de la paix : *Deinde quidem pacifica*. Ses mesures

sont toujours paisibles, parce qu'elles sont toujours soumises à la volonté de Dieu; il ne souhaite le succès qu'autant que Dieu même le souhaite, et, dans les précautions qu'il prend, il cherche plutôt à obéir à Dieu qui les demande de lui qu'à se satisfaire lui-même. Celle du pécheur, au contraire, est toujours agitée, parce qu'elle n'est jamais soumise: il attache son bonheur, non à l'ordre de Dieu, mais au succès de ses mesures; il attend la paix de l'évènement, et non de sa soumission; et sa prudence est elle-même la source de ses chagrins et de ses inquiétudes.

Troisièmement, la prudence du fidèle est modeste : *Modesta.* Il s'interdit les projets ambitieux; il n'a que des vues conformes à son état; il sait mettre des bornes à ses désirs; il pense moins à s'élever qu'à se rendre utile, et sa modération est le trésor d'où il tire la source de la paix, et la sûreté de son innocence. Celle du pécheur est insatiable; il prend toujours de nouvelles mesures, parce qu'il forme toujours de nouveaux projets; sa cupidité ne connoît point de bornes; tout ce qui le flatte, lui convient; les postes les plus périlleux n'ont rien qui l'effraye; les périls qui l'élèvent cessent d'être des périls; le mauvais succès de ses mesures est l'unique danger qu'il craint, et il ne compte pour rien d'exposer son salut, pourvu qu'il assure sa fortune.

Quatrièmement, la prudence du fidèle est humble et docile : *Suadibilis.* Il se défie toujours de ses propres lumières; il compte plus sur le secours du ciel que sur toutes les mesures de la prudence humaine, et, en ne négligeant rien, il attend tout de Dieu seul. Celle du pécheur, au contraire, est pleine d'orgueil: il ne compte que sur l'habileté de ses mesures; il se confie en sa

propre sagesse; il n'attend le succès que de ses soins, et agit tout seul, comme s'il n'y avoit point de Dieu qui se mêlât des choses humaines.

Cinquièmement, la prudence du fidèle n'est point soupçonneuse : *Non judicans.* Il ne cherche point sa sûreté dans la défiance continuelle de ses frères; il croit difficilement le mal, et aime encore mieux tomber dans leurs piéges, que juger témérairement leurs intentions et leurs pensées. La prudence du pécheur ne trouve sa sûreté que dans ses soupçons et dans ses défiances; comme son cœur est corrompu, tout lui paroît corruption et duplicité dans les autres; il regarde tous les hommes comme ses ennemis; il soupçonne le mal où il ne le voit pas; il se persuade que, pour juger sûrement, il faut toujours juger mal de ses frères, et toute sa prudence se réduit à supposer dans tous les hommes tout ce dont il est capable lui-même.

Sixièmement, la prudence du fidèle n'est point dissimulée : *Sine simulatione.* Il ne met point son habileté dans ses artifices; comme il ne veut tromper personne, il n'a que faire de se déguiser, et toute son adresse est dans sa candeur et dans sa sincérité. Celle du pécheur, au contraire, n'est qu'une duplicité éternelle; ses lèvres démentent toujours son cœur; son visage est toujours la contradiction de ses sentiments; il croit être plus habile à mesure qu'il est plus faux; toute sa vie n'est qu'un fonds de bassesse et de mauvaise foi, et sa prudence est toujours pénible, parce qu'elle l'oblige toujours à se contrefaire.

Enfin, la prudence du fidèle est pleine de miséricorde et des fruits des bonnes œuvres : *Plena misericordia, et fructibus bonis.* Il joint aux moyens humains les pra-

tiques de la vertu et les secours de la prière; il assure le succès de ses mesures par l'abondance de ses largesses et par les mérites de la miséricorde, et trouve dans les devoirs de la religion les principales ressources et le seul appui de sa fortune. Le pécheur, au contraire, regarde la piété comme un obstacle à son élévation; il fuit les maximes de la religion comme incommodes à sa fortune, et, s'il a recours quelquefois aux apparences de la vertu, c'est pour en abuser, et y trouver un chemin plus sûr de parvenir à ce qu'il désire.

Aussi, continue l'Apôtre de qui j'ai tiré tous ces caractères, la prudence du fidèle est une semence et une source continuelle de paix dans son cœur : *Fructus autem justitiæ in pace seminatur facientibus pacem* (Ep. Jac., III, 18). Mais la prudence du siècle, qui ne vient point du ciel, mais de la corruption du pécheur et du fonds de ses passions, est une révolution éternelle de craintes, de désirs, de chagrins, et, comme elle est l'ouvrage de ses passions, elle ne sauroit être plus tranquille que ses passions mêmes : *Non est ista sapientia desursum descendens a Patre luminum, sed terrena, animalis, diabolica* (Ibid., III, 15).

La seconde source des inquiétudes humaines, sont les événements présents, et ce qui se passe tous les jours à nos yeux: rien n'arrive presque jamais selon nos désirs: ce que nous aimons nous échappe; ce que nous souhaitons nous fuit; ce que nous craignons nous arrive : nous ne sommes jamais heureux de tous points; si la fortune nous rit, la santé nous abandonne; si nous jouissons de la santé, la fortune nous manque; si la faveur du maître nous élève, l'envie du courtisan nous flétrit et nous dégrade: si l'envie nous épargne, et que nous puissions

compter sur les suffrages publics, le maître nous néglige: enfin, dans quelque situation que nous soyons, il manque toujours quelque chose à notre bonheur, et ce qu'il y a de triste pour l'homme, c'est qu'un seul chagrin l'emporte pour lui sur mille plaisirs; et que ce qui lui manque, quelque léger qu'il puisse être, empoisonne toujours tout ce qu'il possède.

Mais une âme fidèle trouve, comme aujourd'hui Marie, dans une soumission entière aux ordres de Dieu, une ressource toujours prête aux embarras de sa situation présente. Tout étoit incompréhensible dans les desseins de Dieu sur elle : la bassesse de son Fils, et la grandeur future qu'on lui annonce; le glaive qui doit percer son cœur, et toutes les nations qui doivent pourtant l'appeler heureuse; l'abjection qui l'environne, et les grands événements qui l'attendent; mais la volonté de Dieu est le seul dénoûment de ses doutes, et la grande consolation de ses peines.

Oui, mes frères, ce qui rend la soumission à la volonté de Dieu si consolante dans les situations les plus difficiles où il nous place, c'est, premièrement, que c'est la volonté d'un Dieu tout-puissant à qui tout est aisé; maître des événements, qui, d'un seul regard, peut finir nos peines: auprès de qui tout trouve des ressources; qui n'a qu'à dire, et tout est fait. Ah! les hommes auxquels nous nous livrons ne sauroient nous tirer des embarras et des périls où ils nous engagent: on voit tous les jours les amateurs du monde tomber avec leurs protecteurs, et avec ces appuis de chair et de sang, en qui ils mettoient une vaine confiance; semblables, dit le Prophète, à ceux qui vont chercher un foible soutien contre la muraille de boue déjà penchée et prête à tomber, ils sont tôt ou tard écrasés, et

ensevelis sous ses ruines : *Tanquam parieti inclinato, et maceriæ depulsa* (Ps. LXI, 4). Il est mille situations où les hommes, avec toute leur puissance, ne peuvent rien pour nous : ils ne sauroient du moins nous faire à nous-mêmes une félicité plus entière que celle dont ils jouissent; et comme ils ne sont jamais qu'à demi heureux, nous ne devons pas nous attendre qu'ils rendent notre condition meilleure que la leur, ni qu'ils fassent pour nous ce qu'ils ne peuvent pour eux-mêmes.

Mais la grande consolation d'une âme soumise à Dieu, c'est de se pouvoir dire à elle-même : Dieu est assez puissant pour me soutenir; je ne risque rien à le laisser faire, il a des ressources pour tous mes besoins; ce qui paroît désespéré aux hommes est facile à sa puissance; il veut qu'on espère contre l'espérance même; et plus les secours humains paroissent inutiles, plus il vient à notre secours, pour nous accoutumer à attendre tout de lui, et à ne pas mettre notre confiance dans les hommes.

Secondement, c'est à la volonté d'un Dieu sage que nous nous soumettons, qui a ses raisons éternelles dans les événements qu'il nous ménage; qui voit les différentes utilités des situations où il nous place; qui ne fait rien au hasard, et qui connoît les événements avant même de prendre des mesures. Hélas! nous pouvons nous inquiéter sur les situations que nous nous ménageons à nous-mêmes, parce que nous ne nous connoissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient, et que d'ordinaire dans nos choix nous consultons plus les intérêts de nos passions que ceux de notre âme; mais ce qui console l'âme fidèle soumise à Dieu, c'est la sagesse de celui en qui elle met sa confiance. Dieu a ses raisons, se dit sans cesse l'âme fidèle, dans les situations où il me place; et, quoiqu'elles me

soient inconnues, elles n'en sont pas moins justes et adorables: je ne dois pas mesurer ses vues incompréhensibles sur mes lumières foibles et bornées : je ne vois pas où peuvent me conduire les voies par où il me mène; mais puisque c'est sa main qui les a frayées, il n'y a qu'à marcher sans rien craindre; il mène souvent à la terre de promesse par les circuits pénibles et arides du désert, et nous cache presque toujours ses voies, pour nous laisser tout le mérite de la soumission et de la confiance.

Enfin, non-seulement parce que c'est à la volonté d'un Dieu puissant et sage que nous nous soumettons; mais encore d'un Dieu bon, tendre et miséricordieux, qui nous aime, qui ne veut que notre salut. Les hommes cherchent souvent à nous nuire, en faisant semblant de nous favoriser; nous ne leur sommes chers qu'autant que nous leur sommes utiles, et ils veulent plutôt nous faire servir à leur bonheur, que nous rendre heureux nous-mêmes.

Mais Dieu n'a que notre salut en vue : tout ce qu'il veut par rapport à nous, il ne le veut que pour nous: nos intérêts éternels seuls règlent ses démarches à notre égard; s'il nous frappe, c'est pour nous sauver; s'il nous épargne, c'est encore pour nous sauver; s'il nous humilie, il ne se propose que notre salut; s'il nous élève, c'est notre salut encore qui le fait agir; enfin, en quelque situation qu'il nous place, c'est toujours un père qui nous conduit, un ami qui nous gouverne, un protecteur qui nous soutient, un guide qui nous précède et qui nous montre les voies. Hélas! mes frères, nous nous croyons si fort en sûreté, quand nos intérêts et notre fortune sont entre les mains d'un ami fidèle depuis longtemps éprouvé, et sur lequel nous comptons comme sur nous-mêmes; nous ne daignons pas même nous informer des raisons qu'il a dans

les partis qu'il prend par rapport à nous; tout ce qu'il fait, nous l'approuvons, nous y souscrivons, nous le trouvons bon pour nous. Et voilà la consolation d'une âme fidèle qui a mis son sort entre les mains de Dieu; elle n'examine pas les raisons que sa bonté paternelle a pu avoir dans les situations qu'elle lui ménage; il lui suffit de savoir que c'est un Dieu qui n'a que des vues de bonté et de miséricorde pour sa créature; un père qui ne se propose que le salut de son enfant; un ami tendre et fidèle, et qui n'a rien tant à cœur que les intérêts de ce qu'il aime. Quelle situation, mes frères! en est-il ici-bas même de plus désirable pour la créature? et quand la religion n'auroit que ce seul avantage, le parti du juste et du fidèle ne seroit-il pas le plus heureux et le plus sensé que l'homme pût choisir sur la terre?

Enfin, les regrets sur le passé forment la dernière source des inquiétudes humaines: nous ne rappelons les événements fâcheux de notre vie qu'avec des retours amers qui en empoisonnent le souvenir; nos pertes passées nous tourmentent encore par les réflexions inutiles sur les mesures qui auroient pu nous les épargner; nous nous reprochons sans cesse d'avoir été nous-mêmes les auteurs de notre infortune; nous nous redisons éternellement qu'une telle précaution prise nous eût épargné bien des larmes et des chagrins; nous ajoutons à nos malheurs de les attribuer à nos imprudences; nous nous représentons après coup les moyens de les éviter très-faciles, comme pour sentir plus vivement le désagrément d'y être tombés; et loin d'y voir la sagesse et la volonté de Dieu, qui ont tout conduit, et qui, seules, devroient nous faire oublier nos peines, nous n'y voyons que nos méprises, qui augmentent nos regrets, et qui rendent nos peines éternelles.

Or, c'est encore ici que la soumission de Marie est pour nous un modèle : elle ne voit que Dieu seul dans tous les événements de sa vie passée, dans l'ambassade de l'ange, dans le prodige de son enfantement, dans la foi des pasteurs, dans l'adoration des mages : elle compare, dit l'Évangile, et conserve dans son cœur toutes ces merveilles, et toute la conduite passée de Dieu sur elle : l'attente et le langage prophétique de la veuve Anne et du juste Siméon lui rappellent tout ce que le Seigneur a fait jusqu'ici de grand pour elle et pour cet Enfant : *Conferens in corde suo* (Luc, II, 19); elle n'y voit rien d'humain; tout y est de Dieu; et ne pouvant douter que la main du Très-Haut seule ne l'ait jusqu'ici conduite, elle n'a pas de peine à se persuader que c'est lui-même qui la conduit au temple, et à se soumettre au sacrifice et à l'humiliation qu'il demande d'elle.

Voilà, mes frères, la grande science de la foi : le passé devroit être pour nous une instruction continuelle, où nous devrions étudier les ménagements et les volontés adorables du Seigneur sur les destinées des hommes ; nous devrions rappeler sans cesse tout ce qui s'est passé à nos yeux, à la cour surtout, où nous vivons, et qui est comme le théâtre des révolutions humaines : tant de changements soudains ; des morts si terribles, et si peu attendues ; des accidents si funestes : les prospérités ou les malheurs de l'État, l'élévation ou la décadence de ceux qui occupoient les premières places, que sais-je? tant de variations dans la faveur, dans les fortunes, dans le crédit, dans la chute ou l'agrandissement des familles ; nous ne devrions, dis-je, le rappeler que pour y voir la sagesse de Dieu, qui se joue sans cesse des passions humaines, et qui élève ou renverse en un instant, pour nous faire

sentir la fragilité de tout ce qui passe, et nous apprendre que toute la sagesse humaine ne sauroit nous sauver du moindre contre-temps, et qu'il n'y a point de conseil contre les conseils de Dieu.

Cependant le souvenir du passé, loin de nous instruire, nous séduit et ne fait que réveiller en nous des passions injustes : nous rappelons la décadence de ceux que nous avions vus à la tête de tout et les arbitres de la fortune publique ; et ce souvenir, loin de nous désabuser de tout ce que nous avons vu fondre et s'éclipser en un instant, et nous apprendre que les prospérités temporelles ne sont rien, si l'usage chrétien qu'on en fait ne les rend immortelles, réveille plus notre ambition par les obstacles qu'avoit toujours mis à notre fortune leur grande autorité, qu'il n'instruit notre foi par l'inconstance qui, en un clin d'œil, l'a renversée. Enfin, nous ne voyons Dieu nulle part ; tout passe, tout disparoît, tout s'écroule à nos yeux ; un nouveau monde s'élève insensiblement sur les débris de celui que nous avons vu en y entrant ; une nouvelle cour reparoît à la place de celle que nos premières années ont vue ; de nouveaux personnages sont montés sur le théâtre ; de nouvelles scènes occupent tous les jours l'univers ; nous nous trouvons presque seuls et étrangers au milieu du monde, parmi des hommes que nous avons vus naître, séparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu ; tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement se précipiter dans le néant : et, au milieu de ces révolutions éternelles, où Dieu seul, qui ne passe point, paroît si grand ; où Dieu seul, qui, changeant sans cesse la face de l'univers, demeure toujours le même, paroît si digne de nos hommages, nous ne le voyons pas, nous ne nous élevons jamais jusqu'à lui ; nous tenons encore aux débris

d'un monde qui s'est déjà à demi écroulé entre nos mains : nous rappelons même, par l'imagination, ce qui nous en est échappé ; nous donnons de la réalité à ce qui n'est plus ; nos premières années souillent encore notre cœur par des souvenirs lascifs et injustes ; nous faisons sans cesse revivre nos jours passés, en ce qu'ils ont de criminel ; il semble que la vie est trop courte pour offenser Dieu : nous revivons sans cesse par des images qui renouvellent nos iniquités passées, c'est-à-dire, nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu un instant pour la vertu. Ainsi le passé nous souille ou nous séduit, loin de nous détromper et de nous instruire ; nous n'y voyons que les révolutions humaines, nous ne remontons pas plus haut, et nous vivons comme si le hasard conduisoit l'univers, et qu'il n'y eût point d'autre raison de ce qui arrive que l'événement lui-même.

Ah ! mes frères, les patriarches, dont la vie étoit si longue sur la terre, n'avoient point d'autre occupation que de méditer, dans les grands événements qui avoient rempli leur longue carrière, les merveilles du Seigneur et l'ordre de ses volontés adorables ; ils repassoient sur les différentes voies par où sa sagesse les avoit conduits ; ils y admiroient les ménagements ineffables de sa providence : c'étoit là le livre où ils étudioient sans cesse les grandeurs de Dieu et ses miséricordes envers les créatures : c'étoit la plus douce consolation de leur pèlerinage ; ils voyoient Dieu partout ; l'invisible étoit comme visible pour eux dans tous les accidents divers et merveilleux qui avoient partagé leur vie ; ils ne voyoient que Dieu dans l'univers, et ne comptoient pour rien les hommes dont sa sagesse se servoit pour accomplir ses desseins adorables.

Et voilà, mes frères, la grande science que nous

apprennent nos divines Écritures. Dans les autres histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que les hommes : ce sont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des villes, qui subjuguent les empires, qui détrônent les souverains, qui s'élèvent eux-mêmes à la suprême puissance; Dieu n'y paroît nulle part; les hommes en sont les seuls acteurs. Mais dans l'histoire des livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout: Dieu seul qui fait régner les rois, qui les place sur le trône ou qui les en dégrade: Dieu seul qui combat les ennemis, qui renverse les villes, qui dispose des États et des empires, qui donne la paix ou qui suscite les guerres: Dieu seul paroît dans cette histoire divine; il en est, si je l'ose dire, le seul héros: les rois et les conquérants n'y paroissent que comme les ministres de ses volontés saintes: enfin ces livres divins tirent le voile de la Providence. Dieu, qui se cache dans les autres événements rapportés dans notre histoire, paroît à découvert dans ceux-ci: et c'est dans ce livre seul, que l'Esprit de Dieu a laissé à la terre, que nous devons apprendre à lire les histoires que les hommes nous ont laissées, à suppléer par la foi ce que l'esprit humain a omis, et à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers que comme l'histoire des desseins et des volontés du Seigneur sur les hommes.

Telles sont les instructions que trouve une âme fidèle dans le souvenir du passé. Aussi une des plus grandes consolations des saints dans le ciel sera de voir à découvert l'ordre admirable des volontés du Seigneur dans tous les événements de leur vie passée : l'énigme sera alors dévoilée; ils verront comment tout ici-bas se rapportoit à leur salut, avec quelle bonté et quelle sagesse adorable Dieu faisoit tout servir à la sanctification des siens. c'est-

à-dire tout ce qui se passoit sur la terre, toute l'histoire de leur siècle, la piété ou le déréglement des princes, le gain ou la perte des batailles, le bonheur ou l'infortune publique : ils verront comment tout cela, par des rapports secrets et merveilleux, qui leur seront alors clairement connus, devoit contribuer à la consommation des élus : et comment, jusqu'à leurs chutes mêmes, tout devoit être utile à leur salut.

Au contraire, la surprise la plus désespérante des pécheurs sera de voir que dans le temps même qu'ils croyoient vivre sans joug et sans Dieu dans ce monde, ils étoient entre les mains de sa sagesse, qui se servoit de leurs égarements mêmes pour l'accomplissement de ses desseins éternels ; qu'en croyant vivre pour eux seuls, ils n'étoient entre les mains de Dieu que des instruments utiles à la sanctification des justes : qu'ainsi leurs actions les plus éclatantes étoient utiles aux desseins de Dieu, mais inutiles à eux-mêmes : que les grands spectacles qu'ils ont donnés à l'univers, et qui flattoient si fort leur vanité, n'avoient aucun rapport avec eux : qu'ils n'ont vécu que pour les élus, et qu'ils sont les seuls à n'avoir aucune part à tous les grands événements dont ils ont été les principaux acteurs et qui rendront leur nom célèbre dans les histoires ; en un mot, qu'ils ont fait beaucoup de bruit dans l'univers, mais que c'étoit Dieu qui se glorifioit par eux, et qu'ils n'ont rien fait pour eux-mêmes : semblables au tonnerre qui donne un grand spectacle à la terre et fait sentir aux hommes la grandeur et la puissance de Dieu, mais qui n'est lui-même qu'un vain son et ne laisse après lui que l'infection de la matière dont il étoit le seul ouvrage.

Et c'est cette réflexion, mes frères, qui devroit rappeler

tous les hommes à une soumission continuelle aux volontés du Seigneur : car enfin, qu'ils se soumettent ou non à sa volonté sainte, il est certain qu'ils agissent toujours sous la main de Dieu : qu'ils ne font que ce que permet le souverain dispensateur : qu'ils ne viennent à bout de leurs desseins qu'autant que le trouve à propos sa sagesse adorable : qu'ils ne peuvent se soustraire aux ordres de sa puissance, et qu'en se révoltant contre lui, ils ne changent pas les événements, ils ne font que multiplier leurs crimes.

Voilà les avantages que trouve le fidèle dans sa soumission aux ordres de Dieu. Non, mes frères, tournez-vous de tous les côtés, il n'y a dans toute la vie humaine que ce point fixe, que cette consolation solide, se soumettre à Dieu, ne vouloir que ce que Dieu veut ; c'est là le grand secret de la piété chrétienne, le plus précieux avantage de la foi et la grande science du fidèle. Hors de là, mes frères, qu'est-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuse et agitée où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation et nous donne de nouvelles alarmes? Que sont les hommes eux-mêmes, que les tristes jouets de leurs passions insensées et de la vicissitude éternelle des événements? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement perpétuel ; semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée ; chaque moment est pour eux une situation nouvelle : ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines ; voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse obligés de s'en déprendre : croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course : lassés de leurs agita-

tions, et cependant toujours emportés par le tourbillon; ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paye de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événements : ni le monde qui le cause, ni leur conscience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils se révoltent. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice; ils ont beau le verser d'un vase dans un autre vase, dit le Prophète, se consoler d'une passion par une passion nouvelle, d'une perte par un nouvel attachement, d'une disgrâce par de nouvelles espérances : l'amertume les suit partout; ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice : *Et inclinavit ex hoc in hoc; verumtamen fæx ejus non est exinanita* (Ps. LXXIV, 9).

Grand Dieu! pourquoi mon âme ne vous seroit-elle donc pas soumise? *Nonne Deo subjecta erit anima mea?* (Ps. LXI, 2.) Êtes-vous donc un maître si cruel, qu'on risque de laisser sa destinée entre vos mains? Que puis-je craindre, grand Dieu! en me reposant sur vous seul de tout ce qui me regarde? Ah! tandis que j'ai voulu être moi-même l'arbitre de ma destinée, je me suis confondu dans mes propres projets; les événements n'ont jamais répondu à mes souhaits et à mes mesures; je n'ai réussi qu'à me former tous les jours à moi-même de nouveaux embarras et de nouveaux chagrins; en voulant chercher des sûretés, je me creusois des précipices; ce que je regardois comme mon appui se tournoit ensuite contre moi-même; vous vous plaisiez, grand Dieu! à renverser l'édifice à mesure que je l'élevois; vous vouliez m'apprendre qu'en vain la main de l'homme édifie la maison, et que si votre main adorable ne la soutient et ne l'élève, il ne se prépare que de tristes ruines! Qu'il est bien plus sûr, ô mon Dieu! de vous laisser faire tout seul, ou de

n'agir que sous vos ordres! Que d'inquiétudes je me serois épargnées, si j'avois été fidèle à ce devoir! ma destinée auroit été semblable, mais mes chagrins n'eussent pas été les mêmes, et j'aurois trouvé dans ma soumission à votre volonté sainte la paix que je n'ai jamais pu trouver dans le monde, ni dans mon propre cœur, et ensuite la récompense que vous promettez à ceux qui n'ont souhaité sur la terre que l'accomplissement de vos volontés éternelles.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LA FÊTE DE L'INCARNATION.

Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam nemo principum hujus sæculi cognovit.

Nous annonçons la sagesse de Dieu cachée dans son mystère, que nul des princes de ce monde n'a connue.

(I Cor., II, 7, 8.)

Si les voies de Dieu sont d'ordinaire éloignées de celles de l'homme, et si, dans ses desseins, la sagesse éternelle se plaît toujours à confondre les vains préjugés de la sagesse humaine, c'est principalement dans le mystère que l'Église honore en ce jour. Oui, mes frères, un Dieu qui descend de sa gloire pour nous y élever, qui se charge de nos infirmités et de nos souffrances pour nous en soulager, qui s'unit à l'homme pour réconcilier l'homme à Dieu, a été dans tous les temps un scandale ou une folie à la prudence de la chair; et encore aujourd'hui, la sagesse de Dieu dans ce mystère est tout à fait inconnue au siècle : *Loquimur Dei sapientiam in mysterio, quæ abscondita est, quam nemo principum hujus sæculi cognovit.*

En effet, le monde ne connoît de véritable grandeur que celle qui frappe les sens; le monde ne compte de vrai bonheur que celui de vivre dans les plaisirs et dans l'abon-

dance : le monde croit avoir seul la raison en partage, et rappelle toujours au jugement de ses propres lumières les œuvres du Seigneur.

C'est sur ces trois erreurs que rouloit toute la sagesse des hommes, avant qu'il plût au Très-Haut de les visiter dans sa miséricorde. Les Juifs ne soupiroient qu'après la gloire et la grandeur temporelle d'un Messie charnel, qui devoit subjuguer tous les empires et rendre toutes les nations tributaires de Jérusalem : les philosophes n'attendoient le remède de leurs maux que des vains efforts d'une raison malade : les princes, les puissants et le peuple cherchoient dans les plaisirs des sens ce que l'Auteur de la nature n'y a point mis et la félicité la plus indigne de l'homme. Et tel est encore, après l'accomplissement du grand mystère de piété, l'état déplorable du monde.

Mon dessein donc aujourd'hui est de montrer comment la sagesse de Dieu, cachée dans ce mystère, confond ces trois erreurs principales, qui forment proprement toute la sagesse humaine. Premièrement, le Verbe s'y anéantit ; et cet anéantissement nous apprend que l'homme ne peut plus aimer l'élévation sans injustice. Secondement, le Verbe s'y charge de nos douleurs et de nos souffrances ; et ce ministère nous découvre que l'homme ne peut plus aimer les plaisirs sans crime. Enfin, le Verbe s'y unit à notre chair, et, en nous proposant cette union incompréhensible comme l'objet de notre culte et la seule ressource de nos maux, il nous laisse comprendre que l'homme ne peut plus compter sur sa raison sans témérité. Un Dieu anéanti rend les humiliations honorables ; un Dieu chargé de nos douleurs rend les souffrances aimables ; un Dieu uni à l'homme fait taire la raison et rend la foi même raison-

nable. Développons ces trois vérités; elles renferment toute la doctrine du grand mystère de piété.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

L'orgueil a été de tout temps la plaie la plus dangereuse de l'homme. Né pour être grand et maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au dedans de lui ces premières impressions de son origine; trouvant sans cesse dans son cœur je ne sais quels sentiments secrets de sa propre excellence, que sa chute n'a point effacés, il se prêta d'abord à des penchants si doux; il ne chercha plus qu'à s'élever de degré en degré, et, ne rencontrant rien ici-bas qui pût satisfaire la grandeur d'une âme, laquelle n'avoit été créée que pour régner avec son Dieu, il monta jusques au-dessus des nuées et se plaça à côté du Très-Haut; de là l'homme se fit rendre les honneurs divins; l'homme se rendit[1] à l'homme même, et l'univers adora, comme ses auteurs, des insensés que l'univers avoit vus naître et qui étoient venus tant de siècles après lui.

Cependant l'homme, depuis le péché, n'est plus qu'un vil esclave; tout ce qui l'élève le tire de la situation naturelle, puisque l'honneur n'est dû qu'à l'innocence et que l'abjection doit être le partage du vice; et s'il lui reste encore quelque espoir de recouvrer sa première grandeur, ce ne peut être que dans l'humble aveu de sa bassesse.

Mais comment persuader au monde une vérité si nouvelle, démentie par la doctrine de toutes les sectes, par

1. *Se fit rendre... se rendit.* Que de négligences pareilles dans un orateur qui cependant a tant poli son style!

les préjugés de toutes les nations et par les sentiments les plus vifs du cœur humain? Les justes, dans ces temps reculés qui précédèrent l'avénement du Libérateur, en avoient, je l'avoue, laissé de grands exemples aux hommes. Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! s'écrioit un saint roi, que vous daigniez vous abaisser jusqu'à lui et le visiter? Avez-vous oublié que je suis devant vous comme une bête sans raison, et que le néant est le seul appui sur lequel toutes mes forces se soutiennent?

Mais ce n'étoient là que des instructions, et il falloit à l'homme des remèdes; ces modèles étoient insuffisants, car, outre que les hommes ne pouvoient pas inspirer l'amour d'une vertu dont ils étoient eux-mêmes touchés, un coupable qui s'humilie peut, à la vérité, faire haïr ses crimes, mais il ne fait pas aimer ses humiliations; l'orgueil humain avoit donc besoin d'un exemple qui fût en même temps son remède, et il falloit l'instruire et le guérir à la fois. Et voilà, mes frères, le grand mystère que la sagesse de Dieu, après l'attente de tant de siècles, les vœux de tant de justes, les oracles de tant de prophètes, opère aujourd'hui à Nazareth, dans le sein de Marie.

Or souffrez que, pour tirer de ce mystère adorable les instructions importantes que la sagesse divine y a cachées, je vous fasse remarquer quels sont les principaux caractères de l'orgueil humain, et l'opposition qu'ils ont avec l'anéantissement du Fils de Dieu dans son union avec notre nature.

Le premier caractère de l'orgueil est cette erreur qui fait que nous sortons, pour ainsi dire, de nous-mêmes, et que, pour nous étourdir sur le sentiment intérieur et humiliant de notre misère, nous cherchons avec complaisance dans les choses qui sont hors de nous, dans les

biens, les titres, les dignités, la réputation, l'éclat de la naissance, une gloire dont la source ne devroit être que dans nous-mêmes.

Or, mes frères, les circonstances extérieures de l'incarnation du Verbe corrigent les hommes de cette première erreur. En effet, ne sembloit-il pas qu'un mystère dont les figures mêmes avoient été si pompeuses, les préparatifs si augustes, les promesses si magnifiques, les ombres, pour ainsi dire, si brillantes, auroit dû s'accomplir dans la plénitude des temps avec encore plus d'éclat qu'il n'avoit été promis; et que, puisque des signes si illustres avoient annoncé depuis tant de siècles aux hommes que le Très-Haut devoit les visiter, sa venue auroit dû être accompagnée de tant de gloire et de majesté qu'on n'eût pu le méconnoître?

Cependant rien de plus obscur aux yeux des sens que ce qui se passe aujourd'hui à Nazareth. La sainte Fille, préférée à toutes les autres filles de Juda, et dans le sein de qui s'opère le secret ineffable de l'abaissement d'un Dieu, n'a rien qui la distingue dans sa tribu que sa pudeur et son innocence. L'éclat du sang qu'elle tire de David est obscurci par la bassesse de sa fortune; son obscurité a presque fait oublier son origine. Les cieux ne s'ouvrent pas, comme autrefois sur le mont Sinaï, pour frayer une route de lumière au Dieu qui descend sur la terre; les anges ne l'environnent pas pour annoncer aux hommes son avénement au bruit des éclairs et des trompettes; les montagnes ne retentissent pas; des nuées de gloire ne s'abaissent pas pour enfanter le Juste; la maison même de Marie ne s'ébranle pas jusqu'aux fondements, comme un autre Cénacle, pour marquer la sainte horreur dont elle est saisie à la présence du Dieu qu'elle reçoit.

Un seul envoyé du ciel, invisible à tous les hommes, apparoît à Marie dans le silence, sous la simplicité d'une forme humaine, comme pour honorer lui-même, en cachant sa gloire, l'anéantissement du Dieu dont il est le ministre. Nazareth, la plus méprisable ville de Juda, et d'où l'opinion publique étoit qu'il ne pouvoit rien sortir qui fît honneur à la Judée, Nazareth, dis-je, où ce mystère se consomme, n'en est pas plus instruite que Jérusalem. Joseph lui-même ignore le secret de l'ambassade céleste, et le réduit où Marie est cachée est le seul confident d'un prodige où le monde entier a tant de part. Dans tous les autres mystères, les abaissements du Verbe sont mêlés d'éclat et de grandeur; ici tout est obscur, rien ne parle aux sens, parce qu'ici le dessein de la sagesse divine est d'en corriger les erreurs, et de substituer les nouvelles vues de la foi aux anciennes illusions de la sagesse humaine.

En effet, mes frères, jusque-là les hommes avoient cru que les prospérités temporelles étoient des faveurs du ciel; que la réputation étoit un bien solide; que les grands talents étoient d'heureux regards d'un Dieu favorable; que les distinctions du rang et de la naissance avoient un éclat véritable et n'étoient pas indignes des soins et de l'estime des hommes. Mais dans ce mystère la sagesse de Dieu nous découvre un nouvel ordre de choses; elle étale à nos yeux un monde nouveau tout spirituel, de nouveaux biens, de nouveaux honneurs, une gloire nouvelle, et, réformant nos jugements, elle nous apprend que l'innocence et la vertu sont les seules richesses de l'homme; que tout le mérite de l'âme fidèle est caché dans son cœur; qu'un seul degré de charité élève plus haut le chrétien que l'empire du monde entier: que la patience, l'humilité, la douceur, sont les plus

grands talents d'un disciple de Jésus-Christ; que se vaincre soi-même sous les yeux de Dieu seul est une gloire plus solide et plus immortelle que la conquête des provinces et des royaumes, et qu'enfin la grandeur qui est hors de nous n'est qu'un prestige qui nous joue, et qu'on n'est grand qu'autant qu'on est saint.

Or, mes frères, n'est-ce pas là encore aujourd'hui une sagesse inconnue au siècle? *Dei sapientiam, quam nemo principum hujus sæculi cognovit.* Où sont ceux qui regardent avec des yeux chrétiens le vain spectacle de la gloire humaine, et qui réservent toute leur admiration pour les dons de la grâce et le mérite de la sainteté? Qui s'attire plutôt nos hommages, ou un ambitieux qui, à la tête d'un peuple d'hommes armés, remporte des victoires et remplit l'univers du bruit de son nom et de sa vanité, ou un juste environné de sa seule innocence, qui sait souffrir une injure, soutenir une humiliation, étouffer un ressentiment; qui sait combattre et vaincre pour le ciel? Par où cherchons-nous à nous distinguer nous-mêmes de nos frères? Est-ce par une charité plus vive, par une foi plus abondante, par une conscience plus pure, par une fidélité plus inviolable à tous nos devoirs? Hélas! nous nous élevons d'une naissance illustre, comme si la gloire de nos ancêtres nous appartenoit, et qu'elle ne devînt pas un opprobre et une roture pour nous, dès que nous portons un nom vide de leurs vertus. Nous comptons nos titres et nos exploits militaires comme des distinctions glorieuses qui nous élèvent au-dessus des autres hommes, et nous ne voyons pas que le hasard, la faveur, la témérité, les conjonctures, ont eu plus de part à ces honneurs que le devoir et la vertu. Nous nous parons des dignités éminentes qui nous distinguent dans notre peuple, et nous

ne comprenons pas que les plus grandes places sont de plus grands écueils, et qu'elles multiplient nos devoirs sans augmenter notre mérite. Nous nous glorifions de la supériorité de nos lumières et de nos talents, et nous ignorons que les connoissances les plus vastes de l'esprit humain sont des lumières puériles, si elles se bornent aux choses présentes et nous font perdre de vue les éternelles. Oui, mes frères, les grandeurs et les distinctions de la grâce et de la foi ne touchent personne; ce qui est éternel, nous le regardons comme s'il n'étoit pas. Mais qu'importe au chrétien d'être obscur ou de briller aux yeux des hommes, puisqu'il n'est réellement que ce qu'il est devant Dieu, et que la foi nous dépouille de tout ce qui est hors de nous et ne voit de nous que nous-mêmes?

Cependant le second caractère de l'orgueil humain est cette foiblesse qui ne compte pour rien le mérite de la vertu même, tandis qu'il est caché, et qui ne hait du vice que la confusion et l'opprobre, comme si le vice et la vertu n'étoient que des opinions, et que l'homme ne pût être grand ou méprisable que dans l'idée des autres hommes.

Or l'anéantissement du Verbe dans ce mystère confond cette vaine attention aux jugements humains. Et certes le Fils de Dieu ne descendoit sur la terre que pour glorifier son Père, et reprendre dans le cœur des hommes les hommages que les créatures lui avoient ravis. Ce dessein demandoit, ce semble, qu'il se montrât à eux dans toute sa gloire, resplendissant comme sur le Thabor, et qu'il leur parût aussi glorieux et aussi digne de leurs hommages, qu'il se laissa voir alors aux disciples enchantés de la douceur de ce spectacle. C'est alors qu'il eût tout attiré après lui, et que Jérusalem incrédule n'eût pas vu ses citoyens se partager sur la vérité de ses pro-

diges et sur la sainteté de sa doctrine et de son ministère.

Néanmoins ce n'est pas par l'éclat et la majesté qu'il veut triompher de nos cœurs, c'est par les humiliations et les opprobres: il cache tout ce qu'il est, il ne donne pas sa gloire à un autre, mais il la dérobe, pour ainsi dire, à lui-même. Rien de ce qu'il avoit de grand dans le sein de son Père ne l'accompagne aux yeux des sens dans celui de Marie; sa puissance se change en foiblesse, sa sagesse infinie n'est plus qu'une raison naissante et enveloppée, son immensité paroît renfermée dans les bornes d'un corps mortel, l'image de la substance du Père est cachée sous la vile forme d'esclave, son éternelle origine commence à compter des temps et des moments, enfin il paroît anéanti dans tous ses titres.

Aussi, dès qu'il paroîtra dans la Judée, l'incrédulité va lui disputer la suprême autorité de son sacerdoce : *Quel est celui-ci*, dira-t-on, *qui vient remettre les péchés?* (Luc, vii, 49.) La crainte des puissances de la terre refusera de le connoître pour roi, et on lui fera payer le tribut comme à un esclave. La prudence de la chair prendra sa sagesse divine pour une folie, et ses proches eux-mêmes le regarderont comme un insensé : *Quoniam in furorem versus est* (Marc, iii, 21). L'envie le dégradera de sa naissance divine, et ses citoyens vont publier qu'il n'est que le fils de Marie et de Joseph. Enfin un faux zèle lui ravira l'éternité de sa durée, et il sera presque lapidé pour avoir osé dire seulement qu'il étoit avant Abraham.

Mais l'opinion des hommes ne changera rien à l'obscurité apparente de son ministère. Il se manifestera assez, à la vérité, pour être connu des Juifs spirituels et fidèles; ses œuvres, sa doctrine, Moïse, les prophètes, les divines Écritures, rendront témoignage de lui : et à qui aimera la

vérité, il ne sera pas possible de le méconnoître: mais il ne se manifestera pas assez pour éviter le mépris des Juifs charnels: l'éclat de son ministère sera sensible à un cœur humble et innocent; l'obscurité de son ministère révoltera l'orgueil et l'incrédulité: il y mêlera assez de ténèbres pour récompenser la foi de ceux qui croiront, et assez de lumière pour punir l'incrédulité de ceux qui refuseront de croire en lui.

D'où vient, mes frères, une conduite si surprenante? Après s'être caché durant tant de siècles, Dieu ne se montre-t-il enfin aux hommes que pour n'être pas connu d'eux? que ne venoit-il dans toute sa gloire, s'il vouloit nous sauver en se découvrant à nous? Laissons là les autres raisons de l'obscurité de son ministère, qui ne sont pas de notre sujet: mais celles qui nous regardent ici, c'est, premièrement, qu'il vouloit nous apprendre, à nous qui sommes chargés de la dispensation de son Évangile, à ne rien changer aux ordres de Dieu dans les fonctions de notre ministère, sous prétexte de concilier plus facilement à sa parole les suffrages des hommes; à ne pas croire que Dieu soit plus glorifié par la gloire qui nous revient à nous-mêmes: à ne pas intéresser le Seigneur, pour ainsi dire, dans notre propre cause, et nous persuader qu'il a attaché le succès de son Évangile aux applaudissements qu'il reçoit par notre bouche. Les contradictions qu'éprouve le ministre font souvent toute la gloire et tout le succès de son ministère. Annonçons les vérités que l'Église nous a confiées: n'y mêlons ni nos opinions ni nos propres pensées. Plantons, arrosons, et laissons au Seigneur l'accroissement: sa parole ne retournera pas à lui vide, et elle sera toujours ou la condamnation de l'incrédule, ou la consolation du fidèle.

Secondement, il vouloit vous apprendre à vous, mes

frères, que les jugements des hommes ne doivent jamais décider de vos devoirs; qu'il ne faut pas s'en tenir, dans le service de Dieu, à ce que le monde approuve, mais à ce que Dieu demande de nous; que les censures et les dérisions sont toujours la récompense de la piété véritable; qu'il n'est pas possible de plaire aux hommes et d'être serviteur de Jésus-Christ; que le zèle qui voudroit concilier les suffrages publics à la vertu n'est qu'un orgueil déguisé, qui cherche à se les concilier à soi-même; que l'injustice du monde envers les gens de bien fait ici-bas toute leur sûreté; que l'obscurité est le plus sûr asile de leur vertu; que ce n'est pas ici le temps de leur manifestation, et qu'ils n'auront droit de paroître à découvert que lorsqu'ils paroîtront avec Jésus-Christ dans sa gloire.

Cependant, si nous y prenons garde, quelque justes que nous soyons d'ailleurs, nous comptons les hommes pour beaucoup: nous ne vivons presque que pour les autres: ce que nous sommes à nos yeux et aux yeux de Dieu nous intéresse peu; nous ne paroissons touchés, occupés que de ce que nous sommes aux yeux des hommes: et, moins sensibles aux soins de notre perfection, toute notre attention se borne à embellir cette idée chimérique de nous-mêmes, qui est dans l'esprit des autres. Aussi il ne nous arrive guère de nous demander à nous-mêmes ce que nous sommes réellement, mais nous nous demandons sans cesse ce qu'on croit que nous soyons; ainsi toute notre vie est imaginaire et fantastique. L'erreur même qui nous prend pour ce que nous ne sommes pas flatte notre orgueil; nous nous laissons toucher par des louanges que notre cœur désavoue; nous nous faisons honneur de la méprise publique, et nous sommes plus flattés par l'erreur qui nous prête de fausses vertus, que nous ne sommes

humiliés par la vérité, qui nous fait sentir nos défauts et nos misères véritables.

Aussi le dernier caractère de l'orgueil est cette imposture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes, et qui ne paroît s'avilir aux yeux des hommes qu'afin que leurs applaudissements aillent la placer encore plus haut que n'étoit le lieu d'où elle étoit descendue. Et certes, mes frères, il n'est presque point d'humilité sincère : on ne se cache que pour être découvert; on ne fuit l'éclat qu'afin que l'éclat nous suive; on ne renonce aux honneurs que pour être honoré; on ne souffre le mépris que lorsqu'il nous est glorieux d'être méprisés. L'orgueil a mille dédommagements imperceptibles à nous-mêmes, et rien n'est plus rare qu'une humiliation volontaire qui ne conduit qu'à l'humilité.

Or, voilà l'écueil que les anéantissements du Verbe dans ce mystère nous apprennent à éviter. Il se revêt de la ressemblance du péché, mais c'est pour en porter toute la honte; il se charge de nos iniquités, mais pour en être la victime; il veut passer pour un Samaritain et pour un ennemi de la loi, mais c'est pour être puni comme un séducteur; enfin, il se cache lorsqu'on veut le reconnoître pour roi, mais c'est pour mourir comme un esclave. Les outrages les plus honteux vont être la récompense de ses anéantissements; les hommes le méconnoîtront jusqu'à la fin, et il mourra avec tout le mérite de son humilité.

Pour nous, mes frères, si la calomnie nous trouve patients, c'est parce que nous prévoyons que la vérité va la confondre, et qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaisent que parce que notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaissons; nous aimons les opprobres passagers et où notre vanité voit

des ressources promptes; et aux âmes les plus fidèles il faut quelque autre attrait qui leur adoucisse le mépris que le plaisir d'être méprisé. On pardonne, mais en faisant sentir qu'on est l'offensé et qu'on se relâche de son droit: on fait une avance de réconciliation, mais on n'est pas fâché qu'on sache que la piété toute seule a part à cette démarche; on dit du bien de ceux qui nous calomnient, mais c'est pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin, il est difficile de ne pas se chercher soi-même, et encore plus dans l'humiliation que dans l'éclat, parce que plus l'homme semble s'oublier, plus l'orgueil est attentif à faire en sorte qu'il se retrouve.

Rougissons de notre foiblesse, mes frères; jetons souvent les yeux sur notre modèle; adorons les premières dispositions de l'âme sainte du Verbe incarné, dans ses nouveaux anéantissements: pensons quelquefois que l'orgueil est presque notre seul crime, et que si nous pouvions une fois nous oublier tout à fait nous-mêmes, nous serions exempts de mille taches secrètes que nous ne connoissons pas et qui éloignent Dieu de notre cœur. Reprochons-nous sans cesse cette alliance monstrueuse de nos misères avec nos vanités; cette source de corruption que nous sentons en nous, avec ces désirs de gloire qui entrent dans toutes nos œuvres; cette loi de la chair qui nous humilie, avec ces sentiments d'élévation qui nous enflent: en un mot, ce que nous sommes, avec ce que nous voudrions paroître. Et après être convenus que, depuis l'anéantissement d'un Dieu, rien n'est plus injuste pour l'homme que de vouloir s'élever, écoutez comment, depuis qu'un Dieu anéanti s'est chargé de nos douleurs et de nos infirmités, rien n'est plus honteux à l'homme que de chercher une vie douce et heureuse sur la terre.

DEUXIÈME PARTIE.

L'homme innocent devoit mener une vie heureuse et tranquille. La terre n'avoit reçu la fécondité que pour fournir à ses chastes délices: ses sens n'étoient destinés qu'à le porter à la conservation de son être, par des impressions douces et agréables. Toutes les créatures devoient servir à sa félicité, puisque, dans le dessein de leur auteur, elles avoient été toutes rapportées à son usage: et sous un Dieu juste, rien ne pouvoit le rendre malheureux, ni troubler ses plaisirs, tandis que[1] rien ne donneroit atteinte à son innocence. Mais l'homme pécheur est né pour souffrir; tout plaisir dans la vie est interdit à un coupable, qui ne mérite pas même de vivre; la douleur est l'état naturel du désordre, et c'est une injustice que les créatures servent au bonheur d'un infortuné qui en a abusé, et qui s'est révolté contre le souverain à qui elles appartiennent.

Cependant le plaisir est encore le penchant dominant de cet homme criminel: malgré sa transgression, il veut vivre heureux: et la faute qui lui en a fait perdre le droit et l'espérance n'a pu lui en faire passer le désir; les travaux qui sont devenus la peine inséparable de son crime n'ont pu devenir le choix libre de son amour: et condamné à souffrir, il n'a jamais pu aimer les souffrances. Il falloit donc qu'un grand exemple lui rendît aimable ce qui lui étoit devenu nécessaire, et qu'un Dieu souffrît tout pour sauver l'homme, afin que l'homme apprît et aimât à souffrir pour apaiser son Dieu.

1. *Tant que.*

Aussi le ministère du Verbe incarné est un ministère de croix et de souffrance. Dès le premier instant de son union avec notre nature dans le sein de Marie, il renonce à la joie sensible dont il pouvoit jouir, dit l'Apôtre, et embrasse la croix que la justice de son Père lui présente; dès lors, victime de nos péchés, il baisse son chef sacré sous la verge de la colère divine et sent les premiers coups de la sévérité due à l'homme pécheur. Mais des rigueurs plus réelles l'attendent encore au sortir de cet humiliant séjour. A peine ses yeux s'ouvriront à la lumière, qu'on en verra déjà couler des larmes précieuses; ses travaux croîtront avec ses années; la faim, la soif, la lassitude, qui sont les peines de notre crime, deviendront l'exercice de son amour; il n'annoncera que des croix et des tribulations; il ne promettra son royaume qu'à la violence; il maudira les plaisirs; il n'appellera heureux que ceux qui souffrent; et, de peur que dans la suite des temps les hommes, toujours ingénieux à se flatter, ne donnent à ses maximes des interprétations favorables à leur amour-propre, il expirera entre les bras de la douleur, et sa doctrine ne sera que le récit de ses exemples.

Or, je dis que depuis que le Verbe incarné, pour nous montrer la voie du ciel et satisfaire pour nous à la justice divine, est venu mener ici-bas une vie triste et souffrante, le chrétien ne peut plus sans crime vivre au gré de ses sens, et se flatter d'arriver au salut par des routes douces et aisées. En effet, depuis que par ce mystère Jésus-Christ est devenu nouveau chef d'un peuple saint et source d'une nouvelle vie, nous ne pouvons prétendre au salut que comme membres de Jésus-Christ, c'est-à-dire comme faisant une portion de ce corps mystique et divin qu'il est venu former sur la terre; car ce corps mystique tout seul

pénetrera les cieux, dit l'Apôtre, et entrera avec son chef et son pontife dans le véritable sanctuaire. Or, mes frères, qu'est-ce qu'être membre de Jésus-Christ? c'est être animé de son esprit, c'est vivre de sa vie; c'est n'agir que par ses impressions; c'est ne former au dedans de soi que ses désirs et ses sentiments : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu* (PHILIPP., II, 5). C'est, en un mot, suivre la destinée du chef et lui être conforme; mourir à tout avec lui, être crucifié avec lui, ne pas chercher sa consolation en ce monde comme lui.

Or, je vous demande, mes frères, languir toute la vie dans des mœurs indolentes et sensuelles; se livrer sans cesse à tous ses goûts, pourvu qu'ils n'offrent point de crime; n'être occupé qu'à égayer l'ennui de la vie mondaine, par la variété des plaisirs et des spectacles agréables aux sens, et couler doucement ses jours sans autres soucis que ceux qui naissent de la satiété elle-même et de l'abondance, est-ce être membre de Jésus-Christ et animé de son esprit? Eh! qu'a de commun l'esprit de Jésus-Christ avec cette sagesse de la chair, qui n'est ingénieuse qu'à se justifier à elle-même la mollesse des mœurs, qu'à condamner l'obligation des souffrances comme une invention humaine et une loi injuste; qui réduit toutes les maximes de l'Évangile à n'être ni impie, ni ravisseur, ni fornicateur, ni adultère; qui confond la nature avec la grâce, et regarde la croix de Jésus-Christ comme un objet étranger à la foi et à la piété?

Ah! ce n'est pas ainsi que ces hommes apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer Jésus-Christ à nos pères, leur en parlèrent, mes frères : *Non ita didicistis Christum* (ÉPHÉS., IV, 20). L'esprit de Jésus-Christ est une sainte avidité de souffrances, une attention continuelle à

mortifier l'amour-propre, à rompre sa volonté, à réprimer ses désirs, à retrancher à ses sens tous les adoucissements inutiles : voilà le fond du christianisme et l'âme de la piété. Si vous n'avez pas cet esprit, vous n'appartenez pas à Jésus-Christ, dit l'Apôtre; en vain vous n'êtes pas du nombre de ces impudiques et de ces sacriléges qui n'auront point de part à son royaume, vous n'en êtes pas moins étrangers par rapport à lui, vos sentiments ne sont pas les siens, vous vivez encore sous la nature, vous n'appartenez pas à la grâce du Sauveur; vous périrez donc, puisque c'est en lui seul, dit l'Apôtre, que le Père a mis le salut de nous tous.

On se plaint quelquefois que nous rendons la piété rebutante et impraticable, en interdisant mille plaisirs que le monde autorise. Mais, mes frères, que vous disons-nous? Permettez-vous tous les plaisirs que Jésus-Christ lui-même se fût permis, la foi ne vous en permet point d'autres: mêlez à la piété tous les adoucissements que Jésus-Christ lui-même y eût pu mêler, l'Évangile ne pousse pas plus loin la condescendance; suivez tous les usages que Jésus-Christ lui-même eût pu suivre, la religion n'a pas d'autre règle : tout ce qui n'est pas expression des mœurs de Jésus-Christ, tout ce qui n'est pas impression de l'esprit de Jésus-Christ, n'est pas toujours. à la vérité, une œuvre qui donne la mort, mais ne sauroit être aussi une œuvre de vie, et est du moins toujours une démarche étrangère à ses membres, de laquelle il leur fera rendre compte.

Voilà, mes frères, le fondement de toute piété. l'Évangile du courtisan comme du solitaire, du prince comme du peuple; voilà la source principale des règles des mœurs, et où il faudroit remonter pour trouver le point fixe qui

resout toutes les difficultés que vous nous proposez sans cesse pour autoriser tous les abus de la vie mondaine. C'est par votre conformité avec Jésus-Christ qu'il faut décider si votre état est chrétien ou profane, innocent ou criminel; toute autre règle est fausse pour vous, puisque Jésus-Christ seul est votre voie; les usages, les changements des mœurs et des siècles, les opinions des hommes, ne changent rien à cette règle, puisque Jésus-Christ étoit hier, est aujourd'hui et sera toujours le même. Mon Dieu! que les décisions du monde sur les devoirs seront un jour étrangement renversées! et qu'on verra la probité, la régularité mondaine, qui rassure ici-bas tant d'âmes abusées par une apparence de vertu, bien changer de nom, lorsqu'on les placera à côté de Jésus-Christ crucifié, qu'on y cherchera sa ressemblance et qu'on les jugera sur ce modèle!

Il est vrai que ce qu'il y a ici de consolant pour nous, mes frères, c'est que Jésus-Christ, en nous faisant une loi, par le caractère seul de son ministère, de la violence et du renoncement, nous rend en même temps aimable la croix dont il nous charge. Souffrir ici-bas étoit pour nous un sort inévitable: mais, sans lui, l'homme eût souffert sans consolation et sans mérite: il vient donc adoucir et sanctifier nos souffrances, et, loin de nous imposer un nouveau joug, il vient rendre doux et léger celui sous lequel nos pères gémissoient depuis tant de siècles.

Premièrement, son exemple ôte aux souffrances tout ce qu'elles avoient d'abject et d'humiliant : il est beau de souffrir après lui, il est glorieux de marcher sur ses traces. Jésus-Christ a pleuré, les larmes sont donc honorables à ses disciples: Jésus-Christ a souffert la faim et la soif, les saintes rigueurs de l'abstinence consacrent donc le corps

du fidèle ; Jésus-Christ a été humilié, calomnié, méprisé, les saintes humiliations des disciples de la croix sont donc devenues des titres d'honneur, et il est des ignominies souffertes pour la justice plus glorieuses même devant le monde que toute la gloire du monde même.

Secondement, l'onction de sa grâce adoucit ce que la violence et le renoncement avoient d'amer. Je conviens que se renoncer sans cesse soi-même, se disputer tout ce qui flatte, régler par la loi rigoureuse de l'esprit les désirs les plus innocents de la chair ; être né vain, magnifique, fastueux, et se réduire à une modestie simple et chrétienne ; aimer la joie, les plaisirs, les amusements de la société et des commerces,[1] et renfermer la vivacité de ces penchants dans le silence, dans la prière et dans la retraite ; avoir reçu de la nature un caractère mou, indolent, ennemi de la contrainte, excessivement amoureux de soi-même, et asservir une chair qui se refuse au joug, aux devoirs les plus gênants et les plus tristes ; je conviens, dis-je, que cette situation est pénible, et que cet état de violence, s'il n'étoit mêlé d'aucun adoucissement, lasseroit bientôt la foiblesse de l'homme.

Mais la source des plaisirs véritables n'est pas dans les sens, elle est dans le cœur ; or c'est là que Jésus-Christ

1. Au dix-septième siècle, *commerce* s'employait souvent au pluriel dans le sens de relations.

« Il me semble que vous avez bien des *commerces.* » (Mme DE SÉVIGNÉ, *Lettres,* à Mme de Grignan, 5 juin 1680.) — « J'ai passé une jeunesse douce, libre, pleine d'études agréables et de *commerces* avec des amis délicieux. » (FÉNELON, *Lettres spirituelles,* XXIX, édit. de Saint-Sulpice.) — « Les *commerces* du dehors perdent tous les couvents. » (Mme DE MAINTENON, *Lettres historiques* à Mme de Saint-Pars., 1689.) — « La passion de M. de Nemours pour Mme de Clèves fut d'abord si violente, qu'elle lui ôta le goût, et même le souvenir de toutes les personnes qu'il avoit aimées, et avec qui il avoit conservé des *commerces* pendant son absence. » (Mme DE LA FAYETTE, *La Princesse de Clèves,* I.)

porte le remède et la douceur de sa grâce. Tandis qu'au dehors tout paroît triste, rebutant, douloureux pour l'âme fidèle, un consolateur invisible remplace ces amertumes par des délices que le cœur de l'homme charnel n'a jamais goûtées, et lui dit sans cesse au fond du cœur, comme autrefois le père de Samuel disoit à son épouse affligée : Pourquoi vous laisseriez-vous abattre par des maux qui ne sont qu'apparents? retenez vos soupirs et essuyez vos larmes: ne puis-je pas moi seul vous tenir lieu de tout ce qui vous manque? et ma tendresse pour vous ne vaut-elle pas mieux que tout ce que vous pleurez? *Anna, cur fles? numquid non ego melior tibi sum, quam decem filii?* (I Reg., I, 8.) En un mot, les plaisirs des sens la laissoient toujours triste, vide, inquiète: les rigueurs de la croix la rendent heureuse; les pointes de la pénitence qui percent sa chair portent avec elles leurs remèdes; et semblable à ce buisson mystérieux, tandis qu'elle ne paroît offrir aux yeux des hommes que des ronces et des épines, la gloire du Seigneur est cachée au dedans, et avec lui il n'est plus rien qu'elle ne possède. Saintes douceurs des larmes et de la tristesse de la pénitence! divin secret de la grâce, que n'êtes-vous plus connu de l'homme pécheur!

Troisièmement enfin, les promesses de Jésus-Christ ôtent aux souffrances tout ce qu'elles avoient d'inutile et de désespérant. Avant sa manifestation dans notre chair, on souffroit pour la gloire, pour la patrie, pour la fortune, pour l'amitié; mais l'orgueil étoit un foible dédommagement dans les souffrances, pour l'homme surtout qui veut être heureux: les applaudissements publics pouvoient charmer la douleur dans ces premiers moments, où l'ivresse et la nouveauté de la gloire et d'un vain héroïsme surprend l'âme et la tire comme d'elle-même: mais,

l'ivresse passée, l'homme sentoit bien son malheur et sa folie; loin des regards publics, tous ces héros de parade, ces martyrs de la vanité, retomboient sur eux-mêmes et cherchoient d'autres adoucissements à leurs maux que ceux de la réputation et de la gloire; ainsi l'homme souffroit alors sans ressource, parce qu'il ne souffroit que pour les hommes.

Mais le fidèle qui souffre, qui se punit lui-même, qui porte sa croix, qui mortifie ses sens et réprime ses désirs, a un avenir éternel pour lui. Quand même ses peines seroient ici-bas sans consolation, l'espérance seule, qui est cachée dans son sein, les adouciroit; un coup d'œil sur les années éternelles rend à l'instant la joie et la sérénité à son âme affligée; un Dieu manifesté en chair est le garant de sa confiance: en Jésus-Christ, ses souffrances trouvent un prix et un mérite digne de Dieu; par Jésus-Christ, elles sont présentées comme un sacrifice de bonne odeur au Père céleste: avec Jésus-Christ, elles ont déjà reçu en sa personne la gloire et l'immortalité qu'il leur a promise.

Que ces vérités consolantes vous soutiennent, vous, mes frères, qui êtes entrés depuis longtemps dans les voies de la justice et du salut; ne laissez point ralentir votre foi sous la pesanteur de la croix que vous avez embrassée; ne vous découragez pas des rigueurs et de la durée du chemin: ne vous lassez pas dans ces routes saintes. Ah! les jours de votre pèlerinage vont bientôt finir; vous touchez déjà à la couronne immortelle, ces moments rapides de tribulation passeront comme un éclair; attendez encore un peu, le Seigneur ne tardera pas et il va paroître: vous le voyez aujourd'hui descendre dans notre infirmité; ah! vous le verrez bientôt venir dans sa gloire. Qu'est-ce que le court espace de quelques jours de larmes et de deuil,

qui vont aussitôt se perdre et s'anéantir dans l'abîme de l'éternité? mais que dis-je, se perdre? se changer en une vie nouvelle, en un jour serein et éternel, où les larmes seront essuyées et le deuil consolé? Rien ne périt pour le juste : vivez donc de la foi; attendez l'invisible comme si vous le voyiez déjà; pensez que toutes vos violences les plus secrètes sont remarquées par le témoin fidèle que vous avez dans le ciel, que toutes vos œuvres les plus légères sont comptées, que toutes vos peines sont mises en dépôt dans les tabernacles éternels, et que vos soupirs fervents sont conservés parmi ces parfums précieux que les vieillards présentent autour de l'autel. Ainsi, plus vous avancez vers le terme, plus vous sentez votre ardeur croître et vos forces se renouveler. Quel bonheur de voir dans peu, et comme en un clin d'œil, ce nuage de notre mortalité disparoître, et le jour de l'éternité commencer!

Nous n'avons pas les mêmes paroles de consolation pour vous, mes frères, qui vivez encore selon la chair : il seroit inutile de vous montrer des biens à venir, que vous ne goûtez pas, que vous ne connoissez pas, que vous ne croyez peut-être pas. Il auroit donc fallu ici vous affermir dans la doctrine de la foi, et finir en vous montrant que l'union incompréhensible de l'homme avec Dieu dans ce mystère confond la raison humaine et rend la foi, non-seulement nécessaire, mais encore raisonnable; mais j'abrége.

TROISIÈME PARTIE.

En effet, mes frères, ce n'étoit pas assez que la sagesse de Dieu dans ce mystère eût confondu l'orgueil de l'homme, en ne lui faisant trouver son salut que dans les humilia-

tions et l'abaissement : qu'elle eût mis un frein aux désirs déréglés de sa chair, en ne lui laissant pour partage que les croix et les souffrances; il falloit encore, pour remédier à toutes ses plaies, qu'elle captivât sa raison (qui depuis tant de siècles l'avoit fait si tristement égarer dans ses pensées), en lui proposant pour l'objet unique de son culte, de son espérance, de sa consolation, de sa science et de sa sagesse, l'union du Verbe avec notre chair; c'est-à-dire Jésus-Christ la folie de la raison humaine, et de toutes les contradictions la plus incompréhensible et la plus insensée en apparence.

Le moyen le plus sûr d'arrêter ces désirs insatiables et inutiles de tout savoir et de tout comprendre qui jusque-là avoient abusé les maîtres tant vantés de la sagesse humaine, cette vaine confiance qui promettoit la découverte de la vérité aux seuls efforts de l'esprit, cette licence effrénée qui tous les jours enfantoit de nouveaux monstres en croyant trouver de nouvelles vérités, le moyen, dis-je, le plus sûr de l'arrêter étoit la folie de l'Évangile, je veux dire le Verbe fait chair, et la sagesse de Dieu inconnue aux puissants et aux sages du siècle dans ce mystère.

Par là, vous comprenez d'abord, ô homme! que l'Auteur de votre être ne veut pas vous sauver par la raison, mais par la foi; qu'il se cache à vous; qu'il ne faut plus le chercher par les vains efforts de l'esprit, mais par les mouvements du cœur; que la vérité, qui doit vous délivrer, ne vous est ici-bas montrée qu'en énigme, et qu'il faut croire pour comprendre : *Credite et intelligetis.* Ce n'est pas que la religion ne nous propose que des mystères qui nous passent, et qu'elle nous interdise tout usage de la raison : elle a ses lumières comme ses ténèbres, afin

que d'une part l'obéissance du fidèle soit raisonnable, et que, de l'autre, elle ne soit pas sans mérite. Nous voyons assez pour éclairer ceux qui veulent connoître; nous ne voyons pas assez pour forcer ceux qui refusent de voir: la religion a assez de preuves pour ne pas laisser une âme fidèle sans assurance et sans consolation: elle n'en a pas assez pour laisser l'orgueil et l'incrédulité sans réplique. Ainsi la religion par son côté lumineux console la raison, et son côté obscur laisse à la foi tout son mérite.

Cependant tout est plein aujourd'hui de chrétiens philosophes et de fidèles juges de la foi. On adoucit tout, on donne un air de raison à tout: en retenant le fond de la doctrine chrétienne et de l'espérance en Jésus-Christ, on croit se faire une religion plus saine en se la faisant plus claire et plus intelligible: tout ce qui tient tant soit peu du prodige et du surprenant, on s'en défie: on forme des doutes sur ces flammes éternelles que la justice divine a préparées à l'impudique et à l'impie: on veut entrer dans les desseins de Dieu sur les destinées des hommes, et, par des idées tout humaines de sa bonté, réformer ce qu'ils ont, ou d'effrayant, ou d'incompréhensible: on ose examiner si nous pouvons être les héritiers de la faute ou du châtiment de nos pères, et si notre profonde corruption n'est pas l'ouvrage de la nature, plutôt que du péché: on demande sans cesse pourquoi des penchants de plaisir, qui semblent être nés avec nous, peuvent nous être imputés comme des crimes: on trouve des inconvénients dans l'histoire vénérable de nos livres saints; on s'érige en censeur de ces faits éclatants et merveilleux, que des hommes inspirés nous y ont conservés, et que le bras du Seigneur opéra autrefois pour la délivrance de son peuple; on cherche comment il a pu créer un monde qui n'étoit pas:

exterminer toute chair dans les eaux du déluge, sauver la race des hommes et des animaux dans un seul asile, ouvrir et fermer la mer pour faciliter la fuite à son peuple, le nourrir dans le désert d'un pain miraculeux, le conduire dans une nuée éclatante, et ordonner même au soleil de prolonger sa course pour achever de le rendre vainqueur des ennemis de son nom; que dirai-je? on veut trouver dans les forces de la nature la possibilité de ces prodiges éclatants, où la foi de nos pères a toujours reconnu le doigt de Dieu; et l'on change l'histoire de la religion et des manifestations du Seigneur aux hommes en des événements presque tout naturels et des monuments trop vantés d'une prudence tout humaine. C'est ainsi, ô mon Dieu! que l'homme insensé se dispute à lui-même la consolation de croire que vous avez opéré des merveilles en sa faveur, et qu'il se fait une étude d'infirmer les plus beaux titres de sa gloire et de son espérance.

Mais, mes frères, depuis que vous adorez un Dieu fait homme, c'est une folie, dit un Père, de vouloir raisonner sur tout ce que la religion nous propose d'inaccessible à la raison. Il n'est plus rien d'incompréhensible que Jésus-Christ Homme-Dieu n'aplanisse et ne rende croyable : ou renoncez donc à Jésus-Christ, ou avouez que Dieu peut faire ce que vous ne pouvez comprendre; ou blasphémez avec l'impie qu'il n'est plus que le fils de Marie et de Joseph, ou, si vous confessez avec la piété qu'il est le Christ Fils du Dieu vivant, cessez de trouver des difficultés dans les autres mystères de la foi, un chrétien ne doit plus raisonner sur les voies de Dieu, s'il raisonne conséquemment. Ainsi l'Apôtre appelle Jésus-Christ l'auteur et le consommateur de notre foi : *Auctorem fidei et consummatorem Jesum* (HEBR., XII, 2) : il en est l'auteur, parce qu'il nous

l'inspire : il en est le consommateur, parce qu'il en est, pour ainsi dire, la perfection et le plus haut point, et qu'après lui, la foi ne peut rien nous proposer de plus élevé et de plus inaccessible à la raison humaine.

Méditons donc sans cesse, mes frères, le mystère de Jésus-Christ Homme-Dieu : en lui nous trouverons le dénoûment de toutes les difficultés, parce qu'en lui nous trouverons un nœud encore plus inexplicable ; il éclairera notre raison en achevant de la confondre, et nous conduira à l'intelligence en nous faisant sentir la nécessité de la foi. Imitons la docilité de Marie, devenue aujourd'hui la mère du Verbe incarné. L'envoyé du ciel lui annonce qu'elle sera vierge et féconde : que ce qui naîtra en elle sera le Fils du Très-Haut et l'ouvrage unique de l'Esprit-Saint : quoi de plus propre à révolter la raison tout entière? Cependant sans hésiter, sans examiner, sans demander de signe pour garant d'un mystère si incroyable, elle croit, et adore la puissance et les desseins de Dieu sur elle. Zacharie avoit trouvé, dans l'âge et dans la stérilité d'Élisabeth, des raisons spécieuses pour douter de la promesse divine, et, malgré les exemples célèbres de Sara et de la mère de Samuel, il hésite et se défie. Marie au contraire, dans un mystère où tout est nouveau et incompréhensible, où elle ne trouve rien dans l'histoire des merveilles du Seigneur qui puisse la rassurer par la ressemblance, ne veut point d'autre garant de sa foi que la toute-puissance et la vérité de celui qui l'exige. Une vierge simple et innocente croit sans hésiter : un prêtre instruit dans la loi doute et se défie de la promesse divine. Les grandes connoissances ôtent toujours quelque chose à la simplicité de la foi, et, par un destin inévitable à la recherche des sciences humaines, inséparable d'ordinaire de complaisance et d'orgueil, la soumis-

sion qui nous rend fidèles semble perdre d'un côté ce que les lumieres qui nous rendent habiles gagnent de l'autre: comme si plus on étoit éclairé, plus on ne devoit pas voir clair dans la foiblesse de la raison et dans l'incertitude et l'obscurité de ses lumières.

Et certes, mes frères, que servent les vaines réflexions sur la doctrine sainte? Si le salut étoit le fruit de la raison, vous auriez sujet de vous défier de tout ce que vous ne pouvez comprendre: mais la justice vient de la foi et se perfectionne par la foi: pourquoi craignez-vous donc, comme un écueil, de saintes obscurités, qui sont devenues votre voie et votre remède?

Vivez donc de la foi, mes frères; commencez par purifier votre cœur, l'innocence est la source des véritables lumières; rappelez Jésus-Christ au dedans de vous, avec lui vous avez tous les trésors de la doctrine et de la sagesse; établissez-vous dans la charité, c'est le seul moyen de trouver la vérité; on ne connoît Dieu que lorsqu'on l'aime. Souvenez-vous qu'un corps corrompu ne sauroit avoir une raison saine et épurée: que plus vous approcherez de Dieu par la grâce, plus vous participerez à ses lumières; plus vous avancerez dans la voie de ses commandements, plus vous croîtrez de clarté en clarté; plus enfin vous sentirez s'éclaircir dans votre esprit ces vérités divines que nous verrons un jour à découvert, lorsque nous lui serons devenus semblables, comme il devient aujourd'hui semblable à nous.

Ainsi soit-il.

SERMON

SUR LA

PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

> *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni in mundum, ut testimonium perhibeam veritati.*
>
> C'est pour cela que je suis né, et que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité.
>
> (JOAN., XVIII, 37.

L'opposition à la vérité a toujours été le caractère le plus essentiel du monde, et la peine la plus universelle du péché. Depuis que l'homme eut effacé de son cœur la loi éternelle, que la main du Seigneur, en le formant, y avoit gravée pour l'éclairer et pour le conduire, et qu'il eut substitué à cette lumière divine, née avec lui, ses passions et ses ténèbres, il se forma entre lui et la vérité une opposition invincible, qui alloit toujours croissant à mesure que le monde, toujours plus corrompu, s'éloignoit de la pureté de sa source, et que la malice des hommes se multiplioit sur la terre.

Il est vrai, mes frères, qu'au milieu des ténèbres qui couvroient la face de l'univers, Dieu faisoit luire encore de temps en temps sa vérité et sa lumière. De siècle en siècle paroissoient des hommes justes suscités d'en haut, pour rendre témoignage à la vérité et empêcher les erreurs

et les passions de prescrire contre elle. Depuis le sang d'Abel jusqu'à Jean-Baptiste, le ciel avoit fourni à la terre une tradition non interrompue de prophètes, de martyrs et de témoins de la vérité : les uns avoient rendu témoignage à la vérité par leur sang, comme Abel; les autres par leur religion, comme Énos; quelques-uns par leur innocence, comme Noé; d'autres par la foi, comme Abraham; Isaac, par son obéissance; Job, par sa patience; Moïse, par ses prodiges; enfin, pour rendre le monde inexcusable, la vérité eut dans tous les siècles des témoins et des défenseurs qui s'élevèrent contre le monde et qui conservèrent parmi les hommes le dépôt de la doctrine et de la vérité, que le monde, malgré ses précautions, n'avoit jamais pu éteindre tout à fait sur la terre.

Cependant cette nuée de témoins, comme parle l'Apôtre, qui de siècle en siècle avoient rendu témoignage à la vérité, avoient pu, je l'avoue, condamner le monde par la vérité, mais ils n'avoient pas délivré le monde par elle. La vérité avoit donc besoin d'un plus grand témoignage; il falloit que celui qui est la sagesse et la lumière du Père vînt lui-même nous rendre témoignage de ce qu'il avoit vu; qu'il confirmât sa doctrine par son sang; que sa doctrine purgeât la terre des erreurs qui jusqu'alors l'avoient inondée, et que Jésus-Christ crucifié fût, jusqu'à la fin des siècles, le grand témoin de la vérité contre l'aveuglement du monde et l'erreur de ses maximes.

Le mystère des douleurs et des ignominies du Sauveur nous offre donc aujourd'hui deux spectacles bien différents : d'un côté le monde si aveugle et si opposé à la vérité, qu'après avoir rejeté dans tous les siècles le témoignage des justes et des prophètes, il rejette encore aujourd'hui celui de Jésus-Christ lui-même; d'un autre côté,

Jésus-Christ sur la croix devenu le grand témoin de la vérité, pour confondre jusqu'à la fin l'aveuglement du monde, c'est-à-dire la mort de Jésus-Christ devenue la plus grande preuve de l'opposition du monde pour la vérité, et le plus grand témoignage de la vérité contre le monde.

O mon Sauveur! jusques ici nous avons offert, comme le monde, un cœur rebelle à la vérité de votre doctrine; nous avons écouté votre parole sainte, durant ces jours de pénitence et de salut, avec la même insensibilité que Jérusalem vous écouta autrefois durant les jours de votre ministère. Mais aujourd'hui, Seigneur, où vous ne parlez plus que par vos douleurs et par vos opprobres, où vous ne faites plus entendre que la voix de votre sang, aujourd'hui où, attaché à ce trône d'ignominie, vous êtes devenu le grand témoin de la vérité contre le monde, ne permettez pas qu'une instruction si nouvelle et si touchante nous trouve encore insensibles. Nous venons mettre au pied de votre croix des cœurs à la vérité encore pleins de passions et d'attachements injustes, mais laissez couler sur nous une seule goutte de ce sang que vous offrez aujourd'hui pour nous à votre Père, et nous serons purifiés; jetez sur nous, comme sur ce pécheur heureux qui expire à vos côtés, un regard de miséricorde, et nous serons sauvés; délivrez-nous par la vérité, dont vous êtes aujourd'hui le grand témoin, et nous passerons de la servitude du monde et du péché à la sainte liberté des enfants de Dieu. C'est ce que nous vous demandons prosternés au pied de votre croix : *O crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde n'a jamais aimé la vérité, parce que la vérité a toujours condamné le monde : les hommes veulent jouir tranquillement de leurs erreurs et de leurs crimes; et comme cette fausse tranquillité ne peut durer qu'aussi longtemps qu'ils peuvent réussir à s'aveugler eux-mêmes, toute lumière qui ouvre leurs yeux à la vérité les blesse et les révolte.

De là les justes et les prophètes, que le Seigneur, dans sa miséricorde, suscita de siècle en siècle à la terre, pour être les témoins de la vérité, furent toujours odieux aux hommes et réprouvés d'un monde dont ils venoient condamner les maximes. Isaïe, malgré le sang des rois dont il étoit issu, vit tout Jérusalem conspirer sa perte, et vouloir éteindre dans son sang la vérité, qui ne meurt pas avec les justes qui meurent pour elle. Jérémie ne fut pas plus favorablement traité de son peuple, et les chaînes et les prisons devinrent pour lui le prix de la vérité, dont les persécutions des méchants sont toujours ici-bas la récompense. Élie ne trouva dans Israël que des cœurs rebelles à la vérité, et les montagnes les plus inaccessibles purent à peine lui servir d'asile contre les embûches des impies. Enfin le monde, toujours opposé à la vérité, s'est toujours élevé contre ceux qui venoient le troubler dans la possession paisible où il étoit de ses erreurs et de ses maximes.

Cependant il est vrai que c'est par la condamnation et la mort de Jésus-Christ que le monde donne aujourd'hui la plus grande et la plus éclatante preuve de son opposition pour la vérité, c'est-à-dire pour la vérité de sa doc-

trine, des Écritures, de ses miracles, de son innocence et de sa royauté. Suivons toutes ces circonstances.

Je dis, premièrement, une opposition à la vérité de sa doctrine; et c'est le respect humain qui la forme, cette opposition, même dans ses disciples. En vain le Sauveur les avoit préparés au scandale de sa croix, en leur annonçant souvent qu'il falloit que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire; qu'ils ne devoient se promettre de part à son royaume, qu'autant qu'ils en auroient à l'amertume de son calice, et que bienheureux ceux qui souffrent et qui sont persécutés; en vain toute sa doctrine n'étoit qu'une préparation aux croix et aux souffrances : dès que le monde se déclare contre lui, que les prêtres s'assemblent, que les docteurs conspirent, que le peuple murmure, que tout Jérusalem le rejette, ils chancellent, ils sont découragés, et voici jusqu'où le respect humain et la crainte du monde les aveugle sur la vérité de sa doctrine.

Dans Judas, elle forme un perfide qui trahit son divin Maître et qui se joint à ses ennemis pour le perdre; ce disciple infortuné, intimidé par le déchaînement des principaux de Jérusalem contre le Sauveur, ne se contente pas de l'abandonner; il s'adresse aux princes des prêtres, il devient le principal ministre de leur jalousie et de leur fureur : *Que voulez-vous me donner*, leur dit-il, *et je vous le livrerai?* (MATTH., XXVI, 15.) Mais que peut vous donner le monde, disciple infidèle, qui puisse remplacer ce que vous allez perdre et ce que vous aviez reçu de Jésus-Christ? Quoi? la gloire et l'esprit des hommes? mais votre nom étoit écrit dans le ciel, et il va devenir à jamais l'opprobre et l'horreur de toute la terre; le monde autorise le vice, mais au fond il n'estime que la vertu. Quoi?

des titres et des honneurs? mais Jésus-Christ vous avoit établi pasteur de son troupeau, colonne de son Église, prince d'un nouveau peuple; et pour remplacer ces titres augustes, le monde va vous dégrader jusqu'aux ministères les plus vils et les plus infâmes: qu'on est grand, quand on est à Jésus-Christ! et qu'on est méprisable et dévoué à tout ce qu'il y a de plus bas et de plus lâche, quand on est esclave du monde! Quoi? des biens et des richesses? mais Jésus-Christ vous avoit confié les trésors du ciel, il vous avoit donné toute la terre pour votre partage: tout étoit à vous; et le monde ne vous paye en échange que d'un vil prix, qu'il vous fait attendre longtemps, et dont le premier instant de possession vous dégoûte: le monde promet beaucoup et ne donne rien: Jésus-Christ donne toujours au delà de ce que nous attendons, et ses dons surpassent toujours ses promesses. Quoi encore? des plaisirs réels et une félicité durable? mais Jésus-Christ vous auroit laissé la paix du cœur qui est l'héritage de ses disciples et la seule source des vrais plaisirs; et le monde ne va vous laisser que des remords cruels, un affreux désespoir et tout le poids de votre crime: le monde mène par les plaisirs aux amertumes des passions: Jésus-Christ mène par la croix à la paix du cœur et aux plaisirs tranquilles et solides de l'innocence. Que voulez-vous donc que vous donne le monde? Comme on n'en peut rien espérer, on n'en devroit aussi rien craindre.

Mais la crainte des hommes, qui avoit été la première source de la perfidie de Judas, devint celle de la défection des autres disciples. Le pasteur frappé, les brebis sont dispersées. Ils l'avoient suivi généreusement tandis qu'ils l'avoient vu maître de la mort et de la vie, et attirer après

lui les grands et le peuple par l'éclat de ses prodiges; il leur paroissoit beau alors d'être de ce petit nombre de disciples qu'il avoit choisis; ils ne rougissoient pas de lui appartenir, et ils s'en faisoient même une gloire devant les hommes; mais dès qu'il est saisi, lié, méprisé, ils se cachent; ils ne le connoissent plus; sa foiblesse les scandalise; ses opprobres tant de fois annoncés les découragent. La vertu applaudie, honorée, favorisée, ne manque jamais de sectateurs; la vertu méprisée ou persécutée ne trouve plus personne qui ose se faire un honneur de se déclarer tout haut pour elle.

Pierre lui-même, qui, loin des dangers, se promettoit tout de son courage, n'est pas à l'épreuve d'une si dangereuse tentation. On lui demande s'il n'est pas disciple de cet homme: *Numquid et tu ex discipulis es hominis istius?* (JOAN., XVIII, 17.) C'est-à-dire, s'il n'est pas du petit nombre de ces hommes heureux à qui le Père céleste avoit révélé le mystère du Christ; c'est-à-dire, s'il n'est pas de ces dépositaires de sa puissance auxquels il a confié les clefs du ciel et de l'enfer, le pouvoir de marcher sur les serpents et de disposer à leur gré de toute la nature; c'est-à-dire, s'il n'est pas de ces fondateurs de son Évangile qui vont planter la foi au milieu des ténèbres de l'idolâtrie, conquérir tout l'univers, renverser tous les autels profanes, confondre toutes les sectes, éclairer toutes les nations, rendre muette toute la science des philosophes, soumettre les césars, porter le salut à toute la terre, et qui doivent à la fin paroître au milieu des airs sur douze trônes de lumière, pour juger les douze tribus d'Israël; c'est-à-dire enfin, s'il n'est pas de ces nouveaux ministres de son sacerdoce qui vont être les premiers pasteurs de son Église, les pontifes des biens véritables, les Melchisédech

d'un peuple saint, les médiateurs d'une alliance nouvelle, les conciliateurs des hommes avec Dieu, aux pieds desquels les princes et les rois de la terre viendront courber leurs têtes superbes et mettre leurs sceptres et leurs couronnes? *Numquid et tu ex discipulis es hominis istius?* Est-ce donc d'avouer tant de grandeur, tant de gloire et de magnificence, que vous rougissez, foible disciple? *Numquid et tu ex discipulis es hominis istius?* Quelle folie de se faire une honte devant les hommes du titre de disciple de Jésus-Christ! Le monde, avec toute sa gloire, a-t-il rien de si grand, de si haut, de si estimable, de si digne de la raison, que la vertu véritable?

Cependant Pierre n'ose s'avouer disciple du Sauveur; une lâche timidité l'aveugle; il déclare qu'il ne connoît point cet homme : *Non novi hominem* (MATTH., XXVI, 72); il affecte d'ignorer jusqu'au nom de son divin Maître. Lâche disciple! Mais c'est là ce Jésus, qui de pêcheur de poissons, vous avoit fait devenir pêcheur d'hommes, et qui pour votre barque et vos filets vous avoit établi le chef et le principal ministre de son Église : *Non novi hominem*; il ne le connoît plus. Mais c'est là ce Fils du Dieu vivant que vous aviez confessé si généreusement et pour qui vous aviez tant de fois protesté que vous étiez prêt de [1] mourir :

1. *Prêt de*, pour *prêt à*, était d'un usage très-fréquent au XVIIe et même au XVIIIe siècle :

Comment faut-il écouter la vérité? — Il la faut écouter avec docilité, et avec un cœur *prêt de* la recevoir. (NICOLE, *le Décalogue*, sect. 1re.) — C'étoit la coutume d'instruire les catéchumènes dans les cimetières des martyrs, afin qu'écoutant ce qu'ils avoient dessein d'apprendre, ils vissent au même temps à quoi ils devoient être *prêts de* s'engager. (FLÉCHIER, *Panég. de saint Ignace*, I.) — M. le marquis de Volory, ci-devant envoyé auprès de Sa Majesté le roy de Prusse, est *prêt de* déposer qu'il vit en 1752 cet écrit infâme. (*Voltaire et le Président de Brosses*, Voltaire au roi de Prusse, lettre XXXVI, p. 62.)

Non novi hominem: il ne veut plus le connoître. Mais c'est là ce bon maître qui vous avoit honoré de sa plus tendre familiarité, qui vous avoit admis à ses plus secrètes faveurs et toujours préféré à tous les autres disciples; il affecte d'en ignorer jusqu'au nom : *Non novi hominem.* Mais c'est là ce Seigneur qui vous soutenoit sur les flots, à qui les vents et la mer obéissoient, et que vous aviez vu sur le Thabor environné de tant de gloire et d'immortalité ; il ne le connoît plus : *Non novi hominem.* Mais enfin, c'est là le Christ à qui tous les prophètes ont rendu témoignage; cet Agneau de Dieu que Jean-Baptiste vous a montré; que tous les sacrifices avoient figuré; que tous vos pères avoient demandé; que les hommes appeloient, il n'y a qu'un moment, les uns Élie et les autres Jean-Baptiste ou quelqu'un d'entre les prophètes, et que vous aviez reconnu vous-même pour le Fils et l'envoyé de Dieu, qui seul avoit les paroles de la vie éternelle; il ne le connoît plus : *Non novi hominem.* Il oublie ses bienfaits, ses miracles, sa doctrine. Jusqu'où le respect humain n'aveugle-t-il pas un cœur foible et timide! et quand on craint encore les hommes, de quoi peut-on répondre de soi-même à Jésus-Christ?

Quelle foiblesse, mes frères! craindre les yeux du monde, quand on obéit à Dieu! se glorifier de servir les rois de la terre, et avoir honte de servir celui que les rois eux-mêmes servent et par qui seuls ils ont droit de régner! avoir eu la force de vieillir dans le service d'un monde misérable, d'en soutenir les amertumes, les caprices, les assujettissements, les dégoûts, et n'avoir pas le courage de consacrer publiquement à Jésus-Christ les restes d'une vie mondaine, et de remplir à la vue des hommes la grandeur des devoirs qu'il nous impose et la

noblesse de ses maximes! Quelle foiblesse! s'être fait honneur de sacrifier au monde, et souvent à des maîtres injustes et bizarres, son repos, sa santé, sa conscience, et n'oser pas même sacrifier du monde à Jésus-Christ ses discours frivoles et ses vaines censures! O mon Dieu, le monde aura-t-il toujours des partisans déclarés de ses illusions puériles? et la sublime sagesse de votre doctrine ne trouvera-t-elle jamais que des disciples tremblants et timides? Foiblesse et timidité dans les disciples, qui les aveugle sur la vérité de la doctrine de Jésus-Christ.

En second lieu, jalousie dans les prêtres et les docteurs, qui les aveugle sur la vérité des Écritures. C'est là que Jésus-Christ les avoit souvent renvoyés, comme au témoignage le moins suspect de la vérité de son ministère : *Lisez les Écritures*, leur disoit-il souvent, *ce sont elles qui rendent témoignage de moi* (JOAN., V, 39). Le sceptre de Juda entre les mains d'un étranger ne leur permettoit plus de douter que les temps marqués ne fussent arrivés, et que celui qui devoit être envoyé ne dût enfin paroître : les aveugles éclairés, les boiteux redressés, les pauvres évangélisés, et mille autres traits de son ministère, leur disoient assez que c'étoit de lui dont[1] Isaïe et les autres prophètes avoient parlé lorsqu'ils avoient annoncé le Christ. Mais l'envie qui les aveugle l'emporte sur la vérité qui les éclaire ; la grande réputation de Jésus-Christ et son zèle contre leur hypocrisie forme en eux un aveuglement de jalousie qui ferme les yeux à tout ce qu'ils doivent à la vérité : plus la sainteté de Jésus-Christ éclate, plus leur injuste passion s'aigrit et s'allume, et en voici toutes les démarches et tous les caractères.

1. On dirait aujourd'hui *que*, mais le tour serait moins énergique.

Premièrement, la mauvaise foi : *Que ferons-nous?* disent-ils, *car cet homme fait plusieurs prodiges, et tout le peuple court après lui*. Ils ne peuvent se dissimuler à eux-mêmes la vérité de ses miracles : *Quia hic homo multa signa facit* (Joan., xi, 47) : ils en conviennent ensemble, mais c'est cela même qui les aigrit et les aveugle : ils se sentent diminuer dans l'estime du peuple à mesure que la réputation de Jésus-Christ s'établit et s'augmente. Que ferons-nous? disent-ils : *Quid facimus?* Aveugles et conducteurs d'aveugles! ce que vous ferez? c'est de vous écrier avec le peuple : *Que le Seigneur a visité Israël et qu'un grand prophète a été suscité parmi vous* (Luc, vii, 16); c'est de lui dire avec le scribe instruit dans le royaume des cieux : *Maître, nous savons que vous êtes envoyé de Dieu : car personne ne peut faire les œuvres que vous faites, si Dieu n'est avec lui* (Joan., iii, 2). *Quid facimus?* ce que vous ferez? c'est de dire avec l'aveugle-né : *Seigneur, nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu* (Ibid., ix, 38) : avec une femme tyrienne : *Fils de David, ayez pitié de nous* (Matth., xv, 22) : avec le juste Siméon : *Nous mourrons en paix maintenant, puisque nos yeux ont vu le salut de Dieu* (Luc, ii, 29, 30); avec les disciples : *A qui pourrions-nous aller désormais, puisque vous avez les paroles de la vie éternelle* (Joan., vi, 69)? enfin du moins avec les démons : *Nous savons qui vous êtes, ô saint de Dieu!* (Marc, i, 24.) *Quid facimus?* ce que vous ferez? Ah! Tyr et Sidon, où il n'a jamais opéré des prodiges, pourroient dire : Que ferons-nous? et qui nous montrera le salut promis à la terre? Les nations qui le désiroient depuis tant de siècles auroient eu le droit de dire : Que ferons-nous? nous avons attendu la lumière, et nous voici encore dans les ténèbres. Les rois et les pro-

phètes, qui avoient tant souhaité de le voir, auroient pu s'écrier : Que ferons-nous, puisqu'il tarde tant de venir? et qui nous apprendra le jour de son arrivée? Mais vous à qui la grâce de Dieu, notre Sauveur, a apparu : vous dont les yeux ont été assez heureux pour voir ce que tant de prophètes avoient prédit, ce que tant de justes avoient désiré, ce que tant de nations avoient attendu, ce que le ciel avoit promis depuis tant de siècles à la terre; vous à qui le Père céleste a montré son Fils bien-aimé, que pourriez-vous avoir à faire que de l'écouter et recevoir le salut depuis longtemps promis à vos pères?

Et voilà le premier caractère d'une injuste jalousie, la mauvaise foi. On dispute tout haut à ceux dont on regarde l'élévation avec des yeux d'envie des talents et des qualités louables, qu'on est forcé de leur accorder en secret : on trouve à leurs vertus mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les travestir en vices; la même jalousie nous éclaire sur ce qu'ils ont d'estimable et nous le fait mépriser : on est ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conscience mieux instruite les justifie; ainsi le plaisir qu'on a de tromper les autres à leur égard n'est jamais parfait, parce qu'on ne sauroit réussir à se tromper soi-même.

Secondement, la bassesse. Ils cherchent eux-mêmes en secret un faux témoignage contre Jésus-Christ, et ils n'en sauroient trouver : *Et quærebant falsum testimonium contra Jesum, et non invenerunt* (Matth., xxvi, 59, 60). S'ils en eussent cherché de véritable, ah! tout eût répondu en faveur de l'innocent; le peuple se fût écrié *que Dieu n'avoit jamais donné une telle puissance aux hommes* (Ibid., ix, 8). Tant de morts ressuscités, tant de malades guéris auroient protesté *qu'il est la résurrection et la vie*

(JOAN., XI, 25). Tant de pécheresses converties auroient publié qu'on ne peut résister *aux paroles de grâce et de salut qui sortent de sa bouche* (LUC., IV, 22). Les pierres elles-mêmes du temple auroient crié à leur manière *que le zèle de la maison de son Père le dévore* (JOAN., II, 17). Que de lumière, s'ils avoient voulu voir! et sur combien de vérités faut-il s'aveugler, et à combien de bassesses est-on réduit à se livrer, quand on s'est une fois livré à cette passion injuste!

Et c'en est le second caractère. Les voies que prend la jalousie pour nuire sont toujours secrètes, parce qu'elles sont toujours basses et rampantes. On se glorifie des autres passions: un ambitieux se fait honneur de ses prétentions et de ses espérances; un vindicatif met sa gloire à faire éclater son ressentiment: un voluptueux se vante de ses excès et de ses débauches. Mais il y a je ne sais quoi de bas dans la jalousie, qui fait qu'on se le cache à soi-même: c'est la passion des âmes lâches: c'est un aveu secret qu'on se fait à soi-même de sa propre médiocrité: c'est un aveuglement qui nous ferme les yeux sur tout ce qu'il y a de plus bas et de plus indigne : on est capable de tout, dès qu'on peut être l'ennemi du mérite et de l'innocence.

Troisièmement, la dureté. Ces juges corrompus livrent le Sauveur à l'insolence et à la fureur de leurs serviteurs et de leurs ministres, et la jalousie, toujours cruelle, leur fait voir avec un plaisir inhumain les opprobres et les crachats dont on le couvre; le sanctuaire même de la justice, et la majesté du tribunal sur lequel ils sont assis, ne peut servir d'asile à un innocent contre les indignités et les outrages. Ah! l'arche d'Israël fut en sûreté dans le temple même de Dagon, et l'idole elle-même respecta, en tombant à ses pieds, la majesté et la gloire de celui qui

résidoit en elle : et Jésus-Christ, l'arche du Nouveau Testament, est aujourd'hui outragé au milieu même de son sanctuaire et de ses ministres; et si l'on tombe à ses pieds, en se prosternant devant lui, ce sont des hommages de dérision, qui insultent à ses douleurs et à ses ignominies.

Qu'il reste peu de sentiment d'humanité dans un cœur, lequel, après avoir regardé d'un œil d'envie et de tristesse la prospérité de son frère, voit ses malheurs d'un œil d'allégresse et de complaisance! Troisième caractère de cette injuste passion : la dureté. Elle endurcit le cœur et le ferme à tous sentiments de pitié et de tendresse; on voit avec une joie secrète les malheurs et la décadence de ses frères; on ne peut être heureux que par leur infortune. Un air de jubilation et de réjouissance étoit répandu dans la maison d'Aman, au seul spectacle des malheurs et du supplice de Mardochée. C'est la passion d'un mauvais cœur; et c'est pourtant ce qui se passe tous les jours à nos yeux, et la passion dominante des cours; cette passion cruelle fait de la société un théâtre affreux, où les hommes ne semblent paroître ensemble que pour se dévorer et se détruire, et où la décadence des uns fait toujours le triomphe et la victoire des autres. Quel aveuglement pour des chrétiens qui doivent se regarder comme frères et comme héritiers des mêmes biens et des mêmes promesses!

Quatrièmement enfin, le sacrifice des intérêts de la patrie. Nous n'avons point d'autre roi que César, s'écrient-ils : *Nos regem non habemus nisi Cæsarem* (JOAN., XIX, 15). Eux qui se vantoient auparavant de n'avoir jamais été sujets ni esclaves de personne : *Nemini servivimus unquam* (Ibid., VIII, 33); qui détestoient le joug des incirconcis; qui avoient l'avantage d'être le peuple de Dieu et

de n'avoir que le Seigneur pour roi et pour père: eux qui regardoient le sceptre des nations comme une tyrannie, et qui croyoient que tous les rois et tous les peuples deviendroient tributaires de Jerusalem, ils sacrifient cette gloire, ces avantages qui les distinguoient de tous les autres peuples de la terre, au plaisir affreux de voir périr celui avec la réputation duquel une secrète jalousie les rendoit irréconciliables : *Nos regem non habemus nisi Cæsarem* : ils renoncent à la gloire d'être le royaume du Seigneur, à l'espérance d'Israël et aux promesses faites à leurs pères, pourvu que l'innocent périsse. O passion détestable, comment êtes-vous née dans le cœur de l'homme! et faut-il que la ruine du peuple et de la patrie vous touche moins que le plaisir affreux de vous satisfaire?

Oui, mes frères, c'est ici son dernier caractère. On sacrifie tout, la religion, l'État, les intérêts publics, la gloire de la patrie, à la bassesse de son ressentiment; tout ce qui favorise les personnes que la jalousie nous rend odieuses nous devient odieux: s'ils proposent des avis utiles aux peuples et à l'État, nous les rejetons; s'ils en rejettent d'injustes et de pernicieux, nous les approuvons. Cette passion aveugle se glisse jusque dans le sanctuaire des rois et dans le conseil des princes, divise ceux que l'intérêt commun, le bien public, l'amour du prince et de la patrie devroient réunir: on cherche à se détruire aux dépens des affaires et des nécessités publiques: les malheurs publics ont pris mille fois leur source dans les jalousies particulières: on oublie tout ce qu'on doit à la patrie et à soi-même, et il n'est plus rien de sacré pour un cœur que la jalousie aigrit et infecte. Telle est l'opposition que la jalousie des prêtres met dans leur cœur aux promesses et à la vérité des Écritures.

En troisième lieu, l'ingratitude poussée jusqu'à la fureur met dans le peuple une opposition insensée à la vérité des miracles du Sauveur. Témoins de tant de prodiges qu'il avoit opérés à leurs yeux, ils paroissoient en foule à sa suite avec ses disciples; ils l'avoient même accompagné depuis peu dans son entrée triomphante à Jérusalem, faisant retentir les airs d'acclamations et de louanges, et couvrant le chemin de branches d'olivier, comme pour en faire un trophée au roi pacifique qui venoit porter la paix et le salut dans Sion : cependant ce même peuple en furie se déclare aujourd'hui contre Jésus-Christ, le suit comme un séditieux, et demande sa mort à Pilate. Qu'il soit crucifié, s'écrient-ils : *Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous* (Luc, xix, 14). Quelle ingratitude! ils vouloient l'établir roi sur eux dans le désert, lorsqu'il les rassasioit d'une nourriture miraculeuse, et au milieu de Jérusalem ils ne le connoissent plus, et regardent son joug comme une indigne servitude.

C'est l'ingratitude, mes frères, qui forme toutes nos inconstances dans les voies de Dieu. Touchés quelquefois de sa grâce et des bienfaits singuliers dont il nous a comblés en particulier, en nous ménageant mille événements heureux pour notre salut, nous avons voulu le faire régner sur notre cœur; nous l'avons suivi quelque temps; nous avons été touchés de reconnoissance sur les attentions de préférence et de bonté qu'il avoit eues pour nous. Mais le monde, mais notre foiblesse, mais des occasions pas assez évitées, ont bientôt effacé ces sentiments de notre cœur: nous avons oublié ses bienfaits et nos promesses, et comme l'ingratitude et l'abus des grâces en va toujours tarir la source dans le sein de Dieu, il nous a livrés à toute la corruption de notre cœur; nous nous sommes déclarés sans

ménagement contre lui, nous n'avons plus gardé de mesure dans le désordre, et, pour étouffer les restes de nos anciens sentiments de vertu, nous avons montré une nouvelle audace dans le crime.

Ainsi, mes frères, l'inconstance dans les voies du salut est le plus grand obstacle que la grâce trouve à combattre dans nos cœurs. Nous ne sommes jamais un instant les mêmes : tantôt touchés de Dieu, tantôt enivrés du monde : tantôt formant des projets de retraite, et tantôt d'ambition; tantôt fatigués des plaisirs, tantôt sentant renaître un nouveau goût pour eux. Notre cœur nous échappe à chaque instant; rien ne l'arrête, rien ne le fixe : notre inconstance nous devient à charge à nous-mêmes. Nous voudrions pouvoir fixer notre cœur, et lui faire prendre une consistance durable dans le vice ou dans la vertu, et le premier objet le saisit et l'entraîne; nous vivons dans une variation perpétuelle, sans règle, sans maxime, sans principe, ne pouvant nous répondre de nous-mêmes pour un moment, et ne prenant que dans les inégalités de l'humeur et de l'imagination les règles de notre conduite.

Et voilà ce qui nous rend si peu capables de vérité et de vertu : c'est que la vertu demande une vie uniforme, et sacrifie constamment à l'ordre et au devoir les inconstances d'une imagination légère et variable. Nous avons beau nous lasser de notre propre inconstance, nous nous lassons encore bien plus de l'uniformité de la vertu; une vie toujours la même, toujours assujettie aux mêmes lois, toujours soumise aux mêmes règles, toujours gênée par les mêmes devoirs, nous décourage et nous rebute. Ah! s'il ne falloit pour être saint que faire une action héroïque de vertu, un sacrifice éclatant, une démarche généreuse,

il en coûteroit moins à la plupart[1] des hommes: on trouve en soi assez de résolution pour se faire une grande violence d'un moment: toutes les forces de l'âme semblent se réunir alors, et la courte durée du combat en adoucit et en soulage la douleur. Mais ce qui lasse dans la vertu, c'est qu'un sacrifice fait, il s'en offre un autre qu'il faut faire: c'est qu'une passion vaincue renaît aussitôt, et qu'il faut encore de nouveaux efforts pour la vaincre. Pierre aujourd'hui trouve en lui assez de générosité pour tirer le glaive et défendre son maître contre les sacriléges qui l'insultent: mais, dès que la tentation recommence, il se décourage et succombe : il est aisé d'être en certains moments héroïque et généreux: ce qui coûte, c'est d'être partout constant et fidèle. Aveuglement d'ingratitude et d'inconstance dans le peuple, qui résiste à la vérité des miracles du Sauveur.

En quatrième lieu, aveuglement d'ambition dans Pilate, qui résiste à la vérité de son innocence.

Le Sauveur du monde est traîné devant ce magistrat infidèle; tout prouve à Pilate son innocence, il avoue lui-même qu'il ne trouve pas cet homme digne de mort: mais on le menace de César : *Non es amicus Cæsaris* (JOAN., XIX, 12). Et voici tous les obstacles qu'une lâche ambition met dans son cœur à la vérité qu'il connoît, et qu'il ne peut se cacher à lui-même.

Premièrement, un obstacle de dissimulation et de mauvaise foi. Ne pouvant s'aveugler sur l'innocence du Sauveur, à laquelle son silence, ses réponses, les accusations des Juifs, les songes mêmes de sa propre femme, tout enfin rendoit témoignage; mais, d'un autre côté, ne voulant pas se mettre en danger d'exciter une sédition

1. Renouard, par une faute à peine concevable dans une édition aussi soignée, écrit *la demarche*, au lieu de *la plupart*.

dans Jérusalem, qui auroit pu déplaire à César et lui attirer sa disgrâce, il propose des expédients pour sauver Jésus-Christ; il veut se servir de la circonstance de la pâque, où c'étoit la coutume d'accorder au peuple la vie d'un criminel, et par là il leur fait entendre, contre les lumières de sa conscience, que Jésus de Nazareth a besoin de grâce, et qu'il est digne de mort, si les suffrages du peuple ne font tomber sur lui l'indulgence toujours accordée au temps de la pâque.

Premier obstacle que l'ambition met dans un cœur, elle nous rend faux, lâches, timides, quand il faut soutenir les intérêts de la justice et de la vérité. On craint toujours de déplaire, on veut toujours tout concilier, tout accommoder; on n'est pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine noblesse qui inspire l'amour de l'équité et qui seule fait les grands hommes, les bons sujets, les ministres fidèles, les magistrats illustres, les héros chrétiens; on met en parallèle Jésus et Barabbas, toujours prêt à sacrifier l'un ou l'autre, selon que le temps et les occasions peuvent le demander. Ainsi on ne sauroit compter sur un cœur en qui l'ambition domine: il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand; sans principe, sans maxime, sans sentiments, il prend toutes les formes, il se plie sans cesse au gré des passions d'autrui, il dit sans cesse, comme Pilate : *Quem vultis vobis de duobus dimitti?* (MATTH., XXVII, 21.) Lequel voulez-vous que je délivre ou que je perde? Prêt à tout également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes âmes, on n'est grand que par l'amour de la vérité et lorsqu'on ne veut plaire que par elle.

Secondement, un obstacle de haine pour la vérité, qui

fait qu'elle nous est à charge. La préférence que les Juifs donnent à Barabbas sur Jésus-Christ embarrasse Pilate : *Que ferai-je donc de Jésus, qu'on appelle le Christ?* (MATTH., XXVII, 22) leur disoit-il. Le Sauveur est pour lui un embarras; son innocence lui pèse, il voudroit bien que les Juifs en fissent tout seuls leur affaire : *Tollite eum vos, et secundum legem vestram judicate* (JOAN., XVIII, 31); la cause de l'innocent lui est odieuse.

Second obstacle que l'ambition met dans un cœur, elle rend la justice et la vérité odieuse. On est embarrassé du bon droit, on voudroit que ceux qu'il faut perdre pour plaire eussent toujours tort; on regarde comme un malheur d'être chargé de leur cause; on cherche les moyens de s'en débarrasser, et, loin d'embrasser avec joie l'occasion de prêter son ministère à l'innocent, on fuit la gloire d'une belle action comme on devroit fuir l'infamie d'une bassesse.

Troisièmement, un obstacle d'hypocrisie qui fait servir la vérité même aux vues de l'ambition. Pilate, ayant appris que Jésus étoit Galiléen, le renvoie à Hérode, sous prétexte que la Galilée obéissant à ce prince, c'étoit à lui à juger de la cause de Jésus-Christ. Ce n'est pas le désir de conserver la vie à un innocent qui détermine Pilate à cette démarche, c'est pour recouvrer l'amitié d'Hérode qu'il avoit perdue; il fait servir Jésus-Christ à ses fins, et le met à profit pour sa propre utilité.

Troisième obstacle, un cœur ambitieux est d'autant plus éloigné de la vérité qu'il semble faire plus d'ostentation de l'aimer et de la suivre. C'est ce vice qui fait toutes les fausses vertus, et sous ce règne surtout où la vertu est devenue la route sûre des faveurs et des grâces; on se sert, comme Pilate, de Jésus-Christ pour gagner la bienveillance du prince; après avoir tenté toutes les autres

voies, c'est la dernière ressource que l'ambition inspire; elle emploie tout ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré, les apparences du zèle et de la vertu. Quel malheur, quand on est assez corrompu pour tourner Jésus-Christ même à sa propre perte, pour faire de la vertu la voie des passions et l'attrait du vice, pour employer la religion à favoriser les désirs du siècle qu'elle condamne, pour changer les ressources mêmes de la piété en des motifs de cupidité, et les armes mêmes de la vérité en des instruments de duplicité et de mensonge! Qu'il reste peu d'espérance de salut à une âme qui peut abuser du don de Dieu et ne faire point d'autre usage de Jésus-Christ, le juge et l'ennemi du monde, que de l'employer à parvenir aux honneurs et à la bienveillance du monde même!

Enfin dernier obstacle, un obstacle de fausse conscience qui fait qu'en sacrifiant la vérité à des intérêts humains, on croit encore n'avoir rien à se reprocher. Pilate, voyant que ses délais et ses tempéraments ne servent qu'à aigrir et allumer de plus en plus la fureur des Juifs, livre enfin le Sauveur à leur vengeance : *Tradidit voluntati eorum* (Luc, XXIII, 25): mais en même temps il lave ses mains, il consent qu'on le fasse mourir, et il déclare qu'il n'est pas coupable de la mort de ce juste : *Innocens ego sum a sanguine justi hujus* (Matth., XXVII, 24).

Dernier obstacle que l'ambition oppose à la vérité, on se fait une fausse conscience sur la plupart des démarches les plus opposées au devoir et à la règle; on se persuade que la nécessité, les conjonctures, les intérêts publics, les raisons d'État, les bienséances du nom, le devoir des places, en rendant certaines transgressions comme inévitables, les rendent en même temps innocentes. Ainsi les complaisances qu'on a contre sa conscience et son devoir

sont toujours nécessaires, dès là qu'elles nous sont utiles ; elles ont toujours certains côtés par où elles ne nous offrent que les dehors de la sagesse et de la prudence ; enfin, tout ce qui sert à nos projets est bientôt innocent : *Innocens ego sum.*

Aussi l'ambition, ce vice qui forme tant de haines, de jalousies, de bassesses, d'injustices, ce vice qui infecte toutes les cours, et qui en est comme l'âme et le grand ressort qui donne le mouvement à tout, ce vice, dis-je, est celui sur lequel on a le moins de remords et qu'on ne s'avise jamais de porter au pied du tribunal de la pénitence. Les succès de l'ambition nous rassurent contre l'injustice de ses voies, et il suffit d'avoir été heureux pour se persuader qu'on n'est pas coupable.

J'ai dit, en dernier lieu, un aveuglement d'impiété dans Hérode, qui tourne en risée la royauté de Jésus-Christ. Il ne peut se dissimuler à lui-même qu'il ne soit usurpateur du trône de David et étranger dans l'héritage de Sion ; les frayeurs de son prédécesseur sur la naissance du nouveau roi des Juifs, que les mages venoient adorer, n'étoient ni si anciennes, ni si oubliées, et avoient été même marquées par des traits trop publics et trop sanglants pour qu'elles ne fussent pas venues jusqu'à lui. Mais l'impiété traite toujours la vérité de superstition et de crédulité, et voici ce qu'elle produit en Hérode.

D'abord, un mouvement de curiosité : il souhaitoit de voir cet homme, dont la renommée publioit des choses si merveilleuses ; il se promettoit d'en être lui-même le témoin et de voir quelqu'un des prodiges que le Sauveur avoit opérés dans la Judée : *Sperabat signum aliquod videre ab eo fieri* (Luc, XXIII, 8) ; il ne cherche pas des instructions, il ne veut qu'un spectacle. Il fait à Jésus-Christ mille ques-

tions inutiles sur sa doctrine et sur son ministère : *Interrogabat autem eum multis sermonibus* (Luc, XXIII, 9); mais ce n'est pas pour connoître la vérité, c'est pour en faire des dérisions et se confirmer dans son incrédulité. Démarches ordinaires de l'impiété : on voudroit des miracles pour croire; on ne se rend point à la voix de tous les siècles et de tous les peuples, qui publient les prodiges éclatants auxquels l'Église doit sa naissance et son progrès; on ne veut pas voir que l'Évangile reçu, et subsistant dans l'univers, est le plus grand miracle que Dieu ait pu opérer sur la terre; on veut être chrétien par les sens, et on ne peut l'être que par la foi. On souhaite de voir, comme Hérode, des hommes célèbres par la singularité de leurs lumières et par une réputation publique de zèle et de vertu : mais ce n'est pas pour s'instruire, c'est pour proposer, comme Hérode, des doutes sans fin et des questions vaines et frivoles : *Interrogabat autem eum multis sermonibus.* On se fait un bon air d'avoir des difficultés sur la croyance commune; on cherche à discourir sur la vérité, mais on ne cherche pas la vérité; on parle toujours de religion, et on n'en a point : *Interrogabat autem eum multis sermonibus.*

Ceux qui interrogeoient Jésus-Christ pour s'instruire se contentoient de lui demander : *Maître, que faut-il faire pour mériter la vie éternelle?* (Luc, X, 25.) Ils en venoient d'abord aux devoirs; ils couroient au remède de leurs maux les plus pressés; ils vouloient qu'il leur apprît d'abord à vaincre leurs passions, à pratiquer les préceptes de la loi et à trouver la voie qui conduit à la vie : *Quid faciendo, vitam æternam possidebo?* Ils vouloient aller à la vérité par les devoirs, et non pas douter de la vérité pour se dispenser des devoirs. Ceux-ci, au contraire, ne

se proposent, dans leurs questions et dans leurs doutes, que de se dire à eux-mêmes qu'au fond tout est incertain, qu'on n'a rien de satisfaisant à leur répondre, et avoir l'audace de douter de la vérité est pour eux une preuve décisive contre elle. C'est ainsi, ô mon Dieu! que votre justice punit l'orgueil d'une foible raison en la livrant à ses propres ténèbres.

A la curiosité Hérode mêle la dérision; n'ayant pu même tirer de Jésus-Christ une seule parole, il le méprise, et toute sa cour suit son exemple : *Sprevit autem illum Herodes cum exercitu suo* (Luc. xxiii, 11). Le silence du Sauveur, sa modestie, sa patience dans les humiliations dont il est couvert, son humilité qui lui fait cacher ses talents divins et ses œuvres admirables devant Hérode, tout cela, qui auroit dû être auprès de ce prince autant de preuves éclatantes de la sainteté de Jésus-Christ, ne sert qu'à le faire passer pour un homme d'un esprit foible et d'une raison égarée; on le revêt d'une robe blanche comme un insensé, et on le renvoie à Pilate : *Et illusit indutum veste alba* (Ibid.).

Et voilà, mes frères, comme Jésus-Christ, dans ses serviteurs, est tous les jours traité dans le monde, et surtout à la cour des rois. Si les gens de bien s'y dispensent de certains plaisirs, s'ils se taisent à certains discours, s'ils ne se conforment pas à certains usages, s'ils se font un scrupule de certains abus que l'exemple commun autorise, loin d'admirer en eux la force de la grâce et la grandeur de la foi, qui peut résister au torrent des plaisirs et des exemples, on traite leur piété et la magnanimité de leur vertu de petitesse d'esprit. On les regarde comme des hommes oiseux et bornés, qui manquent d'élévation et de courage, et incapables de suivre des routes plus bril-

lantes; on croit qu'il faut laisser un certain détail de dévotion à ceux qui, par la médiocrité de leurs talents, n'ont rien de mieux à faire; on s'applaudit de ne pas leur ressembler; on s'estime trop soi-même pour se croire propre à remplir les devoirs sublimes de la religion; on se croit né pour de plus grandes choses que pour servir Dieu, que pour sauver son âme, que pour mériter un royaume immortel, que pour être reçu dans cette cité éternelle où tous les citoyens seront rois, et où, toute grandeur anéantie, ils jouiront seuls de l'immortalité et de la gloire.

Monde profane! vous mépriserez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ vous condamnera toujours; sa croix vous paroîtra toujours une folie, parce qu'elle confondra toujours votre fausse sagesse. Monde réprouvé! vous rejetterez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ vous a rejeté lui-même de son héritage; vous traiterez toujours ses disciples d'insensés, parce que leur conduite vous fait sans cesse sentir que vous l'êtes vous-même. Monde misérable! vous livrerez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ vous incommode et vous embarrasse; vous sacrifierez toujours la conscience et le devoir à des intérêts vils et rampants, parce que vous ne connoissez pas Dieu et que vous n'aurez jamais d'autre divinité qu'une fortune de boue, qui vous coûte beaucoup, et qui ne peut jamais réussir à remplir vos désirs et votre attente. Monde injuste! vous persécuterez toujours Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ n'est venu que pour détruire votre empire; vous soupçonnerez toujours l'innocence, la vertu, la droiture de ses serviteurs, parce qu'il vous importera toujours de vous persuader que la vertu n'est qu'une feinte, et que les gens de bien vous ressemblent. Monde insensé! vous rougirez toujours de Jésus-Christ,

vous vous cacherez toujours de la piété comme d'une foiblesse, parce que vous préférerez toujours la gloire des hommes à celle de Dieu. La vérité ne vous délivrera jamais, parce que vous la retiendrez toujours dans l'injustice; et Jésus-Christ trouvera jusqu'à la fin au milieu de vous, comme aujourd'hui à Jérusalem, un aveuglement de respect humain qui résistera à la vérité de sa doctrine, un aveuglement de jalousie qui résistera à la vérité des Écritures, un aveuglement de légèreté et d'ingratitude qui résistera à la vérité de ses miracles, un aveuglement d'ambition qui résistera à la vérité de son innocence, enfin un aveuglement d'impiété qui résistera à la vérité de sa royauté. C'est ainsi que le monde fait éclater aujourd'hui toute son opposition pour la vérité en condamnant Jésus-Christ : il faut voir comment Jésus-Christ sur la croix devient aujourd'hui le grand témoin de la vérité pour condamner le monde par elle.

DEUXIÈME PARTIE.

La mort de Jésus-Christ est le grand témoignage de la vérité contre les erreurs et les préjugés des passions humaines; et c'est aujourd'hui proprement que le Père a établi son Fils, comme il est dit dans Isaïe, le témoin de la vérité pour condamner le monde qui la rejette : *Ecce testem populis dedi eum* (Isaïe, LV, 4).

Or, nous avons vu que le monde, en rejetant aujourd'hui Jésus-Christ, s'aveugle sur la vérité des Écritures, qui rendoient témoignage de lui; sur la vérité de sa doctrine, qu'il lui avoit tant de fois annoncée; sur la vérité de ses miracles, dont il avoit été témoin; sur la vérité de son

innocence, dont il étoit convaincu; et enfin sur la vérité de sa royauté, qu'il avoit auparavant reconnue. Jésus-Christ sur la croix condamne aujourd'hui le monde, rendant un grand témoignage à toutes ces vérités; à la vérité des Écritures, en les accomplissant par sa mort: à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses souffrances: à la vérité de ses miracles, en les renouvelant sur le Calvaire: à la vérité de son innocence, en priant pour ses bourreaux; enfin à la vérité de sa royauté, en établissant sa puissance et conquérant le monde par la croix. Et c'est ainsi qu'il n'étoit venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité : *Ego in hoc natus sum, et ad hoc veni, ut testimonium perhibeam veritati* (JOAN., XVIII, 37).

En premier lieu, à la vérité des Écritures, en les accomplissant par sa mort. Oui, mes frères, la mort de Jésus-Christ devient aujourd'hui la grande preuve de la vérité des Écritures; c'est elle seule qui en justifie les prophéties, qui en développe les prédictions, qui en éclaircit les obscurités, qui en explique les figures; c'est la clef sacrée qui ouvre les sept sceaux de ce livre fermé. Sans le dénoûment de ce grand sacrifice, les livres saints sont incompréhensibles, les ténèbres des prophéties deviennent impénétrables, le détail du culte et des cérémonies de la loi paroît puéril, une nuit épaisse est répandue sur ce livre divin : mais la mort de Jésus-Christ y répand un nouveau jour à la faveur de ce mystère préordonné avant tous les siècles; on voit clair dans toutes ses figures, on découvre l'esprit de toutes ses cérémonies, on entre dans le sens de toutes ses prophéties, on sent la vérité et la divinité de nos livres saints. C'est ici cet Agneau occis depuis l'origine du monde; cet Abel qui expire sous les coups d'une indigne jalousie; cet Isaac obéissant jusqu'à la mort, et

prêt à être immolé sur la montagne sainte; ce Joseph livré par ses propres frères, et devenu le sauveur de l'Égypte; ce Job, l'homme de douleur, et méritant par sa patience et par ses afflictions de rentrer en possession de ses biens et de sa gloire; ce David chassé de Jérusalem, montant sur la montagne couvert de honte et d'ignominie, accompagné des anathèmes et des dérisions de son peuple qui l'outrage et qui l'insulte; ce Jonas enseveli durant trois jours dans le sein de l'abîme, et ressuscité pour sauver Ninive. Enfin, depuis le commencement des choses, il semble que Dieu n'est attentif qu'à préparer les hommes à ce mystère sanglant et en tracer de loin dans les livres saints les symboles et les figures. L'alliance de Sinaï, confirmée par le sang, nous annonçoit que le sang de Jésus-Christ ratifieroit l'alliance nouvelle que le Seigneur devoit contracter avec les hommes. L'amertume des eaux de Mara, adoucie par le bois mystérieux, nous figuroit la corruption des nations purifiée par le bois sacré de la croix. Le serpent d'airain élevé, et devenu le remède des plaies du peuple, n'étoit que le symbole de Jésus-Christ élevé en croix, et devenu le remède de nos plaies et de nos souillures. Enfin, on trouve que jusqu'aux moindres circonstances de la mort de Jésus-Christ, tout est prédit dans les livres saints et dès le commencement annoncé aux hommes : le fiel dont il devoit être abreuvé, les crachats dont on le couvre, les clous qui percent ses mains et ses pieds sacrés, le sort qui partage ses vêtements, la perfidie du disciple qui le livre et qui déchoit de son apostolat, les deux malfaiteurs au milieu desquels il expire, la lance qui ouvre son côté, ses os qui ne sont pas brisés, la forte clameur qu'il pousse vers son Père; de sorte que les prophéties ne paroissent plus qu'une histoire

claire et anticipée des douleurs et des opprobres de la croix.

C'est ainsi que la mort de Jésus-Christ confirme tout, comme dit l'Apôtre, accomplit tout, justifie tout. C'est ainsi que ce mystère, qui révolte si fort la raison et qui est la folie du Gentil et le scandale du Juif, est pourtant lui-même la preuve de notre foi, la certitude de nos livres saints et la confusion de l'incrédulité. C'est ainsi qu'il falloit que le Christ souffrît et mourût afin que les Écritures fussent accomplies, que les peuples témoins de cet accomplissement se soumissent à leur autorité, que ce livre divin se répandît dans toutes les nations, et qu'il fût jusqu'à la fin des siècles le garant de notre foi, le fondement de nos espérances, la règle immuable de notre culte, le rocher mystérieux où tous les efforts de l'orgueil humain et toute la violence des superstitions et des sectes viennent se briser, et enfin le monument éternel des miséricordes du Seigneur sur les hommes. Que de grandeur dans la bassesse de nos mystères! C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous avez toujours voulu confondre l'orgueil de la raison, et vous jouer de la vaine sagesse des hommes, en cachant la sagesse et la sublimité de vos voies sous des apparences viles et insensées, en nous conduisant à la vérité par l'humilité, et révoltant les foibles lumières d'une vaine raison pour en éclaircir les ténèbres. Premier témoignage que Jésus-Christ rend aujourd'hui à la vérité des Écritures, en les accomplissant par sa mort.

Il rend en second lieu un témoignage à la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses opprobres et par ses souffrances. Il nous avoit appris que bienheureux ceux qui souffrent, et que la violence qu'on se fait à soi-même étoit l'unique ressource du salut; toute sa doctrine sem-

bloit se réduire à humilier l'esprit et à mortifier les sens. Or, nul philosophe jusqu'à lui n'avoit annoncé aux hommes qu'il fallût aller à la félicité par les humiliations et par les souffrances : c'étoit là ce secret du royaume des cieux jusque-là inconnu aux enfants du siècle. Il falloit donc que son exemple confirmât la nouveauté de ses préceptes : qu'il ne ressemblât point à ces faux sages qui l'avoient précédé, lesquels, en prêchant pompeusement le mépris de tout, jouissoient avec plaisir de tout, et que les humiliations et les douleurs de sa mort devinssent le grand témoignage de la vérité de sa doctrine.

Je dis les douleurs de sa mort, et quelles douleurs! le fiel et l'absinthe dont on l'abreuve, l'infection des crachats dont on couvre son visage adorable, les coups de fouet qui déchirent son corps sacré, les soufflets barbares qui le meurtrissent, la couronne d'épines qui le perce, la pesanteur de la croix qui l'accable, les clous qui l'y attachent, les efforts inhumains qui le crucifient. Quelles douleurs! son esprit affligé par l'horreur de nos crimes, son cœur contristé par l'inutilité de ses souffrances, son amour accablé par l'ingratitude de son peuple et par les malheurs qui vont fondre sur cette nation si chérie. Voilà le grand modèle qu'on nous montre aujourd'hui du haut de la montagne sainte, et la réponse décisive à tous nos vains prétextes.

Car, mes frères, que peut opposer notre impénitence à ce grand exemple? Quoi? notre innocence? une vie régulière, exempte de certains excès, et qui semble nous dispenser de cette vie de larmes et de mortification qui ne paroît destinée qu'à punir les grands crimes? Mais Jésus-Christ, saint, innocent, séparé des pécheurs, ne remplit son ministère que par les souffrances, n'opère notre salut

que par la croix, ne devient homme que pour devenir l'homme de douleurs; ne suffit-il pas d'être son disciple pour ne pouvoir se dispenser de marcher sur ses traces?

Mais d'ailleurs, notre innocence? Grand Dieu! vous nous connoissez; vous avez compté nos pas dès le sein de nos mères: vous avez suivi les routes les plus secrètes de nos passions; vous avez prévu nos chutes avant même que nous fussions tombés: nos premières mœurs et nos dernières voies, tout est également présent à vos yeux: *Tu cognovisti omnia novissima et antiqua* (Ps. CXXXVIII, 5): et vous savez, grand Dieu! quelle vie nous offrirons un jour à votre justice, quand le voile sera tiré, et que ce fantôme de vertu qui nous abuse tombera et s'évanouira devant la lumière et l'éclat terrible de vos jugements et de votre justice.

Quoi encore? notre rang et l'élévation où la Providence nous a fait naître? Mais Jésus-Christ, le successeur de tant de rois, le roi immortel des siècles, a-t-il cherché dans la grandeur de ses titres des raisons qui le dispensassent de la croix et de la violence? Au contraire, il veut souffrir avec toutes les marques de sa grandeur, son sceptre, sa pourpre, sa couronne, comme pour nous apprendre que la pénitence est encore plus nécessaire aux grands qu'au peuple, parce qu'ils ont plus de crimes à pleurer, plus de passions à vaincre, plus de scandales à réparer, plus de voluptés à expier; que les marques mêmes de leur grandeur ne sont que les sources et les instruments de leurs souffrances, et que le privilége de leur état n'est pas de jouir de plus de plaisirs, mais d'en avoir plus à sacrifier que le commun des fidèles.

Quoi encore? la foiblesse de la santé et la délicatesse du tempérament? Mais le corps de Jésus-Christ, formé

par l'Esprit-Saint et le plus sensible à la douleur qui eût jamais paru sur la terre, est meurtri et brisé pour nous. Mais d'ailleurs, quelle est cette foiblesse de tempérament qui a tant de force pour soutenir la fatigue des passions et pour courir dans les voies de l'iniquité, et qui n'est foible et sans courage que lorsqu'il faut aller à Dieu et faire un seul pas dans les voies de la justice?

Quoi donc? la bonté de Dieu, qui n'est pas un maître si cruel, et qui nous aime trop pour exiger que nous nous rendions malheureux pour lui plaire? Mais nous aime-t-il plus qu'il n'a aimé son Fils unique et dans lequel seul nous sommes dignes de son amour? Et cependant quel calice lui a-t-il ordonné de boire? par quelles tribulations l'a-t-il fait passer? Si le juste est traité avec tant de rigueur, réservera-t-il toute son indulgence pour les coupables?

Quoi enfin? les rigueurs et les difficultés de la pénitence? Mais, mes frères, comparons la violence que la religion nous impose aux souffrances de Jésus-Christ, et soutenons, si nous pouvons, ce parallèle. Hélas! nos violences consistent plutôt à nous priver de quelque plaisir qu'à souffrir quelque peine, à retrancher quelques superfluités qu'à nous imposer des privations douloureuses, à ne pas tout accorder aux sens qu'à les mortifier; et encore ces privations légères, par combien d'endroits sont-elles adoucies! la grandeur qui nous environne, l'abondance qui nous suit, l'élévation qui nous flatte, la magnificence qui nous éblouit, tous les avantages au milieu desquels nous sommes nés. Que souffrons-nous, mes frères? et si nous ne souffrons pas, que pouvons-nous prétendre aux promesses qui ne sont faites qu'à ceux qui souffrent? Second témoignage que Jésus-Christ, sur la croix, rend à

la vérité de sa doctrine, en la confirmant par ses humiliations et par ses souffrances.

Il rend en troisième lieu, sur la croix, témoignage à la vérité de ses miracles, en les renouvelant. Mais ce n'est pas tant en ouvrant les tombeaux, en brisant les rochers, en obscurcissant le soleil et couvrant toute la terre de ténèbres, qu'il confirme aujourd'hui sa puissance et qu'il rend témoignage à la vérité de tous ses miracles: c'est en convertissant un scélérat qui expire à ses côtés: c'est en changeant le cœur du centenier même qui préside à son supplice, et le forçant de confesser tout haut sa puissance et sa divinité: c'est en touchant les spectateurs de sa mort, et les obligeant de s'en retourner en frappant leur poitrine et répandant des larmes de componction et de pénitence : *Et revertebantur percutientes pectora sua* (Luc, XXIII. 48). Voilà le grand miracle de la mort de Jésus-Christ, la conversion des grands pécheurs; et remarquez en effet, dans le caractère des pécheurs qu'il convertit sur la croix, la grandeur de sa puissance dans sa foiblesse.

Le premier est un scélérat qui expire, lequel jusque-là avoit vécu sans Dieu dans ce monde et n'avoit point apporté d'autre disposition à la mort que les horreurs de la vie la plus criminelle. Cependant cet heureux pécheur, dans ce dernier moment où la conversion est presque toujours désespérée, où les marques de repentir qu'on donne on les donne plutôt à la punition qu'on craint qu'aux crimes qu'on déteste, où le pécheur est effrayé, mais où le cœur n'est presque jamais changé: dans ce dernier moment où Dieu jusque-là méprisé méprise à son tour et se retire, où la mesure est comblée, où les grâces de repentir sont d'ordinaire refusées; dans ce dernier moment où le pécheur est déjà jugé, et où la surprise de sa mort est d'ordinaire

la juste punition de l'impénitence et du désordre de toute sa vie: dans ce dernier moment, cet heureux pécheur trouve la grâce et le salut. La première aspersion du sang de Jésus-Christ, qui coule de la croix, purifie en un instant toutes les souillures de sa vie; il reconnoît la gloire et la divinité de son Libérateur, tout chargé d'opprobres qu'il le voit; après une vie toute de crimes, il reçoit en mourant, de la bouche même de Jésus-Christ, l'assurance du pardon, et le dernier moment où il expire devient le prix de son salut éternel.

Voilà, mes frères, le grand miracle de la mort de Jésus-Christ, la conversion d'un pécheur mourant; et cependant il n'est point de pécheur qui ne se promette le même prodige en ce dernier moment. On croiroit être insensé d'attendre que le soleil s'éclipsât encore: qu'on vît encore les tombeaux s'ouvrir, les morts ressusciter, le voile du temple se déchirer; que tous les miracles qui s'opérèrent alors se renouvelassent encore: quelle folie donc de se promettre le miracle de la conversion opéré sur un pécheur mourant, prodige plus grand et plus merveilleux que tous les autres miracles qui se passent sur le Calvaire! Il falloit que ce grand sacrifice, prédit dans tous les siècles et si nécessaire au genre humain, fût marqué par des circonstances uniques et jusque-là inouïes, que tout y fût singulier, que tout y rendît témoignage par sa nouveauté à la gloire et à la divinité du Fils de l'homme. Mais Jésus-Christ mort une fois, il ne meurt plus, dit l'Apôtre; les rochers ne se brisent plus, les morts ne ressuscitent plus, toute la terre ne se couvre plus de ténèbres, le voile du temple ne se déchire plus, les pécheurs mourants ne se convertissent plus, et les conversions au lit de la mort n'ont que cet exemple et ce prodige pour elles.

Le second pécheur dont Jésus-Christ sur la croix opère la conversion est un pécheur incrédule, un centenier gentil qui jusque-là n'avoit regardé Jésus-Christ qu'avec dérision et sa doctrine comme une imposture. Cependant l'incrédulité, qui ferme le cœur à toutes les grâces, qui rend inutiles tous les secours de la religion et change en poison les remèdes mêmes, l'incrédulité devient aujourd'hui le triomphe de Jésus-Christ mourant. Ce centenier est frappé des merveilles de sa mort; ce n'est pas en demandant des miracles, comme quelques-uns des spectateurs, qu'il arrive à la connoissance de la vérité, c'est en considérant Jésus-Christ, sa puissance dans ses opprobres, sa douceur envers ses ennemis, sa patience et sa majesté dans les tourments, son amour pour les hommes, l'innocence de ses mœurs, la sainteté et la divinité de ses maximes: voilà le grand miracle qui le touche. Il comprend que l'imposture n'auroit pas eu recours à un moyen si triste et si rebutant pour séduire les hommes; qu'elle auroit flatté ou leurs passions ou leur orgueil; qu'elle leur auroit proposé, comme les autres philosophes, une doctrine agréable aux sens ou flatteuse à l'esprit et à la curiosité; mais qu'il n'y avoit que le Fils de Dieu qui pût se faire des disciples par la croix, attirer les hommes en ne leur proposant que des persécutions et des souffrances, en leur interdisant tous les plaisirs et ne leur promettant ici-bas point d'autre récompense de leur attachement à sa doctrine que les larmes, les croix et les violences; mais qu'il n'y avoit que le maître des cœurs qui pût prétendre d'attirer tous les hommes par une loi sévère et humiliante qui les alloit tous révolter, et venir établir un nouveau culte par les voies les plus propres à le renverser et à l'éteindre : *Vere Filius Dei erat iste* (MATTH., XXVII, 54).

Enfin, la troisième sorte de pécheurs que Jésus-Christ convertit sur la croix est une troupe inutile de spectateurs que la seule curiosité avoit attirés sur le Calvaire. Libres des passions qui animoient les scribes et les pharisiens, et n'opposant point d'autre obstacle à la grâce qu'une indifférence coupable pour le salut, presque toujours plus difficile à surmonter que les passions les plus criminelles, touchés du spectacle des souffrances du Sauveur et des grâces abondantes qui coulent avec son sang, ils sentent tout d'un coup leur cœur changé et brisé d'une sainte componction : *Et revertebantur percutientes pectora sua* (Luc, XXIII, 48).

L'oserai-je dire, mes frères? Dans le caractère de ces trois sortes de pécheurs, ne retrouvons-nous pas l'image de ceux qui viennent assister au récit et au spectacle des souffrances du Sauveur? Des pécheurs scandaleux et chargés de crimes, comme les deux scélérats qu'on attache à la croix à côté de Jésus-Christ, qui ne viennent aujourd'hui sur le Calvaire, et à ce saint spectacle renouvelé dans nos temples, que comme à un supplice; qui regardent ces saints jours, ces jours heureux que l'Église consacre aux mystères douloureux de Jésus-Christ, et où la liberté des plaisirs publics est suspendue, comme un joug odieux qu'une vaine religion leur impose; qui en murmurent et en comptent tous les moments comme s'ils étoient sur la croix eux-mêmes : des pécheurs incrédules et qui n'assistent, comme le centenier, à ce spectacle de religion, que pour satisfaire aux devoirs d'une charge, pour remplir les bienséances de leur rang, pour ne pas manquer à tout ce que le monde lui-même exige d'eux, mais qui en secret regardent la croix comme une folie et insultent peut-être aux souffrances de Jésus-Christ et à la piété

et au deuil public des fidèles: enfin des pécheurs mondains et oiseux, que la seule curiosité attire au récit de la mort du Sauveur: qui n'y apportent ni foi, ni componction, ni désir d'une vie plus sainte; qui suivent la multitude et ne viennent sur le Calvaire que comme spectateurs, que parce que la foule y court et que le monde lui-même les y entraîne.

Renouvelez donc aujourd'hui à leur égard, ô mon Sauveur! les miracles du Calvaire; le moment où vous expirez est le moment des grâces et des miséricordes. Il sort de votre côté ouvert des sources de bénédiction capables de purifier les âmes les plus souillées et les plus rebelles. Tout est favorable aux pécheurs au pied de votre croix: vos mains étendues pour les recevoir, votre cœur ouvert et prêt à leur pardonner, la soif extrême que vous avez de leur salut, la forte clameur que vous poussez pour eux vers le trône de votre Père. C'est aujourd'hui, ô mon Dieu! le jour de vos miséricordes. Du haut de ce bois sacré, jetez encore quelques-uns de ces regards puissants sur les pécheurs qui vous environnent, et consacrez la mémoire de ce grand jour par quelques-unes de ces conversions éclatantes, qui fassent sentir la vertu de votre sang et la perpétuité de votre sacrifice! Troisième témoignage que Jésus-Christ, sur la croix, rend à la vérité de ses miracles, en les renouvelant.

Il rend en quatrième lieu témoignage à la vérité de son innocence et de sa sainteté, en priant pour ses ennemis. En effet, mes frères, le caractère le moins équivoque de la sainteté, c'est d'aimer ceux qui nous outragent, de prier pour le salut de ceux qui veulent nous perdre, et de combler de biens ceux qui nous chargent de malédictions et d'opprobres. Or, voilà le grand témoignage que Jésus-

Christ rend aujourd'hui à son innocence : il meurt pour ceux qui le crucifient, il meurt en demandant grâce à son Père pour ses ennemis. Il ne méprise pas leur fureur et leurs outrages, c'eût été souffrir en philosophe; il ne leur reproche pas ses bienfaits et leur ingratitude, c'eût été souffrir en homme foible; il ne les menace pas de sa puissance, c'eût été souffrir en homme vain; il ne se console pas par l'espérance de leur punition, c'eût été souffrir en homme piqué et sensible; il ne se plaint pas même de l'excès de leur barbarie, c'eût été souffrir en homme vulgaire. Il prie pour eux, il n'est occupé que de leur salut; il semble oublier dans ce dernier moment ses disciples les plus fidèles, il ne demande rien pour eux à son Père; il ne pense qu'à ses ennemis, il ne prie, il ne parle que pour eux. Il ne demande que pour eux des grâces à son Père, et c'est souffrir en Homme-Dieu; ils le maudissent, et il les bénit; ils demandent sa mort, et il demande leur grâce; ils veulent prendre sur eux et sur leurs enfants le crime de son sang répandu, et il ne veut pas qu'on le leur impute.

Père! pardonnez-leur, dit-il, *parce qu'ils ne savent ce qu'ils font* (Luc, xxiii, 34). Souvenez-vous, ô mon Père! que le sang de cette nouvelle alliance, qu'ils répandent aujourd'hui, les met au nombre de vos enfants: que par le prix du sacrifice que je vous offre mes bourreaux deviennent mes cohéritiers et mes frères; que vous n'êtes plus un juge armé pour les perdre, mais un père toujours prêt à les sauver, et qu'en m'attachant à la croix, ils se sont élevé un asile qui doit les mettre à couvert de vos foudres et de vos vengeances : *Pater, dimitte illis*. Ne regardez pas les mains qui m'ont percé, ne regardez que le sang qui coule de mes plaies pour apaiser votre justice

et effacer le crime de ceux qui m'immolent : *Pater, dimitte illis.* Ils ignorent encore que c'est vous qui m'avez envoyé ; pardonnez à des aveugles qui croient rendre gloire à votre nom en me mettant à mort. Ils ne savent pas que ce sang qu'ils répandent va sanctifier tout l'univers, que cette victime qu'ils immolent est le prix du salut de tous les hommes, que cette croix où ils m'ont attaché va devenir la vie et la résurrection de ceux qui dorment dans les ombres de la mort, le remède des maux du genre humain ; qu'elle va répandre dans toute la terre la connoissance de votre nom, et vous former parmi tous les peuples des adorateurs en esprit et en vérité. Père saint ! mais vous, qui voyez les grands avantages que le monde va retirer de ma croix, ne leur imputez pas une faute si heureuse ; et pardonnez-leur le crime de ma mort en faveur des biens inestimables qui vont en revenir à la terre : *Non enim sciunt quid faciunt.* Ils ne savent pas qu'en me faisant mourir, ils vont me rendre à moi-même la gloire de l'immortalité ; qu'en effaçant mon nom de la terre des vivants, ils vont l'élever au-dessus des principautés et des puissances ; qu'en me rejetant, ils vont me faire connoître de tous les peuples ; qu'en refusant de me faire reconnoître pour roi, ils vont m'établir prince du siècle à venir, juge de toutes les tribus, Seigneur de toutes choses, et m'assurer toute puissance dans le ciel et sur la terre. Père saint ! mais vous, qui avez attaché la gloire que vous m'avez promise à mes opprobres et à mes souffrances, pardonnez à des aveugles qui servent, sans le savoir, à l'exaltation de mon nom et à l'agrandissement de mon royaume : *Non enim sciunt quid faciunt.* Ils ne savent pas que le crime de ma mort va combler la mesure de leurs pères ; que vont venir des jours sur eux où l'on appellera heureuses celles qui

n'ont point enfanté, où Jérusalem va devenir une affreuse solitude, où son autel sera détruit, son temple abandonné et devenu une triste masure, ses citoyens errants et fugitifs, et votre héritage qu'ils ont souillé du sang innocent livré à une malédiction éternelle. Père juste! mais vous, qui leur préparez ces jours de visite et de colère, contentez-vous de ces calamités temporelles dont vous allez les affliger; sauvez les restes d'Israël; épargnez les branches d'une racine sainte; sauvez un peuple que vous avez choisi; ne perdez pas pour toujours mes frères selon le sang, les os de mes os et la chair de ma chair; ne retirez pas votre salut de Juda, d'où le salut est sorti; épargnez les enfants des saints; rassemblez enfin un jour les dispersions d'Israël: réunissez-les dans les derniers temps au tronc dont ils se sont séparés: rappelez-les dans l'enceinte de la véritable Jérusalem, afin qu'il n'y ait plus qu'un bercail et qu'un pasteur, et qu'ils vous offrent avec toutes les nations, non des boucs et des taureaux, mais le renouvellement et les signes mystiques du grand sacrifice que j'offre aujourd'hui à votre gloire. Quatrième témoignage que Jésus-Christ, sur la croix, rend à la vérité de son innocence, en priant pour ses ennemis.

Enfin il rend, en dernier lieu, témoignage à la vérité de sa royauté, en conquérant le monde par la croix. Le monde lui avoit disputé la réalité et l'éclat de sa royauté: il ne l'avoit traité de roi que par dérision; toutes les marques de sa royauté avoient été de nouveaux opprobres: le sceptre, un vil roseau; la pourpre, une robe d'ignominie; la couronne, une couronne de douleurs; le trône, un bois infâme et le lit de ses opprobres et de ses souffrances. Mais aujourd'hui ces marques honteuses d'une

royauté si humiliante deviennent les signes glorieux de sa puissance et de son empire. Ce foible roseau, qui lui sert de sceptre, va renverser tous les autels profanes, abattre toutes les idoles, confondre toutes les sectes, anéantir tous les empires, frapper les géants de la terre et détruire toute science qui s'élève contre la science de Dieu. Cette couronne, qui le couvre de douleur et de confusion, va orner les têtes des césars plus pompeusement que les lauriers et les diadèmes les plus superbes, et un roi du premier trône du monde et du sang le plus auguste de l'univers ira exposer sa vie et sa liberté pour en rapporter en triomphe les débris précieux dans sa patrie, plus glorieux d'avoir enrichi son royaume de ce saint et précieux trésor que s'il avoit conquis un empire. Ce trône d'ignominie, où il est attaché, sera bientôt un trône de gloire au pied duquel les princes et les souverains viendront courber leurs têtes superbes, un trône de puissance et d'autorité sur lequel il jugera toutes les nations de la terre, un trône de grâce et de miséricorde au pied duquel tous les peuples trouveront la vie et le salut, un trône de science et de doctrine sur lequel il instruira jusqu'à la fin tous les hommes et leur apprendra les vérités de la vie éternelle, enfin un trône de sagesse et de conseil d'où ce nouveau Salomon gouvernera tous les peuples dans la justice, dans la paix et dans l'abondance. La puissance et le règne des rois de la terre finissent avec eux : le règne de Jésus-Christ ne commence à éclater que par sa mort, et ses opprobres sont la première source de ses grandeurs et de sa gloire. Père saint ! votre Fils et véritable Joseph, que nous pleurons, vit donc encore ; la malice de ses frères, qui l'ont livré, n'a donc servi qu'à faire éclater sa grandeur et sa puissance ; il est sorti du puits fatal où l'envie l'avoit ense-

veli, et tous les peuples de l'Égypte et l'univers entier reconnoît sa domination et son pouvoir suprême : *Filius tuus vivit, et ipse dominatur in omni terra Egypti* (Gen., xlv, 26).

Mais, mes frères, tout reconnoît aujourd'hui la souveraineté de Jésus-Christ ; sa croix triomphe du ciel et de l'enfer, de l'aveuglement des Juifs et de l'incrédulité des Gentils, de la barbarie des bourreaux, de l'endurcissement même d'un pécheur mourant. Toute la nature le confesse, toutes les créatures le reconnoissent, et nous lui fermerions tout seuls notre cœur, et nous nous obstinerions tout seuls à dire : Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos?* (Luc, xix, 14.) Les morts entendent aujourd'hui sa voix et sortent de leurs tombeaux, et nous demeurerions encore ensevelis dans l'abîme de nos dissolutions, quoique sa voix puissante nous crie aujourd'hui au fond de nos cœurs, du haut de sa croix : Levez-vous, ô vous qui dormez d'un sommeil de mort ; sortez de la profondeur de vos crimes et de vos ténèbres, et ce Jésus que vous voyez crucifié pour vous vous rendra la vie et la lumière que vous avez perdue : *Surge, qui dormis; et exsurge a mortuis, et illuminabit te Christus* (Éphes., v, 14). Les rochers se brisent, et nos cœurs plus insensibles ne sauroient s'amollir? Le voile du temple se déchire, et le voile impénétrable qui est sur notre conscience, sur ce sanctuaire d'iniquité, et qui nous empêche depuis si longtemps d'en manifester au prêtre les souillures secrètes, ne peut s'ouvrir et se déchirer, et nous tenons encore cachés au dedans de nous ces mystères d'abomination qui font de notre cœur le temple des démons, l'asile des esprits immondes et un théâtre affreux de remords, de confusion et de trouble? Ne sortirons-nous pas enfin de ce royaume de

ténèbres où nous vivons, pour entrer dans un royaume de lumière? ne nous lasserons-nous pas enfin d'avoir été jusques ici les esclaves misérables d'un monde qui n'a point de droit sur nous, qui n'est pas digne de nous, qui ne peut rien faire pour nous? et refuserons-nous de prendre Jésus-Christ, qui vient de mourir pour nous, pour notre roi et notre Seigneur véritable? O mon Sauveur! quelles ressources peut-il rester à vos miséricordes infinies pour les pécheurs, si tout ce que vous faites aujourd'hui pour eux n'excite pas leur amour, leur componction et leur reconnoissance, et s'ils s'obstinent encore à périr malgré la voie que vous leur ouvrez aujourd'hui par votre sang pour arriver à la vie éternelle?

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JOUR DE LA PENTECOTE.

SUR LES

CARACTÈRES DE L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST

ET DE L'ESPRIT DU MONDE.[1]

Nos autem, non spiritum hujus mundi accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est.

Pour nous, nous n'avons point reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu.

(I Cor., II, 12.)

L'Esprit de Dieu et l'esprit du monde, dit saint Augustin, forment ici-bas deux cités, Babylone et Jérusalem, qui ont chacune leurs lois, leurs maximes, leurs citoyens, et qui, s'élevant depuis le commencement du monde sur la terre, ont toujours séparé invisiblement et aux yeux de Dieu les enfants du ciel des enfants du siècle.

Ces deux esprits partagent tout l'univers, les villes, les empires, les familles : ils sont répandus sur tous les états, les grands et le peuple; dans tous les lieux, le monde et la retraite, la cour et les cloîtres. Qui que vous

1. Ce discours est une instruction familière faite dans quelque assemblée de charité le jour de la Pentecôte. Il est écrit avec plus de simplicité que les sermons ordinaires, mais il n'est ni moins solide ni moins touchant.

soyez, vous qui m'écoutez, vous appartenez à l'un de ces deux esprits; vous êtes citoyen de l'une de ces deux cités, c'est-à-dire que vous appartenez, ou à Babylone, ou à Jérusalem; vous êtes animé, ou de l'Esprit de Jésus-Christ, ou de l'esprit du monde. Il est impossible d'être en même temps à tous les deux, dit Jésus-Christ: il est encore plus impossible de n'être ni à l'un ni à l'autre; on ne peut ni se partager ni ne pas se donner: et comme il faut nécessairement qu'un domine dans notre cœur, il est nécessaire que notre cœur appartienne à un maître, à l'amour du monde ou à l'amour de Jésus-Christ.

Voilà la situation de tous les hommes; nous avons tous opté entre ces deux partis. Nous sommes encore confondus ensemble, à la vérité, par des dehors qui nous sont communs, par des devoirs extérieurs que nous remplissons tous également, par les nécessités corporelles auxquelles nous sommes tous encore assujettis; mais un esprit invisible nous sépare et nous distingue: nous portons au dedans un homme intérieur bien différent; le principe qui nous pousse et qui nous anime n'est pas le même: et Dieu, qui ne juge de nous que par ce que nous sommes au dedans, sait bien démêler, dans cette confusion où nous vivons, ceux qui ne sont pas à lui de ceux qui lui appartiennent.

Il s'agit donc aujourd'hui de nous démêler nous-mêmes, de nous demander à qui nous appartenons; de quel côté est notre cœur; quel est l'amour dominant répandu sur nos actions, sur nos désirs, sur nos pensées: en un mot, si nous vivons de l'esprit du monde ou de l'Esprit de Jésus-Christ.

Il est si aisé de se faire illusion à soi-même et de se calmer sur quelques apparences de bien, sur l'éloignement

de certains excès, sur la participation même des saints mystères, tandis que le cœur est mondain, corrompu, mort aux yeux de Dieu, que nous ne saurions trop réveiller là-dessus nos craintes et notre défiance.

Or, mes frères, pour nous juger nous-mêmes, selon les règles de la foi, et éviter de nous séduire, nous n'avons qu'à examiner ici ce que c'est que l'Esprit de Jésus-Christ et ce que c'est que l'esprit du monde; et en remarquant les caractères différents que les livres saints leur attribuent, décider auquel des deux nous appartenons, et si nous pouvons dire en ce grand jour avec la même confiance que l'Apôtre : Pour nous, nous n'avons pas reçu l'esprit du monde, mais l'Esprit qui vient de Dieu.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Le premier caractère de l'Esprit de Jésus-Christ, c'est d'être un esprit de séparation, de recueillement et de prière. A peine les apôtres en ont été remplis, qu'ils renoncent à tous les autres soins extérieurs, pour ne vaquer plus qu'à la prière et au ministère saint de la parole. Ces hommes, qui auparavant ne pouvoient soutenir une heure entière de recueillement avec Jésus-Christ; qui ignoroient même comment il falloit s'y prendre pour prier; qui méritoient même que Jésus-Christ leur reprochât que, jusque-là, ils n'avoient rien demandé en son nom: ces hommes, dès que l'Esprit de Jésus-Christ est descendu sur eux, et qu'il a pris possession de leur cœur, ils persévèrent, dit saint Luc, dans la prière avec les fidèles; ils se rendent assidûment au temple aux différentes heures de la journée, pour y lever leurs mains pures au ciel. Si

la synagogue les persécute, ils trouvent dans la prière la consolation la plus solide de leurs peines: si l'on les enferme dans des prisons, ils font retentir ces lieux d'horreur de cantiques d'allégresse et d'actions de grâces; si Pierre dans les liens et enlevé au troupeau leur fait craindre que, le pasteur frappé, les brebis ne se dispersent, ils ont recours tous ensemble à la prière: et ce sont, dit saint Luc, leurs supplications ferventes et continuelles qui obtiennent de Dieu la délivrance de cet apôtre. Enfin ces hommes si charnels, si dissipés, si ennemis du recueillement et de la contrainte, deviennent tout d'un coup des hommes de prière, des hommes intérieurs, spirituels, recueillis, dont la conversation est dans le ciel, et qui sont, au milieu de Jérusalem, aussi occupés de Jésus-Christ, aussi pleins de ses merveilles et de ses bienfaits que s'ils étoient encore sur la montagne de Galilée.

Voilà, mes frères, le premier changement que l'Esprit de Dieu opère dans une âme. Comme il prend la place de l'esprit du monde dans son cœur: qu'il change ses désirs, ses vues, ses inclinations, ses pensées: qu'il lui rend ou indifférents ou odieux tous les objets qui l'environnent, sur lesquels auparavant elle trouvoit tant de plaisir à se répandre, et qu'il rappelle dans son cœur le Dieu de paix et de consolation, qui jusque-là en avoit été banni: il lui fait trouver tout son bonheur et tout son plaisir en elle-même: la plus douce occupation de cette âme que l'Esprit de Dieu pousse et remplit, c'est de se rappeler à elle-même. Comme c'est au dedans d'elle qu'elle trouve son Dieu, elle n'en sort qu'à regret, pour ainsi dire: elle y revient sans cesse au milieu même des dissipations et des devoirs extérieurs que la bienséance rend inévitables et qui devroient, ce semble, l'en distraire: elle se fait, au

milieu même du tumulte et des entretiens du siècle, une solitude secrète dans son cœur, où elle s'entretient sans cesse avec le Seigneur, qui y fait sa demeure; où elle se plaint à lui de la triste nécessité qui l'engage encore en des occupations et des bienséances mondaines; où elle lui fait réparation, par des retours continuels d'amour et de zèle, de tous les outrages dont elle est forcée d'être témoin; où elle en appelle à sa loi et à sa vérité, de toutes les fausses maximes qu'elle entend sans cesse débiter parmi les hommes; où enfin elle vit et réside bien plus que dans les dissipations extérieures où son état l'engage, mais où son cœur ne se trouve pas.

Et voilà pourquoi saint Paul appelle l'homme chrétien l'homme spirituel et intérieur, et l'homme mondain et pécheur l'homme extérieur. C'est-à-dire que, dès qu'une âme a reçu l'Esprit de Dieu et qu'elle en est véritablement animée, toute sa vie est presque invisible et intérieure; tout ce qu'elle fait part de ce principe divin et invisible qui la remplit. Les actions même les plus communes deviennent saintes par la foi secrète qui les purifie : qu'elle mange, qu'elle se réjouisse, qu'elle pleure, qu'elle soit dans l'élévation ou dans l'obscurité, dans l'abondance ou dans la misère, dans la santé ou dans la maladie, elle trouve dans tous ces états des sources de réflexions saintes. Tout ce qu'elle voit, elle ne le voit plus qu'avec les yeux de la foi. Les événements et les vicissitudes du monde; les révolutions des États et des empires; la décadence ou l'élévation des familles; l'abondance ou le malheur des siècles; la licence ou le renouvellement des mœurs; les chutes des justes ou la conversion des pécheurs; l'affoiblissement ou le règne de la vérité parmi les hommes; la dissension ou la paix des pasteurs et des Églises; les dis-

grâces ou la faveur des particuliers ; enfin toutes ces révolutions éternelles que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, et qui ne réveillent dans les âmes mondaines que les passions du monde et des pensées de chair et de sang, sont des instructions secrètes et continuelles à une âme remplie et animée de l'Esprit de Dieu. Tout la rappelle aux vérités de la foi : tout lui montre dans un nouveau jour le néant des choses humaines et la grandeur des biens éternels : le monde entier n'est plus qu'un livre ouvert où elle découvre sans cesse les merveilles de Dieu et l'aveuglement prodigieux de presque tous les hommes.

Ce n'est pas que les objets des sens ne puissent quelquefois la surprendre et la séduire ; qu'elle ne se laisse en certains moments emporter au torrent : que sa foi moins attentive ne cède quelquefois à l'impression des préjugés et des maximes humaines ; et que les dissipations du monde ne l'emportent souvent hors d'elle-même, et ne lui fassent perdre de vue la présence du Dieu qu'elle porte dans son cœur. Mais ce ne sont là que des surprises et des absences d'un moment, pour ainsi dire : avertie d'abord de son égarement par les reproches secrets de l'Esprit de Dieu qui habite en elle, elle recueille aussitôt son cœur égaré : elle rentre dans son âme d'où le monde l'avoit comme tirée ; elle revient dans ce sanctuaire domestique y faire réparation à son Dieu de ce moment d'absence et de dissipation par des gémissements secrets et par des aveux touchants et sincères que plus elle se répand au dehors, plus elle trouve que le monde n'est qu'un grand vide, et qu'un cœur où Dieu habite est la source des vrais plaisirs.

Voilà cet esprit de foi, de recueillement et de prière qui nous rend témoignage que nous avons reçu l'Esprit de

Dieu et qu'il habite en nous ; voilà cette vie intérieure et spirituelle qui distingue les justes des mondains, et qui est le caractère le plus essentiel de la piété chrétienne.

Aussi les justes, dans les livres saints, sont ceux qui vivent de la foi ; dont la conversation est dans le ciel : qui n'ont de goût que pour les choses d'en haut ; qui usent de ce monde comme s'ils n'en usoient pas, qui le regardent comme une figure qui passe : qui n'arrêtent pas leurs yeux sur les choses visibles, mais qui attendent les invisibles comme s'ils les voyoient déjà : qui ne jugent pas de tout ce que les hommes estiment sur ce qui paroît, mais sur la vérité, qui ne paroît pas ; qui sont étrangers et voyageurs sur la terre ; qui sont citoyens du siècle à venir ; qui rapportent tout à cette patrie éternelle vers laquelle ils marchent sans cesse, et ne comptent pour rien tout ce qui passe et ne doit pas demeurer toujours.

En effet, dès que l'Esprit de Dieu est devenu l'esprit dominant qui nous conduit et qui nous anime, il doit régler nos désirs, réformer nos jugements, renouveler nos affections, spiritualiser nos vues, nous rendre à nous-mêmes : nous ne devons plus voir que par les yeux de l'esprit : agir que par l'impression de cet esprit ; ne plus désirer que les biens spirituels ; enfin toute notre vie doit être spirituelle, et comme la vie de Dieu en nous. Car un cadavre animé par un esprit étranger n'a de mouvement que par lui, point d'impressions que les siennes, point de pensées que celle que l'esprit qui l'habite forme en lui : il n'est plus à lui, pour ainsi dire ; il est à l'esprit qui le remplit et qui le possède.

C'est à nous maintenant, mes frères, à nous juger sur cette règle. Trouvons-nous en nous-mêmes ce premier caractère de l'Esprit de Dieu ? Examinons ce qui domine

dans nos jugements, dans nos désirs, dans nos affections, dans nos vues, dans nos projets, dans nos espérances, dans nos joies et dans nos chagrins, enfin dans tout le détail de notre vie. Je ne demande pas si l'esprit du monde nous séduit quelquefois. Hélas! où est l'âme fidèle qui, au milieu des périls dont nous sommes environnés, ne se laisse souvent surprendre par ses illusions et par ses artifices? Mais je demande si c'est l'Esprit de Dieu, ou l'esprit du monde, qui nous possède et qui domine en nous.

Et quand je dis que je le demande, ce n'est pas que je l'ignore, ce n'est que pour vous obliger à vous le demander à vous-même; car, d'ailleurs, les règles de la foi ne me permettent pas de douter que la vie de la plupart des personnes qui m'écoutent, de celles mêmes qui vivent dans la profession extérieure de la piété, ne soit une vie toute pleine de l'esprit du monde, et par conséquent vide de l'Esprit de Dieu, indigne du salut et des promesses éternelles.

Premièrement, parce que c'est une vie tout extérieure, qui se passe toute hors de notre cœur et, par conséquent, loin de Dieu. Les bienséances nous amusent, les devoirs nous occupent, les plaisirs nous dissipent, les affaires nous inquiètent, l'inutilité nous lasse, rien de tout cela ne nous rappelle à nous-mêmes et à notre cœur. Les œuvres mêmes de la piété ne sauroient fixer la dissipation de notre âme; notre cœur est au monde, tandis que nous consacrons notre corps à des exercices pieux: notre esprit erre sur mille vains objets, tandis que notre bouche s'ouvre pour réciter de saints cantiques; notre imagination est pleine de fantômes dangereux, tandis que nous voulons y retracer le souvenir des mystères du salut; enfin, dans des mœurs réglées au dehors et louables aux yeux des hommes, nous

sommes toujours pourtant étrangers à nous-mêmes : nous nous fuyons nous-mêmes ; nous cherchons les amusements qui nous dissipent ; nous craignons de nous retrouver avec nous-mêmes : marque infaillible que Dieu n'y habite pas. Car si Dieu habitoit en nous, nous nous plairions avec nous-mêmes ; nous ne craindrions pas notre cœur, où nous trouverions notre trésor et le Dieu de toute notre consolation ; nous aurions de la peine même à nous quitter, parce que nous ne trouverions rien au dehors qui pût remplacer la présence du Dieu dont nous nous éloignons. Mais comme, en revenant à nous, nous n'y trouvons que nous-mêmes, c'est-à-dire un cœur vide de vrais plaisirs et des biens solides, plein de passions, de désirs et d'inquiétudes, nous ne pouvons durer avec nous-mêmes ; et de là nous justifions les inutilités et les plaisirs qui nous aident à nous oublier ; nous soutenons qu'ils sont innocents, parce que nous en bannissons tout ce qui peut aller au crime ; mais nous ne voyons pas que nous en retenons tout ce qui dissipe et empêche le recueillement, et que c'est là notre grand crime.

Secondement, je dis que notre vie est une vie pleine de l'esprit du monde et vide de l'Esprit de Dieu : non-seulement parce que notre vie n'est pas intérieure et recueillie, mais encore parce que c'est l'esprit du monde qui en forme les désirs, qui en conduit les affections, qui en règle les jugements, qui en produit les vues, qui en anime toutes les démarches. Sur toutes les choses qui nous environnent, sur tous les événements qui nous frappent, sur tous les objets qui nous intéressent, nous pensons comme le monde, nous jugeons comme le monde, nous sentons comme le monde, nous agissons comme le monde. Les afflictions nous rebutent, les prospérités nous élèvent,

les mépris nous révoltent, les honneurs nous flattent. Ceux qui réussissent dans le monde, nous les appelons heureux; ceux qui échouent nous paroissent dignes d'être plaints. Nous envions la fortune ou la faveur de nos supérieurs; nous souffrons impatiemment celle de nos égaux: nous regardons avec mépris la condition de ceux que la nature nous assujettit. Les talents que le monde admire, nous les admirons dans les autres; nous nous les souhaitons à nous-mêmes: la valeur, la réputation, la naissance, les agréments du corps et de l'esprit, nous les envions, s'ils nous manquent: nous nous en applaudissons, si nous les avons: enfin nos vues, nos jugements, nos maximes, nos désirs, nos espérances sont toutes mondaines. Il se peut faire que nous parlions du monde avec mépris: mais dans le détail de la conduite, nos vues, nos jugements, nos affections sont toujours mondaines. Il se peut faire même que nous y mêlions quelques sentiments chrétiens, qu'en certaines occasions nous ayons des vues conformes à celles de la foi; que, sur certains événements, nos dispositions soient chrétiennes et spirituelles: mais ce ne sont là que des étincelles de foi, pour ainsi dire, qui nous échappent; que des intervalles de grâce qui n'interrompent que pour un instant le cours de nos dispositions mondaines. Ce qui domine dans la conduite, ce qui fait comme le corps de toute notre vie, ce que nous sommes, même indépendamment de nos réflexions, et lorsque nous agissons naturellement; en un mot, le principe constant et comme universel de tous nos sentiments intérieurs et de toutes nos démarches extérieures, c'est l'esprit du monde: nous n'avons qu'à sonder notre cœur pour en convenir. Or l'Esprit de Dieu n'est point où règne l'esprit du monde : il nous pousse peut-être, il nous excite, il nous inspire de

saints désirs, il réveille notre peu de foi, mais il ne règne pas dans notre cœur; il heurte à la porte, mais nous ne l'avons pas encore reçu; il laisse tomber sur notre âme quelques étincelles de son feu divin, mais il n'y est pas encore venu lui-même.

Nous appartenons donc encore au monde et à son esprit. Sous des dehors religieux et réglés, notre cœur est donc encore mondain; avec des apparences de vie, nous demeurons donc encore dans la mort et dans le péché; et voilà sur quoi on ne s'examine guère. On juge de soi par la conduite extérieure qui est irréprochable, par certaines œuvres de religion auxquelles le monde attache le nom et la réputation de la piété; mais on ne s'avise guère de se demander à soi-même : Est-ce l'esprit du monde, ou l'Esprit de Jésus-Christ, qui me conduit et qui m'anime? ressemblé-je encore au monde par mes désirs, par mes vues, par mes jugements, par mes joies, par mes chagrins, par mes envies, par mes animosités, par mes délicatesses, par mon orgueil, enfin par toutes les dispositions de mon cœur? Je n'appartiens donc pas à l'Esprit de Jésus-Christ; le monde est donc encore l'esprit invisible qui m'anime et qui me possède. Si mon cœur ne change et ne se renouvelle, je périrai donc avec le monde; puisqu'il est déjà jugé, que le salut n'est pas pour lui, et que sa condamnation est inséparable de la mienne, tandis que nous ne formerons qu'un même esprit et un même tout avec lui. Première réflexion.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Le second caractère de l'Esprit de Dieu, c'est qu'il est un esprit de renoncement et de pénitence; et ce caractère est une suite nécessaire du recueillement et de la vie intérieure dont nous venons de parler.

En effet, mes frères, dès que l'Esprit de Dieu nous rappelle à nous-mêmes et qu'il nous fait habiter dans notre cœur, il nous découvre nous-mêmes à nous-mêmes. Il nous montre toute l'horreur de nos mœurs passées: il nous fait apercevoir en nous mille passions et mille misères, que la dissipation et l'aveuglement de la vie mondaine nous avoient cachées; il nous développe toute la corruption de nos penchants, toute l'enflure de notre cœur, toute l'opposition que nous portons en nous au bien et à la justice, toutes les plaies que le monde et les passions ont faites à notre âme: il nous convainc que nous sommes dans un désordre universel, par rapport aux biens véritables; que notre volonté, notre esprit, notre imagination, nos sens, notre corps, que tout est déréglé en nous et révolté contre l'ordre, la vérité et la justice: *Arguet mundum de peccato* (Joan., xvi, 8), dit Jésus-Christ.

Or il est impossible qu'en nous découvrant ce dérèglement secret et universel de toutes les facultés de notre âme, il n'opère en nous deux dispositions: la première, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous; la seconde, de venger la justice de Dieu, que ce désordre a outragée.

Je dis premièrement, de rétablir l'ordre que le péché a troublé en nous: car les lumières dont l'Esprit de Dieu

remplit un cœur ne sont pas des lumières stériles; ce sont des lumières vives et efficaces: il opère partout où il est; il fait aimer les vérités qu'il enseigne, parce qu'il change le cœur qu'il éclaire. Les âmes mondaines peuvent, à la vérité, connoître le déréglement de leur cœur et la corruption de leurs penchants; mais elles ne la connoissent que par rapport à leur repos qui en souffre, et non pas à l'ordre qui en est troublé; et comme ces lumières ne sont que des reproches secrets de leur amour-propre, elles leur font bien haïr leurs maux, mais elles ne leur en font pas aimer le remède.

Mais une âme que l'Esprit de Dieu a renouvelée hait en elle tout ce qu'elle y découvre d'opposé à la vérité et à la justice. Les lumières nouvelles qui lui montrent presque sur chaque action le déréglement de ses affections et de ses penchants l'animent d'un saint zèle pour les rapprocher de l'ordre et de la règle.

Ainsi, à mesure qu'elle sent dans le détail de sa conduite que son cœur, encore corrompu par l'orgueil, se révolte contre la plus légère humiliation, elle les cherche et lui en ménage; qu'il se livre à des antipathies et à des animosités secrètes, elle le punit par des marques extérieures de complaisance et de charité, auxquelles elle se condamne; qu'il a un goût violent pour les dissipations et pour les plaisirs, elle le châtie par le recueillement et par la retraite; qu'il conserve encore des attachements vils et frivoles pour la parure et pour la vanité, elle le réduit par la simplicité et par la modestie; que les désirs de plaire infectent presque encore toutes ses actions, elle en fuit les occasions, ou elle en néglige les moyens; que certains devoirs le trouvent toujours indocile et rebelle, elle y ajoute même des œuvres de surcroît, afin qu'en l'obli-

geant d'aller même au delà, elle lui rende la règle plus supportable.

Enfin toute son attention est de rétablir dans son cœur, par des violences continuelles, l'ordre que des passions injustes y avoient troublé : elle ne se pardonne rien : ce qu'elle ne peut encore corriger, elle le déteste : elle a recours aux gémissements quand les soins et les efforts sont inutiles, et elle souffre plus des misères qu'elle ne peut encore guérir que des violences qu'elle se fait pour se délivrer de celles dont la grâce la purifie.

Voilà la première disposition de cet esprit de renoncement et de pénitence que l'Esprit de Dieu opère en nous ; et de là il est aisé de juger si nous l'avons reçu, ou si nous vivons encore de l'esprit du monde.

Car l'esprit du monde est un esprit de paresse et d'immortification : un esprit d'indulgence pour tous nos penchants déréglés, d'attention à les satisfaire, d'habileté à les justifier, d'amour-propre qui les règle et les retient sur les transgressions essentielles pour s'en épargner les remords, mais qui sur tout le reste s'y livre et s'y laisse entraîner. Car il ne faut pas croire que l'esprit du monde nous porte toujours aux désordres grossiers et déclarés ; c'est un esprit artificieux qui, comme l'Esprit de Dieu, sait prendre différentes formes : *Multiformis spiritus* ; ce qu'il cherche, c'est de corrompre le cœur et de le dérégler ; pourvu qu'il y réussisse, il lui est égal que ce soit par des passions grossières ou par une multitude de penchants mondains qui, quoique séparément peut-être et considérés chacun en soi, ne soient pas[1] criminels, tous ensemble néanmoins, et subsistant habituellement dans le cœur, en

1. La correction demanderait *ils ne soient pas :* et toute la phrase est un peu enchevêtrée.

font un cœur mondain, et y forment un état de mort et de péché qui nous sépare de Dieu et nous prive de son esprit, comme la vie la plus criminelle.

Ainsi j'appelle un cœur mondain et vide de l'Esprit de Dieu, dans une vie même d'ailleurs réglée, un cœur immortifié, ennemi de la violence, et qui, sur tout ce qui regarde ses désirs, ou indifférents, ou légèrement mauvais, ne cherche qu'à se satisfaire, et ne sauroit rien prendre sur lui-même; un cœur qui ne veut s'interdire que ce qui l'éloigne visiblement de Dieu, et qui encore, sur les devoirs essentiels, pousse la paresse et l'indulgence pour ses passions jusqu'aux dernières bornes qui l'approchent du crime et de la transgression, si même elles ne forment pas la transgression aux yeux de Dieu; un cœur qui se livre à ses animosités et à ses antipathies, pourvu qu'elles n'aillent pas jusqu'à une haine amère et furieuse; à ses impatiences et à son humeur, pourvu qu'il ne les porte pas jusqu'à l'éclat et au scandale; aux dissipations et aux plaisirs, pourvu qu'on en bannisse les excès et le crime; aux désirs de plaire, pourvu qu'ils n'aient pas de suite marquée et criminelle; à l'amour de l'élévation et de la fortune, pourvu qu'on n'y emploie pas des mesures ou odieuses ou injustes; à la recherche des aises et des commodités, pourvu qu'on n'y mêle pas des voluptés coupables; à la vanité et à la magnificence, pourvu que le monde lui-même n'en soit pas blessé et qu'on y ajoute quelques largesses saintes; enfin à tous les adoucissements possibles sur les devoirs, pourvu qu'on paroisse sauver les devoirs eux-mêmes.

Voilà ce que j'appelle un cœur mondain, et où l'Esprit de Dieu n'habite pas, parce que tous les penchants du monde y subsistent; au lieu que l'Esprit de Dieu fait en

nous, dit l'Apôtre, des divisions et des séparations douloureuses; retranche, coupe au vif, va jusque dans les plus secrets penchants de notre cœur séparer la chair de l'esprit, les affections humaines des mouvements de la foi, l'artifice des passions des opérations de la grâce : *Vivus et efficax, pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus* (Hebr., iv, 12).

Or, est-ce là l'esprit que nous avons reçu? Notre vie est présentement exempte de grands crimes; mais quelle violence faisons-nous à tous nos penchants? que nous en coûte-t-il pour nous combattre à tous moments et pour nous vaincre? que refusons-nous à notre cœur et à nos désirs? qu'avançons-nous, par l'usage de la piété dont nous faisons profession, sur nos inclinations mondaines et déréglées? où plaçons-nous les sacrifices et les violences dans le détail de notre vie? Le monde nous en ménage; la situation de notre fortune nous en fait naître; la malice des hommes nous en fournit des occasions : où sont celles que nous nous ménageons à nous-mêmes? où sont celles que la foi nous rend nécessaires et où l'Esprit de Dieu nous pousse? que souffrons-nous pour être à Dieu? qu'en coûte-t-il à nos passions, à nos commodités, à notre paresse? La régularité de nos mœurs est peut-être une suite du tempérament ou une bienséance que l'âge et le monde lui-même nous impose; nous n'avons eu rien à prendre sur nous pour en venir là : ainsi, ne refusant rien d'ailleurs à toutes nos inclinations, toute notre vie est une vie d'immortification et de paresse; nulle violence, nul renoncement, nul sacrifice de nos affections mondaines : et par conséquent nous appartenons encore au monde, et l'Esprit de Dieu n'est point en nous.

La seconde disposition de cet esprit de renoncement

et de pénitence, qui est le caractère de l'Esprit de Dieu, est de venger la justice de Dieu, que le désordre de nos passions a outragée : c'est-à-dire que ce qui nous rend la violence indispensable n'est pas seulement le besoin que nous avons de régler et de réformer notre cœur, en réprimant ses affections déréglées, mais encore l'obligation où nous sommes de satisfaire à la justice de Dieu, que nous avons irritée par le déréglement de nos affections. Aussi est-ce le premier sentiment que l'Esprit de Dieu opère dans une âme renouvelée ; il la fait entrer dans les intérêts de la justice divine contre elle-même ; il la pénètre de la crainte de ses jugements; il l'anime d'un saint zèle contre une chair qui a servi à l'iniquité. L'esprit que je vous promets, disoit Jésus-Christ à ses disciples, convaincra le monde touchant la justice et touchant le jugement : *Arguet mundum de justitia et judicio* (JOAN., XVI, 8); c'est-à-dire, il fera connoître aux hommes combien ils sont devenus redevables à la justice de Dieu par leurs égarements, ce qu'ils doivent souffrir pour la satisfaire, ce que j'ai souffert moi-même pour les réconcilier avec elle, et jusqu'où la justice demande que le pécheur se punisse lui-même pour expier ses crimes et pour prévenir la sévérité des jugements du Seigneur, qui ne peut les laisser impunis : *Arguet mundum de justitia et judicio.*

Pour connoître donc si nous avons reçu l'Esprit de Dieu, il n'y a qu'à rentrer dans notre cœur. Sentons-nous ce zèle de pénitence que les larmes, que les gémissements, que les violences ne sauroient satisfaire, parce qu'il ne croit jamais lui-même avoir assez satisfait à la justice de Dieu? Faisons-nous des devoirs de notre état, des incommodités inséparables de la vie humaine, de toutes les créatures qui nous environnent, autant d'occa-

sions de sacrifices et de souffrance? Nous plaignons-nous devant Dieu de la foiblesse de notre chair, et de ne pouvoir en faire, par des satisfactions rigoureuses, l'instrument de notre pénitence, comme elle l'a été de nos crimes? La punissons-nous du moins selon ses forces, si notre lâcheté et sa foiblesse ne nous permettent pas d'aller au delà? Nous regardons-nous comme des criminels à qui tous les plaisirs sont interdits, et qui ne peuvent éviter la mort éternelle qu'ils ont encourue par leurs crimes qu'en se condamnant à une mort temporelle, c'est-à-dire en mourant tous les jours par la pénitence au monde, à leur chair, à ses désirs et à toutes les créatures?

Hélas! tous nos soins se bornent à flatter une chair que la justice de Dieu ne regarde plus qu'avec horreur et d'un œil d'indignation et de colère; nous ne sommes ingénieux qu'à nous justifier à nous-mêmes notre immortification et notre mollesse; nous regardons l'obligation de la pénitence, que nos crimes passés nous rendent si nécessaire et si essentielle, comme une obligation indifférente et de surcroît. Loin d'être animés d'un saint zèle contre notre corps, nous avons horreur de tout ce qui le gêne et le mortifie; loin d'entrer dans les intérêts de la justice de Dieu, nous plaidons sans cesse pour nous contre elle-même. Nous trouvons mauvais qu'elle exige tant de notre foiblesse; nous soutenons qu'on pousse trop loin la sévérité de ses prétentions: nous adoucissons la rigueur de ses maximes; nous leur donnons des interprétations favorables à notre amour-propre; nous diminuons ses droits pour augmenter ceux de notre cupidité: enfin notre corps nous est plus cher que la justice de Dieu, qui demande sa punition; et l'esprit qui nous anime n'est pas un esprit de zèle et de pénitence inséparable de l'Esprit

de Dieu, c'est un esprit de chair et de sang, qui ne possédera jamais le royaume promis à la croix et à la violence.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Enfin, le dernier caractère de l'Esprit de Dieu, c'est d'être un esprit de force et de courage. Comme c'est un Esprit qui a vaincu le monde, qui a renversé les idoles, anéanti les superstitions, confondu les préjugés, condamné les erreurs et les sectes, combattu les passions; en un mot, comme c'est un esprit plus fort que le monde, il ne craint pas le monde. Aussi les apôtres, auparavant foibles et timides; eux que la voix d'une femme avoit intimidés; eux que la mort de Jésus-Christ avoit dispersés, et qui, cachés dans Jérusalem, n'osoient s'exposer à la fureur des Juifs et rendre témoignage à l'innocence de leur Maître et à la vérité de sa doctrine, dès que l'Esprit de Dieu est descendu sur eux, ils ne connoissent plus ces timides ménagements; ils paroissent avec une sainte fierté au milieu de Jérusalem: ils annoncent devant les prêtres et les docteurs ce Jésus dont ils n'osoient auparavant se déclarer les disciples. Non-seulement ils ne craignent plus les discours publics; mais ils méprisent les menaces, ils bravent les supplices, ils répondent hardiment qu'il est plus juste d'obéir à Dieu qu'aux hommes; et comme si la Judée n'avoit pas offert assez de périls et assez de persécutions à leur courage, ils se répandent dans tout l'univers: et la férocité des peuples les plus barbares, et l'horreur des tourments, et la cruauté des tyrans, et l'attente de la mort la plus affreuse, et le monde entier révolté contre eux ne fait qu'augmenter leur fermeté et leur constance.

Telle est une âme pleine de l'Esprit de Dieu. Cet Esprit qui humilie ou qui élève à son gré les personnes, qui se joue des grands et des puissants, qui renverse ou qui affermit les noms et les fortunes, qui forme ou qui détruit les royaumes et les empires : cet Esprit, source de toute grandeur dans le ciel et sur la terre, et devant lequel tout est néant, élève une âme qu'il remplit au-dessus d'elle-même : il la fait participer à sa grandeur et à sa souveraineté ; il imprime en elle ses caractères divins de liberté et d'indépendance : il va la placer jusque dans le sein de Dieu, d'où cette âme jetant les yeux sur cet univers, les grandeurs et les puissances de la terre ne lui paroissent plus qu'un vain atome incapable de l'intimider et indigne même de ses regards et de ses attentions.

Rien n'approche donc de l'élévation, de la noblesse, de la fermeté d'une âme que l'Esprit de Dieu possède. L'élévation et la fermeté que le monde donne est toujours mêlée de ménagement et de bassesse, parce qu'elle est toujours soumise au monde et par quelque endroit dépendante de lui : autant que nous tenons au monde, nous craignons le monde. Mais une âme juste ne le craint plus, parce qu'elle n'y tient plus : ses jugements lui sont indifférents, ses discours et ses dérisions ne l'ébranlent pas plus que le son d'une cymbale retentissante ; elle fait gloire de la vertu devant ceux mêmes qui la méprisent ; elle ne défère qu'à la vérité ; elle ne ménage que la charité ; elle n'a point de ces timides complaisances dont la piété souffre, et qui, loin d'édifier les pécheurs qui les exigent de nous, les confirment dans leurs erreurs injustes. Voyez aujourd'hui les disciples : on traite leur zèle d'ivresse, et leur zèle ne fait que s'enflammer ; on les prend pour des insensés, et l'injustice des discours publics ne sert qu'à les confirmer dans

leur sainte folie ; on les regarde comme des séducteurs, et ils ne font rien, pour mettre le monde de leur côté, que ce qu'ils ont fait pour le révolter contre eux, c'est-à-dire le condamner, l'édifier et le reprendre.

L'esprit du monde est un esprit de souplesse et de ménagement. Comme l'amour-propre en est le principe, il ne cherche la vérité qu'autant que la vérité lui peut plaire, il ne se déclare pour la piété qu'autant que la piété trouve des partisans favorables, il ne se fait honneur de la vertu que dans les lieux où la vertu l'honore. Et voilà l'esprit qui nous régit et qui nous gouverne, un esprit de timidité et de complaisance ; on craint d'être à Dieu, et dans toutes les occasions où il s'agit de se déclarer pour lui on mollit et on se ménage ; et dès qu'il faut s'exposer pour sa gloire à la dérision et à la censure des hommes, on recule et on se fait de sa lâcheté une fausse prudence ; et dès qu'il est question de déplaire pour ne pas manquer au devoir, on en croit la transgression légitime ; et la première chose qu'on examine dans les démarches que Dieu demande de nous, c'est si le monde y donnera son suffrage ; et pour ne pas perdre l'estime du monde, on paroît encore mondain, on parle son langage, on applaudit à ses maximes, on s'assujettit à ses usages ; et pour éviter même d'être ennuyeux, on entre dans ses plaisirs, on est de ses dissipations, on participe peut-être à ses crimes.

Nous n'avons qu'à nous juger de bonne foi pour convenir que c'est là notre caractère. Toute notre vie n'est qu'une suite de ménagements et de complaisances que la loi de Dieu réprouve ; partout nous sacrifions les lumières de notre conscience aux erreurs et aux préjugés de ceux avec qui nous vivons. Nous connoissons la vérité, et cependant nous la retenons dans l'injustice ; nous applaudissons

aux maximes qui la combattent, nous n'osons résister à ceux qui la condamnent, nous donnons tous les jours à la flatterie et au désir de ne pas déplaire mille choses que notre conscience nous reproche et d'où notre goût même nous éloigne ; en un mot, nous ne vivons pas pour nous-mêmes et pour la vérité, nous vivons pour les autres et pour la vanité, nous voulons plaire, nous ne pouvons nous passer du monde, nous tenons à lui par des vues de gloire, de fortune, d'établissement, de crédit, de réputation, d'amusement, même d'amitié et de société ; et de là vient que dès que la vérité est en concurrence avec quelqu'une de ces passions, et qu'il faut leur donner atteinte en se déclarant pour elle, nous l'abandonnons, nous nous ménageons, nous dissimulons, nous nous faisons de fausses maximes pour justifier nos tempéraments injustes, nous nous persuadons que la vie du monde où nous sommes engagés nous les rend inévitables. Ainsi toute notre vie se passe à déférer aux autres, à nous accommoder à leurs passions, à suivre leurs exemples, à consentir à leurs maximes ; nulle fermeté, nulle résistance, nul courage ; tout nous ébranle, tout nous entraîne ; la complaisance est le grand ressort de toute notre conduite, et n'ayant peut-être point de vices à nous, nous devenons coupables de ceux de tous les autres, et nous ne pratiquons aucune vertu.

Cependant comme nous conservons dans le cœur un reste d'amour pour la vérité, que nous ne nous livrons au monde qu'à regret, que nous en évitons les égarements, que nous nous distinguons de lui par les actions extérieures de la piété, nous croyons ne pas lui appartenir comme ces âmes mondaines qui en sont enivrées ; mais nous nous trompons, il est sûr du moins que nous n'appartenons pas à l'Esprit de Dieu, que ce n'est pas lui qui

nous conduit et qui nous possède. Car cet Esprit divin est un esprit de force, de fermeté, de courage; il ne craint pas le monde, parce qu'il méprise le monde: il ne veut pas plaire au monde, parce qu'il est crucifié au monde; il ne recherche pas les suffrages du monde, parce qu'il juge les jugements du monde; il ne ménage pas l'amitié du monde, parce qu'il est ennemi du monde: il ne se laisse pas ébranler par les exemples du monde, parce qu'il a vaincu le monde. Le caractère le plus opposé à l'Esprit de Dieu, c'est ce caractère de lâcheté et de complaisance; et la marque la plus sûre que Dieu n'est pas dans un cœur et qu'on est encore au monde, c'est lorsqu'on le craint plus que la vérité, qu'on le ménage aux dépens de la vérité, qu'on veut lui plaire malgré la vérité, et qu'on lui sacrifie sans cesse la vérité.

Grand Dieu! répandez aujourd'hui dans nos cœurs ce triple esprit de recueillement, de renoncement, de fermeté, qui, répandu autrefois sur vos disciples, en fit des hommes nouveaux, les vainqueurs du monde et les témoins de la vérité: anéantissez en nous cet esprit du monde, cet esprit de dissipation, d'immortification, de complaisance et de lâcheté, qui ferme depuis si longtemps dans nos cœurs l'entrée à votre Esprit divin: renouvelez en ce jour nos désirs, nos affections, nos sentiments, nos pensées. Venez, Esprit de vérité, dans nos cœurs, prendre la place du monde misérable qui nous déplaît, et auquel nous n'avons pas la force d'oser déplaire; et après avoir établi ici-bas en nous votre demeure, faites que nous devenions les temples éternels de votre gloire et de votre vérité.

Ainsi soit-il.

FIN DES SERMONS.

CONFÉRENCES

FRAGMENT DU DISCOURS

SUR

L'AMBITION DES CLERCS.

PREMIÈRE REFLEXION.

Qu'est-ce que l'honneur du sanctuaire? Car pour savoir s'il est permis de le désirer, il faut examiner d'abord ce qu'on désire. C'est premièrement, dit saint Paul, une servitude honorable, qui, nous établissant sur tous, nous rend redevables à tous; c'est une sollicitude laborieuse et universelle, qui nous met entre les mains les passions, les besoins, les foiblesses et tout le détail des misères humaines; c'est un poids accablant, qui nous oblige de porter dans notre sein tout un peuple, comme une nourrice porteroit son enfant; d'essuyer sans nous rebuter ses inquiétudes et ses caprices; de souffrir, sans l'abandonner, ses ingratitudes et ses murmures; de réunir au devoir et à l'observance des lois cette différence infinie d'humeurs,

d'esprits, d'intérêts, de talents, de conditions qui le composent, et de redoubler nos soins à mesure qu'il s'étudie à les rendre inutiles; c'est une élévation incommode, qui nous expose aux regards publics et fait que tout ce qui nous est permis ne nous est pas expédient, à cause de la foiblesse de nos frères; c'est une inspection pénible, qui nous oblige de reprendre à temps et à contre-temps; qui devient plus difficile et plus périlleuse à mesure que les mœurs des siècles se corrompent; qui, en nous confiant le dépôt des règles, nous revêt d'une autorité qui se fait presque toujours plutôt sentir par les refus que par les grâces, et nous expose à la haine de ceux mêmes que nous voulons sauver; c'est-à-dire, c'est un état dont les soins sont infinis et ingrats, dont les seuls priviléges sont des exemples qui puissent servir de modèle, dont toute l'autorité et les plus sages ménagements du zèle se bornent à faire des murmurateurs et des mécontents. Mais ce n'est pas là le plus terrible.

Une dignité sacrée est, en second lieu, une charge périlleuse, qui nous rend devant Dieu responsables d'une infinité d'âmes dont le salut ou la perte est, pour ainsi dire, notre ouvrage, et qui, outre nos propres péchés, rend encore notre négligence coupable de ceux des fidèles sur lesquels nous sommes établis; c'est une dispensation formidable, qui nous met entre les mains les mystères de Dieu et tout le fruit de la mort de Jésus-Christ, de sorte que la plus légère infidélité est un abus criminel de son sang et rend inutile le bienfait inestimable de la croix; c'est un ministère qui nous partage entre la prière et les sollicitudes; qui nous fait un devoir essentiel de conserver le goût de la retraite et du recueillement au milieu des soins et des embarras, de conserver cette fleur de réputation, cette

innocence et cette pudeur sacerdotale, parmi les passions et les secrètes foiblesses dont nous sommes les témoins et les dépositaires; qui nous mêle parmi les hommes et quelquefois dans les palais des rois; et nous oblige cependant d'y porter toute la simplicité, toute la gravité, toute la mortification des déserts, et d'y condamner par notre exemple la mollesse et l'ambition de ceux qui les habitent; c'est un poste de vigilance, où il faut avoir sans cesse à la main les armes spirituelles d'une milice sainte, le glaive de la parole, le bouclier de la foi et de la doctrine, pour combattre contre la chair et le sang, contre les puissances invisibles, contre les erreurs qui altèrent le dépôt sacré, ou les préjugés et les maximes du siècle qui corrompent les règles; de sorte que les abus que nous tolérons ou que nous ne corrigeons pas deviennent nos crimes, et que les désordres publics nous sont comptés comme nos vices particuliers. Or, est-il sur la terre de condition plus périlleuse? un état qui, dans l'affoiblissement presque universel des règles et de la loi, met sur nous les abus publics, et ne compte notre innocence personnelle que comme le point le plus facile de nos devoirs. Mais ce n'est pas encore tout.

Un rang d'honneur dans l'Église est une médiation entre le ciel et la terre: une royauté sacerdotale, qui nous met entre les mains les sources des grâces, les trésors de l'Église, les clefs de la vie et de la mort, du ciel et de l'enfer; qui *fait courber sous notre autorité ceux qui portent l'univers;* qui laisse aux anges mêmes des ministères inférieurs au nôtre, et nous élève au-dessus de tout ce qu'on nomme dans le ciel et sur la terre; c'est un caractère divin, qui nous donne autorité sur Jésus-Christ même, qui nous le rend obéissant jusques à la mort mys-

tique des mystères saints; qui nous met, si j'ose le dire, à la place du Père céleste, et nous fait engendrer son Fils sur les autels et dans les splendeurs cachées du sanctuaire; en un mot, qui nous établit les dieux visibles de la terre. Or, est-il rien de si grand, de si sublime et de si saint? Recueillons tous ces caractères : de tous les états, c'est donc ici le plus pénible, le plus périlleux, le plus divin.

Or, en premier lieu, je pourrois vous demander : Êtes-vous assez laborieux pour aspirer à un ministère si environné de soins, de travail et de peines? êtes-vous né pour vous faire une violence continuelle, pour rompre tous vos penchants, pour sacrifier au devoir les plaisirs les plus innocents, pour être tout aux autres et ne vivre pas un seul moment pour vous-même? Saurez-vous, comme l'Apôtre, être dans la faim et dans l'abondance, dans la réputation et dans l'ignominie; vous naturaliser[1] avec le sérieux de vos occupations; vous roidir contre le peu de succès de vos travaux, et parvenir jusques à vous faire un délassement même de vos fatigues? Hélas! élevés la plupart dans des mœurs douces et tranquilles, dans une vie qui n'a jamais connu de règle que l'humeur, toute contrainte vous tyrannise; la seule uniformité inséparable de ces maisons de retraite est une gène qui vous paroît insoutenable; et vous en souhaitez la fin comme le terme heureux de vos ennuis et de vos peines. Tout ce qui demande de la règle, des attentions, ne vous convient pas; tout ce qui est sérieux vous fait peur; tout ce qui n'est pas plaisir est pour vous un supplice. Si, dans un âge où la dépendance est encore naturelle, où les passions plient

1. Signification vieillie pour dire : vous familiariser. On trouve dans le même sens : « Je voudrois qu'un si grand homme (Aristote) *eût* un peu plus *naturalisé* l'art et les règles. » (Méré, *Œuvres*, t. I, p. 212.)

encore sous la règle et sous la discipline, vous prenez si peu sur vous-même, que serez-vous lorsque, ayant secoué tout joug, vous n'aurez plus que vos penchants pour la règle de vos mœurs et de vos désirs? Vous allez être dans le temple du Dieu vivant une idole qui aura des yeux, et ne verra pas; une langue, et ne parlera pas; des mains, et ne s'en servira pas; des pieds, et demeurera oisive et immobile : *Pastor et idolum* (ZACHAR., XI, 17). Le siége que vous occuperez dans le sanctuaire sera pour vous un lit d'indolence et de mollesse; vous regarderez une dignité sainte comme la fin de vos peines et le lieu de votre repos; vous croirez l'avoir assez achetée par un peu d'assujettissement et de contrainte; vous n'en prendrez pour vous que les fleurs et les roses, et en laisserez aux autres les épines; vous entrerez dans l'héritage de vos saints prédécesseurs, et vous n'entrerez pas dans leurs travaux; vous serez jaloux des honneurs du ministère, et vous en mépriserez les fonctions; en un mot, vous ferez servir à vous seul un titre saint, qui n'est établi que pour les fidèles. Ainsi, quand l'honneur du sanctuaire ne seroit qu'un ministère laborieux et pénible, vous seriez téméraire d'y prétendre.

Mais, en second lieu, c'est un ministère environné d'écueils et de dangers. Or, je vous demande : Êtes-vous assez affermi dans la piété pour aspirer à un état si périlleux, où toutes les fonctions sont si délicates et si dangereuses, et où ceux qui nous paroissent les plus forts font tous les jours de si tristes naufrages? Hélas! vous ne savez pas encore gouverner la maison de votre âme; comment gouvernerez-vous l'Église de Dieu? Vous êtes encore un roseau qui plie à tout vent; comment serez-vous une colonne sur qui doit reposer le temple de Dieu?

Vous dormez et laissez croître des ronces et des épines sur la terre de votre cœur; comment veillerez-vous sur tout le champ de Jésus-Christ, pour empêcher que l'homme ennemi n'y sème de l'ivraie? Peut-être chancelez-vous encore dans les voies de Dieu, et il faut qu'un guide sacré vous tende les mains de temps en temps pour vous relever de vos chutes; comment soutiendrez-vous et affermirez-vous ceux qui sont foibles? Peut-être une occasion vous entraîne; un souffle vous renverse: le moindre sifflement du serpent empoisonne votre cœur et y fait expirer tous vos projets de vertu; un seul regard vous souille; un seul entretien mondain et licencieux détruit en vous le fruit de trois mois de retraite; une seule raillerie d'un contempteur de la piété vous arrache des complaisances criminelles; en un mot, à peine avez-vous fait quelques pas dans la voie de Dieu que vous retombez lâchement sous le poids de vos foiblesses et de vos passions: comment porterez-vous sur vos épaules, comme un bon pasteur, les brebis, ou languissantes, ou égarées? Si les travaux du ministère condamnent de témérité votre paresse qui les désire, ses écueils et ses périls, mis en parallèle avec votre fragilité, rendront-ils vos désirs plus légitimes?

Mais, en troisième lieu, l'honneur du sanctuaire, auquel vous prétendez, est un état angélique et divin. Or, êtes-vous assez pur et assez saint pour aspirer à des ministères si sublimes? quelle est l'histoire de vos mœurs et de votre vie? quelles ont été vos premières années? qui êtes-vous encore aujourd'hui? Jugez-vous ici en présence de Jésus-Christ, et tirez du trésor de votre cœur l'ancien et le nouveau. A peine capable de connoître Dieu, vous avez été capable de l'offenser; vos inclinations naissantes ont été des crimes; si haut que vous remontiez dans votre pre-

mier âge, vous y trouverez les naissances de votre corruption; votre souvenir n'y peut reposer que sur des souillures; vous êtes de ceux dont parle le Prophète, qui se sont égarés dès le sein de leur mère. Sans pénitence, sans retour, sans interruption, vous vous êtes roulé de précipice en précipice; vous vous êtes traîné sur les passions les plus sales, et vous avez mille fois profané le temple de Dieu en vous. Ce n'ont point été là de ces chutes rares, où la fragilité et l'occasion vous aient conduit quelquefois, et d'où un fonds de religion et de crainte de Dieu vous ait d'abord retiré; ç'a été un état fixe, tranquille, la profondeur de l'abîme, une situation où le crime entroit dans vos mœurs ordinaires, et dans le plan, pour ainsi dire, de votre vie; et si la vigilance des maîtres et des considérations humaines vous ont obligé de donner quelquefois des marques extérieures de religion, dans la participation des sacrements, vous y avez peut-être comblé la mesure; et, de simple pécheur que vous étiez, vous êtes devenu profanateur.

Or, je vous demande, tout couvert de lèpre comme vous êtes encore, et indigne de paroître même au pied des autels avec les simples fidèles; exhalant encore la puanteur de vos passions et une odeur de mort; n'ayant pour toute marque de vocation aux honneurs du sanctuaire qu'un grand nom dans le monde, le second rang dans la maison de votre père, les désordres d'une jeunesse licencieuse et des désirs criminels de vous élever, vous avez la témérité de prétendre à l'honneur suprême du ministère saint, pour lequel les anges mêmes ne seroient pas assez purs! de prétendre à la récompense de la piété et de l'innocence; à un état divin, où les larmes mêmes et le mérite de la pénitence la plus longue et la plus sincère

ne pouvoient autrefois atteindre! L'homme qui se présente au festin de l'Évangile avec une robe ordinaire en est rejeté, quoiqu'il y fût appelé et qu'il ne prétendît que s'asseoir dans la foule des autres conviés; et vous y viendriez témérairement, non avec des mœurs communes et ordinaires, mais tout couvert de vos souillures; non pour vous y asseoir avec le reste des fidèles, mais pour y présider, pour y distribuer la viande sainte et la sanctifier par des paroles de bénédiction! De quel œil le père de famille vous verra-t-il entrer? et que venez-vous faire dans le temple de Dieu, dont les murs mêmes frémiront de voir l'idole placée avec honneur dans le lieu saint?

Quand je n'aurois que ces raisons personnelles, il est clair que vos désirs seroient, ou des témérités, ou des crimes. Mais je vais plus loin : je suppose en vous toutes les qualités que vous n'avez pas, tout l'amour du travail qu'exige un ministère laborieux, toute la solidité de vertu que demandent des fonctions périlleuses, et enfin toute la sainteté et l'innocence qu'on doit apporter à une dignité sainte: et je dis que si vous aspirez à l'honneur du ministère, vous n'en êtes plus digne, et toutes vos vertus, qui auroient pu vous y préparer, deviennent des vices qui vous en éloignent. Écoutez, et vous en serez convaincu. Un clerc, disent les lois des empereurs, doit être si éloigné de tout désir et de toute brigue, qu'il faut qu'on le cherche pour lui faire violence : *Quæratur cogendus*; qu'il résiste aux prières et aux sollicitations de ceux mêmes qui ont autorité sur lui : *Rogatus recedat*; qu'il se cache et se dérobe aux poursuites et aux instances : *Invitatus refugiat*; que la seule nécessité de se rendre excuse son consentement : *Sola illi suffragetur necessitas excusandi*; car il est assurément indigne de l'honneur du sacerdoce, s'il ne le

reçoit malgré lui : *Profecto enim indignus est sacerdotio, nisi fuerit ordinatus invitus.* Ce ne sont point ici les scrupules et les frayeurs de quelque âme retirée; ce ne sont point les expressions outrées de quelque serviteur de Dieu, pénétré peut-être trop vivement de la grandeur et de l'excellence de sa vocation; ce n'est pas un discours d'instruction, où la vivacité et la véhémence du zèle va quelquefois plus loin que la règle et la vérité : ce sont des lois où chaque terme est mesuré, pour marquer l'obligation précise : ce sont des princes, des césars qui parlent, peu accoutumés à surfaire, à exagérer les devoirs de la religion, et à qui on ne reproche guère, en fait de mœurs et de discipline, la rigueur et les excès. Mais il ne se trouveroit plus personne, dites-vous, pour remplir les places, si l'on ne choisissoit que ceux qui fuient et qui refusent. Il ne s'en trouveroit plus, il est vrai; mais c'est parce qu'on ne choisit que ceux qui s'offrent, qui s'empressent, et qui font plus de démarches et d'efforts pour parvenir aux honneurs du sanctuaire que les clercs n'en faisoient autrefois pour les éviter. Il ne se trouveroit plus personne pour remplir les places, dites-vous : mais l'Esprit de Dieu n'a pas abandonné son Église; mais il s'y forme encore tous les jours et il s'y formera jusques à la fin des vases d'élection pour porter son nom devant les peuples et les rois; mais la succession intérieure de la foi, de la piété, de la charité ne manquera pas plus dans ses ministres que la succession extérieure du ministère même : laissez-lui le soin de se choisir lui-même ceux qu'il a destinés à l'œuvre de l'Évangile; il saura bien les manifester. Ne prévenez pas ses choix par vos démarches téméraires; ne venez pas vous offrir à la place de ceux qu'il avoit choisis; ne venez pas usurper un rang pour lequel il préparoit en secret un

ministre fidèle : ne dérangez pas l'ordre de sa vocation et de ses desseins éternels : attendez qu'il vous appelle. L'Église ne manque de pasteurs que lorsque l'ambition en usurpe les places.

Or, si les lois des césars sont si sévères sur l'ambition des clercs, jugez quelle doit être là-dessus la doctrine et la sévérité des saints docteurs. Saint Chrysostome, saint Grégoire le Grand établissent d'abord, comme un principe incontestable en cette matière, que tout désir de s'élever dans la maison de Dieu est une disposition criminelle qui nous en ferme l'entrée, et la marque la plus infaillible, la plus évidente qu'on n'y est point appelé. Une charité éclairée, dit saint Augustin, choisit d'abord la sûreté de l'obscurité et de la retraite ; ce n'est que la charité forcée qui subit comme un joug l'honneur et le péril du travail et de la sollicitude. Tous supposent qu'on ne doit entrer dans l'Église, dans ce royaume de Jésus-Christ, que par la voie et le mérite de la violence : leurs exemples confirment leur doctrine. Quelle résistance ne fis-je pas, dit saint Ambroise, lorsqu'on m'éleva sur la chaire de Milan ? ne pouvant rien gagner pour le fond, je demandai au moins du délai ; mais la force l'emporta : s'il y a eu de la précipitation, c'est la faute de ceux qui m'ont fait violence : *Vis cogentis est.* Quel fut le torrent de larmes, dit saint Augustin, que je répandis au pied des autels, lorsque Valère m'ordonna son coopérateur dans l'Église d'Hippone ! la violence qu'on me fit alors ne put être que la peine de mes péchés. Moi qui suis un ver, et non pas un homme, disoit saint Paulin en racontant l'histoire de son ordination, je fus traîné à l'autel malgré moi, environné d'une foule de peuple qui m'accabloit : et malgré le désir ardent que je sentois de faire passer ce calice loin de moi, je fus

pourtant contraint de dire au Seigneur : Que votre volonté s'accomplisse, et non pas la mienne! Ce ne seroit jamais fait, si j'entreprenois de ramasser ici tout ce qu'on pourroit rapporter sur cet article; toute l'antiquité est remplie de ces sortes de traits : on y a vu de saints solitaires, vous le savez, attenter, par un excès de zèle, sur leur propre personne, pour s'exclure à jamais des honneurs de l'Église qu'on leur offroit. Voilà les règles des saints, les exemples de nos prédécesseurs et l'esprit de l'Église dans tous les siècles.

Ce n'étoit point alors une vertu héroïque de craindre, de refuser, de fuir; c'étoit une loi reçue, une maxime commune, une règle universelle, un usage aussi établi que l'est aujourd'hui celui de solliciter et de s'offrir soi-même; et l'on portoit si loin cette sainte frayeur, que l'Église d'Afrique fut obligée d'ordonner des peines contre les clercs qu'une humilité excessive empêcheroit de consentir à leur ordination, lorsque leur évêque les appelleroit. Siècles heureux! hélas! il ne faudroit plus aujourd'hui que des foudres contre les usurpateurs et des barrières pour arrêter les empressements téméraires! Et ce qui surprend, c'est que dans un siècle où l'on ne parle plus que le langage des anciens; où l'on paroît si désabusé des ignorances et des crédulités des siècles postérieurs; où l'on se fait honneur de rapprocher nos mœurs et notre discipline de celle de nos pères; où la critique, poussée plus loin que jamais, a éclairci tout ce qu'il y avoit de plus obscur dans les annales de l'Église, on s'abuse sur un point si évident, marqué en caractères si lumineux dans tous les écrits des anciens; on regarde comme douteuse, ou comme outrée, la règle la plus dominante, la plus universellement pratiquée, la plus constamment éta-

blie dans toute la tradition. Ce qui surprend, c'est qu'on écoute des maximes si sûres, si incontestables, comme des discours édifiants, que la piété et le zèle nous font tenir dans ces maisons de retraite, mais qui, dans l'usage, ne doivent pas servir de règle. Ce qui surprend enfin, c'est qu'on a laissé à certaines âmes d'un goût de vertu plus relevé, ou plus farouche, toutes ces pieuses délicatesses de frayeur et de résistance, comme si c'étoit ici une singularité et non pas l'esprit essentiel de notre vocation; comme si ce n'étoit qu'un raffinement de piété, et non pas la piété et la religion elle-même.

Après cela, je ne m'arrêterai pas à exposer ce que dit l'Apôtre sur le désir de l'épiscopat : c'est une objection basse et vulgaire et qui ne mérite presque plus de trouver place que parmi les proverbes du bas peuple. Il est vrai qu'on ne voit pas que saint Paul ait recours à ces mouvements divins d'une sainte éloquence pour combattre ce désir, et qu'il en parle avec modération. Mais donnez-moi des tyrans et des persécuteurs, des dignités pauvres, laborieuses, méprisées, obligées à vivre du travail de leurs mains; donnez-moi une Église naissante et dépourvue d'ouvriers; donnez-moi de ces hommes apostoliques qui avoient reçu les prémices de l'Esprit; en un mot, donnez-moi un titre d'honneur dans le sanctuaire, qui n'annonce et n'assure que le martyre; et, dans toutes ces circonstances, désirez à la bonne heure de vous immoler pour vos frères, je vous le permets; et vous désirerez une bonne œuvre. L'Apôtre parle à Timothée effrayé de la grandeur de son ministère, et qui avoit besoin d'être rassuré : s'il eût parlé dans ces derniers temps, *il eût bien changé sa voix,* comme il nous assure lui-même que les dispositions différentes de ceux qu'il instruisoit l'obligeoient quelque-

fois de la changer. Je n'ajoute pas, avec saint Jérôme, que saint Paul assure à la vérité qu'on désire une chose sainte, mais qu'il n'ajoute pas que le désir en soit saint; avec saint Chrysostome, que, de peur d'autoriser l'ambition et la témérité de ceux qui pourroient désirer l'honneur du sacerdoce, il entre dans le détail des vertus épiscopales, pour faire comprendre, par la difficulté de les acquérir, à quel point de présomption il faudroit être parvenu pour souhaiter une place à laquelle toutes ces vertus doivent être inséparablement attachées; avec saint Cyprien, qu'en demandant qu'un ministre soit irrépréhensible, chaste, doux, tempérant, saint Paul semble se relâcher, se contenter d'exiger des vertus communes, et n'oser proposer les vertus angéliques et supérieures, nécessaires aux premiers pasteurs, de peur que le désespoir d'y pouvoir atteindre ne rebutât, ne décourageât ceux qu'on appeloit au ministère, et que les églises ne fussent sans pasteurs. Voilà comme l'Apôtre parle du désir de l'épiscopat, en rassurant le zèle et les pieuses frayeurs des ministres inférieurs, et les exhortant de ne pas se refuser à une œuvre si sainte, lorsque l'Église auroit besoin de leur secours.

Mais on n'aspire point aux premières dignités de l'Église, me direz-vous; on ne souhaite qu'un titre qui donne un revenu modeste et de quoi soutenir la bienséance du caractère dans une condition privée.

A cela, je pourrois vous dire d'abord que c'est là le langage ordinaire de ceux mêmes qui veulent aller à tout, mais qui rougiroient de manifester des désirs plus hauts et moins modestes. Je pourrois vous dire encore que c'est un piége de Satan; que la cupidité ne se prescrit pas aisément des bornes; que le tentateur ne vous propose d'abord que du pain, pour vous mener ensuite plus loin par degrés

et réveiller en vous des prétentions plus relevées, dont il voit les semences dans votre cœur. Les Israélites ne demandoient d'abord qu'une nourriture simple et commune, pour apaiser la faim qui les tourmentoit : Dieu leur envoya la manne. Ce secours qu'ils avoient désiré leur parut suffisant, et ils le reçurent avec actions de grâces ; mais, bientôt après, de nouveaux désirs s'élevèrent, et les viandes les plus délicieuses, que Dieu fit pleuvoir sur eux, ne purent encore réussir à satisfaire leur avidité. Mais je vous réponds premièrement : Si vous travaillez dans le champ de Jésus-Christ, vous avez droit aux fruits que vous cultivez ; servant à l'autel, vous devez vivre de l'autel. Or, on peut désirer innocemment ce qu'on peut recevoir avec justice ; mais vous êtes un mercenaire, si cette juste rétribution est la fin et le motif de vos peines ; il faut seulement qu'elle en soit le soutien, qu'elle couronne le travail ; mais qu'elle ne soit pas l'unique et l'indécent but de l'ouvrier. Cependant, on ne souhaite les fonctions que pour les rétributions qui y sont attachées ; les mieux payées sont les plus courues ; celles où il ne s'agit que de la gloire de Dieu et du salut de nos frères ont peu de solliciteurs. Un esprit d'intérêt sordide entre dans les ministères les plus saints ; on apprécie les fonctions sublimes du sacerdoce comme des ouvrages vils et mécaniques, et on est plus occupé de ce qu'elles rendent que du fruit qu'elles peuvent faire. Ainsi, sous prétexte qu'il est permis de vivre de l'autel, on fait de l'autel comme un métier qui nourrit son artisan ; et l'on accoutume les peuples à ne pas distinguer le salaire d'un prêtre du Très-Haut du salaire du vigneron et du laboureur qui défriche la terre. Je vous réponds en second lieu : Si vous ne désirez les titres et les revenus du sanctuaire que comme un moyen

de couler vos jours avec plus de douceur et de tranquillité, vos désirs sont injustes et criminels: les biens de l'Église sont une solde sainte, et vous n'y avez droit qu'autant que vous servez dans cette milice spirituelle. Je vous réponds enfin : Si vous n'avez aucun talent pour servir l'Église et que vous ne puissiez honorer votre ministère que d'un nom distingué dans le monde, l'Église ne connoît personne selon la chair; ce ne sont pas les noms, ce sont les talents et les vertus qui remplissent ses fonctions, et rien ne l'honore que les dons de Dieu et ce qui peut contribuer au salut des fidèles. Ainsi, vous ne devez pas désirer des biens et des titres dont vous ne pouvez jouir sans crime. Et croyez-vous qu'il suffise d'être à portée par sa naissance d'obtenir les richesses du sanctuaire pour être en droit de les désirer? croyez-vous que les raisons humaines qui déterminent les princes de la terre à vous préférer puissent devenir des motifs de préférence pour Dieu même, et que ce qui fait l'abus puisse faire votre sûreté? Or, si les désirs tout seuls sont criminels, les démarches ne sauroient être innocentes.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

L'ambition commence par les désirs; elle continue par les poursuites. Le tentateur, après avoir obtenu de nous le premier pas, élève nos désirs jusque sur le haut du temple, nous flatte de l'espoir que les anges seront à nos côtés pour nous garantir de toute chute; et, couvrant nos démarches d'un prétexte de religion et de zèle, il nous cache l'abîme qu'il nous creuse, et où nous allons nous précipiter.

Mais premièrement, toute démarche est ici une intrusion sacrilége : vous vous clarifiez vous-même; vous n'attendez pas que celui qui appela Aaron vous appelle; vous courez, et personne ne vous a envoyé. Le don que vous briguez est un don céleste et parfait; il faut qu'il descende du Père des lumières; donc, si vous prétendez vous en rendre digne par des bassesses, des soins, des assiduités, des adulations, des sollicitations humaines, vous êtes un profane qui achetez le don de Dieu; tout ce que vous faites en vue de la dignité sainte où vous aspirez est un fonds, un prix criminel, un argent sacrilége que vous offrez pour l'obtenir; vous trafiquez de vos soins, de vos brigues, de vos assiduités pour une chose sacrée; vous marchez donc sur les traces du profane Simon; eh! qu'importe, dit saint Chrysostome, que vous n'offriez pas comme lui de l'argent: votre argent sont vos prières, vos sollicitations, vos démarches. Il fut dit à cet infortuné : Que ton argent périsse avec toi; et on vous dira, ajoute ce Père : Que vos brigues, vos sollicitations, vos intrigues, en un mot, que votre ambition périsse avec vous, puisque vous avez cru qu'on pouvoit posséder le don de Dieu par des recherches humaines : *Ambitio tua tecum sit in perditionem, quoniam putasti ambitu humano donum Dei possideri.*

Mais on se flatte qu'on pourra être utile à l'Église. Déjà Dieu ne ménage point à son Église des secours qui la déshonorent; il saura bien lui en fournir d'ailleurs par les voies qu'il a lui-même établies. Quelle disposition pour se rendre utile à l'Église, que d'y entrer malgré elle et contre ses lois! Quand vous auriez tous les talents les plus capables de lui faire honneur, votre seule intrusion les lui rendra non-seulement inutiles, mais scandaleux et funestes; c'est avoir, du soin que Dieu a de son Église, une

idée bien profane que de se persuader qu'on pourra lui devenir utile par le crime. Mais d'ailleurs, si vous sentez tant de zèle pour servir l'Église, n'attendez donc pas ses honneurs et ses dignités pour la servir : il y a tant de ministères et de besoins où vous pouvez faire éclater votre zèle : faut-il que vous soyez élevé aux premières places pour mettre en œuvre vos talents et votre bonne volonté? ne promettez-vous vos soins à l'Église qu'à ce prix-là? ce n'est donc pas son utilité que vous vous proposez, c'est la vôtre; ce n'est donc pas l'Église que vous voulez servir, c'est l'Église que vous voulez faire servir à vos cupidités injustes.

Ainsi ne nous séduisons pas nous-mêmes, mes frères : ne prenons pas quelques foibles sentiments de religion, qui surnagent, pour ainsi dire, sur la surface de notre cœur, ne les prenons pas pour nos penchants intimes et réels. Car souvent, dit saint Grégoire, ceux qui veulent s'élever au gouvernement pastoral se proposent des œuvres saintes : et quoique l'ambition toute seule soit l'âme de leurs poursuites, néanmoins ils s'abusent eux-mêmes, en se persuadant qu'ils vont faire de grands biens. Il arrive donc qu'ils cachent au fond du cœur une intention réelle et un désir criminel de s'élever, tandis que la surface de leur esprit ne leur représente que des intentions saintes et louables : *Fitque ut aliud in imis intentio supprimat, aliud tractantis animæ superficies cogitationis ostendat* : mais l'illusion est grossière et se détruit elle-même. En effet, si les dignités de l'Église n'étoient comme autrefois que des ministères pauvres, laborieux, sans éclat, sans pompe, exposés à la faim, à la nudité, aux persécutions, à la mort, les trouveriez-vous dignes de vos empressements? s'il ne falloit que vaquer à la prière et au

ministère de la parole, et porter le poids du jour et de la chaleur; si l'honneur du sanctuaire ne vous offroit rien de plus flatteur que ces deux devoirs, envieriez-vous beaucoup le partage apostolique? Hélas! on verroit bientôt vos empressements ralentis; vos brigues et vos poursuites changées en frayeurs, en résistances, en vaines allégations sur votre indignité et sur votre foiblesse : en un mot, s'il ne falloit être que pêcheurs d'hommes, la conduite de la barque ne vous paroîtroit pas fort digne de vos recherches. Mais vous savez que la mer, où vous allez entrer, cache des trésors dans son sein; que les filets de Pierre ont la vertu de trouver une somme d'argent dans les entrailles mêmes d'un poisson; et, sur cette espérance, vous voulez gouverner le vaisseau et succéder à son ministère.

Mais si le fond de l'intention dément ce vain prétexte d'être utile à l'Église, qu'on se forme à soi-même, les motifs publics qu'on emploie pour réussir dans ses démarches et dans ses sollicitations les démentent encore plus nettement : car les raisons dont on se sert pour obtenir les honneurs et les dignités du sanctuaire sont des raisons dont l'Église a toujours eu horreur, incompatibles avec son esprit, et dont elle a gémi dans tous les siècles. Et certes, mes frères, que produit-on aujourd'hui comme un titre qui donne droit aux honneurs et au ministère redoutable du temple? Le nom et la naissance; comme si en Jésus-Christ on distinguoit le noble et le roturier; comme si la chair et le sang devoient posséder le royaume de Dieu et l'héritage de Jésus-Christ; comme si le vain éclat d'un nom qui n'a peut-être commencé à être illustre que par les crimes et l'ambition de vos ancêtres devoit vous donner, avec leur sang, l'humilité, la pudeur, le zèle,

l'innocence, la sainteté qu'ils n'eurent jamais eux-mêmes: comme si une distinction tout humaine, qui traîne après soi l'orgueil, la mollesse, le luxe, les profusions, des mœurs toujours opposées à l'esprit de notre ministère, devoit elle-même vous en rendre digne. Non, mes frères, l'Église n'a pas besoin de grands noms, mais de grandes vertus : la noblesse que demande la sublimité de nos fonctions est une noblesse d'âme, un cœur héroïque, un courage sacerdotal que les menaces, les promesses, la faveur ou la disgrâce du monde trouvent également inébranlable : la seule roture qui déshonore notre ministère, c'est une vie souillée, des mœurs profanes, des penchants mondains, un cœur lâche et rampant, qui sacrifie la règle et le devoir à des faveurs humaines, et qui, ne cherchant qu'à plaire aux hommes, ne mérite plus non-seulement d'être ministre, mais même serviteur de Jésus-Christ. Depuis que les césars et les maîtres du monde se sont soumis au joug de la foi, l'Église a assez d'éclat extérieur; elle n'a pas besoin d'en emprunter de ses ministres: la protection des souverains assure sa tranquillité, et lui conserve le respect et l'obéissance des peuples : voilà à quoi les puissances de la terre lui sont utiles. Mais la noblesse et la grandeur humaine de ses ministres lui sont à charge; il faut qu'elle en soutienne le faste et l'orgueil, et qu'un bien consacré à des usages saints, et destiné à soulager des misères réelles, soit employé à décorer le fantôme du nom et de la naissance. Aussi ses fondateurs et ses plus illustres pasteurs furent d'abord pris d'entre le peuple: les siècles de sa gloire furent les siècles où ses ministres n'étoient que la balayure du monde: elle a commencé à dégénérer depuis que les puissants du siècle se sont assis sur le trône sacerdotal et que la pompe séculière

est entrée avec eux dans le temple. Ce n'est pas que la vertu illustrée par un grand nom n'honore le ministère; elle donne du poids aux règles et du crédit à la piété; le respect des peuples, si affoibli par la bassesse et l'indignité de plusieurs ministres, peut avoir besoin quelquefois d'être soutenu et réveillé par ces sortes de distinctions; et il est vrai que ceux qui réunissent la naissance et la piété, qui joignent à un grand nom de grands talents et des vertus éclatantes, méritent, sans doute, la préférence. Mais la chair toute seule ne sert de rien; elle devient même souvent un sujet de honte et de scandale à l'Église : c'est l'esprit qui vivifie; c'est la piété qui est utile à tout.

Aux raisons tirées du nom et de la naissance, on ajoute et on fait valoir les plaies et les services de ses proches; on les allègue comme des titres qui donnent un droit incontestable aux dignités de l'Église; on veut que l'innocence, la douceur et la tranquillité du sanctuaire soient le prix des incendies et des carnages; que l'Église, qui a tant d'horreur pour le sang, en souille, pour ainsi dire, ses dignités et ses places; que les guerres et les calamités dont elle gémit soient payées d'un honneur et d'un ministère de paix et de réconciliation; que des plaies qui ont pu honorer la patrie aient droit d'en faire une honteuse à l'Église, et que la valeur dans les combats donne des ministres de charité et d'humilité aux fidèles. Les services militaires peuvent nous valoir des grades dans la milice du siècle, mais non dans celle de Jésus-Christ; ils peuvent donner des chefs aux armées et des gouverneurs aux provinces, mais non des pasteurs aux Églises; on peut décorer la valeur de ces marques extérieures d'honneur dont nos rois sont revêtus et qui forment un ordre distingué dans l'État, mais non de l'ordre et de l'honneur du sacerdoce

dont Jésus-Christ est le chef et le divin instituteur; en un mot, son sang, qui a réconcilié et sauvé tous les hommes, ne doit pas être la récompense d'un mérite qui ne brille que dans leurs dissensions et qui se borne à les exterminer et à les détruire. Les guerres où vos proches se sont distingués sont-elles devenues pour vous des marques de vocation à un état dont la principale fonction est d'annoncer la paix à la terre? Leurs mains encore teintes du sang des ennemis ont-elles plus de droit de vous placer dans un temple que le Seigneur ne voulut pas permettre au roi David d'édifier, parce que ses victoires et ses guerres, quoique entreprises par l'ordre de Dieu, avoient comme souillé ses mains, et que par tant de sang répandu elles n'étoient plus assez pures pour élever et consacrer un édifice au Dieu de paix et de sainteté? Qu'y a-t-il de commun entre la milice du siècle et celle de Jésus-Christ, entre les horreurs des armes et l'innocence du sanctuaire, entre les victoires qu'on remporte sur les hommes avec un glaive de mort et de fureur et celles que vous devez remporter sur les pécheurs avec le glaive de la parole de vie et de salut? Aussi la piété du prince a senti toute l'injustice de ces choix; les services rendus à l'État ne sont plus payés par des dignités saintes, et les actions glorieuses des pères ne sont comptées pour rien dans la distribution des honneurs du sanctuaire, si les enfants ne s'en rendent dignes par l'innocence des mœurs et par les talents utiles à l'Église.

Que dirai-je de toutes les autres voies par où cherche à s'élever une criminelle ambition? Des services honteux rendus aux puissants; des emplois indécents occupés dans les maisons des grands. On voit, à la honte de l'Église, des clercs devenir les ministres de Jésus-Christ, sans autre

mérite que d'avoir su être les ministres indignes de leurs passions. Les canons apostoliques déposent l'évêque qui aura employé les puissances séculières pour obtenir l'honneur de l'épiscopat : quels anathèmes n'auroient-ils pas prononcés contre ceux qui servent même à leurs vices pour s'élever à ce degré d'honneur? Les livres saints regardent comme des intrus et des usurpateurs les Jason, les Alcime et tant d'autres pontifes qui n'étoient parvenus à ce rang qu'en méritant, par des bassesses, la faveur des Antiochus, maîtres alors de la Judée; leurs noms sont en exécration dans l'histoire du peuple de Dieu, parce que, pour obtenir le souverain sacerdoce, ils avoient favorisé l'idolâtrie et les superstitions de ces rois païens, et non-seulement imité les mœurs des Grecs et des Gentils, mais avoient même voulu[1] les introduire dans la cité sainte. On est capable de tout, dès qu'on l'a été d'entrer dans les dignités de l'Église par des voies criminelles. Paul n'étoit apôtre ni par la faveur des hommes, ni par le choix d'aucun homme, et c'est par là seulement qu'il avoit droit de se dire apôtre de Jésus-Christ. Hélas! mes frères, qu'il s'en trouveroit peu aujourd'hui qui fussent en état de nous donner les mêmes marques de leur vocation et les mêmes signes de leur apostolat! Toutes les vocations presque sont humaines et il en est peu auxquelles la faveur des hommes n'ait eu plus de part que le choix de l'Esprit de Dieu. Aussi on se plaint tous les jours de l'affoiblissement des ministres, et des abus qui déshonorent le saint ministère. Je vous l'ai dit ailleurs, et je ne saurois trop le redire, ce sont les mauvaises vocations qui donnent tant de mauvais ministres; quand l'Église les choisissoit autrefois, ils étoient saints et

1. La symétrie rigoureuse demanderait : et non-seulement avoient imité les mœurs des Grecs et des Gentils, mais même voulu...

honoroient leur ministère ; depuis qu'ils se sont choisis eux-mêmes, tout a changé.

Oserois-je l'ajouter ici, mes frères, et ne pas tirer le voile sur tant d'indignités qui avilissent le sacerdoce (car l'ambition est un vice qui mène à tout et qui fait usage de tout)? on va jusques à emprunter les dehors de la vertu pour s'en attirer la récompense, jusques à ajouter l'hypocrisie et l'imposture au crime, jusques à se parer de modestie et d'innocence, tandis que le dedans est plein d'infection et de puanteur, jusques à employer la fraude et l'artifice pour devenir un ministre de la vérité, et sous un règne surtout où la piété seule donne droit aux honneurs de l'Église, et où la religion du prince va la chercher jusque dans les lieux les plus obscurs et les plus éloignés où elle se cache. Mon Dieu, les Ambroise et tant d'autres saints pasteurs qui nous ont précédés se diffamoient eux-mêmes, se couvroient publiquement de la honte du vice, pour paroître indignes du saint ministère et éviter les honneurs du sanctuaire qu'on leur offroit; et aujourd'hui, pour y parvenir, on se prête des vertus qu'on n'a pas, on se couvre des apparences de la piété qu'on méprise en secret, on se donne le nom de vivant, tandis qu'on est mort à vos yeux, et l'on prend la peau de brebis pour entrer dans votre bergerie, où l'on va perdre et égorger au lieu de conduire et de défendre le bercail.

TROISIÈME RÉFLEXION.

On est d'autant moins recevable ici d'alléguer l'exemple commun, qui semble justifier les brigues et les recherches, que c'est nous faire honneur de la honte et de l'opprobre

du clergé. Car vous dites qu'on n'est plus dans les siècles où les clercs, chacun dans leur ministère, pouvoient, par leur zèle seul et par leur fidélité dans les fonctions, s'attirer les regards et l'estime du clergé et du peuple et mériter leur choix et leurs suffrages, et que les voies de parvenir ont changé. Hélas! mes frères, il n'y en eut jamais pour les ministres fidèles : ils connoissoient les voies pour se dérober aux dignités saintes; ils ne connoissoient pas les voies de se les attirer. Mais d'où vient que ces voies ont changé? n'est-ce pas parce que les ministres ont changé eux-mêmes? voudrions-nous faire notre apologie de ce qui nous condamne, et alléguer pour notre justification l'opprobre même de l'Église? Et en effet, que veut-on dire quand on dit que les voies de parvenir ont changé? On veut dire que, tandis que les clercs vécurent exempts d'ambition, et qu'ils n'eurent point d'autre part à leur élévation que leurs refus et leurs larmes, les mœurs furent pures, les règles inviolables, les dignités modestes, le ministère honoré, la science, la sainteté, le zèle, les talents rarement laissés sans récompense; c'est ainsi que les Chrysostome, les Grégoire, les Basile, les Augustin furent donnés à l'Église; mais que depuis que l'ambition et la brigue ont frayé le chemin à l'autel, et que les dignités du sanctuaire sont devenues la proie des plus avides et des plus empressés, ah! c'est depuis qu'on a vu le ministère sans honneur, l'autorité avilie, les règles obligées de céder au temps et à l'intérêt, les fonctions méprisées, les lois effacées par l'adoucissement des usages, la plus sainte discipline de nos pères devenue un point d'histoire et de critique, si peu on en retrouve de trace dans nos mœurs! c'est depuis qu'on a vu la sublimité du sacerdoce se traîner indécemment dans les palais des rois; les pontifes du

Très-Haut courber leur tête sacrée sous la faveur des grands et des ministres; avilir leur dignité à des soins et à des empressements dont le monde lui-même fait des dérisions et des censures; montrer à la cour des courtisans bas et rampants, au lieu d'y montrer des Ambroise, et ne retenir de leur caractère que ce qu'il en faut pour donner du prix ou plutôt du ridicule à la bassesse et à l'indignité de leurs hommages: c'est depuis qu'on a vu le faste devenu une bienséance à un ministère d'humilité; le patrimoine des pauvres, le prix des péchés: les offrandes des fidèles, c'est-à-dire les revenus sacrés employés à soutenir la vanité, à nourrir la mollesse, à satisfaire les goûts et les caprices, à réveiller la sensualité et tout ce qui irrite les passions injustes. Tout s'est ressenti de l'entrée peu canonique des clercs dans l'honneur du ministère: c'est le point fixe, c'est l'époque funeste d'où ont pris naissance tous les maux de l'Église; c'est de cette source souillée que coulent depuis longtemps sur elle tous les abus et tous les désordres dont elle gémit; c'est un ver qui ne se contente pas de ronger quelques feuilles et de les faner, mais qui va piquer jusques à la racine de cet arbre évangélique, figure de l'Église; qui en flétrit la fraîcheur et toute la beauté, et en tarit la fécondité: c'est une plaie qui infecte la source même du ministère; et l'unique remède que l'Église peut espérer à ses maux et à sa douleur, c'est que le même esprit qui lui a formé ses premiers ministres lui forme leurs successeurs.

Donc, mes frères, l'usage, loin de nous rassurer ici, doit nous confondre, nous humilier, nous faire gémir devant Dieu des plaies mortelles que l'ambition des ministres fait tous les jours à l'Église, et nous persuader encore plus que les seuls désirs des dignités saintes sont

des crimes; les brigues et les démarches, des intrusions sacriléges; et enfin, un abus si criant, autorisé par l'exemple commun et par un usage presque universel, notre confusion et notre opprobre. Ouvrez, ô mon Dieu! nos cœurs à des vérités si anciennes et cependant si nouvelles; élevez notre foi au-dessus des exemples qui sont autour de nous; rapprochez-la de sa source, de ces siècles heureux où vos maximes saintes étoient encore des usages; et apprenez-nous à regarder avec frayeur l'excellence et la sainteté d'un ministère dont on ne peut se rendre digne qu'en le fuyant et en tremblant sous la main sacrée qui nous impose ce fardeau redoutable.

Ainsi soit-il.

FRAGMENT DU DISCOURS

SUR L'USAGE

DES REVENUS ECCLÉSIASTIQUES.[1]

On vous a instruit à fond sur la manière dont vous deviez entrer dans les bénéfices; il faut vous apprendre aujourd'hui la manière dont vous devez y vivre et en user.

Or, pour y réussir, il faut remonter à la source. Il m'a toujours paru que tout le mécompte en cette matière rouloit sur trois erreurs : l'erreur du fonds, si j'ose parler ainsi, l'erreur des circonstances, l'erreur des précautions. L'erreur du fonds, qui fait qu'on prend le change sur la nature même des biens ecclésiastiques, et qu'on se regarde comme propriétaire d'un revenu dont on n'est que simple dispensateur; l'erreur des circonstances, qui reconnoît de bonne foi que la seule dispensation de ces biens nous a été confiée, mais qui fait que l'on s'abuse par rapport aux dignités où l'on est élevé, au nom que l'on porte, à l'abondance du revenu que l'on possède, aux superfluités dont

1. Nous reproduisons la plus grande partie de ce long discours, non-seulement parce qu'il offre des beautés oratoires d'un ordre supérieur, mais parce qu'on peut le considérer comme un document historique d'une grande importance.

on se fait ou des besoins ou des bienséances ; enfin, l'erreur des précautions, qui, désabusée des deux précédentes, se retranche sur l'incertitude d'un avenir, sur les divers accidents de la vie, sur les dépenses inopinées, prend de là une occasion d'avarice et un prétexte de thésauriser, contre les lois de la charité et toutes les règles de l'Église.

Mon dessein donc aujourd'hui est d'opposer à ces trois erreurs trois vérités principales, qui me paroissent éclaircir toute cette matière, et renfermer les règles justes et prudentes que nous devons nous proposer dans l'usage des revenus ecclésiastiques.

Les biens ecclésiastiques sont des dépôts religieux, et des aumônes saintes; nous n'en sommes donc que les dépositaires et les dispensateurs. C'est la première vérité, que j'oppose à l'erreur du fonds.

Si l'Église nous permet d'user de ces biens, c'est parce qu'elle nous suppose pauvres; c'est notre indigence et notre travail tout seul qui nous autorisent à nous en servir : et nous n'y avons de droit effectif qu'autant que nous avons des besoins véritables. C'est la seconde vérité, qui développe et condamne l'erreur des circonstances.

Ces biens sacrés ne nous étant donnés que comme pauvres, ils doivent toujours nous laisser un caractère de pauvreté en ne faisant que passer par nos mains, et ne jamais nous établir, par des réserves et des amas monstrueux, dans un état fixe et assuré d'opulence pour l'avenir. C'est la troisième vérité, qui combat l'erreur des précautions.

Redisons-le, puisque l'importance du sujet le demande : on regarde les revenus de l'Église comme des biens à soi : je vous prouverai que vous n'en êtes que les économes ;

on les regarde comme des ressources pour soutenir la vanité du nom et de la naissance : je vous montrerai qu'ils ne vous sont donnés que comme les suppléments de votre indigence ; on les amasse pour s'en faire un rempart contre les accidents à venir, et vous verrez que toute prévoyance qui préfère des besoins imaginaires et éloignés aux besoins réels et présents des pauvres est une inhumanité et une injustice. Il ne reste plus, ô mon Dieu, qu'à bénir ces instructions, et donner des oreilles à ceux qui m'écoutent.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

L'erreur qui nous fait prendre le change sur la nature des biens consacrés au Seigneur, et qui nous les fait regarder comme notre possession et notre héritage, est du nombre de celles qu'il ne faut que proposer et éclaircir pour les confondre.

Car, en premier lieu, quand je supposerois avec vous que les biens consacrés à Dieu n'ont rien qui les distingue des biens ordinaires, et que vous en êtes le propriétaire et le maître comme de ceux que vous tenez de la succession de vos ancêtres, il seroit toujours certain que vous les avez reçus de Dieu seul; qu'ils lui appartiennent comme au premier et souverain maître; que, quoiqu'il vous en ait laissé l'usage, il n'en a aliéné ni le fonds ni la propriété, puisqu'il peut vous les ôter par la mort, par l'injustice des hommes, par mille accidents que vous ne sauriez prévoir, et vous faire sortir nu de ce monde comme vous y êtes entré; qu'ainsi dans le fond vous n'en êtes que le dépositaire, vous n'avez sur ces biens qu'un droit subordonné qui a ses bornes, ses restrictions, ses réserves,

au delà desquelles vous ne pouvez aller sans usurpation et sans ingratitude. Or, de ce principe seul vous concluez d'abord que Dieu étant le seul maître des biens que vous avez reçus de vos pères, vous ne devez vous en servir que selon le plan et les vues du maître qui vous les a confiés; que vous êtes obligé d'entrer dans les desseins de sa providence, c'est-à-dire, de n'en user que pour sa gloire, pour votre sanctification, pour le soulagement de vos frères. Car, en répandant sur vous des faveurs temporelles, il ne peut avoir eu d'autre intention que de vous y faire trouver des moyens de salut. Tout usage des biens terrestres qui ne conduit pas à cette fin est donc un abus des dons de Dieu, et une dissipation d'un fonds étranger dont nous rendrons compte. Ainsi, quand même vous pourriez user des revenus de l'Église comme de l'héritage de vos pères, jugez si vos droits seroient fort étendus, si vous en seriez le maître absolu, et si vos caprices seuls devroient régler l'usage des bienfaits du Seigneur.

Mais, en second lieu, quoique tous les biens de la terre lui appartiennent, il en est néanmoins qui lui sont particulièrement consacrés, qui sont à lui par un double titre, et parce qu'ils sont venus de lui, et parce qu'ils lui ont été offerts comme les vœux et les hommages de la foi et de la piété des peuples; il en est sur lesquels il se réserve un droit plus absolu, qui forment, pour ainsi dire, sa portion et son héritage, qui sont sanctifiés, séparés des usages communs, et, par leur consécration, uniquement destinés à son culte. Or, voilà ce que nous appelons revenus ecclésiastiques, voilà les biens dont vous prétendez être les maîtres et être en droit d'en user à votre gré. Remontons à la source, et, pour mieux développer leur nature, cherchons-la dans leur origine.

Vous n'ignorez pas que les apôtres furent d'abord établis dépositaires de tous les biens des fidèles. A peine avoit-on été associé par le baptême à l'assemblée des saints, que, comme si l'on n'eût plus été touché que du soin de conserver la grâce et les richesses de l'esprit qu'on venoit de recevoir, chacun se hâtoit d'aller porter aux pieds des disciples les hommages de sa charité, et s'y décharger, par un sacrifice volontaire, d'un reste de servitude, pour jouir sans aucun mélange de la liberté des enfants de Dieu. Hélas! on ne comprenoit point alors que tout ne dût pas être commun parmi ceux qui étoient obligés de n'avoir qu'un cœur et qu'une âme; qui avoient la même foi, la même espérance, le même Père, un droit commun au même héritage; qui devoient user de ce monde comme n'en usant pas, et tout posséder comme ne possédant rien; et que, les dons du ciel étant tombés sur tous également, il dût y avoir encore quelque différence pour ceux de la terre.

Ces biens ainsi confiés aux disciples étoient à l'instant distribués et partagés entre les fidèles, et les apôtres, qui les distribuoient, n'y avoient d'autre droit que celui de discerner les besoins et d'en régler le partage. Aussi vous voyez que Pierre, tout principal dépositaire qu'il est, déclare hardiment à ce boiteux qui se tenoit à la porte du temple, qu'il n'a ni or ni argent à lui, et qu'il ne peut que lui donner la santé au nom de Jésus-Christ: *Argentum et aurum non est mihi* (Act., III, 6); et saint Luc raconte ce trait miraculeux, et la réponse de cet apôtre, immédiatement après nous avoir dit que tous les biens étoient communs entre les fidèles, parce qu'ils se déchargeoient sur les apôtres du soin de les distribuer, comme pour nous marquer que ces pieux dépôts, dont ils

n'étoient que les distributeurs, ne les avoient pas enrichis ni même tirés de leur première pauvreté.

Le nombre des fidèles croissant, ce dépouillement ne fut plus possible; la dispensation des biens temporels eût toute seule occupé les pasteurs destinés à dispenser les mystères de Dieu, et à vaquer à la prière et au ministère de la parole. Les fidèles se contentèrent de porter au pied des autels une partie de leur substance, de l'offrir au Seigneur comme des prémices saintes, comme un sacrifice de justice et de charité, afin que les ministres qui servoient à l'autel pussent vivre de l'autel; que la décence du culte fût soutenue, et que les besoins du troupeau, mieux connus du pasteur, fussent aussi plus sûrement soulagés par son ministère. La foi de ces temps heureux étoit si vive, la charité si abondante, que les païens eux-mêmes reprochoient aux fidèles de prodiguer toutes leurs richesses aux temples et aux pasteurs, et de se faire une piété cruelle d'en dépouiller leurs propres enfants. C'est Prudence qui le rapporte : *Hæc occluduntur,* disoient-ils, *abditis ecclesiarum in angulis, et summa pietas creditur nudare dulces liberos.*

Les libéralités des princes grossirent ensuite ces pieuses richesses; et comme l'Église vit entrer avec les césars la splendeur et la magnificence dans son culte, jusque-là si simple et si obscur, des offrandes des fidèles et des pieuses largesses des souverains il s'en forma un trésor de charité, où les pauvres trouvoient des ressources journalières à leurs misères, et l'Église des moyens pour fournir à la structure de ses temples, à la décoration de ses autels et à l'entretien de ses ministres.

L'évêque jusque-là avoit été chargé tout seul de la dispensation de tous les revenus du sanctuaire; il étoit

proprement le seul bénéficier de son Église, c'est-à-dire le seul dispensateur des biens que la piété des fidèles y avoit consacrés; lui seul, par le ministère de son diacre, fournissoit à la nourriture des vierges, des veuves, des pupilles, des confesseurs, au besoin du reste des fidèles, et c'étoit sur lui seul que rouloit l'entretien et la subsistance des ministres subalternes.

Je sais que depuis, ou l'avarice des pasteurs et l'infidélité de leur dispensation, ou la multiplication des revenus sacrés, ou la multitude des ministres, obligèrent l'Église d'en venir à un partage. Mais ces biens, pour être partagés, ne changèrent pas de nature; la portion suivit toujours le sort du principal; chacun, en se chargeant d'une partie de l'héritage de Jésus-Christ, se chargea d'une partie des obligations qui en étoient inséparables; en un mot, les pauvres eurent plus de dispensateurs, mais les biens de l'Église n'en eurent pas pour cela plus de maîtres.

Cette doctrine et cette tradition supposée, voici les réflexions naturelles qui en naissent. Il est certain que les revenus de l'Église sont des aumônes et des dons pieux; j'avoue qu'en nous les confiant, les fidèles ont prétendu soutenir nos travaux, et nous faire recueillir des bénédictions temporelles, comme parle saint Paul, pour les spirituelles qu'ils avoient reçues de nous; j'avoue encore qu'ils devoient ce tribut de justice à notre ministère; car personne ne combat à ses propres frais, selon le langage du même apôtre.

Mais, en premier lieu, notre droit n'est fondé que sur nos besoins : notre indigence fait tout notre titre. C'est parce que la tribu de Lévi n'étoit point entrée en partage des terres avec les autres tribus, qu'elles furent obligées par la loi de fournir à sa subsistance. Si la Providence

nous a ménagé d'ailleurs des secours temporels, il est contre l'équité naturelle, dit Julien Pomère, de convertir les aumônes dont nous sommes chargés en nos propres usages ; c'est un bien que nous usurpons sur les malheureux; nous sommes les premiers pauvres, mais nous ne sommes que cela.

En second lieu, ces biens sacrés sont des aumônes, et quiconque n'est pas pauvre n'y a point de droit; mais ce sont aussi des salaires, et quiconque ne travaille pas n'en doit pas manger et en jouir; autrement ce seroit changer la récompense de l'apostolat en une occasion de mollesse, et, sans entrer dans les fatigues et les périls d'une milice sainte, partager la solde et les dépouilles avec ceux qui ont combattu. Car, de bonne foi, les pieux fidèles qui se dépouillèrent de leurs biens au pied de l'autel, quelle vue purent-ils avoir que l'utilité de l'Église? ne crurent-ils pas, en augmentant ses possessions, augmenter son héritage spirituel, multiplier les fidèles en multipliant ses ministres, étendre l'œuvre de l'Évangile, et faciliter à l'Église de nouvelles conquêtes en la rendant plus puissante ? Or, je vous prie, quel avantage revient-il à l'Église de nourrir un ministre oiseux et inutile? quelle nouvelle gloire pour elle de fournir à la mollesse, à l'indolence, à la sensualité, aux plaisirs d'un clerc ou d'un moine fainéant et souvent dissolu? n'est-ce pas là plutôt sa honte et son opprobre? Jugez vous-mêmes si les pieux fondateurs qui l'enrichirent voulurent la déshonorer, favoriser le luxe et la paresse de ses ministres en la comblant de leurs bienfaits. Cependant nous ne saurions avoir d'autre droit sur les biens sacrés que celui que nous ont donné les fidèles qui s'en sont dépouillés entre nos mains; ces pieuses donations renferment une espèce de traité saint entre eux

et nous, qui a ses conditions et ses réserves inséparablement attachées à la nature des biens qu'ils nous ont laissés. Si nous violons les conditions de ce traité, nous sommes déchus du droit que nous avions aux biens que ce traité saint et sacré nous assure. Or, n'est-il pas vrai que s'ils nous ont préférés à leurs proches, ce n'a été que par un sentiment de religion, que pour mettre à couvert entre nos mains le patrimoine des pauvres, qui n'eût pas été en sûreté au milieu des révolutions et de la cupidité des familles? Pourquoi en effet frustrer leurs proches d'une partie de leur succession, s'ils avoient voulu seulement nous la remettre en pur don, et les appauvrir sans autre dessein que de nous enrichir de leurs dépouilles? Hélas! ces pieux fidèles jouissent dans le ciel du fruit de leur largesses; ils retrouvent dans le sein de Dieu, pour les biens passagers qu'ils lui ont généreusement consacrés, un trésor éternel et inépuisable que la malice des hommes ne peut plus leur ravir, que le ver et la rouille ne sauroit plus altérer. Mais s'ils pouvoient reparoître au milieu de nous, et voir l'usage que la plupart des ministres font des biens qu'ils avoient offerts à nos temples; s'ils pouvoient sortir de leurs mausolées, et voir ces temples eux-mêmes où ils reposent, qu'ils avoient enrichis, dont ils avoient orné les autels avec tant de magnificence, et où ils avoient prétendu que s'offriroient sans cesse au Seigneur des prières ferventes et des sacrifices d'expiation; s'ils pouvoient voir ces temples abandonnés, à demi ruinés; ces autels qu'ils avoient élevés avec tant de soin, négligés et indignes de servir à un ministère redoutable, et de recevoir les offrandes saintes; s'ils pouvoient voir les ministres chargés de ces prières et du soin de ces temples, les connoître à peine, et dissiper ailleurs dans

l'oisiveté, dans la bonne chère et les plaisirs, un bien destiné à tant de pieux usages; s'ils voyoient ces abus et ces scandales, ne nous appelleroient-ils pas en jugement? ne demanderoient-ils pas à rentrer en possession de ces héritages qu'ils avoient cru consacrer à la religion et à la piété, et qu'ils verroient employés à des usages mondains et profanes? Armés du même zèle qui les rendit si bienfaisants envers l'Église, ne chasseroient-ils pas, comme le Sauveur, de ces temples qu'ils avoient élevés et dotés avec tant de profusion, ces ministres oiseux et indignes qui les déshonorent par leurs mœurs et par leur inutilité, et qui font de ces maisons de prières l'asile de leur faste, de leur orgueil, de leur sensualité et de leur paresse?

Et de là naît une seconde réflexion. Les revenus ecclésiastiques étant des offrandes faites à l'autel et des biens consacrés au Seigneur, vous ne pouvez donc plus, dit le premier concile de Milan, les employer qu'à des usages saints et religieux : *Eam naturam et conditionem consecuti sunt, ut in alium quam sacrum et pium usum eorum fructus converti nefas esset.* Vous leur devez le même respect, dit un ancien auteur, qu'aux vaisseaux sacrés, aux ornements qui servent à l'autel, et aux autres dons que la piété des peuples fait aux temples. Je ne dis pas qu'on ne peut, sans sacrilége, les faire servir à l'iniquité, et changer les fruits de la piété et de la justice en des instruments de crimes; non, cela leur seroit commun avec tous les autres biens. Mais je dis que, depuis leur consécration, vous ne pouvez plus les faire servir à des usages mondains, indifférents, inutiles: je dis que des usages innocents et indifférents d'un bien commun et profane deviennent sacriléges si le bien est saint; je dis

que c'est tomber dans l'impiété et la profanation de ce prince de Babylone, qui faisoit servir les vases du temple à ses repas ordinaires; je dis que nous devons les manier avec une espèce de religion et de culte, les regarder comme arrosés encore des larmes des fidèles, de ces pieux pénitents qui les offrirent comme le prix de leurs péchés, embaumés, si j'ose parler ainsi, de leurs vœux et de leurs soupirs: les regarder comme teints du sang de Jésus-Christ, et, par une maxime bien différente de celle des pontifes et des docteurs de la loi, ne les appliquer qu'à ce qui regarde le temple, parce qu'ils sont le prix du sang innocent.

Une troisième réflexion qui est encore une suite des deux précédentes, c'est que, puisque le maniement des revenus ecclésiastiques n'est qu'une simple dispensation; puisque ce sont des fonds publics, pour ainsi dire, destinés à servir de ressource aux calamités publiques; puisque, nos besoins une fois mesurés avec religion et retranchés, le reste n'est plus à nous, n'est plus qu'un bien étranger qu'on met en dépôt entre nos mains; il s'ensuit que cette administration est une charge plutôt qu'un avantage; que plus elle excède nos besoins, plus elle doit alarmer notre foi; que tout ce qu'un riche bénéficier a par-dessus un autre qui l'est moins, c'est qu'il a plus de bien étranger à administrer et à distribuer; c'est que sa dispensation est plus pénible et plus périlleuse, sans être plus utile; c'est, en un mot, que ses tentations et ses dangers sont plus grands, sans que ses avantages augmentent. Il est chargé de plus de bien, mais il n'en est pas plus riche : *Qui multum, non abundavit* (II Cor., viii, 15). Il est seulement plus à portée d'en faire un mauvais usage; car qu'il est difficile d'avoir en sa disposition de grands biens dont personne

n'est en droit de nous demander compte, ni de nous en disputer la propriété et l'usage, et de ne pas les regarder comme à soi, et de n'en retenir pour nos besoins que ce que l'Église nous eût accordé elle-même dans un temps où, comme nous l'assure l'Apôtre, il suffisoit aux ministres qu'on pourvût à la frugalité de leur nourriture et à la modestie de leurs vêtements : *His contenti sumus* (I Tim., vi, 8).

Enfin, la dernière réflexion est que ces maximes qui paroissent si dures, si outrées, qui sont si universellement violées, et que la corruption de l'usage et le relâchement des ministres semblent avoir abolies, ne sont pourtant qu'une simple exposition de la doctrine des saints; que ce langage est le langage de tous les siècles; qu'encore aujourd'hui c'est le langage de l'Église et de tous les interprètes de sa doctrine; que le relâchement des auteurs les plus indulgents qui ont pu donner atteinte à toutes les autres maximes de la morale, et introduire un langage nouveau et inconnu sur les devoirs, ont respecté celui-ci et n'en ont parlé[1] que comme on en parloit dans les siècles les plus purs de l'Église. Ainsi il faut bien que la règle soit inviolable, puisque le relâchement, qui a trouvé des raisons plausibles pour adoucir toutes les règles qui gênoient les passions, a laissé à celle-ci toute sa sévérité.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Il en est des maximes qui règlent l'usage des revenus sacrés, comme de toutes les autres maximes qui décident des principaux devoirs de la vie chrétienne. Tout le monde

1. Au lieu de *ont respecté, ont parlé*, il faudrait *a respecté, a parlé*, le sujet étant *relâchement* et non pas *auteurs*.

convient du fond et du principe, et il n'est presque personne qui ne s'égare et ne trouve des exceptions et des adoucissements, quand il faut se l'appliquer à soi-même. La règle est toujours incontestable; l'application par rapport à nous est toujours douteuse.

Or les circonstances sur lesquelles on s'abuse d'ordinaire dans l'usage des revenus ecclésiastiques peuvent se réduire à quatre : premièrement, aux dignités où l'on est élevé; secondement, à la grandeur et à la distinction du nom que l'on porte; troisièmement, à l'abondance du revenu dont on jouit; enfin, aux superfluités dont on se fait des besoins ou des bienséances. Je ne vous demande que de l'attention; car je ne veux aujourd'hui vous parler que par de simples réflexions, et vous instruire plutôt uniment sur les règles, que déclamer contre les abus.

La première circonstance, qui regarde les dignités où l'on est élevé, est l'illusion la plus universelle sur cette matière. Mais, pour séparer le vrai du faux sur un point d'un si grand usage, j'avoue d'abord que l'Église autorise des distinctions extérieures; que l'honneur du ministère demande certain éclat de ceux qui en occupent les premières places; que les ornements des lévites inférieurs marqués dans la loi n'égaloient pas la magnificence de ceux du pontife, ni la portion qui leur revenoit des sacrifices, celle que le législateur avoit réservée aux successeurs d'Aaron; et qu'ainsi, quoique les apôtres et les premiers pasteurs ne se distinguassent d'abord des ministres inférieurs que par une vie plus dure, plus pauvre, plus laborieuse, et que l'Église encore aujourd'hui ne mesure ses honneurs et ses récompenses que sur les services qu'on lui rend, et qu'elle n'accorde des distinctions et des prérogatives aux premiers pasteurs que pour l'accroissement

de la foi et du royaume de Jésus-Christ sur la terre, il est vrai néanmoins que les besoins de ses ministres augmentent à proportion de leur rang, et que ce qui pourroit suffire dans les places subalternes ne suffit pas pour ceux qui sont à la tête. Je l'avoue, et j'aime mieux en accorder trop, et demeurer en deçà de la règle, que de l'affoiblir, comme il arrive toujours, en voulant la pousser trop loin.

Mais, en premier lieu, je pourrois vous faire remarquer qu'il n'en est pas des honneurs du sanctuaire comme des dignités du siècle. Celles-ci, fondées sur la crainte, sur un frein nécessaire aux passions des hommes, sur une autorité extérieure qui doit parler et imposer aux yeux et aux sens, ont besoin d'une pompe extérieure pour se soutenir. La majesté des lois tire presque toute sa force de la majesté du souverain et de celle de ses ministres : il faut du spectacle et de l'appareil pour rendre les titres qui élèvent les hommes les uns sur les autres respectables. La puissance des souverains vient de Dieu seul; mais c'est l'orgueil qui a inventé ensuite la plupart des titres subalternes qui mettent une si grande différence parmi leurs sujets. Ainsi c'est à l'orgueil à soutenir ce que l'orgueil seul a inventé: ce sont des titres vains qu'il faut environner d'éclat pour en cacher le vide et le néant, et leur donner une sorte de réalité. Mais c'est l'innocence, la sainteté, la justice, la modestie, la pauvreté, le zèle, le travail, qui font l'éclat des dignités du sanctuaire : elles ne sont fondées que sur le mépris du monde et de tout ce qui ne brille qu'aux yeux des sens; puisqu'elles ne sont fondées que pour en donner l'exemple et l'inspirer aux fidèles. Les rois des nations tirent leur gloire de la domination et du faste; mais il n'en est pas ainsi de vous, dit Jésus-Christ. Ce fut en lavant les pieds à ses disciples, et

en leur ordonnant de ne pas rougir du même ministère envers leurs inférieurs, qu'il les établit ses apôtres, c'est-à-dire les princes et les chefs de son royaume. La magnificence n'est pas l'état de l'Église sur la terre : elle est ici-bas étrangère, désolée de l'absence de son époux, affligée des scandales qui la déshonorent, des persécutions qui la troublent, des schismes qui la déchirent, des plaies domestiques qui la percent d'un glaive de douleur; et tandis qu'elle est couverte de deuil et d'amertume, et que toutes ses voies pleurent, ses ministres ne doivent pas venir lui insulter par une pompe si déplacée et si éloignée de son esprit.

Voilà ce que je pourrois d'abord vous faire remarquer : mais pour en venir à quelque chose de plus précis, je vous dis en second lieu que si l'Église autorise quelques distinctions extérieures dans ses ministres, elle autorise celles seulement qui peuvent faire valoir l'autorité sainte du ministère, c'est-à-dire nous faciliter le succès de nos fonctions, préparer l'esprit des peuples au respect et à l'obéissance, donner du poids aux règles et faire fructifier l'œuvre de l'Évangile ; elle n'autorise que celles qui nous mettent plus en état de maintenir la discipline, le bon ordre et la subordination parmi ses ministres ; de pourvoir aux besoins des fidèles, de rendre les exemples de notre modestie, de notre frugalité, de notre détachement, de notre charité, plus éclatants par l'éclat et les distinctions qu'elle nous accorde, et d'être plus utiles à mesure que nous sommes plus élevés. Tout ce qui ne se rapporte pas à cette fin est hors des vues et des intentions de l'Église : tout ce qui ne tend qu'à nourrir la complaisance et l'orgueil, qu'à nous attirer de vains regards, qu'à nous faire paroître dans le temple de Dieu, comme ces idoles des

nations qui n'étoient redevables du culte et des hommages des peuples qu'à l'or et à la vaine magnificence dont elles brilloient : tout ce qui est inutile au salut des âmes, à l'édification de l'Église, au progrès de la foi, ne convient pas à des dignités qui ne sont établies que pour la sanctification des fidèles. C'est à nous à distinguer ce que la gloire de Dieu demande, d'avec ce que la cupidité nous inspire ; de ne pas confondre les intérêts de l'Église avec ceux de notre vanité, les secours innocents d'une dignité simple avec l'appareil d'un poste profane, et de ne pas prétendre honorer notre ministère par un air de faste et d'ostentation qui déshonore l'Église qui nous l'a confié, et qui nous attire plutôt le mépris et les censures que le respect et les hommages des peuples.

Je vous dis en troisième lieu que, plus vous êtes élevé, plus l'Église attend de vous que vous serez le modèle du troupeau ; plus vos vertus doivent égaler la prééminence de la place que vous occupez ; plus, dit le saint concile de Trente (Sess. xxv), vous devez tellement régler votre conduite extérieure, que les autres puissent prendre dans vos mœurs les règles de tempérance, de modération, de simplicité, et de cette humilité noble et chrétienne qui nous rend si agréables à Dieu et si respectables aux hommes. Je dis que vos obligations croissent par conséquent avec votre rang ; que plus vous avez de peuples à conduire, plus vous avez de misères à soulager, et qu'ainsi moins il doit vous rester des biens de l'Église, pour les profusions du faste et de la mollesse. Je dis que plus vous êtes élevé, plus votre dignité sainte vous approche de Jésus-Christ, le prince des pasteurs, dans les travaux depuis sa jeunesse, pauvre, et n'ayant pas où reposer sa tête ; que plus vous paroissez revêtu de son autorité, plus vous devez

paroître animé de son esprit et représenter ses vertus, comme vous représentez sa personne; être humble, modeste, ennemi du faste et des honneurs comme lui, touché comme lui de la seule gloire de son Père et du salut des brebis d'Israël qui périssent; plein de tendresse pour les malheureux, et multipliant, pour ainsi dire, le pain même qui vous est nécessaire, pour soulager leur indigence. Ceux que l'Église a appelés aux honneurs du sanctuaire, dit encore le même concile, doivent bien comprendre qu'ils n'ont pas été revêtus de cette dignité pour y chercher leurs propres intérêts, pour amasser des richesses ou pour y vivre dans l'opulence et dans le luxe, mais pour y travailler sans relâche à la gloire du Seigneur, et pour y passer leur vie dans une sollicitude et une vigilance continuelle.

En quatrième lieu, vous ne devez pas confondre ici ce que les règles canoniques accordent aux dignités de l'Église, avec ce que les abus des siècles postérieurs y ont ajouté. L'Église, par une fatale nécessité, toute divine qu'elle est, suit dans sa police extérieure et dans la ferveur ou le relâchement des siècles la destinée des choses humaines, et éprouve comme elles les vicissitudes inséparables de la condition des choses présentes. Mais les temps, qui ont changé les mœurs, n'ont pas changé les règles, et les exemples du plus grand nombre augmentent les abus, mais ne les autorisent pas. Lisez les lois saintes de nos pères sur la frugalité même de ceux en qui réside l'honneur du sacerdoce et l'excellence de l'autorité : *A l'imitation de nos pères assemblés dans le concile de Carthage* (c'est encore le saint concile de Trente qui parle, et je vous le cite exprès, préférablement à tant d'autres, parce que ce sont des lois faites presque de nos jours, et auxquelles on ne peut opposer ni la prescription des temps,

ni la différence des mœurs et des siècles), *non-seulement nous ordonnons que les évêques usent d'ameublements modestes, et se contentent d'une table frugale; mais encore que dans toute leur conduite, dans leurs maisons et sur leur personne, il n'y paroisse rien qui soit éloigné de cette sainte pratique, et qui ne ressente la simplicité, le zèle de Dieu et le mépris des vanités du siècle :* NE QUID APPAREAT QUOD AB HOC SANCTO INSTITUTO SIT ALIENUM, QUODQUE NON SIMPLICITATEM, DEI ZELUM, AC VANITATUM CONTEMPTUM PRÆ SE FERAT. Or, mes frères, c'est aux lois de l'Église, et non aux usages d'un monde corrompu, à régler la conduite de ses ministres; c'est à elle, qui met en dépôt ses richesses entre vos mains, à vous en marquer l'usage. Si vous vous éloignez de son esprit et de ses intentions dans l'administration de ses biens, elle rétracte en secret le don qu'elle vous en a fait, elle vous regarde comme un économe infidèle, et, ne pouvant vous dépouiller ici-bas de ces biens sacrés, elle s'attend à vous en faire rendre compte un jour jusqu'au dernier denier devant le premier Pasteur et le seul Seigneur de l'héritage qu'elle vous avoit confié. Eh! quoi, mes frères, parce que le monde autorise dans les ministres le faste, l'orgueil, les profusions, des mœurs opposées aux règles de l'Évangile, vous croiriez que l'Église a cru devoir se relâcher de ses règles pour se rapprocher du monde, le ménager, et ne pas contredire l'erreur de ses jugements? Elle gémit des abus que le monde vient porter jusque dans le sanctuaire, et, plus ils gagnent et se répandent, plus elle s'afflige et les déteste. Mais je n'en dis pas assez. N'accusons pas le monde, mes frères, d'autoriser nos abus, et rendons-lui justice : ce monde lui-même, tout corrompu qu'il est, blâme en secret dans les pasteurs et les mi-

nistres ce faste et ces profusions dont il semble leur faire honneur; il est le premier et le plus rigide censeur d'un abus qui paroît son ouvrage; tout aveugle et injuste qu'il est, il respecte encore assez la majesté de la religion, pour comprendre que ses ministres doivent l'honorer plutôt par la sainteté de leur vie que par la pompe qui les environne; il sent le ridicule et l'indécence d'un faste attaché à un état saint, et à l'usage d'un bien consacré à la piété et à la miséricorde; les plus mondains eux-mêmes sont indignés, scandalisés de voir servir au luxe, à la sensualité, à l'intempérance et à toutes les pompes du siècle, des richesses prises sur l'autel; ils blâment la simplicité de leurs pieux ancêtres d'avoir laissé des biens si considérables aux églises, pour nourrir la mollesse, la vanité et le faste des ministres; et de n'avoir diminué les possessions et les héritages de leurs maisons, que pour augmenter les abus et les scandales de l'Église; ils disent que ces biens, sortis de leurs maisons, auroient été plus utilement employés à l'éducation de leurs enfants, et à les mettre en état de servir la patrie, qu'à nourrir le faste et l'oisiveté d'un clerc inutile à l'Église et à l'État; ils se plaignent que les clercs tout seuls vivent dans l'opulence, tandis que tous les autres états souffrent, et que le malheur des temps se fait sentir au reste des citoyens. L'hérésie, en usurpant le siècle passé les biens consacrés à l'Église, n'allégua point d'autre prétexte; l'usage profane que la plupart des ministres faisoient des richesses du sanctuaire l'autorisa à les arracher de l'autel, et à rendre au monde des biens que les clercs n'employoient que pour le monde. Et que sais-je si le même abus qui règne parmi nous n'attirera pas un jour à nos successeurs la même peine, et si la justice de Dieu ne permettra pas que des biens

sacrés, dont l'usage déshonore si fort son Église, soient livrés aux ennemis de son nom[1] et deviennent, comme parmi tant de peuples séparés de l'unité, la proie de l'hérésie. Ce fut l'usage indigne et sensuel que les enfants d'Héli faisoient des dons faits à l'autel et du revenu de leur sacerdoce qui livra l'arche sainte aux Philistins, et qui fit cesser pour quelque temps dans Israël la libation et le sacrifice. La profanation des choses saintes demeure rarement impunie; et si Héliodore, tout païen qu'il étoit, est si sévèrement châtié pour avoir osé porter ses mains sacriléges sur les trésors du temple, quel châtiment ne doivent pas attendre les ministres du temple eux-mêmes, s'ils sont assez malheureux que d'en abuser?

Aussi je vous dis, en cinquième lieu : croyez-vous de bonne foi que les pieux fidèles qui enrichirent autrefois nos temples prétendirent y fonder des places et des dignités superbes, fastueuses, mondaines? Quoi! eux qui, engagés dans le siècle, renonçoient à ses vanités, auroient voulu les introduire dans le lieu saint? Quoi! les Paule, les Marcelle, les Olympiade, ces saintes veuves qui consacroient si généreusement à Jésus-Christ la succession de leurs ancètres, n'auroient voulu se dépouiller d'une pompe mondaine que pour en revêtir ceux qui doivent en inspirer le mépris aux autres! elles qui édifièrent tant le monde lui-même, auroient-elles voulu être un sujet de scandale à l'Église de Jésus-Christ? et les monuments éternels de leur modestie et de leur dépouillement pourroient-ils devenir entre nos mains des prétextes d'ostentation et de luxe? C'étoit la charité, la sainte simplicité des premiers pasteurs, qui attiroit à l'Église ces pieuses libéralités; et

1. Ceci est un présage frappant de la Révolution française.

si dès lors ses ministres eussent paru environnés d'orgueil et de faste, jamais ces pieux fidèles n'eussent confié l'administration de leurs largesses à des dispensateurs qui auroient paru plus occupés de leurs aises et de leurs plaisirs que des besoins des pauvres. C'est donc à la sainteté seule de nos prédécesseurs que nous sommes redevables des richesses qui leur furent confiées: et nous ne sommes pas dignes de succéder à leur administration, si nous ne succédons pas aux vertus qui la leur attirèrent.

Mais les dignités de l'Église n'ont-elles pas besoin d'un certain éclat pour s'attirer le respect des peuples? Ne seroit-il pas à craindre qu'elles tombassent dans l'avilissement, si elles n'étoient soutenues par quelque décoration extérieure nécessaire à l'autorité? Cette rigoureuse simplicité pouvoit édifier dans les siècles où tous les fidèles étoient saints ; mais dans la corruption de nos mœurs, où le monde n'est déjà que trop disposé à mépriser les clercs et la sainte autorité du sacerdoce, ne faut-il pas la revêtir d'une certaine pompe qui impose, et qui rende du moins l'éclat du culte respectable à ceux qui en méprisent les lois?

Mais, mes frères, quand est-ce que le monde a cessé de respecter les ministres? n'est-ce pas quand ils ont cessé eux-mêmes de se rendre respectables? Est-ce le déréglement du monde, ou celui des clercs, qui a changé en satire et en mépris la vénération des fidèles pour les personnes consacrées au saint ministère? et croyez-vous qu'une vaine pompe, que le monde lui-même censure, puisse remplacer les vertus qui seules nous attirent du respect, et qu'elle puisse honorer l'Église qu'elle-même afflige et déshonore? Est-ce que les dignités saintes ne doivent imposer qu'aux yeux et aux sens? ne sont-elles pas uniquement établies pour édifier, pour parler au cœur, pour

inspirer la haine du monde, le désir et l'amour des biens éternels? l'Église a-t-elle besoin de faste et d'orgueil pour se soutenir? c'est par la sainteté et par la charité qu'elle s'est établie, et c'est par là qu'elle se soutiendra, et qu'elle s'étendra jusqu'à la consommation des siècles. Quel respect peut lui attirer le faste de ses ministres? il a servi de prétexte à des royaumes entiers pour se séparer de son unité; il a arraché de son sein des nations nombreuses qu'elle avoit autrefois acquises par le sang de ses martyrs et de ses apôtres; il leur fournit encore aujourd'hui des censures, des dérisions, des blasphèmes contre elle: il scandalise ceux qui sont demeurés dans son unité; il ébranle la foi des simples; il affermit l'impie dans son impiété: il laisse la veuve et l'orphelin dans l'indigence et dans le désespoir; il fait monter jusques au trône de la justice de Dieu les clameurs des pauvres négligés, abandonnés, et dont la misère et le délaissement crie vengeance contre ces dispensateurs barbares, qui refusent à ces infortunés un bien qui leur appartient, pour l'employer à des profusions indécentes et cruelles : voilà la gloire qui en revient à l'Église; c'est à vous à voir si vous voulez compter ses schismes, ses scandales, sa honte, sa douleur et ses pertes parmi ses avantages.

J'avoue que la modestie de ses ministres et de ses pasteurs ne doit avoir rien d'abject et de méprisable. Mais une noble simplicité a mille fois plus de dignité aux yeux du monde même, que tout le vain appareil d'une magnificence déplacée; il n'est rien de si bas, que de vouloir se faire respecter par des endroits qui ne conviennent ni à notre état, ni à nos fonctions; jamais les ministres de l'Église n'ont été plus honorés que dans les siècles où ils parurent plus pauvres et plus modestes.

Corneille, cet officier romain, tout Gentil qu'il est encore, se jette aux pieds du prince des apôtres; mais est-il ébloui de la pompe et de l'éclat qui l'environne? il le trouve logé sur le bord de la mer, chez un ouvrier de la lie du peuple; sa parure, sa suite, tout répond à la pauvreté et à la simplicité de son logement : c'est la piété, c'est l'innocence, c'est je ne sais quoi de divin que la sainteté répand sur le visage de cet apôtre, qui fait sentir à Corneille la grandeur de cet homme, et l'excellence de son ministère. Les honneurs que l'officier de la reine Candace rendit à Philippe, en le faisant monter dans son char, furent-ils fondés sur la pompe qui environnoit ce ministre de Jésus-Christ? l'homme de Dieu étoit à pied, portant dans la simplicité de son maintien la ressemblance d'un prophète; et à l'éclat céleste que la grâce répand sur son visage, cet officier le prend pour l'ange du Seigneur envoyé pour l'instruire, et lui montrer la voie du salut. Un saint Léon accompagné de sa vertu et de la seule dignité de son sacerdoce, un Benoît dans sa solitude, arrêtent-ils la fureur et les ravages de deux princes barbares, et les forcent-ils de respecter en eux la présence du Dieu dont ils sont animés, par la magnificence qui les environne, ou par la sainteté de leur vie et l'éminence de leurs vertus? Non, mes frères, soyons saints, et nous serons respectés; honorons notre ministère, et notre ministère nous honorera : ne nous conformons pas aux vaines pompes du monde, c'est le seul moyen de nous attirer sa vénération et ses hommages : le monde envie plus notre opulence qu'il ne l'honore; faisons-en un saint usage, il n'enviera plus nos richesses, et il respectera notre charité. C'est connoître peu la sainteté de notre ministère, de se persuader qu'il y ait quel-

que autre chose que la vertu qui puisse le rendre respectable; mais c'est encore moins connoître le monde, de croire lui inspirer du respect pour la religion par les mêmes abus qui rendent ses ministres méprisables. Un Augustin vêtu simplement, ne se nourrissant que de simples légumes, et n'accordant qu'à l'hospitalité, dit Possidius, une nourriture plus délicate, c'est-à-dire l'usage de la viande, quels honneurs ne reçut-il pas de son siècle! Le grand Basile ne portoit jamais sur son corps que le même vêtement; et toutes les richesses, dit saint Grégoire de Nazianze, qu'on lui trouva après sa mort, se réduisirent à une croix; cependant Basile est l'oracle de l'Orient, respecté de tout l'univers, et des césars eux-mêmes, dont il combattoit les erreurs. Exupère, ce pasteur si respectable, pousse si loin, dit saint Jérôme, l'excès de son détachement et de ses largesses, qu'il est réduit à porter la divine Eucharistie dans un panier d'osier, et le sang de Jésus-Christ dans un vase de terre. O sainte magnificence! ô faste vraiment épiscopal, et digne d'un ministre de la croix! ô spectacle de charité mille fois plus digne du respect et des hommages des peuples, que tout le vain éclat d'un luxe profane! Je ne vous dis pas : Regardez et faites selon ce modèle; ces grands exemples ne sont plus de nos mœurs: mais je vous dis : Voyez si l'Église perdoit quelque chose de sa majesté dans la simplicité et la frugalité de ces pasteurs illustres; et si la dignité de l'épiscopat fut jamais regardée avec plus de vénération, que lorsqu'elle ne brilla que par la sainteté, l'humilité, et la pauvreté évangélique de ceux qui en étoient revêtus? Première circonstance sur laquelle on s'abuse : l'erreur des dignités.

La seconde est celle que nous avons appelée l'erreur

du nom. J'avoue d'abord que les personnes distinguées du côté de la naissance ont besoin, par les suites de leur éducation, de certains adoucissements, dont ceux qui sont nés dans le peuple peuvent se passer; et qu'il est pour elles des nécessités qui seroient mollesse et profusion dans les autres. Mais pensez-vous que l'Église, qui condamne dans les laïques mêmes cette pompe profane qu'un usage peu chrétien attache au fantôme du nom et de la naissance, non-seulement l'autorise dans ses ministres, mais veuille même la payer du bien des pauvres, des richesses du sanctuaire, et faire les frais d'un abus dont elle gémit et qu'elle déteste? Êtes-vous ministre de Jésus-Christ comme noble, ou comme pieux, fidèle, vigilant, laborieux, éclairé? est-ce votre nom, ou votre vertu, qui a porté l'Église à vous choisir et à vous consacrer aux fonctions de l'autel? est-ce la naissance, ou la science et la piété, qui remplissent les devoirs du saint ministère? pourquoi voulez-vous donc que l'Église accorde un plus grand salaire à ce qui est inutile à ses fonctions? ce n'est pas celui qui est plus noble et plus illustre, c'est celui qui travaille le plus, dit saint Paul, qui est digne d'un double honneur. Un grand nom vous donne-t-il plus de zèle, plus de lumière, plus de sainteté, plus de fidélité et d'application à vos devoirs? qu'en revient-il à l'Église? pourquoi voulez-vous donc qu'elle vous en tienne compte, et qu'un titre qui n'ajoute rien à vos services augmente à votre égard ses libéralités?

D'ailleurs, souvenez-vous du principe déjà établi : quelle que puisse être la distinction de votre naissance, l'Église ne vous nourrit que comme pauvre : le fonds d'où est tirée la portion du bien qu'elle vous distribue est le fonds de la veuve et de l'orphelin, des malheureux

et des indigents. Or l'Église, distributrice de ces pieuses largesses, ne prétend pas donner à un pauvre d'un sang illustre tout ce qu'il lui auroit fallu dans le monde pour soutenir l'orgueil de sa naissance, si sa fortune eût répondu à son nom. On peut, à la vérité, distinguer un pauvre d'un grand nom par de plus grandes libéralités: mais on se souvient toujours qu'on distribue des aumônes, et que les aumônes ne rendent pas aux malheureux ce que la fortune leur a ôté, mais ce que la nature seule leur refuse. Écoutez Pierre de Blois : Si, parce que vous êtes fils d'un grand (il écrit à un évêque de Chartres), ou que vous comptez des rois parmi vos ancêtres, vous prétendez que c'est une nécessité à vous de faire plus de dépense qu'un autre, je vous dis, de la part de Dieu, que cette prétendue necessité ne doit pas tomber sur le patrimoine de Jésus-Christ : *Necessitas hæc Christi patrimonium non contingit.* Au contraire, la modestie épiscopale doit modérer les dépenses que vous eussiez faites dans le monde, et changer vos profusions en de saintes largesses. Voilà le langage de l'Église, et la pratique de tous les saints pasteurs dans tous les siècles. Paul, citoyen romain, prétendit-il à plus de distinctions extérieures? et fut-il plus à charge à l'Église que Pierre simple pêcheur? Vous le savez: il ne souhaita, comme il dit lui-même, ni l'or, ni l'argent, ni les vêtements de personne : le travail de ses mains fournit à ses besoins; il ne voulut pas même être à charge aux fidèles qu'il avoit enfantés en Jésus-Christ, et dont il avoit droit d'exiger l'honneur et le salaire dus aux ministres de l'Évangile; et le seul privilége qu'il tira de sa naissance fut de travailler plus que les autres dans l'apostolat, et d'en recueillir moins de fruits temporels. Les Ambroise, les

Paulin, ces grands évêques sortis d'un sang illustre, vécurent-ils avec plus de splendeur et de magnificence qu'Augustin, fils d'un simple habitant de Tagaste? Paulin vendit les grands biens qu'il avoit reçus de ses ancêtres, et les cacha dans le sein des pauvres; Ambroise, jusques aux vaisseaux sacrés, pour soulager les misères de son peuple : Mes trésoriers, disoit-il lui-même, sont les pauvres de Jésus-Christ : les gardes qui m'environnent sont les aveugles, les boiteux, les malades, les vieillards : et tout mon trésor sont leurs vœux et leurs prières. Oui, mes frères, ces saints pasteurs, en dépouillant l'ignominie de l'habit séculier, dépouilloient toutes ces vaines distinctions que le siècle seul doit connoître, oublioient le nom de leurs ancêtres et la maison de leur père, du moment qu'ils avoient pris le nom de pasteurs, ce nom si doux, si humble, et si favorable aux peuples; ils ne connoissoient plus de généalogie, dès qu'ils étoient entrés dans le sacerdoce de Melchisédech, persuadés que l'Église ne respecte et ne connoît de nom, dans ses ministres, que le nom auguste de leur ministère.

De plus, mes frères, un prêtre, un pasteur peut-il alléguer son nom et sa naissance, et excuser là-dessus son faste et ses profusions, tandis qu'une infinité de fidèles dont il est le père, que des membres de Jésus-Christ dont l'Église l'a chargé, gémissent dans l'affliction et dans l'indigence, sans secours, sans protection, sans autre ressource que celle de leurs larmes et de leur patience, abandonnés, inconnus, même de celui qui devroit connoître ses brebis, les appeler par leur nom, les soulager, et ne pas permettre qu'aucune périsse? Honore-t-on son nom et sa naissance par l'inhumanité et par l'oubli de la miséricorde? est-on grand par les pro-

fusions du luxe, ou par les sentiments nobles du cœur? et qu'y a-t-il de plus bas et de plus peuple que d'être insensible à des misères qu'on est obligé de soulager, et de retenir, pour vivre dans l'abondance, le bien de mille malheureux qui souffrent, et qui invoquent la mort comme le seul remède et le terme heureux de leurs peines? N'est-ce pas la noblesse du sang elle-même qui doit alors nous ouvrir le cœur, nous inspirer des sentiments élevés, bienfaisants, et dignes d'une âme qui n'est pas née dans la foule? Si la naissance mettoit quelque distinction parmi les pasteurs et les ministres de l'Église, s'il étoit permis de leur donner à chacun des prérogatives et des caractères, c'est que ceux qui sont nés dans le peuple devroient être plus durs, plus enflés de leurs dignités, plus jaloux de tout appareil de vanité qui relève leur bassesse, moins capables de libéralité envers les pauvres; au lieu que la générosité, l'élévation des sentiments, la sensibilité pour les malheureux, le mépris noble du faste et de la magnificence, les largesses abondantes paroîtroient le partage de ceux qui ont dû hériter de leurs ancêtres, avec un nom illustre, des sentiments dignes de leur naissance. Hélas! mes frères, le riche de l'Évangile est réprouvé, parce qu'il vivoit dans le luxe et dans la bonne chère, et qu'il laissoit languir sans secours Lazare couvert de plaies, qui gémissoit à sa porte. Cependant ce riche, de la manière dont Jésus-Christ nous en parle, étoit un homme distingué dans son peuple; il n'employoit à ses festins et à sa magnificence qu'un bien qu'il avoit reçu de ses ancêtres, un bien qui étoit à lui, et dont il pouvoit, ce semble, disposer à son gré. Mais vous, qui, sous prétexte d'une vaine distinction de nom, employez aux mêmes profusions le bien de la veuve et de l'orphelin, le patri-

moine de ces Lazares infortunés que vous négligez; vous qui ajoutez à la barbarie et à la sensualité du riche réprouvé l'injustice qui vous fait refuser aux pauvres un bien sacré qui leur appartient, et le dissiper en de folles profusions, voyez si votre jugement ne sera pas plus rigoureux, et si les châtiments que la justice de Dieu vous prépare ne surpasseront pas autant ceux de ce riche infortuné, que votre crime est infiniment au-dessus de celui qu'on lui reproche.

Enfin, pour ne laisser rien à dire sur un point si essentiel, j'accorde, pour un moment, que les lois de l'Église vous permettent de vous donner les mêmes aises, les mêmes superfluités du bien sacré qu'elle vous confie, que vous auriez pu vous donner dans le monde du patrimoine de vos ancêtres. La prétention est ridicule, et vous en convenez; mais supposons-la pour un moment. Eussiez-vous trouvé dans un partage domestique de quoi soutenir la vanité de votre nom, dont vous faites monter si haut les profusions et les dépenses inévitables? Le dernier peut-être d'une famille nombreuse, ou du moins exclu des droits et des prérogatives de l'aînesse, vous vous seriez vu réduit dans le monde à une fortune médiocre, à une portion de cadet, toujours fort mince dans les maisons les plus anciennes. Or, je vous demande : Voulez-vous être plus opulent sous Jésus-Christ pauvre que vous ne l'eussiez été, dit saint Jérôme, sous l'empire de Mammon? Quoi! l'Église sera obligée d'établir dans le luxe et dans l'abondance ceux que le monde auroit laissés dans une honnête médiocrité? vous seriez plus à votre aise du patrimoine des pauvres que vous ne l'eussiez été de la succession de vos ancêtres? votre nom n'eût pas souffert dans le monde de l'obscurité, de la modicité de vos biens et de votre

fortune, et il souffriroit dans l'Église de votre charité, de votre frugalité, de votre modestie? Quoi! le monde, qui a formé le fantôme et la vanité du nom et de la naissance, n'eût pas soutenu en vous son ouvrage; et l'Église, qui la condamne cette vanité, qui la combat, seroit elle-même obligée de la soutenir? les bienséances du monde ne seroient point blessées lorsque votre fortune ne répondroit pas à votre nom, et celles de l'Église le seroient lorsque l'innocence, la simplicité, la tempérance, la piété de votre vie répondroit à la sainteté de votre caractère? Répondez, si vous l'osez. O mon Dieu! si vous nous avez enseigné qu'il est presque impossible aux riches du siècle de se sauver; si les biens de ce monde attirent presque toujours de secrètes malédictions sur ceux qui les possèdent; s'il est si difficile d'en user selon les règles de la foi, de la charité, de la tempérance et de la pauvreté chrétienne; ô mon Dieu! quels doivent donc être les dangers de l'usage des biens sacrés! quels obstacles pour le salut! quels abîmes d'omissions, de superfluités, de profusions, de profanations, sur lesquels l'exemple commun répand de funestes ténèbres, qu'on n'approfondit presque jamais et sur quoi on ne s'avise pas même d'entrer en scrupule! Décidez là-dessus si la circonstance du nom et de la naissance doit vous rassurer sur l'injuste dispensation des revenus de l'Église.

Mais peut-être que l'erreur de la troisième circonstance vous sera plus favorable : elle roule sur l'abondance ou la médiocrité des revenus sacrés. Il paroît d'abord étonnant que la même erreur puisse naître de deux circonstances si opposées; mais l'expérience ne permet pas d'en douter. Si le revenu sacré dont on jouit est considérable, on croit que les dépenses doivent augmenter à proportion, et il ne reste

presque rien pour les pauvres; s'il est modique, à peine en a-t-on assez pour soi, et les pauvres n'y peuvent plus rien prétendre. Ces abus sont grossiers, il est vrai; mais la cupidité, autorisée par l'usage, trouve partout des vraisemblances.

En effet, mes frères, quelle que puisse être l'abondance des biens que l'Église vous a confiés (je n'examine pas ici si cette abondance est dans les règles, et si la pluralité des titres que vous possédez et qui enflent si fort votre revenu est conforme aux intentions, à l'esprit et aux plus saintes lois de l'Église : vous savez que non ; mais ce doit être là le sujet d'une autre instruction) : quelle donc que[1] puisse être cette abondance, vous n'en êtes pas plus riche : je l'ai déjà dit, vous n'êtes que chargé d'une plus grande administration ; donc vous n'en avez pas plus pour vous-même.

Car, dites-moi, je vous prie : au commencement que l'évêque avoit seul entre les mains tout le revenu de son Église, en étoit-il plus fastueux, plus autorisé à des profusions? l'épiscopat étoit-il regardé alors comme un poste plus riche, plus éclatant, plus commode, plus favorable aux délices et aux profusions de la vanité? Vous n'avez qu'à remonter à ces temps heureux ; jamais l'Église n'eut de pasteurs plus pauvres, plus charitables, plus pénitents, plus saints. L'évêque n'étoit que l'économe et l'inspecteur universel : il étoit chargé de plus de sollicitudes, il ne lui en revenoit pas plus d'avantages; il passoit plus de biens sacrés par ses mains, il ne lui en restoit pas plus pour lui-même. Et certes, mes frères, un bien change-t-il de nature par son abondance? Quand on vous donneroit un

1. Cet emploi de *quel* séparé de *que* est légitime, mais rare.

trésor en dépôt, en seriez-vous plus riche qu'un autre qui ne seroit dépositaire que d'une somme médiocre? Si vous n'êtes que dispensateur, qu'importe que vous ayez plus de biens à dispenser? vous gardez la portion d'un plus grand nombre de pauvres ; voilà votre unique privilége; mais vos droits et vos besoins n'augmentent pas pour cela.

Et une nouvelle preuve de cette vérité, c'est que remontez à l'origine : d'où vient que l'Église a attaché de plus grands revenus à certains bénéfices?[1] est-ce pour ménager plus de plaisirs, plus de magnificence à ceux qui en sont pourvus? Vous comprenez d'abord que ce ne sauroit être là l'intention de l'Église : c'est donc parce que les charges de ces bénéfices étoient plus considérables, le monastère plus rempli de saints moines, les pauvres qui en dépendoient plus nombreux; c'est, en un mot, que ces biens plus abondants étoient nécessaires à plus de saints usages; c'étoient les besoins seuls de l'Église qui multiplioient, qui grossissoient les saintes libéralités des fidèles. Les mêmes besoins peut-être ne se trouvent plus; mais l'Église en a de tant de sortes : la même espèce de maladie, de misère, que les pieux fondateurs avoient en vue ne subsiste peut-être plus; mais tant qu'il y aura des pauvres et des malheureux, la même intention subsiste toujours; ils doivent remplacer ceux qui les ont précédés et entrer en part des libéralités auxquelles leur misère leu donne droit. Les besoins peuvent changer; mais comme les biens sacrés ne changent pas de condition, l'usage en est toujours le même.

Mais, loin d'avoir un revenu abondant, dites-vous, le vôtre peut à peine suffire. Pour éclaircir ce dernier article,

1. Le tour elliptique et rapide de cette phrase est très-remarquable.

il n'y a qu'à passer à la quatrième circonstance, qui est l'abus des superfluités dont on se fait des besoins. Je ne prétends pas ici entrer dans un détail odieux et inutile, ni régler au juste jusques où peuvent s'étendre les besoins de chaque ordre ecclesiastique. Cette décision dépend de mille circonstances qu'on ne peut ni prévoir ni résoudre dans un discours : il suffit d'établir la règle; les cas particuliers se décident ensuite d'eux-mêmes.

Une maxime incontestable, et que nul relâchement n'a jamais ni combattue ni entrepris même d'adoucir, est que le nécessaire des clercs a des bornes bien plus étroites et plus rigoureuses que celui des laïques. Dans le nécessaire des laïques on renferme non-seulement les besoins de la vie, mais encore les bienséances que le monde a attachées à chaque état; les délassements permis; certains usages dont une coutume universelle a fait des lois: des réserves prudentes pour l'établissement d'une famille : tout cela retranché, le reste est un superflu qui ne leur appartient pas et qu'ils doivent aux pauvres. Mais dans le nécessaire des clercs, comme tout le bien que l'Église leur confie est un bien étranger et sacré, destiné aux pauvres, et dont l'Église ne leur accorde une portion à eux-mêmes que comme pauvres, on ne peut y comprendre que les simples besoins, c'est-à-dire ce qui est nécessaire pour soutenir la décence de son état: je dis la décence sage, chrétienne, ecclésiastique, modeste, et non ce faste et cette pompe à laquelle le monde donne le nom de décence, et qui est très-indécente et très-peu convenable à la modestie et à la simplicité de notre saint ministère.

En effet, une seconde maxime aussi capitale que la première est que vous ne devez pas régler vos besoins sur l'usage, sur les maximes fausses et corrompues du monde,

mais sur les lois de l'Église, comme il a été déjà dit touchant les mœurs et la frugalité des clercs : voilà d'un seul coup bien des questions décidées. C'est le premier concile de Milan qui nous propose cette règle puisée dans la doctrine des Pères et dans les plus anciens décrets de l'Église : *Pour ce qui est*, dit cette pieuse assemblée, *de la mesure que chaque clerc doit se prescrire dans la dépense des revenus ecclésiastiques, par rapport à son rang et à son état, tous doivent être informés qu'il faut la prendre dans les règles des saints canons sur la modestie et la frugalité cléricale.* C'est à vous maintenant à nous dire si le jeu, les plaisirs même défendus au commun des fidèles, une vaine parure, un luxe tout païen, une vie toute sensuelle, un attirail de vanité et de mollesse, qui sied si mal à un ministre de Jésus-Christ crucifié, mille dépenses de pur goût et de pur caprice, mille superfluités qui blessent même les yeux des sages mondains, sont conformes aux règles respectables des saints canons, et renfermées dans les bornes qu'elles prescrivent à la modestie sacerdotale.

Aussi, mes frères, l'abus des biens de l'Église est si universel ; le scandale sur un point si essentiel est si commun et si autorisé ; les règles saintes sur la frugalité des clercs et sur l'usage religieux des revenus du sanctuaire paroissent si effacées par le faste et la mondanité de la plupart des ministres, que nous devrions ici changer notre voix comme l'Apôtre et leur dire : Retranchez du moins de vos dépenses toutes celles que l'Évangile condamne dans le commun des chrétiens : nous n'osons pas vous demander une frugalité cléricale, mais réduisez-vous du moins à une modération chrétienne ; nous n'oserions exiger que vous vous conformassiez aux règles saintes des canons, mais conformez-vous du moins à celles de l'Évan-

gile; usez de vos biens comme n'en usant pas: ne mettez pas votre confiance dans l'incertitude des richesses: ne faites pas consister le royaume de Dieu dans le boire et dans le manger; ne vous conformez point aux maximes de ce siècle corrompu; faites-vous un trésor dans le ciel que le ver et la rouille ne puissent altérer; souvenez-vous que les réprouvés ne sont maudits dans l'Évangile que parce qu'ils n'ont pas rassasié ceux qui ont faim, donné des vêtements à ceux qui sont nus, soulagé ceux qui sont malades et qui souffrent, et qu'ils ont employé à flatter leurs sens des biens que la Providence leur avoit confiés pour secourir les pauvres; haïssez votre âme, combattez ses goûts dépravés si vous voulez la sauver: portez votre croix; affligez votre corps, votre orgueil, votre sensualité par des privations, par des retranchements, si vous voulez être disciple de Jésus-Christ; faites pénitence, sinon votre condamnation est certaine. Voilà des règles que l'Évangile prescrit aux simples fidèles sur la modestie, sur la charité envers les pauvres, sur l'usage chrétien des biens temporels: commencez par vous les prescrire et les observer; fermez les yeux, nous y consentons, aux règles encore plus parfaites que saint Paul donne aux ministres dans ses épîtres à Tite et à Timothée: soyez chrétien dans l'usage des revenus du sanctuaire; voilà à quoi nous bornons aujourd'hui vos obligations. C'est relâcher sans doute beaucoup de la règle, je le sais; et toutes les vérités que vous venez d'entendre ne vous permettent pas d'en douter: mais c'est encore aller trop loin pour la plupart de ceux qui jouissent des revenus de l'Église, et qui regardent l'opulence de ses dignités comme des titres d'oisiveté, de sensualité et de mollesse. O mon Dieu! vous souffrez que nous parlions humainement des lois divines de votre Église:

la force des usages a si fort prévalu contre les règles, que nous n'osons presque plus les proposer dans toute leur sévérité; il y faut des adoucissements et des palliations pour s'accommoder au relâchement de nos mœurs et à l'autorité des exemples. Mais, ô mon Dieu, le torrent des générations et des âges coule devant votre divine immutabilité; et en demeurant toujours le même, vous voyez le changement des siècles et la vicissitude des temps et des mœurs. Si vous n'étiez que le Dieu du siècle présent, nous pourrions peut-être nous flatter que vous nous jugeriez par ses mœurs et par ses usages; mais vous êtes le Roi immortel de tous les siècles et le Dieu de l'éternité et de la vérité qui demeure toujours; vous ne nous jugerez que par elle; et malheur à ceux que l'usage seul, et non la vérité, justifiera et délivrera au jour terrible de vos vengeances!

Ce seroit ici le lieu d'expliquer la troisième partie de ce discours, que j'ai appelée l'erreur des précautions; mais les règles que nous avons établies jusques ici suffisent pour la combattre.

J'ajouterai seulement que le plus monstrueux de tous les vices dans les clercs, et cependant le plus ordinaire, est, sous prétexte des besoins à venir, d'amasser toujours et de ne rien répandre; qu'il y a de l'inhumanité de préférer les frayeurs chimériques d'une cupidité insatiable aux misères réelles et présentes des membres de Jésus-Christ; qu'il semble que c'est une malédiction sur les prêtres que ce désir d'amasser et cette avarice sordide qui ne croit jamais en avoir assez; le monde lui-même nous couvre de cet opprobre, et l'avarice d'un prêtre est un de ces traits satiriques qui ont passé chez lui en proverbe. Mais, mes frères, s'il falloit de nouveaux motifs pour vous

inspirer toute l'horreur que mérite un vice si honteux, il suffiroit de vous dire que c'est le vice le plus indigne d'un ministre de l'Église, et le plus opposé à l'esprit et aux fonctions nobles et sublimes du saint ministère. Un prêtre avare, dur aux pauvres et à lui-même, voyant croître tous les jours sa soif insatiable et ses désirs avec ses trésors, est un de ces scandales que les sages et les libertins, le monde et la piété regardent avec une égale indignation: rien ne rend notre caractère plus méprisable. Déjà vous pensez à un avenir dont personne ne peut vous répondre: vous amassez, et d'autres recueilleront pour vous; et des parents avides se partageront votre dépouille sacrée; et ils insulteront même à votre avarice dans le temps qu'ils en découvriront et qu'ils en engloutiront les fruits criminels et monstrueux. Mais que leur serviront, dit l'Esprit-Saint, ces trésors d'iniquité et d'inhumanité? ils porteront la malédiction dans leur famille jusques à la quatrième génération; c'est le sang des pauvres qu'ils ont mis sur leur tête et qui ne cessera de crier vengeance contre eux; c'est un levain funeste qu'ils ont mêlé avec leurs héritages et qui peu à peu en aigrira et corrompra enfin toute la masse; c'est un feu caché et dévorant, qu'ils ont porté indiscrètement dans leur maison, et qui tôt ou tard la réduira à un triste amas de cendres: c'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles. Ce sont les aumônes et les largesses faites autrefois à nos temples qui ont conservé les noms et la descendance des maisons les plus illustres; les titres les plus anciens qui nous restent de leur noblesse et de leur grandeur ne se trouvent plus que dans les monuments sacrés des églises que leurs ancêtres ou dotèrent ou enrichirent; sans ces pieuses fondations, la gloire de leur ancienneté seroit presque inconnue et tous leurs plus beaux

droits ou contestés ou suspects : les biens donnés à l'Église ont donc conservé les maisons et toute la grandeur de leurs titres. Mais il est encore plus vrai que ce sont ces mêmes biens usurpés, laissés aux parents par des bénéficiers avares, appliqués à soutenir la vanité et l'ambition des familles, qui ont été la première source de leur décadence : on voit sécher la racine de ces maisons superbes et parées des richesses de l'autel; l'usurpation des biens sacrés est le ver secret qui les a frappées de stérilité et qui en a fait écrouler toute la grandeur, de sorte qu'il ne reste plus de leur élévation que de tristes ruines. Oui, mes frères, il en est des richesses de l'arche comme de l'arche elle-même : elles portent la mort, les plaies, la désolation dans les maisons où elles entrent contre l'ordonnance de la loi.

Évitons donc ces écueils, mes frères; rendons à Dieu ce qui est à Dieu. Plus l'Église nous comble de ses biens, plus soyons touchés de zèle pour ses besoins et pour sa gloire : imitons du moins la reconnoissance et la générosité des enfants du siècle. Quand le prince les a honorés de ses bienfaits et élevés à des postes brillants, ils sacrifient leur vie pour lui en marquer leur reconnoissance; ils ne comptent pour rien les fatigues et les périls des guerres et des combats; ils emploient généreusement, pour la gloire et le service du prince, les biens qu'ils tiennent de sa libéralité; les récompenses deviennent pour eux des motifs honorables de zèle et de dévouement pour leurs bienfaiteurs; on les entend publier eux-mêmes que le prince les ayant faits tout ce qu'ils sont, ils ne sauroient mieux reconnoître ses bienfaits qu'en employant tout ce qu'ils ont pour le prince; c'est un langage dont vos pères, illustres dans l'État, ont souvent instruit votre enfance; vous les

avez vus justifier les profusions attachées à leurs emplois, leurs fatigues, leur application continuelle, le dépérissement même de leur santé, sur les soins et la reconnoissance qu'exigeoient les postes dont la faveur du maître les avoit honorés.

Et nous, mes frères, il suffit que l'Église nous comble de ses bienfaits pour nous rendre insensibles à sa gloire, pour autoriser notre mollesse et notre éloignement des fonctions pénibles du ministère qu'elle nous a confié. Et pour nous, mes frères, plus l'Église nous élève, plus nos soins, notre vigilance, nos travaux, nos services pour elle diminuent. Et nous, mes frères (je le dis avec une profonde douleur), plus elle nous comble de richesses, moins nous croyons devoir en employer pour elle; plus même nous en employons contre ses intérêts et contre sa gloire: nous ne faisons usage de ses bienfaits que pour la déshonorer; il semble que ce sont des armes qu'elle nous met entre les mains pour insulter avec plus d'éclat à son autorité et à la modestie de ses règles. Les princes se font des serviteurs zélés par leurs récompenses; l'Église par ses bienfaits augmente l'infidélité, l'ingratitude et l'oisiveté de ses ministres. Soyons du moins aussi justes et aussi reconnoissants que les enfants du siècle; consacrons nos talents, nos veilles, nos soins, notre vie même, à la gloire de l'Église, qui nous a faits tout ce que nous sommes, et qui, en nous confiant ses premières places, a cru trouver en nous les défenseurs de ses lois et de sa doctrine. Elle est déjà assez affligée, assez déshonorée par les scandales et la défection de la plupart de ses enfants; n'ajoutons pas à sa douleur et à son opprobre le scandale et l'infidélité même de ses ministres; ne lui mettons pas dans la bouche ce reproche si touchant du Prophète : Que ceux qui mangent

son pain, et à qui elle fournit des viandes douces et délicieuses, sont ceux mêmes qui l'abandonnent et qui l'outragent avec plus d'éclat, avec moins de ménagement et de pudeur : *Qui edebat panes meos* (Ps. XL, 10)..... *Qui dulces mecum capiebat cibos* (Ps. LIV, 15), *magnificavit super me supplantationem* (Ps. XL, 10). Ne nous laissons point séduire par les exemples qui nous environnent ; ne rougissons point, en nous conformant aux lois de nos pères, d'une singularité que la règle, que la sainteté de notre état rendra toujours respectable ; rappelons toujours le dérèglement et la variation des usages à l'immutabilité des devoirs ; ne regardons pas ce que les autres se permettent ; examinons ce que notre caractère demande de nous ; justifions notre vocation par nos œuvres, et rendons à l'Église ce que nous n'avons reçu que pour elle.

Ainsi soit-il.

DISCOURS

SYNODAUX

FRAGMENT DU DISCOURS

SUR

LA NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE.

1734

Rien de plus solide, mes frères, que les réflexions édifiantes que vous venez d'entendre. On vous l'a dit, et je le répète : la prière est le devoir le plus intime et le plus inséparable du ministère; c'est l'âme, pour ainsi dire, du sacerdoce; c'est l'unique sûreté du pasteur; elle seule adoucit les dégoûts et prévient les dangers de vos fonctions; elle seule en assure le succès.

Oui, mes frères, la prière fait toute notre sûreté dans le cours de notre ministère. Nous avons nos misères et nos foiblesses; hélas! et elles sont même d'autant plus à craindre pour nous, qu'elles subsistent toujours avec les fonctions les plus saintes. Cette situation qui, d'un côté, demanderoit qu'en traitant tous les jours les mystères ter-

ribles, notre vie imitât celle des anges, et qui, de l'autre, fait que nous nous retrouvons toujours foibles, sujets aux mêmes infidélités, toujours pesants dans la pratique de nos devoirs, toujours donnant trop à nos sens, à notre paresse, à notre humeur; cette situation, dis-je, qui nous place tous les jours entre nos foiblesses et l'autel saint, entre la sainteté d'un Dieu terrible et les souillures de l'homme, doit effrayer et réveiller notre foi; car je ne parle ici qu'à des pasteurs irrépréhensibles devant les hommes, et qui n'ont rien à se reprocher de grossièrement criminel devant Dieu. Or, dans ces retours sur notre situation, si capables de jeter le trouble et l'incertitude dans notre âme, la prière seule peut nous calmer et nous rassurer : elle est le seul remède de ces plaies journalières qui, négligées, corrompent insensiblement tout l'intérieur et toute la beauté de l'âme. Nous devons donc, prosternés aux pieds de Jésus-Christ, lui exposer souvent avec douleur et avec confiance nos misères secrètes; le conjurer de nous rendre dignes du ministère qu'il nous a confié, et d'anéantir en nous tout ce qui peut encore en blesser la sainteté.

Il n'est rien de plus dangereux pour notre état, mes frères, que de se faire une situation tranquille et habituelle de paresse, d'immortification, d'amour de ses aises, de transgression de mille devoirs qu'on ne croit pas essentiels; et de ne pas recourir souvent à la prière, la seule ressource que la religion nous offre pour nous réveiller de cet engourdissement. Le danger de cet état pour nous est qu'il nous expose à tout moment, ou à profaner les choses saintes, ou à les traiter d'une manière qui déplaît à Dieu, et qui, par conséquent, éloigne de nous ses grâces et fortifie toutes nos foiblesses; car vous le savez, mes frères, les

fonctions divines de l'autel, si elles ne font pas croître chaque jour notre foi et notre piété, elles[1] aggravent notre corruption et notre misère : première réflexion.

En second lieu, les fonctions du ministère ont pour nous (vous l'éprouvez tous les jours) leurs peines et leurs dégoûts, quand on veut les remplir avec fidélité. Il faut prendre sur soi, sur ses aises, sur sa paresse, sur son sommeil, pour y fournir : on ne peut pas disposer à son choix de son temps et de ses moments; c'est une servitude sainte, qui fait que nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à nos peuples; nous devons pouvoir dire avec l'Apôtre que le chaud, le froid, la lassitude, les chemins, les rivières, la faim et la soif, sont les fruits de notre ministère et les signes de notre apostolat. Nous travaillons même souvent pour des ingrats; nos peines ne sont payées souvent que d'indifférence, et même d'indocilité et de murmure; elles nous attirent souvent l'aversion même de ceux dont nous ne cherchons que le salut. Le dégoût et le découragement sont à craindre : on se lasse d'un travail dont on ne voit ni la fin ni le fruit; on ne s'y prête plus avec le même zèle; l'amour-propre, n'y étant pas soutenu par le succès, réclame ses droits et nous insinue en secret que des soins pénibles et inutiles ne sauroient être des devoirs. Or, comment se soutenir contre cette tentation de dégoût, si ordinaire et si dangereuse dans des fonctions laborieuses, si nous ne venons pas prendre de nouvelles forces aux pieds de Jésus-Christ; si nous n'avons pas la consolation de venir lui confier nos peines et nos dégoûts, comme au premier pasteur dont nous occupons la place? C'est là que nous nous confon-

1. Grammaticalement, cet *elles* est incorrect, *aggravent* ayant déjà *fonctions* pour sujet.

drons devant lui de compter pour quelque chose les peines légères de nos fonctions, en nous comparant à nos saints prédécesseurs qui livrèrent leur âme pour sa doctrine ; c'est là que nous rougirons d'être tentés de poser les armes avant d'avoir commencé le combat, et d'être rebutés et découragés par des travaux si légers, tandis que ces saints ministres défioient les tribulations, les angoisses, la faim, la nudité, les persécutions, les feux, les gibets et toute la fureur des tyrans, de les séparer de la charité de Jésus-Christ; c'est de là, mes frères, que nous sortirons toujours avec un nouveau goût pour nos fonctions, avec un nouveau zèle pour le salut de nos peuples; c'est au sortir de là que ce qui nous paroissoit pénible nous deviendra doux et léger, et que les fatigues et les contradictions inséparables de nos fonctions seront pour nous la preuve la plus consolante de notre vocation au saint ministère. Non, mes frères, désabusons-nous : sans la prière, nous sentons à chaque moment tout ce que nos fonctions ont de rebutant et de triste; nous traînons un joug qui nous accable: nous portons avec répugnance le poids du jour et de la chaleur; avec la prière tout s'adoucit ; le joug ne pèse plus, nos travaux augmentent, et les peines et les dégoûts s'évanouissent. Vous vous plaignez quelquefois, mes frères, de l'accablement où vous jettent la multitude et la difficulté de vos fonctions, et de l'impuissance où vous êtes d'y fournir : adressez-vous souvent à celui qui change en force notre foiblesse; soyez fidèles à la prière; ces difficultés disparoîtront : ces montagnes s'aplaniront ; vous vous trouverez un nouvel homme, et vous ne vous plaindrez plus de n'avoir pas assez à travailler et à souffrir pour Jésus-Christ : seconde réflexion.

Mais si la prière seule peut nous adoucir les peines et

les dégoûts de nos fonctions, elle seule aussi peut en prévenir les dangers. Car, mes frères, quand il n'y auroit de dangereux pour nous que la dissipation inévitable dans les fonctions extérieures, j'aurois raison de vous dire que la prière seule peut nous en préserver. Il n'est que trop vrai en effet, mes frères, que l'homme intérieur s'affoiblit et s'éteint insensiblement, au milieu des mouvements et de l'action continuelle qu'exigent nos fonctions. On perd pour soi-même en se livrant sans cesse aux besoins d'autrui; on y perd cette vie secrète et cachée de la foi, qui est l'âme et toute la force de la piété; on s'accoutume d'être tout au dehors, et jamais dans son propre cœur; on approche de l'autel avec un esprit dissipé et partagé par mille images étrangères et tumultueuses qui l'occupent; ce silence des sens et de l'imagination si nécessaire pour nous rappeler toute la sainteté de la victime que nous offrons et toute notre indignité secrète, on ne le connoît plus. Ainsi, en travaillant toujours pour les autres, et jamais pour soi, les forces de l'âme s'usent; nous devenons des hommes tout extérieurs; on se fait à cette vie d'agitation; on n'est plus capable d'être un instant avec soi; on cherche même des occasions et de pieux prétextes de se dissiper et de se produire; on ne peut plus se passer des hommes; on s'ennuie avec Dieu seul. Or cet état, qui n'offre d'abord rien que de louable aux yeux des hommes, a ses dangers devant Dieu; nous nous épuisons sans jamais aller réparer nos forces aux pieds de Jésus-Christ; toutes nos sollicitudes se bornent au dehors, et nous ne nous rappelons jamais à nous-mêmes; nous agissons extérieurement pour Dieu, mais nous n'agissons pas en secret avec lui; nous courons, mais nous courons tout seuls. Le Seigneur, que nous n'avons pas appelé à notre secours.

nous laisse à nos propres foiblesses; et d'ordinaire l'humeur, la vivacité, le tempérament, la vanité, l'inquiétude, entrent plus dans nos fonctions que l'amour du devoir et la charité pour nos frères. Il n'est que la fidélité à la prière qui puisse nous garantir de ces écueils, et, sans nous détourner de nos fonctions, nous y faire porter cet esprit de piété et de recueillement qui les règle, qui les sanctifie, qui les modère, et qui, au sortir de là et de ces dissipations extérieures, fait que nous sommes encore plus en état de nous aller recueillir devant Dieu.

Mais la dissipation n'est que le moindre danger de nos fonctions. Que de dangers infiniment plus à craindre dans la seule fonction du tribunal! Hélas! mes frères, si la prière ne nous y conduit et ne nous y soutient, comment des hommes foibles pourront-ils s'y soutenir eux-mêmes? Je ne dis pas comment y porteront-ils les lumières nécessaires pour discerner la lèpre de la lèpre; la fermeté, pour être au-dessus des égards humains, ne pas sacrifier la règle à des complaisances basses, et faire plus d'attention au rang des pécheurs qu'à la qualité de leurs crimes; la prudence, pour ne dire que ce qui convient, c'est-à-dire ne pas décourager le pécheur par trop de sévérité, et ne pas l'endormir aussi par une excessive clémence; être père et être juge; sauver la règle et le pécheur; ne rien rabattre des intérêts de Dieu, et n'être pas dur et insensible à la foiblesse de l'homme; en un mot, ne point flatter la plaie, et ménager pourtant le malade? Je ne dis pas : Comment un confesseur trouvera-t-il ce point si difficile, ce milieu si sage, s'il n'a puisé aux pieds de Jésus-Christ et dans l'usage de la prière cette sobriété de sagesse dont parle l'Apôtre, qui sait toujours mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force, et, comme le charitable

Samaritain, tempérer la sécheresse et la rigidité du zèle par les mouvements tendres de la compassion et de la clémence? Mais je vous dis : Comment un confesseur, s'il n'est pas un homme intérieur et accoutumé dans la prière à connoître ses propres besoins et approfondir les plaies secrètes de son âme, comment connoîtra-t-il les besoins secrets des âmes qui s'adressent à lui? comment y appliquera-t-il les remèdes convenables et uniques? comment fera-t-il connoître le pénitent à lui-même, lui qui ne se connoît pas; et entrera-t-il dans l'intérieur où est la source du mal, lui qui n'est jamais entré dans l'intérieur de son propre cœur? Non, mes frères, un confesseur qui n'est pas un homme de prière, un homme intérieur, ne connoît jamais que la surface des consciences. Il entend des confessions, mais il ne connoît pas les pécheurs; il absout, mais il ne délie pas; il traite des malades, mais il ignore leurs maux; il impose des pénitences, mais il ne forme jamais un vrai pénitent. Et d'où croyez-vous, mes frères, que vienne l'inutilité de la plupart des confessions? D'où vient que le remède de la pénitence, autrefois si rare, ne s'appliquoit presque jamais inutilement à un pécheur, et qu'aujourd'hui, devenu plus commun et plus facile, il ne guérit presque plus de malades? D'où vient qu'il s'opère si peu de véritables conversions au pied de nos tribunaux? C'est que la plupart des confesseurs, contents d'écouter les fautes de leurs pénitents, n'approfondissent pas les dispositions intimes de leur cœur, ne leur prescrivent que des remèdes extérieurs qui ne vont pas à la source du mal, ne s'appliquent point à réformer cet homme intérieur qui leur est inconnu; c'est, en un mot, que des confesseurs qui ne voient que la surface de la conscience ne sauroient jamais former que des pénitents superficiels.

Je ne parle pas des autres dangers de ce ministère où la prière seule peut faire toute notre sûreté. Hélas! mes frères, nous y sommes dépositaires des fragilités d'un sexe foible; les images funestes qui nous en restent souillent du moins l'imagination, si elles ne souillent pas le cœur; c'est une étincelle fatale qui reste au dedans de nous, et qui souvent est la source d'un grand incendie. L'usage de la prière peut seul dissiper et purifier ces fantômes et éteindre ces étincelles dans leur naissance; de pieuses intentions ne suffisent pas même pour nous mettre à couvert des dangers de ce ministère. On est d'abord touché des foiblesses d'un sexe fragile; mais il est à craindre qu'on ne le soit bientôt encore plus de sa confiance; on ne se prête d'abord qu'aux besoins, ensuite aux inutilités; on commence par le zèle, et on finit souvent par l'attachement: on est entré ministre dans le tribunal, et on n'est plus qu'un homme quand on en sort. Mais ne poussons pas plus loin un sujet si triste à traiter, et respectons le vénérable presbytère qui nous écoute. Vous sentez vous-mêmes, mes frères, tout ce que je pourrois vous dire là-dessus, les scandales et les inconvénients dont la foiblesse ou l'imprudence des ministres dans les fonctions du tribunal ont souvent affligé l'Église, et les dérisions impies qu'elles attirent tous les jours au saint ministère. Le fruit essentiel que nous en devons retirer, et qui nous regarde chacun en particulier, c'est que, si la prière ne nous soutient dans une fonction si périlleuse; si nous nous y présentons sans précautions; si nous nous exposons témérairement à des dangers d'autant plus à craindre que nous y sommes les seuls juges et les seuls témoins de nos chutes; si ce sont des motifs de curiosité, d'affection humaine, de complaisance en la confiance qu'on a pour

nous, qui nous y conduisent, le tribunal sacré, où nous devrions purifier les souillures d'autrui, ne sera plus pour nous que le lieu fatal où nous en contracterons tous les jours de nouvelles.

TREIZIÈME DISCOURS.

DE LA

COMPASSION DES PAUVRES.

1735

Nous ne devrions pas avoir besoin, mes frères, de vous inspirer des sentiments de compassion et de charité pour les pauvres, dont vous êtes les pères et les pasteurs; c'est à vous à réveiller sur leurs besoins l'indifférence ou la dureté des personnes du siècle qui habitent vos paroisses; et il semble qu'étant par votre caractère les tuteurs de vos paroissiens indigents et les seuls dépositaires de leurs besoins et de leurs peines, il devroit être inutile de vous exhorter à y être sensibles vous-mêmes. Cependant, puisqu'on a commencé à vous représenter avec zèle là-dessus les devoirs attachés à votre état, je vais y ajouter quelques réflexions.

Je sais, mes frères, que le malheur des temps et le dérangement des saisons, en multipliant les pauvres dans vos paroisses, n'y multiplient pas les ressources des pasteurs, et qu'ils peuvent se sentir eux-mêmes des calamités publiques; je sais encore que la modicité de vos revenus ne permet pas à la plupart d'entre vous de fournir à vos

pauvres tous les soulagements que demanderoit leur misère; et ce n'est pas aussi ce qu'on exige de vous. Mais, mes frères, quelle que puisse être la modicité de vos revenus et le malheur des temps, il est toujours vrai qu'au milieu de vos paroisses vous vous trouvez encore plus à votre aise et plus en état de fournir à vos besoins que presque tous ces laboureurs et ces pauvres gens de campagne qui les habitent. Aussi avons-nous eu la consolation, dans nos visites, d'y trouver beaucoup de pasteurs charitables, touchés, comme des pères doivent l'être, de la misère de leurs enfants; donnant selon leurs forces et au delà, comme dit l'Apôtre: adoucissant, du moins par leurs soins et par leur sensibilité, les maux de leurs pauvres paroissiens, et souffrant avec ceux qu'ils ne pouvoient soulager: mais, d'un autre côté, nous avons souvent gémi à la vue de beaucoup de pasteurs uniquement occupés du soin honteux d'amasser: durs pour eux-mêmes, et encore plus durs et plus insensibles aux besoins et aux calamités de leurs peuples: des pasteurs bassement avares, qui ne croient jamais en avoir assez, et qui semblent n'avoir été revêtus d'un caractère saint que pour le faire servir à leur honteuse avarice. Voilà, mes frères, il faut le dire ici, la plaie la plus universelle du sacerdoce; voilà le vice qui souille presque toute la sainteté et la bonne odeur du sanctuaire: tous ne le portent pas à un certain excès, mais il en est peu que cette lèpre ne salisse; et si les pauvres sont abandonnés dans plusieurs paroisses, ce n'est pas toujours la modicité des revenus de leurs pasteurs, c'est le plus souvent la dureté et l'avarice qui ferment leurs entrailles aux cris et aux besoins de leur peuple.

Oui, mes frères, disons-le ici, et disons-le avec douleur, puisque l'occasion s'en présente: depuis que, par le

partage des biens ecclésiastiques, nos titres dans le ministère sont devenus fixes et perpétuels pour nous, nous les avons regardés comme notre bien et notre patrimoine, nous nous y sommes attachés, nous les avons fait valoir comme on fait profiter un fonds profane ; et souvent plus notre portion temporelle s'est trouvée modique, plus notre cœur s'y est attaché ; et plus, sans partager avec les riches du monde le crime de leur luxe et de leur mollesse, nous avons partagé avec eux, et poussé même plus loin qu'eux, le crime de leur attachement et de leur avarice. Il semble même que ce vice est devenu une malédiction attachée au sacerdoce ; on se le dissimule à soi-même ; on le couvre du prétexte frivole d'une sage précaution ; on ne voit dans cette sordide passion que le devoir indispensable de ne pas laisser perdre les droits de son église ; et plus on est saisi et possédé de ce vice, plus on se le donne à soi-même comme une vertu.

Cependant, mes frères, rien ne souille et n'avilit plus la noblesse et la sainteté de notre ministère que cet indigne penchant. Nous ne sommes sur la terre, vous le savez, que les ministres des biens futurs : les trésors qu'ouvrent et ferment les clefs qui nous sont confiées sont les trésors du ciel ; les richesses que Dieu verse sur les peuples par notre ministère sont les richesses de la grâce : l'Évangile que nous annonçons est cette parole de la vie éternelle qui maudit les richesses, et qui n'appelle heureux et riches que les pauvres de cœur et d'esprit ; en un mot, tout ce que nous sommes comme ministres, c'est-à-dire comme dispensateurs des biens éternels, n'annonce aux peuples que le mépris de tout ce qui passe et le désir tout seul des biens qui ne doivent jamais passer. Quelle indignité donc, mes frères, lorsque le dis-

pensateur des biens éternels devient lui-même l'esclave d'un tas de boue qui le salit et le couvre d'opprobre; lorsque le ministre établi de la part de Jésus-Christ pour détromper les hommes de l'amour des faux biens, leur en inspirer le mépris, les maudire avec Jésus-Christ, ne paroît vivre et n'avoir de désirs, de soins et de penchants que pour se les accumuler à lui-même !

Mais ne faut-il pas distinguer, dira-t-on, une sage prévoyance qui met en réserve pour des besoins qui peuvent arriver, de cette avarice basse et sordide qui croit n'en avoir jamais assez : et toute précaution là-dessus seroit-elle un crime? Non, sans doute, mes frères; et si ce misérable prétexte de l'avarice méritoit une réponse, nous vous dirions qu'un pasteur avare, qui ne vit que pour amasser, et un pasteur fidèle et prudent, qui se ménage quelque réserve pour des cas imprévus, ne se ressemblent guère. L'un est tranquille dans sa prévoyance; elle ne prend rien sur ses fonctions, sur ses devoirs, sur l'amour et les soins qu'il doit à son peuple, sur la décence de son caractère; et il y entre plus de confiance en Dieu que dans le peu qu'il se réserve. L'autre n'amasse que pour amasser : ce n'est pas pour fournir à ses besoins; il se les refuse; son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que son salut, que lui-même; toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections, ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe, et il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé : car tel est le caractère de cette honteuse passion dans un prêtre, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, et de n'être un mystère que pour celui

seul qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences; on les cache aux yeux du public : une imprudence, un abandon de Dieu peut quelquefois les dévoiler; mais le coupable cherche autant qu'il est en soi les ténèbres; mais pour la passion de l'avarice, un prêtre ne se la cache qu'à lui-même; loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert; il la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, et pour ainsi dire sur son front.

Or, mes frères, quel caractère de réprobation pour un prêtre et pour un pasteur, que l'indignité de ce vice! caractère de dureté, d'avilissement pour lui, d'opprobre et de scandale pour le saint ministère. Caractère de dureté : il est père, il est pasteur, il est à la place du souverain pasteur, qui a donné sa vie pour ses brebis, et qui continue, après sa mort, à les nourrir de sa chair et de son sang: il est ici-bas le vicaire de son amour pour les hommes : or quel monstre d'horreur sera-t-il dans l'Église, si, se dépouillant de ces titres si glorieux et si aimables, de ces titres aussi ineffaçables que son caractère, il n'a que des entrailles de fer pour son peuple? voilà pourtant la situation réelle et affreuse d'un pasteur avare. Comment soulageroit-il les besoins de ses pauvres? Il se refuse ses propres besoins à lui-même; il n'aime et n'estime de ses fonctions que le gain malheureux qui lui en revient; il l'exige avec dureté; le pauvre n'est pas plus à couvert de ses barbares exactions que le riche; il passe sans pudeur les bornes que des règles sages ont prescrites à son avarice; il foule aux pieds ces barrières sacrées, si honteuses au saint ministère, et qu'une triste nécessité, c'est-à-dire l'avidité seule de certains ministres, nous a

forcé de poser; il ne connoît de frein et de règles que celles de son insatiable avarice. Les plaintes et les murmures d'un pauvre peuple vexé et opprimé par l'excès et la dureté de ses exactions l'endurcissent, loin de le toucher et de l'attendrir: son cœur devient plus dur et plus insensible, à mesure que les cris des malheureux augmentent: et il redouble de barbarie envers ceux qui ont osé même nous en porter leurs plaintes. Qu'il voie son peuple frappé de mortalité, ne croyez pas qu'il soit occupé si leur mort sera précieuse devant Dieu, le profit infâme qui lui en revient est l'unique objet qui l'occupe, le seul qui le console de leur perte; j'ai horreur de le dire, le seul peut-être qui fait le sujet de sa barbare joie : disposé à laisser le corps précieux d'un fidèle, d'un membre de Jésus-Christ, en proie aux oiseaux du ciel et aux animaux de la terre, si une famille indigente ne capitule avec son avarice, et n'assure d'avance par un prix excessif à ce pauvre défunt la consolation de se voir réuni par la sépulture à ses frères, auxquels la foi l'avoit uni sur la terre.

Quel monstre, encore une fois, qu'un tel pasteur ! et plût à Dieu qu'ils fussent aussi rares dans l'Église et dans ce diocèse, que les êtres monstrueux le sont sur la terre! Mais ce n'est pas assez encore de faire de leurs fonctions, et du sang adorable de Jésus-Christ, un profit infâme; ce n'est pas assez de rendre par leurs exactions la religion onéreuse, accablante, odieuse à leur pauvre peuple; ils lui suscitent des procès injustes; ils achètent même des droits litigieux; ils se prévalent de leur honteuse abondance, pour usurper et se faire adjuger des biens qu'un pauvre possesseur n'a pas le moyen de défendre : sous prétexte d'avancer quelque secours à ceux qui s'adressent

à eux, ils le leur font acheter à des conditions usuraires et tyranniques; ils n'offrent que des secours barbares et meurtriers; et, en soulageant les opprimés, ils ne veulent que se hâter de les écraser et achever de les mettre au désespoir. Je me lasse, mes frères, d'exposer ici ces horreurs devant tant de ministres fidèles; mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que je ne fais que reprocher un spectacle d'infamie, dont vos yeux ont été plus d'une fois témoins, que votre piété et votre zèle pour le ministère ont encore plus souvent détesté; je ne fais que rappeler des plaintes qui nous sont mille fois revenues, et qui ont autant de fois déchiré nos entrailles, et aggravé le joug de notre épiscopat.

A la dureté ajoutez, mes frères, l'avilissement et l'opprobre où cette passion dégrade et le ministère et le ministre; les soins bas, indécents et publics qui l'occupent : suivez toute sa conduite : c'est un vil négociateur; il entre dans les trafics et les commerces les plus bas; tout ce qui lui offre quelque gain ne lui paroît indigne ni de ses empressements, ni de la sainte décence de son ministère; il paroît plus souvent dans les marchés publics que dans son église et dans les fonctions de sa paroisse. Plus instruit des moyens sordides d'amasser, et des règles obscures d'un vil commerce, que des règles de l'Église, il oublie qu'il est père, qu'il est pasteur, qu'il est honoré du titre sublime de ministre de Jésus-Christ. Le seul titre qui le touche, et dont il fait usage, est celui de vil commerçant : ne lui parlez pas du gain et du salut des âmes, dont il doit répondre; c'est un langage inconnu qu'il n'entend pas, et tout ce qui ne grossit pas son infâme trésor est pour lui une vaine spéculation et une chimère. Il avilit la dignité de son caractère par des mœurs basses et

sordides; et il devient par sa vile épargne, et par la crasse même de ses vêtements et l'indécence de tout son extérieur, un spectacle de dérision pour son peuple, et de honte pour ses confrères; c'est un pauvre du monde et de l'enfer. Hélas! mes frères, nous excusons souvent sur la modicité de nos revenus notre peu de charité pour nos pauvres; nous craignons toujours de manquer pour nous-mêmes : retranchons pour Jésus-Christ une partie seulement de ce que ce malheureux se retranche pour le démon, et nous trouverons nos revenus abondants. Il se refuse tous ses besoins; il se dispute même jusqu'à la simple décence des vêtements : sacrifions à la charité une partie du moins des aises et des commodités que cet infortuné sacrifie toutes à son avarice: mettons en réserve et épargnons pour le ciel quelque chose du moins de ce qu'il réserve tout entier pour la terre, et nous trouverons de quoi fournir à nos besoins et à ceux de nos pauvres. Est-ce que la noblesse de la charité ne seroit pas capable de soutenir les mêmes retranchements et les mêmes privations que soutient tous les jours l'infamie d'un vice? un pasteur avare auroit le courage de se refuser tout pour grossir un trésor de boue, et un pasteur charitable et fidèle n'auroit pas la force de refuser du moins quelque chose pour soulager son peuple, et amasser un trésor dans le ciel? le démon auroit ses pauvres, et Jésus-Christ ne seroit pas assez puissant pour avoir les siens? et seroit-il possible que l'épargne basse et sordide d'un prêtre avare, après nous avoir fait rougir pour lui devant les hommes, nous couvrît encore de confusion, et s'élevât en témoignage contre nous devant Jésus-Christ?

Mais ce qu'il y a ici de plus déplorable pour ce vice

dans un prêtre, c'est que l'âge et les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions, au lieu que celle-ci semble se ranimer et reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas sordide doit disparoître et nous être enlevé, plus on s'y attache : loin de se dire alors, du moins à soi-même : *Insensé, on va demain te redemander ton âme; et tout ce que tu amasses avec tant de peine, de quoi te servira-t-il?* (Luc., xxii, 20) plus la mort approche, plus on couve des yeux son misérable trésor; plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion : les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'âme; et elle se nourrit et s'enflamme par les remèdes mêmes qui guérissent et éteignent toutes les autres. On a vu des pasteurs dans une décrépitude où à peine leur restoit-il assez de force pour soutenir un cadavre tout prêt à retomber en pourriture, ne conserver, dans la défaillance totale des facultés de leur âme, le reste de sensibilité, et, pour ainsi dire, de signe de vie, que pour cette indigne passion; elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste; le dernier soupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers moments la regarder encore : et, par une punition terrible de Dieu, l'infortuné qui meurt jette encore des regards mourants qui vont s'éteindre sur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

Allez paroître devant Dieu, pasteur barbare et mercenaire : quelle miséricorde pourrez-vous vous promettre, dans ce moment, du souverain pasteur de nos âmes? Réclamerez-vous son amour et sa tendresse pour les

hommes, vous qui n'avez jamais eu que des entrailles de fer pour vos enfants et pour vos frères; vous un loup enfermé dans un bercail, et un fléau de la colère de Dieu sur son peuple? Vos cris et vos gémissements, si vous en poussez au lit de la mort, toucheront-ils un juge irrité, vous qu'il a vu jusqu'à la fin d'une dureté barbare à la misère et à tous les gémissements d'un peuple dont il vous avoit établi le père et le consolateur? oserez-vous lever vers son tribunal terrible vos mains défaillantes, ces mains qu'il verra encore toutes souillées de vos rapines, du sang de son peuple, et de la profanation des choses saintes dont vous avez fait toute votre vie un trafic infâme? Grand Dieu! quels foudres ne sortiront-ils pas alors de vos yeux et de votre bouche, contre un misérable que vous aviez établi le pasteur de votre peuple, et qui ne s'est servi de l'autorité sainte dont vous l'aviez revêtu que pour en être l'oppresseur et le tyran barbare?

Quel scandale, mes frères, et quel opprobre pour le saint ministère, que cette infâme passion dans un pasteur! c'est son dernier caractère. Scandale pendant sa vie, scandale à sa mort : c'est alors que ce vil trésor, amassé depuis si longtemps avec tant de soins et de bassesses, si enterré, si secret, resserré avec tant de précaution, se manifeste enfin; cet amas infâme, caché jusque-là sous les plus viles apparences de la pauvreté, sort enfin de ses ténèbres; ce secret honteux se dévoile enfin, et se dévoile aux yeux de ses pauvres, qu'il avoit toujours laissé[1] languir dans une affreuse misère; aux yeux de son peuple, qu'il avoit vexé, et dont il avoit toujours exigé avec dureté jusqu'au dernier denier dans ses fonctions, sous

1. Aujourd'hui on écrirait *laissés;* mais alors ce participe ainsi placé devant un infinitif ne s'accordait pas.

prétexte de sa propre indigence. Quelles malédictions cet infâme mystère découvert n'attirera-t-il pas à sa mémoire? quel opprobre pour tout le saint ministère! des proches avides viennent se disputer cet argent d'iniquité; le scandale de leurs disputes en est souvent porté avec la honte du sacerdoce jusque dans les tribunaux profanes, obligés de décider et de régler les dissensions que cet amas criminel fait naître entre les prétendants. On a entendu plus d'une fois le barreau retentir de ces infamies; et ce trésor, que le sang des peuples a grossi et cimenté, porte bientôt avec lui l'anathème dans ces familles avides; il y porte le désordre, la misère, et l'enfer où il a précipité ce misérable pasteur.

Mais, mes frères, ce qui nous regarde dans ces exemples scandaleux, ce qui doit nous toucher davantage, c'est qu'ils confirment dans l'esprit des gens du monde le préjugé universel sur l'avarice des prêtres : car vous le savez, le monde fait au sacerdoce une tache générale, et comme incurable, de ce vice. Il nous regarde presque tous comme infectés et salis de cette hideuse lèpre, et attachés par des liens plus vifs et plus serrés à la modicité de nos revenus, que les gens du monde eux-mêmes ne le sont à l'abondance de leurs richesses : un prêtre et un homme avare, est pour eux la même chose. D'où vient un préjugé si universel, et si ignominieux à la sublimité et à la saintete du sacerdoce? Je sais que le monde est injuste à notre égard, et qu'il est toujours prêt à nous supposer des vices pour se justifier à lui-même ses vices propres. Mais convenons aussi de bonne foi que, sur ce reproche, il n'a pas toujours tort dans les jugements qu'il forme contre nous; convenons que, retirant peu la plupart de l'autel, les frayeurs de manquer nous rendent

ce peu si cher, nous y attachent si vivement, nous jettent dans des inquiètudes et des précautions si marquées du caractère de ce vice, réveillent si fort nos attentions et nos empresse ments à exiger nos droits à la rigueur, qu'il est difficile que nos mœurs, quelque régulières et pieuses qu'elles soient d'ailleurs, puissent nous mettre à couvert du soupçon honteux de l'avarice dans l'esprit de nos peuples : et ce soupçon tout seul, où nos peuples se trouvent toujours plus attentifs et plus clairvoyants, parce qu'ils y sont intéressés, jette toujours une tache, et une espèce de nuage, sur nos talents et sur notre zèle; anéantit tout le fruit de notre régularité, et attache à tout notre ministère un reproche secret qui l'énerve, et qui ôte à nos fonctions et à nos instructions cette force et cette efficace qui console toujours par le succès les travaux d'un ministre saint et désintéressé.

Soyons donc là-dessus, mes frères, en garde contre nous-mêmes, contre nos besoins que la cupidité nous grossit; contre nos frayeurs pour l'avenir, qu'elle réalise : l'illusion est ici si déliée et si spécieuse, que la vertu elle-même s'y laisse souvent surprendre. Rabattons plutôt de nos droits temporels, que de nous exposer à scandaliser les foibles; recevons-les, ces droits, de la piété et de la libéralité des fidèles, et ne les arrachons pas de leur indigence ; ne les exigeons pas comme le prix mercenaire de nos peines, mais comme un hommage saint que les peuples doivent à la religion, et un secours de tendresse et de reconnoissance, que des enfants donnent à leur père. Évitons avec soin tout ce qui peut faire soupçonner nos peuples[1] que nous cherchons autre chose que leur salut

1. Aujourd'hui on dirait plutôt : faire soupçonner à nos peuples.

dans nos fonctions; montrons-nous plus empressés à secourir ceux d'entre les fidèles que leur pauvreté met hors d'état de reconnoître nos services; ne les distinguons pas par les moyens qu'ils ont de nous récompenser, mais par le besoin qu'ils peuvent avoir des secours de notre ministère; que le nom des pauvres soit honorable à nos yeux : *Parcet pauperi et inopi... et honorabile nomen eorum coram illo* (Ps. LXXI, 13, 14). N'ayons pas la dureté d'ajouter à la tristesse de leur état celle de notre oubli et de notre indifférence quand ils ont besoin de notre ministère; consolons-les par nos soins plus assidus et plus empressés, si nous ne pouvons pas les soulager par nos largesses; faisons-leur sentir que leur pauvreté devient pour nous un titre qui nous les rend plus chers, que c'est par là qu'ils nous appartiennent de plus près, et que nous leur sommes plus redevables qu'aux autres fidèles; regardons-les comme la portion la plus privilégiée de notre troupeau, et la plus capable d'attirer par leurs souffrances des bénédictions sur tout notre ministère. Estimons-nous heureux de les avoir pour intercesseurs auprès de Jésus-Christ; c'est la voix de la colombe qui gémit, et qui est toujours exaucée : souffrons avec eux en compatissant à leurs peines; souvenons-nous que notre mission, comme celle de Jésus-Christ, est presque uniquement pour eux : *Evangelizare pauperibus misit me* (Luc., IV, 18). Ne trouvons pas notre sort plus à plaindre de nous voir établis sur un peuple où la misère paroît générale; c'est là où les grâces se répandent abondamment sur nos fonctions : nous retirons peu pour nous de leur indigence; mais que la moisson est toujours riche pour Jésus-Christ ! N'ayons pas assez peu de foi pour regarder comme plus heureux ceux de nos confrères qui

ne comptent presque parmi leurs paroissiens que des personnes riches et aisées : leurs fonctions sont mieux payées; mais sont-elles plus utiles? ils trouvent des fidèles plus en état de fournir à leurs besoins; mais les trouvent-ils plus disposés à profiter de leurs instructions? les épines et les sollicitudes des richesses y étouffent la parole sainte; le champ est plus décoré, mais la terre est ingrate et stérile; et tandis qu'un pasteur établi sur un pauvre peuple instruit des âmes simples et dociles, pénétrées des vérités les plus communes de la foi, soumises dans leur misère à la main qui les frappe, a la consolation de voir tous les jours son ministère abondant en fruits pour le ciel; l'autre ne le voit presque jamais fructifier que pour lui-même. Ne comptons, mes frères, nos peines bien récompensées que lorsqu'elles rapportent des fruits de vie et de salut; et n'estimons de nos places et de nos fonctions que les gains que nous pouvons y faire pour Jésus-Christ.

PARAPHRASE MORALE

DU

PSAUME VIII.

Prière d'une âme qui adore la grandeur et la toute-puissance de Dieu, visiblement tracées dans les créatures, et qui lui rend grâces de la magnificence de ses bienfaits sur l'homme.

℣ 1. *Domine Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra!*

℣ 1. Seigneur notre souverain Maître, que la gloire de votre nom paroît admirable dans toute la terre!

Grand Dieu, souverain Maître de l'univers, quel lieu de la terre pourrois-je parcourir où je ne trouve partout sur mes pas les marques sensibles de votre présence, et de quoi admirer la grandeur et la magnificence de votre saint nom? Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que vous en aviez gravée dans leur âme, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux le portent écrit en caractères si ineffaçables et si éclatants, qu'ils sont inexcusables de ne pas vous y reconnoître. L'impie lui-même a beau se vanter qu'il ne vous connoît pas, et qu'il ne retrouve en lui-même aucune notion de votre essence infinie; c'est qu'il vous cherche dans son cœur dépravé et dans ses

passions, Dieu très-saint, plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il vous retrouvera partout; toute la terre lui annoncera son Dieu; il verra les traces de votre grandeur, de votre puissance et de votre sagesse imprimées sur toutes les créatures; et son cœur corrompu se trouvera le seul dans l'univers qui n'annonce et ne reconnoisse pas l'Auteur de son être.

℣ 2. *Quoniam elevata est magnificentia tua super cælos.*

℣ 2. Car votre grandeur est élevée au-dessus des cieux.

L'homme, devenu tout charnel, ne sait plus admirer que les beautés qui frappent ses sens; mais s'il vouloit faire taire ces pensées de chair et de sang qui offusquent sa raison; s'il savoit s'élever au-dessus de lui-même et de tous les objets sensibles, ah! il reconnoîtroit bientôt que tout ce qu'il y a de plus grand et de plus magnifique dans l'univers n'est, ô mon Dieu, qu'un trait grossier, une ombre légère de la grandeur et de la gloire qui vous environne. Les cieux eux-mêmes, dont la hauteur et la magnificence nous paroît si digne d'admiration, disparoissent, comme un atome, sous les yeux de votre immensité. Ces globes immenses et si infiniment élevés au-dessus de nous sont encore plus loin des pieds de votre trône adorable qu'ils ne le sont de la terre. Tout nous annonce votre grandeur, et rien ne peut nous en tracer même une foible et légère image. Élevez donc mon âme, grand Dieu, au-dessus de toutes les choses visibles. Que je vous voie et vous aime tout seul au milieu de tous les objets que vous avez créés. Qu'ils ne sortent jamais à mon égard de leur destination et de leur usage. Ils ne sont faits que pour manifester jusqu'à la fin aux hommes la puissance de celui

qui les a créés, et lui former des adorateurs, et non pas pour s'attirer eux-mêmes notre amour et nos hommages.

℣ 3. *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et ultorem.*

℣ 3. Vous avez formé dans la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle une louange parfaite pour confondre vos adversaires, et pour détruire l'ennemi et celui qui veut se venger.

En effet, vous avez, grand Dieu! si visiblement gravé dans tous les ouvrages de vos mains la magnificence de votre nom, que des enfants mêmes qui sont encore à la mamelle ne sauroient vous y méconnoître. Il ne faut pour cela ni des lumières sublimes, ni une science orgueilleuse; les premières impressions de la raison et de la nature suffisent; il ne faut qu'une âme simple et innocente qui porte encore en elle ces traits primitifs de lumière que vous avez mis en elle en la créant, et qui ne les a pas encore obscurcis ou éteints par les ténèbres des passions, ou par les fausses lueurs d'une abstruse et insensée philosophie. Vous ne vous manifestez, grand Dieu, qu'aux humbles et aux petits. Ce sont eux seuls qui vous connoissent, et qui vous rendent le seul hommage digne de vous, en vous aimant et en publiant les louanges de votre grâce. Mais vous aveuglez les impies: vous livrez ces ennemis de votre nom à la vanité et à l'égarement de leurs pensées. Vous les laissez précipiter[1] d'abîme en abîme, de ténèbres en ténèbres: et parce qu'ils ont voulu, par leurs

1. C'est-à-dire : vous les laissez se précipiter. Exemple remarquable de l'ellipse du pronom personnel après les verbes *faire, laisser, voir,* etc. Nous

recherches orgueilleuses, s'élever à des connoissances inconnues au reste du genre humain, vous avez permis que leur raison s'obscurcît et qu'ils fussent privés de ces lumières mêmes qui sont communes à tous les hommes. Ne m'abandonnez pas, grand Dieu, à cet orgueil détestable, qui n'aboutit qu'à vous méconnoître et à vous outrager; donnez-moi cette science humble et soumise, qui ne veut connoître de vos secrets adorables que ce que vous nous en avez vous-même révélé; qui trouve dans la voix seule de votre Église et la règle infaillible qui fixe les incertitudes de sa raison et la lumière qui en éclaire les doutes, et qui croit savoir tout ce qui est nécessaire quand elle sait que l'homme n'est qu'ignorance et que ténèbres.

℣ 4. *Quoniam videbo cœlos tuos, opera digitorum tuorum, lunam et stellas quæ tu fundasti.*

℣ 4. Quand je considère vos cieux, qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez affermies.

Et qu'est-il besoin en effet, mon Dieu, de vaines recherches et de spéculations pénibles pour connoître ce que vous êtes? Je n'ai qu'à lever les yeux en haut : je vois l'immensité des cieux, qui sont l'ouvrage de vos mains; ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence, grand Dieu! Qui a dit au soleil : Sortez du néant et présidez au jour; à la lune : Paroissez et soyez le

avons étudié à fond ce point curieux de grammaire dans notre *Lexique comparé de la langue de Corneille.*

flambeau de la nuit? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Eh! quel autre que vous, souverain Créateur de l'univers, pourroit les avoir opérées? Seroient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement et par qui tout a été fait?

℣ 5. *Quid est homo, quod memor es ejus; aut filius hominis, quoniam visitas eum?*

℣ 5. Je m'écrie : Qu'est-ce que l'homme, pour mériter que vous vous souveniez de lui; ou le fils de l'homme, pour être digne que vous le visitiez?

Pour moi, grand Dieu! abîmé à la vue de tant de gloire et de magnificence, je m'écrie : Est-il possible qu'un Dieu si grand et si puissant veuille s'abaisser jusques à penser à l'homme et en faire l'objet de ses soins? Mais ce n'est encore rien, grand Dieu! que je ne sois devant vous que cendre et poussière, j'offre encore à vos yeux les prévarications d'un cœur infidèle et les souillures dont j'ai tant de fois sali mon néant et ma boue. Cependant un ver de terre révolté tel que je suis s'est attiré vos regards, et il ne vous a pas paru indigne de votre gloire de vous souvenir de lui et de le visiter dans votre grande miséricorde!

℣ 6. *Minuisti eum paulo minus ab angelis; gloria et honore coronasti eum, et constituisti eum super opera manuum tuarum.*

℣ 6. Vous ne l'avez qu'un peu abaissé au-dessous des anges; vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, et vous l'avez établi sur l'ouvrage de vos mains.

℣ 7 et 8. *Omnia subjecisti sub pedibus ejus, oves et boves universas, insuper et pecora campi; volucres cœli et pisces maris, qui perambulant semitas maris.*

℣ 7 et 8. Vous avez mis toutes choses sous ses pieds et les lui avez assujetties, toutes les brebis et tous les bœufs, et même les bêtes des champs, les oiseaux des cieux et les poissons de la mer qui se promènent dans les sentiers de l'Océan.

Mais je cesse, ô mon Dieu! d'en être surpris, quand je rappelle ce premier état de gloire et d'innocence où vous aviez créé l'homme. Vous aviez imprimé en lui l'image glorieuse de votre divinité. Vous aviez soufflé dans sa boue un esprit de vie, une âme spirituelle et immortelle, capable de vous connoître et de vous aimer. Vous l'aviez orné des dons lumineux de la science, de la sainteté et de la justice. Seul de toutes les créatures visibles, il avoit le droit de s'élever jusqu'à vous, de parler à son Seigneur, de lui rendre grâces, et d'entretenir un commerce familier avec lui. Les anges eux-mêmes, ces intelligences si pures et si sublimes, n'avoient presque rien au-dessus de lui; et ce qu'il avoit par-dessus elles, c'est que vous vous étiez comme démis entre ses mains de votre domaine sur toutes les créatures. Vous l'aviez établi le maître et le seigneur de tous les ouvrages sortis de vos mains; vous aviez soumis à son empire les animaux qui rampent sur la terre, les oiseaux qui volent dans les airs

et les poissons qui se font un sentier sous la profondeur des eaux de la mer. De combien d'honneur et de gloire, grand Dieu, aviez-vous revêtu cet homme au sortir de vos mains! vous aviez comme couronné en le créant, et mis le dernier degré de perfection à tous vos autres ouvrages, dont il étoit le chef-d'œuvre.

Mais il ne sut pas jouir longtemps de vos divins bienfaits. Il succomba bientôt sous ce poids de gloire et de bonheur où vous l'aviez élevé. Il se rendit l'esclave des créatures dont il étoit auparavant le maître. La mort et le péché prirent en lui la place de l'innocence et de l'immortalité; et dans cet état affreux de misère où il étoit tombé, votre miséricorde, grand Dieu, lui prépara une ressource encore plus glorieuse pour lui que tous les avantages dont il étoit déchu. Votre Verbe éternel descendit du sein de votre gloire, pour s'unir à sa nature. Il en prit sur lui les infirmités et les crimes, pour en devenir l'expiation et la victime. La nature humaine avec lui monta à la droite de votre immense Majesté : elle se vit élevée au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances célestes. Votre Fils adorable fit entrer tous les hommes dans les droits de sa filiation éternelle. Nous reçûmes tous le titre glorieux de ses frères, et il ne fut que notre premier-né. Vous étiez notre Dieu, vous voulûtes être notre père. Nous n'étions que votre ouvrage, et nous devînmes vos enfants. Grand Dieu, souverain maître de l'univers! ce n'est pas en tirant du néant toutes les créatures que votre puissance et la grandeur de votre nom a paru le plus admirable sur la terre; c'est en y faisant descendre votre propre Fils, la splendeur de votre gloire, revêtu de la bassesse et des infirmités de notre nature; c'est en nous manifestant le grand mystère de

piété que vous prépariez depuis le commencement des siècles et qui doit faire la consolation et l'étonnement de tous les siècles à venir. Votre nom, grand Dieu, étoit autrefois ce nom terrible que la bouche de l'homme n'osoit prononcer; mais depuis que vous êtes devenu notre père, c'est-à-dire le père commun de tous les frères de votre Christ, ce n'est plus qu'un nom de tendresse, que l'amour filial nous donne droit de prononcer, et que nous mettons avec confiance à la tête de toutes les supplications qui montent vers vous de tous les endroits de l'univers. Seigneur, notre souverain Maître, que la gloire de votre nom paroît admirable dans toute la terre! *Domine Dominus noster, quam admirabile est nomen tuum in universa terra!*

PENSÉES

OU

MORCEAUX CHOISIS

DES PASSIONS.

L'homme, en proie à ses passions injustes et violentes, sent au dedans de lui la dissension la plus terrible. Livré aux agitations et aux fureurs de son propre cœur, combattu par la multiplicité et la contrariété éternelle de ses penchants déréglés, il ne peut trouver la paix, parce qu'il ne la cherche que dans la source même de ses troubles et de ses inquiétudes. Les philosophes s'étoient vantés de pouvoir la donner à leurs disciples; mais le calme universel des passions, qu'ils promettoient à leurs sages, et qu'ils annonçoient avec tant d'emphase, en pouvoit réprimer les saillies, mais en laissoit tout le venin et tout le tumulte dans le cœur. C'étoit une paix d'orgueil et d'ostentation: elle masquoit les dehors; mais sous ce masque d'appareil l'homme se trouvoit toujours lui-même. (*Avent, Sermon du jour de Noël.*)

On n'en vient pas tout à coup à des excès de haine,

de mauvaise foi, de calomnie : l'humanité, l'honneur, un reste de droiture, le cœur enfin, pas encore familiarisé avec le crime, se refuseroit à ces noirceurs et en seroit effrayé ; ce n'est que par degré qu'on parvient à s'y livrer. On commence par nourrir dans son cœur des sentiments injustes de jalousie contre son prochain : ses talents, sa réputation, sa prospérité sont autant de vers qui nous rongent et nous dévorent en secret. Plus sa gloire et sa fortune croissent, plus notre aversion se fortifie et s'allume : elle devient au dedans de nous comme un poison qui nous déchire, une racine d'amertume qui nous flétrit le cœur ; ce sont là comme les douleurs et le prélude du plus affreux enfantement. Quand l'âme est une fois imbibée de ce venin, qu'elle ne peut plus le renfermer dans son sein, il ne lui en coûte plus rien d'enfanter des monstres. Elle se soulage même en produisant au dehors les fruits les plus honteux de l'iniquité et de la haine, c'est-à-dire l'imposture, l'artifice, la violence, l'inhumanité, la calomnie. (*Paraphrase du Psaume VII.*)

On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris ; c'est un langage dont le monde se fait honneur et que l'expérience dément. Quel supplice pour une personne qui veut plaire que les soins éternels d'une beauté qui s'efface et s'éteint tous les jours ! Quelle attention, quelle gêne il faut prendre sur soi, sur ses inclinations, sur ses plaisirs, sur son indolence ! Quel secret dépit, quand ses soins ont été inutiles et qu'il s'est trouvé des attraits plus heureux et sur qui tous les regards ont tourné ! Quelle tyrannie que celle des usages ! Il faut pourtant s'y assujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on se retranche, un époux qui éclate, le marchand qui murmure et qui peut-être fait acheter bien cher les retar-

dements et les délais. Je ne dis rien des soins de l'ambition. Quelle vie que celle qui se passe toute en des mesures, des projets, des craintes, des espérances, des alarmes, des jalousies, des assujettissements, des bassesses! Je ne parle pas d'un engagement de passion. Quelle frayeur que le mystère n'éclate! que de mesures à garder du côté de la bienséance et de la gloire! que d'yeux à éviter! que de surveillants à tromper! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisis pour les ministres et les confidents de sa passion! Quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on sacrifie son honneur et sa liberté, et dont on n'oseroit se plaindre! A tout cela, ajoutez ces moments cruels où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes et de sentir toute l'indignité de notre état, ces moments où le cœur, né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles, et trouve son supplice dans ses dégoûts et dans sa propre inconstance. (*Carême, sermon du jeudi de la Passion.*)

DE L'ORGUEIL.

L'orgueil a été de tout temps la plaie la plus dangereuse de l'homme. Né pour être grand et maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au dedans de lui ces premières impressions de son origine. Trouvant sans cesse dans son cœur je ne sais quel sentiment de sa propre excellence, il se prêta d'abord à des penchants si doux; il ne chercha plus qu'à s'élever de degré en degré; et ne rencontrant rien ici-bas qui pût satisfaire la grandeur de son âme, il monta jusqu'au-dessus des nuées et se fit rendre des honneurs divins. L'univers adora comme ses

auteurs des insensés que l'univers avoit vus naître et qui étoient venus tant de siècles après lui. (*Mystères, sermon de l'Incarnation.*)

Nous nous donnons souvent de plein droit des titres que le public nous refuse et que nos ancêtres n'ont jamais eus; et l'on voit parmi nous beaucoup de gens parer une roture encore toute fraîche d'un nom illustre et recueillir avec affectation les débris de ces familles antiques et éteintes, pour les enter sur un nom obscur et à peine échappé de parmi le peuple. Quel siècle fut plus gâté là-dessus que le nôtre? Nos pères ne vouloient être que ce qu'ils avoient été en naissant. Contents chacun de ce que la nature les avoit faits, ils ne rougissoient pas de leurs ancêtres; et, en héritant de leurs biens, ils n'avoient garde de désavouer leur nom. On n'y voyoit pas ceux qui naissent avec un rang, se parer éternellement de leur naissance; être, sur les formalités, d'une délicatesse de mauvais goût et selon l'Évangile et selon le siècle; étudier avec soin ce qui leur est dû; faire des parallèles éternels; mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde, pour concerter là-dessus son maintien et ses pas, et ne paroître nulle part sans se faire précéder de son nom et de sa qualité. (*Panégyrique de saint François de Paule.*)

L'orgueil est la source secrète de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte et fait qu'il suppose en lui plus de force et plus de lumières que dans le reste des hommes, parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, et contredire témérairement ce que les autres jusqu'à lui s'étoient contentés d'adorer. (*Carême, sermon du jeudi après les Cendres.*)

Telle est l'injustice de notre orgueil que, malgré ces foiblesses qui nous font rougir en secret, ce vide et ce néant que nous trouvons en nous, qui fait que nous nous sommes à charge et que nous portons partout avec nous l'ennui, le dégoût et l'horreur, pour ainsi dire, de nous-mêmes, nous voulons pourtant imposer au public, et qu'on nous prenne pour ce que nous ne sommes pas. Nous exigeons que les hommes pensent de nous ce que nous n'oserions en penser nous-mêmes; et le comble de l'injustice, c'est que tous ceux qui nous refusent les qualités que nous n'avons pas, et les louanges que nous ne méritons pas, et qui jugent de nous comme nous en jugeons nous-mêmes en secret, nous les haïssons, nous les décrions, nous leur faisons un crime de l'iniquité de leurs jugements, et nous nous en prenons, ce semble, à eux de nos misères et de nos foiblesses. (*Panégyrique de saint Jean-Baptiste.*)

L'orgueil a été la première source des troubles qui déchirent le cœur de l'homme. Quelles guerres, quelle fureur cette funeste passion n'a-t-elle pas allumées sur la terre? De quels torrents de sang n'a-t-elle pas inondé l'univers? Eh! l'histoire des peuples et des empires, des princes et des conquérants, l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations, qu'est-elle que l'histoire des calamités dont l'orgueil avoit depuis le commencement affligé les hommes? le monde entier n'étoit qu'un théâtre lugubre, où cette passion hautaine et insensée donnoit tous les jours les scènes les plus sanglantes. Mais ce qui se passoit au dehors n'étoit que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvoit au dedans de lui-même. Le désir de s'élever étoit une vertu; la modération passoit pour lâcheté. Un homme seul bouleversoit sa patrie, renversoit les lois et les coutumes, faisoit des millions de

malheureux, pour usurper la première place parmi ses citoyens; et le succès de son crime lui attiroit des hommages; et son nom, souillé du sang de ses frères, n'en avoit que plus d'éclat dans les annales politiques qui en conservoient la mémoire; et un scélérat heureux devenoit le plus grand homme de son siècle. Cette passion, en descendant dans la foule, étoit moins éclatante; mais elle n'en étoit pas moins vive et furieuse. L'homme obscur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public; chacun vouloit l'emporter sur ses égaux. L'orateur, le philosophe se disputoient, s'arrachoient la gloire, l'unique but de leurs travaux et de leurs veilles; et, comme les désirs de l'orgueil sont insatiables, l'homme à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvoit aussi être calme et paisible. L'orgueil, devenu la seule source de l'honneur et de la gloire humaine, étoit devenu l'écueil fatal du repos et du bonheur des hommes. (*Avent, sermon du jour de Noël.*)

Nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus; et quoique nous sentions nos foiblesses, nous sommes assez injustes pour exiger que les autres ne les voient pas et qu'ils nous fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrissent que pour publier nos louanges et que le monde, qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres. (*Carême, sermon du vendredi après les Cendres.*)

Mais c'est peu de vouloir nous attribuer les talents et les vertus que nous n'avons pas; nous disputons même aux autres celles qu'ils ont. Il semble que leur réputation nous humilie, qu'on nous prive des louanges qu'on leur

donne et que les honneurs qu'ils reçoivent sont des injustices qu'on nous fait. Incapables d'élévation, de vertu, de générosité, nous ne pouvons la souffrir dans les autres; nous trouvons des taches où tout le monde admire des vertus : le mérite nous blesse et nous éblouit; et ne voulant pas nous défaire de nos vices, nous voudrions pouvoir ôter aux autres leurs vertus mêmes. (*Panégyrique de saint Jean-Baptiste.*)

Un des caractères les plus marqués de l'orgueil, c'est cette imposture de vanité qui cherche la gloire dans les humiliations mêmes, et qui ne paroît s'avilir aux yeux des hommes qu'afin que leurs applaudissements aillent la placer encore plus haut que n'étoit le lieu d'où elle étoit descendue. L'orgueil se cache pour être découvert; on ne fuit l'éclat qu'afin que l'éclat nous suive; on ne renonce aux honneurs que pour être honoré: on ne souffre le mépris que lorsqu'il nous est glorieux d'être méprisé. L'orgueil a mille dédommagements imperceptibles à nous-mêmes: et rien n'est plus rare qu'une humiliation volontaire qui ne conduit qu'à l'humilité.

Si la calomnie nous trouve patients, c'est parce que nous prévoyons que la vérité va la confondre et qu'elle tournera à notre gloire. Les œuvres humiliantes ne nous plaisent que parce que notre rang ne permet pas d'ignorer que nous nous abaissons : nous aimons les opprobres passagers et où notre vanité voit des ressources promptes; il faut quelque autre attrait qui nous adoucisse le mépris que le plaisir d'être méprisé. On pardonne, mais en faisant sentir qu'on est l'offensé et qu'on se relâche de son droit. On fait une avance de réconciliation, mais on n'est pas fâché qu'on sache que la piété toute seule a part à cette démarche. On dit du bien de ceux qui nous calom-

nient, mais c'est pour ôter toute créance à leurs calomnies. Enfin, il est difficile de ne pas se rechercher soi-même, et encore plus dans l'humiliation que dans l'éclat, parce que plus l'homme semble s'oublier, plus l'orgueil est attentif à faire en sorte qu'il se retrouve. (*Mystères, sermon de l'Incarnation.*)

DE L'AMBITION.

L'ambition, ce désir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines mêmes des autres; ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille; cette passion qui est le grand ressort des intrigues et de toutes les agitations des cours; qui forme les révolutions des États et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles, cette passion qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, rend malheureux celui qui en est possédé. L'ambitieux ne jouit de rien : ni de sa gloire, il la trouve obscure; ni de ses places, il veut monter plus haut; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrents; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille. Son ambition, en le rendant ainsi malheureux, l'avilit encore et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir! il faut paroître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation : on encense et on adore l'idole qu'on méprise; bassesse de lâcheté : il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts et les recevoir presque comme des grâces; bassesse de dissimulation : point de sentiments à soi, et ne penser

que d'après les autres; bassesse de déréglement : devenir les complices et peut-être les ministres des passions de ceux de qui nous dépendons et entrer en part de leurs désordres, pour participer plus sûrement à leurs grâces; enfin, bassesse même d'hypocrisie : emprunter quelquefois les apparences de la piété, jouer l'homme de bien pour parvenir et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne. Qu'on nous dise après cela que c'est le vice des grandes âmes! c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant; c'est le trait le plus marqué d'une âme vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire: celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore; elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité et qui se dégradent honteusement eux-mêmes. On reproche toujours nos bassesses à notre élévation; nos places rappellent sans cesse les avilissements qui les ont méritées, et les titres de nos honneurs et de nos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de notre ignominie. (*Petit Carême, sermon du premier dimanche.*)

L'ambition nous rend faux, lâches, timides quand il faut soutenir les intérêts de la vérité. On craint toujours de déplaire; on veut toujours tout concilier, tout accommoder. On n'est pas capable de droiture, de candeur, d'une certaine noblesse qui inspire l'amour de l'équité et qui seule fait les grands hommes, les bons sujets, les ministres fidèles et les magistrats illustres. Ainsi, l'on ne sauroit compter sur un cœur en qui l'ambition domine; il n'a rien de sûr, rien de fixe, rien de grand : sans principes, sans maximes, sans sentiments, il prend toutes les formes, il se plie sans cesse au gré des passions d'autrui,

prêt à tout également, selon que le vent tourne, ou à soutenir l'équité, ou à prêter sa protection à l'injustice. On a beau dire que l'ambition est la passion des grandes âmes; on n'est grand que par l'amour de la vérité et lorsqu'on ne veut plaire que par elle. (*Mystères, sermon de la Passion.*)

Dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens; il veut parvenir, et tout ce qui le mène là est la seule gloire qu'il cherche. Il regarde ces vertus romaines, qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur et aux services, comme des vertus de roman et de théâtre, et croit que l'élévation des sentiments pouvoit faire autrefois des héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement qui font aujourd'hui ceux de la fortune. (*Petit Carême, sermon du premier dimanche.*)

Un homme livré à l'ambition ne se laisse point rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin; il se refond, il se métamorphose, il force son naturel et l'assujettit à sa passion. Né fier et orgueilleux, on le voit, d'un air timide et soumis, essuyer les caprices d'un ministre, mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit et se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un commis ou à l'avarice d'un esclave. Vif et ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement, dans des antichambres et à la suite des grands, des moments qui lui promettoient ailleurs mille agréments. Ennemi du travail et de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non-seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil et sur sa santé, de quoi y fournir. Enfin, d'une humeur serrée et épargnante, il devient libéral, prodigue même; tout est inondé de ses dons; il n'est pas jusqu'à l'affabilité et aux égards d'un domestique qui ne soient le

prix de ses largesses. (*Mystères, sermon de la Visitation de la sainte Vierge.*)

Si l'ambition gagne et infecte le cœur des rois; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et à la tranquillité de ses peuples; s'il aime mieux conquérir des provinces que de régner sur les cœurs; s'il lui paroît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le père de son peuple; si le deuil et la désolation de ses sujets est le seul chant de gloire qui accompagne ses victoires; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne: en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes, et qu'il n'élève l'idole de sa grandeur que sur les larmes et les débris des peuples et des nations, quel fléau pour la terre! Sa gloire sera toujours souillée de sang. Quelque insensé chantera peut-être ses victoires, mais les provinces, les villes, les campagnes en pleureront. On dressera des monuments superbes pour immortaliser ses conquêtes, mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes, mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté, mais les ruines de tant de murs sous lesquels des citoyens paisibles ont été ensevelis, mais tant de calamités qui subsisteront après lui seront des monuments lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux, pour y porter la joie et l'abondance. Son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérants, mais l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour se souvenir des maux qu'il a faits aux hommes. Ainsi son orgueil sera monté jusqu'au ciel, sa tête aura touché dans

les nuées, ses succès auront égalé ses désirs, et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre. (*Petit Carême, sermon du premier dimanche.*)

L'ambition nous rend la justice et la vérité odieuses. On est embarrassé du bon droit; on voudroit que ceux qu'il faut perdre, pour plaire, eussent toujours tort. On regarde comme un malheur d'être chargé de leur cause, on cherche les moyens de s'en débarrasser, et loin d'embrasser avec joie l'occasion de prêter son ministère à l'innocent, on fuit la gloire d'une belle action comme on devroit fuir l'infamie d'une bassesse. (*Mystères, sermon de la Passion.*)

Un ambitieux ne connoît de lois que celles qui le favorisent. Le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui, dès qu'elle intéresse sa fortune. Mauvais citoyen, la vérité ne lui paroît estimable qu'autant qu'elle lui est utile. Le mérite qui entre en concurrence avec lui est un ennemi auquel il ne pardonne point. L'intérêt public cède toujours à son intérêt propre. Il éloigne des sujets capables et se substitue à leur place; il sacrifie à ses jalousies le salut de l'État, et il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre. (*Petit Carême, sermon du premier dimanche.*)

DE LA VANITÉ.

Admirateurs insensés de cette vicissitude de fantômes sur quoi roule tout le siècle présent, il faut aux hommes des spectacles pour les frapper, de vastes projets, des

entreprises éclatantes, des emplois tumultueux. On a toujours chez eux des vertus obscures, quand on n'a pas de vices glorieux, et ce n'est guère qu'aux grands défauts qu'ils savent accorder le nom de grand mérite. L'innocence des mœurs, la bonne foi, l'affabilité, la clémence, l'application à ses devoirs, la miséricorde ont je ne sais quoi de tranquille et d'uni qui ne donne rien aux spectateurs : les merveilles de la foi n'ont pas le même privilége que les illusions des sens. On diroit que, pour mourir avec honneur, il faut avoir su être autre chose qu'homme de bien; la solennité des éloges veut presque être soutenue par le faste du héros qu'on loue; et il semble que l'orateur n'a jamais plus besoin d'art que lorsqu'il n'a qu'à louer la vérité et la justice. (*Oraison funèbre de M. de Villars.*)

Lorsque, désabusé du monde, on revient des égarements des passions, on ne revient guère de la vanité et de l'entêtement du rang et de la naissance, et l'on veut que les titres entrent, pour ainsi dire, dans tout ce qu'on fait pour le Seigneur. Si l'on consacre des dons au temple, les marques suprêmes du nom et des dignités en immortalisent la mémoire; si l'on élève des asiles de miséricorde, ces maisons deviennent des monuments publics de la grandeur de celles de leurs bienfaiteurs, et les signes de la vanité sont presque toujours la première chose qui paroît dans les œuvres saintes. Telle est la foiblesse des grands surtout. Les hommages obscurs ne plaisent pas; les œuvres de religion, qui nous confondent avec la foule, ne sont jamais de notre goût; il faut que tout ce que nous faisons pour le ciel porte le caractère de ce que nous sommes sur la terre. On entre dans les œuvres de miséricorde, mais on en veut les premiers honneurs; on s'abaisse

jusqu'aux ministères les plus vils de la charité, mais on s'abaisse avec faste, et dans cet abaissement même on fait sentir qu'on est grand; on se trouve dans des lieux secrets consacrés aux exercices humiliants de la miséricorde, mais on s'y fait annoncer par des distinctions de vanité, et il semble qu'on ne veut pas courir le risque de l'humiliation sans s'être préparé le dédommagement des éloges. (*Mystères, deuxième sermon de la Purification.*)

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événements. La vie des princes leur paroît vide et obscure et ne les frappe plus dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat qui embellissent les histoires et auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom. Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes. Des vices éclatants passent à la postérité; une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état est à peine connue de son siècle. Un prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat paroît n'avoir point vécu; il ne fournit rien à la vanité des éloges dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des États, qui renversent l'ordre de la succession et de la nature, qui portent partout la misère, l'horreur, la confusion, et qui ne mènent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires et de conquérir des provinces, mais qu'il est grand de n'avoir jamais été que ce qu'on devoit être! La façon de penser de la plupart des hommes est là-dessus digne d'étonnement. Il semble qu'on n'auroit plus rien à dire dès qu'on n'auroit plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples et à la tranquillité des empires, et qu'il nous faut, pour le succès de nos louanges, ou des crimes éclatants à pallier, ou des talents pernicieux au genre humain à honorer de pompeux

éloges. Les hommes méritent bien de tels maîtres, dès qu'ils sont capables de les admirer. (*Oraison funèbre de M. le Dauphin.*)

Toute notre vie est une étude de vanité, qui nous montre toujours par les endroits par où nous croyons nous distinguer et plaire. Lors même que, touchés de Dieu et revenus de nos égarements, nous avons pris le parti d'une vie chrétienne, nous voulons que le monde conserve encore le souvenir des talents malheureux et des vains avantages que nous avons sacrifiés en rompant avec lui. Nous sommes flattés qu'on fasse encore valoir par là tous les jours notre sacrifice, et qu'on nous fasse honneur de ce que nous avons jugé nous-mêmes digne de mépris. Nous nous en élevons même en secret au-dessus des autres, comme si nous avions plus donné à Dieu, comme si plus nous paroissons nés pour le monde et pour les plaisirs, plus il n'avoit pas fallu que sa grâce, qui nous en a dégoûtés, fût forte et abondante, comme si les miséricordes du Seigneur pour nous pouvoient devenir le titre de notre ingratitude et nous faire oublier nos misères. Ainsi ce qui a été l'occasion de nos chutes et de nos malheurs devient souvent, dans la piété même, le motif de notre vanité déplorable; ce qui devoit nous rendre plus misérables à nos yeux ne sert souvent qu'à nous inspirer du mépris pour les autres. Ainsi, nous voulons participer en même temps à la gloire du monde et à la gloire de la vertu; nous voulons qu'on loue en nous et les merveilles de la grâce et les talents de la vanité, et loin de cacher aux yeux des hommes ce que nous sommes, nous voulons même qu'ils voient encore en nous ce que nous sommes fâchés d'avoir été. (*Mystères, sermon du jour de l'Assomption.*)

Dans les œuvres de miséricorde, on n'a des yeux le plus souvent que pour les misères d'éclat, et l'on veut pieusement mettre le public dans la confidence de ses largesses. On prendra bien quelquefois des mesures pour les cacher, mais on n'est pas fâché qu'une indiscrétion les trahisse: on ne cherchera pas les regards publics, mais on sera ravi que les regards publics nous surprennent, et l'on regarde presque comme perdues les libéralités qui sont ignorées. Nos temples et nos autels n'étalent-ils pas de toutes parts, avec leurs dons, les noms et les marques de leurs bienfaiteurs, c'est-à-dire les monuments publics de la vanité de nos pères et de la nôtre? Si l'on ne vouloit que l'œil invisible du Père céleste pour témoin, à quoi bon cette vaine ostentation? Craignons-nous que le Seigneur oublie nos offrandes? Faut-il que du fond du sanctuaire où nous l'adorons il ne puisse jeter ses regards sans en retrouver le souvenir? Si nous ne nous proposons que de lui plaire, pourquoi exposer nos largesses à d'autres yeux qu'aux siens? Pourquoi ces ministres eux-mêmes, dans les fonctions les plus redoutables du sacerdoce, paroîtront-ils à l'autel, où ils ne devroient porter que les péchés du peuple, chargés et revêtus des marques de notre vanité? pourquoi ces titres et ces inscriptions, qui immortalisent sur des murs sacrés nos dons et notre orgueil? N'étoit-ce pas assez que ces dons fussent écrits de la main même du Seigneur dans le livre de vie? Pourquoi graver sur le marbre, qui périra, le mérite d'une action que la charité peut rendre immortelle? (*Carême, sermon du quatrième dimanche.*)

Rien de plus rare que de vouloir sincèrement que les hommes oublient ce qui peut nous faire honneur dans leur esprit. Nous regardons cet oubli comme une injure; nous

voudrions que tout le monde lût sur notre front, pour ainsi dire, nos talents, nos vertus, notre rang et notre naissance; et jusque dans ces asiles saints, où l'on a mis au pied de l'autel les dépouilles du monde et de toute sa gloire, on reprend souvent d'une main le vain étalage qu'on avoit semblé sacrifier de l'autre. On étale encore, sous l'obscurité du voile saint, le faux éclat du monde et de la naissance: on veut retrouver dans le lieu de l'humilité les distinctions qu'on avoit méprisées dans le monde, et dans le sanctuaire même de l'Époux on se fait valoir par d'autres titres que par le titre sublime de son épouse. (*Mystères, sermon du jour de l'Assomption.*)

L'Église n'a pas assez de priviléges pour satisfaire la vanité de ses bienfaiteurs. Leurs places y sont marquées dans le sanctuaire; leurs tombeaux y paroissent jusque sous l'autel, où ne devroient reposer que les cendres des martyrs. On leur rend même des honneurs qui devroient être réservés à la gloire du sacerdoce; et s'ils ne portent pas la main à l'encensoir, ils veulent du moins partager avec le Seigneur l'encens qui brûle sur ses autels. (*Carême, sermon du quatrième dimanche.*)

DE LA JALOUSIE.

Tous les traits odieux semblent se réunir dans un cœur où domine la jalousie. Il n'est point de bassesse que cette passion ou ne consacre ou ne justifie; elle éteint même les sentiments les plus nobles de l'éducation et de la naissance, et, dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des âmes de boue, où la nature avoit d'abord placé des âmes grandes et bien nées. Les hommes les plus décriés

et les plus perdus, on les adopte, dès qu'ils veulent bien adopter et servir l'amertume secrète qui nous dévore. Ils nous deviennent chers, dès qu'ils veulent bien devenir les vils instruments de notre passion; et ce qui devoit les rendre encore plus hideux à nos yeux efface en un instant toutes leurs taches. On érige en mérite le zèle qu'ils étalent pour nos intérêts, et on leur fait une vertu d'un ministère infâme dont on rougit tout bas soi-même. (*Petit Carême, sermon du vendredi saint.*)

Comme la jalousie a quelque chose de bas et de lâche, et qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers, et qui nous la rendent méconnoissable. Mais, si nous approfondissons notre cœur, nous verrons que tous ceux ou qui nous effacent, ou qui brillent trop à nos côtés, ont le malheur de nous déplaire; que nous ne trouvons aimables que ceux qui n'ont rien à nous disputer; que tout ce qui nous passe ou nous égale nous contraint et nous gêne; et que, pour avoir droit à notre amitié, il faut n'en avoir aucun à nos prétentions et à nos espérances. (*Carême, sermon du vendredi après les Cendres.*)

De toutes les passions que les hommes opposent à la vérité, la jalousie est la plus dangereuse, parce qu'elle est la plus incurable. C'est un vice qui mène à tout, parce qu'on se le déguise toujours à soi-même; c'est l'ennemi éternel du mérite et de la vertu; tout ce que les hommes admirent l'enflamme et l'irrite, il ne pardonne qu'au vice et à l'obscurité, et il faut être indigne des regards publics pour mériter ses égards et son indulgence. (*Petit Carême, sermon du vendredi saint.*)

On dispute tout haut à ceux dont on regarde l'éléva-

tion avec des yeux d'envie, des talents et des qualités louables, qu'on est forcé de leur accorder en secret. On trouve à leurs vertus mêmes un mauvais côté, quand on ne peut les travestir en vices. La même jalousie nous éclaire sur ce qu'ils ont d'estimable, et nous le fait mépriser. On est ravi de mettre le public contre eux, tandis que notre conscience, mieux instruite, les justifie. Ainsi, le plaisir qu'on a de tromper les autres à leur égard n'est jamais parfait, parce qu'on ne sauroit réussir à se tromper soi-même. On se glorifie des autres passions. Un ambitieux se fait honneur de ses prétentions et de ses espérances; un vindicatif met sa gloire à faire éclater ses ressentiments; un voluptueux se vante de ses excès et de ses débauches; mais il y a je ne sais quoi de bas dans la jalousie, qui fait qu'on se la cache à soi-même. C'est la passion des âmes lâches; c'est un aveu secret qu'on se fait à soi-même de sa propre médiocrité; c'est un aveuglement qui nous ferme les yeux sur tout ce qu'il y a de plus bas et de plus indigne. On est capable de tout, dès qu'on peut être ennemi du mérite et de l'innocence. (*Mystères, sermon de la Passion.*)

La jalousie est le vice des grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas est pour eux une tache qui les flétrit et qui les déshonore. Jaloux des grâces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres. Jaloux de la faveur, on est digne de leur haine et de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié et de la confiance du maître. Jaloux même des succès glorieux à l'État, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique. Les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis leur sont plus amères qu'à nos ennemis mêmes.

Leur maison est une maison de deuil et de tristesse, tandis qu'une autre triomphe et reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques; et peu contents d'être insensibles à la gloire des événements, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des réflexions et des censures. (*Petit Carême, sermon du troisième dimanche.*)

Tout s'empoisonne entre les mains de la jalousie. La piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite; la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite; la réputation la mieux établie, une erreur publique, où il entre plus de prévention que de vérité; les talents les plus utiles à l'État, une ambition démesurée, qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité et d'insuffisance; le zèle pour la patrie, un art de se faire valoir et de se rendre nécessaire; les succès même les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses, qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures; la naissance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est enté, et qu'on ne tient pas de ses ancêtres. Enfin, la langue du jaloux flétrit tout ce qu'il touche; et ce langage si honteux est pourtant le langage commun des cours : c'est lui qui lie les sociétés et les commerces; chacun se cache la plaie secrète de son cœur, et chacun se la communique. On a honte du nom de vice, et l'on se fait honneur du vice même. (*Petit Carême, sermon du vendredi saint.*)

La jalousie se glisse jusque dans le sanctuaire des rois et dans le conseil des princes, divise ceux que l'intérêt commun, le bien public, l'amour du prince et de la patrie devroient réunir. On cherche à se détruire aux dépens des

affaires et des nécessités publiques. Les malheurs publics ont pris mille fois leur source dans les jalousies particulières. On oublie tout ce qu'on doit à la patrie et à soi-même, et il n'est plus rien de sacré pour un cœur que la jalousie aigrit et infecte. Elle fait de la société un théâtre affreux, où les hommes ne semblent paroître ensemble que pour se dévorer et se détruire, et où la décadence des uns fait toujours le triomphe et la victoire des autres. (*Mystères, sermon de la Passion.*)

Le zèle du bien public devient tous les jours comme la décoration et l'apologie de la jalousie. Il semble qu'on ne craint que pour l'État, et on n'envie que les places de ceux qui gouvernent. On blâme le choix du maître, comme tombant sur des sujets incapables; mais ce n'est pas l'intérêt public qui nous pique, c'est la jalousie et le chagrin de n'avoir pas été nous-mêmes choisis : les places où nous aspirons ne sont jamais, selon nous, données au mérite, la faveur du maître et le bien de l'État ne nous paroissent jamais aller ensemble. On se donne pour amateur de la patrie, et on n'en aime que les honneurs et les prééminences; on étale le titre de bon citoyen, et on cache dessous celui de jaloux; l'on a sans cesse l'État dans la bouche, et la jalousie dans le cœur; on paroît contristé quand les événements sont malheureux et ne répondent pas aux vues et aux mesures de ceux qui sont en place, et l'on s'applaudit plus du blâme qui en retombe sur eux qu'on n'est touché des maux qui en peuvent revenir à la patrie. Eh! combien de fois a-t-on vu des hommes publics sacrifier l'État à leurs jalousies particulières, faire échouer des entreprises glorieuses à la patrie, de peur que la gloire n'en rejaillît sur leurs rivaux, ménager des événements capables de renverser l'empire, pour ensevelir leurs

concurrents sous ses ruines, et risquer de tout perdre pour faire périr un seul homme! (*Petit Carême, sermon du vendredi saint.*)

DE LA VENGEANCE.

Il n'est guère de réconciliations qui changent le cœur, et qui ne soient une fausse apparence de retour. On se réconcilie pour céder aux instances de ses amis, pour éviter un certain éclat désagréable qu'une guerre déclarée attireroit après soi et qui pourroit retomber sur nous-mêmes, pour ne pas s'interdire certaines sociétés dont il faudroit se bannir, si l'on s'obstinoit à vouloir être irréconciliable avec son frère. On se réconcilie par déférence pour les grands qui exigent de nous cette complaisance, pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'âme, pour ne pas donner des scènes au public, qui ne répondroient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous, pour couper court aux plaintes éternelles et aux discours outrageants d'un ennemi, qui peut-être nous connoît trop et a été trop avant dans notre confidence, pour ne pas mériter que nous le ménagions et qu'une réconciliation lui impose silence.

On voit dans le monde des personnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore ensemble certaines mesures de bienséance qu'on ne peut rompre sans scandale, et néanmoins vivre dans des intérêts différents, dans des sentiments publics et déclarés d'envie, de jalousie, d'animosité mutuelle: se croiser, se détruire, se regarder avec des yeux jaloux; faire chacun de ses créatures les partisans de ses ressentiments et de son aversion; par-

tager le monde, la cour, la ville; faire de ses dissensions domestiques la querelle du public, et établir cette opinion et ce scandale dans le monde, qu'on ne s'aime point, qu'on voudroit se détruire mutuellement, qu'on garde encore, à la vérité, les apparences, mais qu'au fond les intérêts et les affections sont pour toujours et sans retour éloignés; et cependant, de part et d'autre, on vit dans une réputation de piété et dans la pratique des bonnes œuvres, et les ministres de la pénitence, qui auroient dû être les juges de notre haine, en deviennent souvent les apologistes, se partagent avec le public, entrent dans les animosités et dans les préventions de leurs pénitents, publient l'équité de leurs querelles, et font que le seul remède destiné à guérir le mal ne sert qu'à le revêtir des apparences du bien et à le rendre plus incurable.

On croit d'ordinaire que le législateur des Juifs avoit usé d'une espèce d'indulgence et de ménagement, en publiant la loi du pardon des offenses: qu'obligé de ménager la foiblesse d'un peuple charnel, et d'ailleurs persuadé que de toutes les vertus l'amour des ennemis étoit celle qui coûtoit le plus au cœur de l'homme, il s'étoit contenté de régler la vengeance et de lui prescrire des bornes. Ce n'est pas que, pour prévenir de grands excès, il eût eu dessein d'en autoriser de moindres : cette loi, comme toutes les autres, avoit sa sainteté, sa bonté, sa justice, mais c'étoit plutôt un établissement de police qu'une règle de piété. Elle étoit propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'État, mais elle ne touchoit point au cœur et n'alloit pas jusqu'à la racine des haines et des vengeances. On s'y proposoit seulement, ou d'arrêter l'agresseur en le menaçant de la même peine dont il auroit affligé son frère, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offensé en lui lais-

sant craindre que, s'il excédoit dans la satisfaction, il s'exposoit à souffrir lui-même le surplus de sa vengeance.

Des hommes qui ne laissent paroître aucun signe de piété se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs ennemis; et eux, qui ne sauroient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, paroissent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous. C'est que ce sont des héros de la vanité, et non pas de la charité; c'est qu'ils laissent de la réconciliation ce qu'elle a d'héroïque et de pénible devant Dieu, qui est l'oubli de l'injure et le changement de notre cœur envers notre ennemi, et ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes, qui est une apparence de modération et une facilité à revenir que le monde lui-même loue.

La morale des philosophes avoit mis le pardon des offenses au nombre des vertus, mais c'étoit un précepte de vanité plutôt qu'une règle de discipline. C'est que la vengeance leur sembloit traîner après elle je ne sais quoi de bas et d'emporté, qui eût défiguré le portrait et l'orgueilleuse tranquillité de leur sage; c'est qu'il leur paroissoit honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon des ennemis n'étoit donc fondé que sur le mépris qu'on avoit pour eux. On se vengeoit en dédaignant la vengeance, et l'orgueil se relâchoit sans peine du plaisir de nuire à ceux qui nous avoient nui, par la gloire qu'il trouvoit à les mépriser. (*Petit Carême, sermon du vendredi après les Cendres.*)

DE L'AVARICE.

L'avare n'amasse que pour amasser; ce n'est pas pour fournir à ses besoins : il se les refuse. Son argent lui est plus précieux que sa santé, que sa vie, que lui-même. Toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections, ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe, et il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé : car tel est le caractère de cette honteuse passion, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, et de n'être un mystère que pour celui seul qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences, on les cache aux yeux du public : une imprudence peut quelquefois les dévoiler, mais le coupable cherche, autant qu'il est en soi, les ténèbres; mais pour la passion de l'avarice, l'avare ne se la cache qu'à lui-même. Loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert; il la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, et pour ainsi dire sur son front.

L'âge et les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions, au lieu que l'avarice semble se ranimer et reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas sordide doit disparoître et nous être enlevé, plus on s'y attache : plus la mort approche, plus on couve des yeux son misérable trésor, plus on le regarde comme une précaution néces-

saire pour un avenir chimérique. Ainsi, l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion. Les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'âme, et elle se nourrit et s'enflamme par les remèdes mêmes qui guérissent et éteignent toutes les autres. On a vu des hommes, dans une décrépitude où à peine leur restoit-il assez de force pour soutenir un cadavre tout prêt à tomber en pourriture, ne conserver, dans la défaillance totale des facultés de leur âme, un reste de sensibilité, et, pour ainsi dire, de signe de vie, que pour cette indigne passion; elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste; le dernier soupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers moments la regarder encore; et l'infortuné qui meurt, jeter encore des regards mourants, qui vont s'éteindre sur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur. (*Conférences, de la Compassion des pauvres.*)

DE L'AMOUR-PROPRE.

Comme nous nous aimons beaucoup nous-mêmes, et que nous ne mettons point de bornes à nos désirs, nous ne sommes jamais contents de notre état, de notre élévation, de nos places, nous trouvons toujours qu'il manque quelque chose à l'avidité de notre amour-propre. Si nous n'avons pas tout ce que nous désirons, nous ne comptons pour rien ce que nous avons; nous nous épuisons en vues, en prétentions, en projets, en mesures; nous ne saurions jouir tranquillement de ce que la Providence nous offre; ce qui nous manque nous inquiète plus que ce que nous possédons ne réussit à nous satisfaire. Tant que nous voyons

devant nous quelque chemin à faire, nous ne saurions nous en tenir à ce qui est déjà fait. Semblables à un pilote qui marche en haute mer, quand nous sommes arrivés tout le plus loin que nos yeux et nos espérances pouvoient s'étendre, nous découvrons, de ce nouveau point de vue, de nouveaux pays et des espaces immenses qui raniment nos prétentions. Plus nous nous élevons, plus nos vues s'étendent; plus nous nous avançons, plus nous voyons de chemin à faire. Le terme de nos désirs, quand nous y sommes arrivés, n'est plus que la voie qui nous conduit à d'autres, et notre état présent n'est jamais celui qui nous plaît. La destinée que Dieu nous fait n'est jamais celle que nous nous faisons à nous-mêmes. Nous sommes ingénieux à nous rendre malheureux, nous conjurons sans cesse contre notre propre repos, et pour nous dégoûter d'un bien que nous avons longtemps désiré il suffit que la Providence nous l'accorde. (*Mystères, sermon de la Purification.*)

Si nous sommes dans l'affliction, nos peines nous paroissent toujours excessives par l'excès de l'amour que nous nous portons à nous-mêmes, et c'est la vivacité de notre amour-propre qui forme celle de nos souffrances. Nos pertes ne deviennent si douloureuses que par nos attachements outrés qui nous lioient aux objets perdus : on n'est vivement affligé que lorsqu'on est vivement attaché, et l'excès de nos afflictions est toujours l'excès de nos amours injustes. Tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours : cette idée même de singularité dans nos malheurs flatte notre vanité, en même temps qu'elle autorise nos murmures. Nous ne voulons jamais ressembler aux autres ; nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espèce. Nous

voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux sur la terre.

Notre amour-propre nous fait tout rapporter à nous-mêmes; nous faisons servir tout ce qui nous environne à nous seuls, comme si tout étoit fait pour nous; nous ne comptons tout ce qui se passe dans le monde que par rapport à nous; en un mot nous vivons comme si nous étions seuls dans l'univers, et que l'univers entier ne fût fait que pour nous seuls. Ainsi, nous qui ne sommes qu'un atome imperceptible au milieu de ce vaste univers, nous voudrions en faire mouvoir toute la machine au gré de nos seuls désirs; que tous les événements s'accommodassent à nos vues; que le soleil ne se levât et ne se couchât que pour nous seuls; nous voudrions être la fin de tous les desseins de Dieu, comme nous nous établissons nous-mêmes la fin unique de tous nos projets sur la terre. Ainsi nous ne jugeons que par rapport à nous-mêmes de tous les événements qui nous environnent, et tout ce qui trouble un instant nos plaisirs, tout ce qui dérange l'orgueil et l'ambition de nos projets et de nos espérances, nous aigrit et nous révolte.

Comme notre amour-propre nous fait croire que nous avons seuls la sagesse en partage, tout ce qui ne s'ajuste pas à nos vues et à nos lumières dans l'arrangement des choses d'ici-bas trouve auprès de nous sa condamnation et sa censure. Nous voudrions que les places et les dignités fussent dispensées à notre gré, que nos vues et nos conseils réglassent la fortune publique; que les faveurs ne tombassent que sur ceux à qui notre suffrage les avoit déjà destinées; que les événements publics ne fussent conduits que par les mesures que nous aurions nous-mêmes choisies; nous blâmons tous les jours le choix de nos maî-

tres, et nous ne trouvons personne digne des places qu'il occupe.

Notre amour-propre s'est emparé de tout l'univers, et nous regardons tout ce que nous désirons comme notre partage. Les places et les honneurs qui échappent à notre cupidité, et qui se répandent sur les autres, nous les regardons comme des biens qui nous appartiennent et qu'on nous ravit injustement : tout ce qui brille au-dessus ou à côté de nous, nous éblouit et nous blesse. Nous voyons avec des yeux d'envie l'élévation des autres hommes : leur prospérité nous inquiète, leur fortune fait notre malheur, leurs succès forment un poison secret dans notre cœur, qui répand l'amertume sur toute notre vie. Les applaudissements qu'ils reçoivent sont comme des opprobres qui nous humilient, nous tournons contre nous ce qui leur est favorable, et peu contents des malheurs qui nous regardent, nous nous faisons encore une infortune du bonheur d'autrui. (*Avent, sermon du deuxième dimanche.*)

DE L'INJUSTICE.

L'homme injuste, né dans la boue et dans l'obscurité, et que ses rapines et ses vexations ont tiré de la poussière et comblé ensuite d'honneurs et de richesses, se méconnoît dans l'élévation. Loin de rougir de la pompe odieuse qui l'environne et de se reprocher tout bas les bassesses et les crimes auxquels il en est redevable, il la rend encore plus odieuse par sa fierté et par ses dédains orgueilleux pour les autres hommes qu'il voit au-dessous de lui. Il regarde comme un malheur et une malédiction une médiocrité innocente. Il n'a que des discours amers et piquants

pour ceux que son crédit ou sa fortune forcent d'avoir recours à lui, et s'il leur fait espérer quelque protection, c'est pour ajouter le mensonge et la mauvaise foi à l'insolence, achever d'accabler de douleur les malheureux, en rendant leurs sollicitations et leurs peines inutiles. Ils ont beau réclamer ses promesses, leurs plaintes ne leur attirent que des injures et des imprécations : sa bouche ne s'ouvre que pour les insulter et les maudire, et il s'applaudit de les avoir abusés, comme si c'étoit une gloire pour lui d'avoir dépouillé tout sentiment d'humanité et de bonne foi envers les autres hommes.

Si l'héritage de l'innocent est à sa bienséance; si sa fortune met quelque obstacle à la sienne, ou s'il craint qu'instruit de ses malversations, il ne se fasse une obligation de conscience de les découvrir, il brigue la faveur des grands; il fait de nouvelles liaisons avec ceux qui sont en place pour le perdre, il prodigue pour cela en secret ses biens et ses trésors, il met des hommes puissants d'intelligence avec lui, et s'il paroît se reposer et ne plus agir, ce n'est que lorsque tous ses piéges sont tendus, que la perte de l'innocent est sûre, et qu'il ne peut plus échapper à la malignité de ses artifices.

L'injustice a sans cesse les yeux attachés sur le pauvre, pour trouver le temps de l'opprimer. C'est un lion caché à l'entrée de sa caverne, qui attend sa proie avec impatience. Comblé et jamais rassasié de richesses, il regarde de tous côtés pour découvrir les hommes destitués de tout crédit, et qu'il puisse opprimer plus sûrement sans rien craindre. Malheur à ceux qui tombent sous ses yeux! quelque médiocrement partagés qu'ils soient des biens de la fortune, ils en ont encore assez pour irriter la soif de ce lion altéré du sang des pauvres. Il lui suffit qu'ils soient

sans appui et sans défense; ils tombent tôt ou tard dans les piéges qu'il leur prépare en secret, et ils deviennent sa proie.

Les hommes sont si corrompus, que le désir d'amasser peupleroit la terre de tyrans, si une chute soudaine, si l'écroulement fatal et imprévu de toute leur fortune, si un coup frappé par une main invisible ne jetoit l'épouvante et la consternation parmi leurs imitateurs, et n'apprenoit aux hommes qu'il y a au-dessus de nous un Être suprême qui préside aux choses de la terre. Le monde ne seroit bientôt plus qu'un chaos informe, par le bouleversement général qu'ils y causeroient. Ils en banniroient toute bonne foi, toute sûreté, toute pudeur, et les seuls crimes qu'ils ne commettroient point, ce seroit ceux qu'ils se trouveroient dans l'impuissance de commettre. Mais lorsque, sortant de temps en temps de son secret, le Seigneur frappe ces grands coups qui étonnent l'univers, et qu'abattant ces têtes altières qui s'élevoient dans les nues, comme pour aller l'outrager jusque dans sa demeure sainte, il agit en maître et en souverain, alors le méchant effrayé, s'il ne dépouille pas la volonté de mal faire, en suspend du moins les effets : il craint que la foudre qui gronde encore ne vienne le frapper à son tour.

L'homme injuste sent-il qu'il seroit trop dangereux pour lui d'opprimer publiquement ses frères, il a recours à la ruse; il n'en est aucune dont il ne s'avise. Les plus basses, les plus indignes sont employées sans remords, dès qu'elles peuvent faciliter ses desseins criminels. Pourvu qu'il parvienne à dépouiller le malheureux et à se revêtir de ses dépouilles, la fraude, l'artifice, la perfidie, le parjure, ne sont comptés pour rien. Ceux qu'il veut opprimer, il les attire dans ses filets par des paroles douces et

par tous les semblants de l'amitié; il leur laisse croire qu'ils vont trouver en lui un protecteur et un asile; il les leurre de mille apparences frivoles; s'il faut employer le nom redoutable du Seigneur pour confirmer ses promesses et assurer leur défiance, il n'en fait pas de scrupule. Mais quand une fois ils se sont fiés à lui et qu'il les tient dans ses piéges, il dépouille tous ces vains dehors de douceur et d'humanité : ce n'est plus qu'un maître cruel et farouche, qui se croit tout permis sur son esclave; il tombe sur lui avec une barbarie que rien ne peut adoucir; il l'écrase, et rien ne peut assouvir sa fureur tant qu'il reste encore au malheureux quelque ressource pour sortir de l'abîme où il l'a précipité. (*Paraphrase du psaume* IX.)

DE L'ADULATION.

Si nous voulons suivre nous-mêmes le détail de nos devoirs, de nos liaisons, de nos entretiens, nous verrons que tous nos discours et toutes nos démarches ne sont que des adoucissements de la vérité, et des tempéraments pour la concilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui nous avons à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité que par des endroits par où elle peut plaire; nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables, et comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance. (*Avent, sermon de l'Épiphanie.*)

Les grands veulent être applaudis, et comme l'imitation est de tous les applaudissements le plus flatteur et le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'é-

tudie à leur ressembler. Ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, et ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne de quoi se rassurer contre eux-mèmes. (*Petit Carême, sermon de la Purification.*)

Est-il étonnant que les hommes injustes et dissolus oublient Dieu dans la prospérité? Tout ce qui les environne les séduit et les endort par des adulations éternelles. Leurs désirs les plus iniques, leurs démarches les plus criminelles, trouvent toujours des éloges dans des bouches viles et mercenaires. On donne à leurs vices les plus criants les noms respectables de la vertu. Ils se croient tout permis, parce que tout ce qu'ils se permettent est applaudi. Ils ne méritent pas de connoître la vérité, parce qu'ils ne l'aiment pas. Ils s'applaudissent eux-mèmes de leurs passions, et jouissent paisiblement de leur erreur; ils aiment à être séduits, et la séduction des adulations ne manque jamais à ceux qui l'aiment, et qui peuvent se l'attirer par des récompenses. (*Paraphrase du psaume* IX.)

Quiconque flatte ses maîtres les trahit. La perfidie qui les trompe est aussi criminelle que celle qui les détrône : la vérité est le premier hommage qu'on leur doit; il n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur à celle du rebelle : on ne tient plus à l'honneur et au devoir dès qu'on ne tient plus à la vérité, qui seule honore l'homme, et qui est la base de tous les devoirs. La même infamie qui punit la perfidie et la révolte devroit être destinée à l'adulation. La sûreté publique doit suppléer aux lois qui ont omis de la compter parmi les grands crimes auxquels elle décerne des supplices, car il est aussi criminel d'attenter à la bonne foi des princes qu'à leur personne sacrée, de manquer à leur égard de vérité que de manquer de fidé-

lité, puisque l'ennemi qui veut nous perdre est encore moins à craindre que l'adulateur qui ne cherche qu'à nous plaire. (*Petit Carême, sermon du premier dimanche.*)

Tous les jours, devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire et du désir de parvenir, comme des seuls penchants qui font les grands hommes. Nous flattons son orgueil; nous allumons ses désirs par des espérances et par des prédictions flatteuses et chimériques; nous nourrissons l'erreur de son imagination, en lui rapprochant des fantômes dont il se repaît sans cesse lui-même. Nous osons peut-être en général plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hasard distribue, et que la mort va nous ravir demain; mais nous n'osons blâmer l'insensé qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie et sa conscience.

Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment et sa colère; nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes. Nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi. Nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner, mais nous n'osons pas ajouter que le premier degré du pardon c'est de ne plus parler de l'injustice qu'on a reçue.

Devant un courtisan mécontent de sa fortune et jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrents par les endroits les moins favorables. Nous jetons habilement un nuage sur leur mérite et sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute. Nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talents et de leurs services, et par nos ménagements injustes nous aigrissons sa passion, nous l'aidons à s'aveugler, et à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit tous ceux qu'on répand sur ses rivaux.

Devant un prodigue, ses profusions ne sont plus, dans notre bouche, qu'un air de générosité et de magnificence. Devant un avare, sa dureté et sa sordidité ne sont plus qu'une sage modération et une bonne conduite domestique. Devant un grand, ses préjugés et ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes. On respecte ses passions comme son autorité, et ses préjugés deviennent toujours les nôtres. (*Avent, sermon de l'Épiphanie.*)

Les conseils agréables sont rarement des conseils utiles, et ce qui flatte les souverains fait d'ordinaire le malheur des sujets. Par l'adulation, les vices des grands se fortifient, leurs vertus mêmes se corrompent. Eh! quelle ressource peut-il rester à des passions qui ne trouvent autour d'elles que des éloges? Comment pourrions-nous haïr et corriger ceux de nos défauts qu'on loue, puisque ceux même que l'on censure trouvent encore au dedans de nous non-seulement des penchants, mais des raisons même qui les défendent? Nous nous faisons à nous-mêmes l'apologie de nos vices: l'illusion peut-elle se dissiper, lorsque tout ce qui nous environne nous les donne pour des vertus? (*Petit Carême, sermon du premier dimanche.*)

C'est servir la gloire du prince que de ne pas servir à ses passions. Il est beau d'oser s'exposer à son indignation, plutôt que de manquer à la fidélité qu'on lui a jurée. Eh! si les princes peuvent compter sur un ami fidèle, il faut qu'ils le cherchent parmi ceux qui les ont assez aimés pour avoir eu le courage d'oser quelquefois leur déplaire. Plus ceux qui leur applaudissent sans cesse sont nombreux, plus l'homme vertueux qui ne se joint point aux adulations publiques doit leur être respectable. Mais cet héroïsme de

fidélité est rare dans les cours. Telle est la destinée des souverains; la même puissance qui multiplie autour d'eux les adulateurs, y rend aussi les amis plus rares. (*Petit Carême, sermon du vendredi saint.*)

L'esprit du monde n'est qu'un commerce de souplesse, d'égards, de complaisances, d'attentions, de ménagements. Il faut n'avoir point de sentiments à soi, penser toujours avec le plus grand nombre, ou du moins avec le plus fort; avoir des suffrages toujours prêts, pour ainsi dire, et n'attendre pour les donner que le moment où ils peuvent être agréables. Il faut pouvoir sourire à une impiété, applaudir à une obscénité finement enveloppée, accoutumer ses oreilles aux traits les plus vifs et les plus cruels de la médisance, donner des éloges à l'ambition et à l'envie de parvenir. Enfin, quand on veut vivre dans le monde, il faut penser, ou du moins parler comme le monde. On entre peu à peu, et sans s'en apercevoir soi-même, dans les préjugés, dans les excuses, dans les vaines raisons dont les gens du monde se servent pour justifier leurs abus. A force de les fréquenter, on ne les trouve plus si coupables; on devient même l'apologiste presque de leur mollesse, de leur oisiveté, de leur faste, de leur ambition, de leur haine, de leurs jalousies; on s'accoutume de donner, comme le monde, à toutes les passions, des noms adoucis; et ce qui nous affermit dans ce nouveau système de conduite, c'est qu'il a pour lui les suffrages des mondains; c'est que le monde donne à notre lâcheté les noms spécieux de modération, d'élévation d'esprit, d'usage du monde, de talent pour rendre la vertu aimable, et à la conduite contraire, les noms odieux de petitesse, de rusticité, d'excès et de dureté, propre seulement à éloigner du bien et à rendre la piété odieuse et méprisable. Ainsi,

par reconnoissance, on traite obligeamment un monde qui rend à notre lâcheté tous les honneurs et tous les hommages dus à la prudence, on le croit plus innocent depuis qu'il nous trouve plus estimables: on fait plus de grâce à ses vices depuis qu'il a métamorphosé lui-même nos vices en vertus. (*Conférences, de la Fuite du monde.*)

Un seul sujet fidèle décide souvent de la félicité d'un règne et de la gloire du souverain, et il ne faut aussi qu'un seul adulateur pour flétrir toute la gloire du prince et faire tout le malheur d'un empire. En effet, l'adulation enfante l'orgueil, et l'orgueil est toujours l'écueil fatal de toutes les vertus. L'adulateur, en prêtant aux grands les qualités louables qui leur manquent, leur fait perdre celles même que la nature leur avoit données. Il change en sources de vices des penchants qui étoient en eux des espérances de vertu. Le courage dégénère en présomption. La majesté qu'inspire la naissance, qui sied si bien au souverain, n'est plus qu'une vaine fierté qui l'avilit et le dégrade. L'amour de la gloire, qui coule en eux avec le sang des rois leurs ancêtres, devient une vanité insensée, qui voudroit voir l'univers entier à leurs pieds, qui cherche à combattre seulement pour avoir l'honneur frivole de vaincre, et qui, loin de dompter leur ennemis, leur en fait de nouveaux et arme contre eux leurs voisins et leurs alliés. L'humilité, si aimable dans l'élévation, et qui est comme le premier sentiment qu'on verse dès l'enfance dans l'âme des rois, se borne à des largesses outrées et à une familiarité sans réserve pour un petit nombre de favoris, ne leur laisse plus qu'une dure insensibilité pour les misères publiques. Les devoirs mêmes de la religion, dont ils sont les premiers protecteurs, et qui avoient fait la plus sérieuse occupation de leur premier âge, ne leur parois-

sent plus bientôt que des amusements puérils de l'enfance. (*Petit Carême, sermon du premier dimanche.*)

Plus vous êtes élevés, plus vos passions vous sont cachées sous l'artifice des louanges; moins la vérité vous approche; plus on se déguise à vos yeux, pour vous déguiser vous-mêmes aux vôtres; plus vous êtes à plaindre, parce que tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à vous surprendre, qu'à vous inspirer ses passions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres : c'est le malheur des cours, et la triste destinée des grands. L'innocent plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est rien de doux dans le commerce des hommes, leur est refusé; ils vivent au milieu des hommes qu'ils ne connoissent pas, qui mettent tous le masque en les approchant, et dont ils ne voient jamais que l'art et la surface. (*Carême, sermon du mardi de la troisième semaine.*)

Quel fléau pour les princes, que des hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des piéges à leur innocence! Quel malheur pour les peuples, quand les princes se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse et de la vérité! Les fléaux des guerres et de la stérilité sont des fléaux passagers, et des temps plus heureux ramènent bientôt la paix et l'abondance; les peuples en sont affligés, mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources : le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'est une calamité pour l'État, qui en promet toujours de nouvelles. L'oppression des peuples, déguisée au souverain, ne leur annonce que des charges onéreuses; les gémissements les plus touchants que forme la misère publique passent bientôt pour des murmures; les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation les travestit

en une témérité punissable; et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autres noms que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse de se soumettre. (*Petit Carême, sermon du premier dimanche.*)

Si un amour outré de la gloire enivre les princes, tout leur souffle la désolation et la guerre. Alors, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil! que de calamités publiques dont ils sont les seuls auteurs! Leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocents; et leur repentir tout seul pourroit-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre? Si l'amour du plaisir l'emporte en eux sur la gloire, tout sert alors à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres, tout en facilite le succès, tout en réveille les désirs, tout prête des armes à la volupté. Des sujets indignes la favorisent, les adulateurs lui donnent des titres d'honneur, des auteurs profanes la chantent et l'embellissent, les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs; tous les talents destinés par l'auteur de la nature à servir à l'ordre et à la décoration de la société ne servent plus qu'à celle du vice. (*Petit Carême, sermon de la Purification.*)

La religion toute seule forme des hommes véritables et sincères, des hommes qui sont trop touchés des égarements des grands pour y applaudir. Ils désirent trop vivement leur salut pour devenir, par des conseils flatteurs, les complices de leur perte. Ils peuvent bien se taire, car il n'est pas toujours temps de parler, mais ils ne sauroient parler que pour rendre gloire à la vérité: et le vice ne trouve jamais auprès d'eux ni ces basses adulations qui l'admirent, ni ces adoucissements artificieux qui le justifient. Les grands apprennent de leur bouche ce que cette

foule d'adulateurs qui les environne leur laisse ignorer; eux seuls osent leur contredire et prendre le parti de la vérité contre eux, parce qu'eux seuls ne craignent pas de se rendre moins agréables, pourvu qu'ils se rendent plus utiles; eux seuls n'étudient pas les penchants des grands pour y accommoder lâchement leurs suffrages, mais ils étudient leurs devoirs pour y ramener leurs penchants, parce qu'eux seuls aiment plus leur personne que leur élévation, et sont plus touchés de leur salut que de leurs bienfaits. (*Carême, sermon du mardi de la troisième semaine.*)

Les princes naissent d'ordinaire vertueux et avec des inclinations dignes de leur sang. La naissance nous les donne tels qu'ils devroient être; l'adulation toute seule les fait tels qu'ils sont. Gâtés par les louanges, on n'oseroit plus leur parler le langage de la vérité; eux seuls ignorent dans leur État ce qu'eux seuls devroient connoître. Ils envoient des ministres pour être informés de ce qui se passe de plus secret dans les cours et dans les royaumes les plus éloignés, et personne n'oseroit leur apprendre ce qui se passe dans leur royaume propre. Les discours flatteurs assiégent leur trône, s'emparent de toutes les avenues et ne laissent plus d'accès à la vérité; ainsi le souverain est seul étranger au milieu de ses peuples. Il croit manier les ressorts les plus secrets de l'empire, et il en ignore les événements les plus publics : on lui cache ses pertes, on lui grossit ses avantages, on lui diminue les misères publiques, on le joue à force de le respecter; il ne voit plus rien tel qu'il est, tout lui paroît tel qu'il le souhaite. (*Petit Carême, sermon du premier dimanche.*)

DE LA DISSIMULATION.

Rien ne coûteroit plus à l'homme que de se montrer tel qu'il est. Comme l'orgueil est le premier de nos penchants, et que d'ailleurs le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer que, si nous nous montrions tels que nous sommes, nous serions dignes du dernier mépris, nous naissons tous avec un fonds de dissimulation sur ce qui se passe au dedans de nous-mêmes. Toute notre vie n'est presque qu'un déguisement continuel; nous jouons dans presque toutes nos actions le personnage d'un autre, et ce qui paroît de nous-mêmes n'est jamais nous. Telle est la condition de l'homme; né orgueilleux et misérable, il ne peut paroître grand qu'en ne se montrant pas tel qu'il est, et le déguisement est la seule ressource de sa vanité. (*Carême, sermon du vendredi de la première semaine.*)

Nous entendons quelquefois ceux qui occupent de grandes places se plaindre des agitations infinies inséparables de leurs emplois, soupirer après le repos, envier la destinée d'un état tranquille et privé, et redire sans cesse qu'il seroit temps enfin de vivre pour soi, après avoir vécu si longtemps pour les autres. Mais ce ne sont là que des discours. Ils paroissent gémir sous le poids des affaires, mais ils porteroient avec bien plus de douleurs et d'accablement le poids du loisir et d'une condition privée. Ils ont employé une partie de leur vie à briguer le tumulte des places et des emplois, ils en emploient l'autre à se plaindre du malheur de les avoir obtenus. C'est un langage de vanité. Ils voudroient paroître supérieurs à la

fortune, et ils ne le sont pas au moindre revers et au plus léger refroidissement qui les menace. (*Carême, Sermon du lundi de la semaine de la Passion.*)

DE LA MÉDISANCE.

La médisance est un vice que nulle circonstance ne sauroit jamais excuser: cependant c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser à soi-même, et à qui le monde et la piété font aujourd'hui plus de grâce. Ce n'est pas que le caractère du médisant ne soit odieux devant les hommes; mais on ne comprend dans ce nombre que certains médisants d'une malignité plus noire et plus grossière, qui médisent sans art et sans ménagement, et qui, avec assez de malice pour censurer, n'ont pas assez de cet esprit qu'il faut pour plaire.

La langue du détracteur est un feu dévorant qui flétrit tout ce qu'il touche: qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré: qui ne laisse partout où il a passé que la ruine et la désolation; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées; qui change en de viles cendres ce qui nous avoit paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire. Il est une sorte de médisants qui condamnent la médisance, et qui se la permettent: qui déchirent sans égards leurs frères, et qui s'applaudissent encore de leur modération et de leur réserve; qui portent le trait jusqu'au cœur, mais, parce qu'il est plus brillant et plus affilé, ne voient pas la plaie qu'il a faite.

La médisance est un assemblage d'iniquités : une envie basse, qui, blessée des talents ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur : une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret ; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire ; une barbarie de sang-froid, qui va percer un frère absent ; une injustice, où nous lui ravissons ce qu'il a de plus cher.

D'où vient que nos censures portent toujours sur certaine personne en particulier, et que nous ne nous délassons jamais plus agréablement, et avec plus d'esprit, que lorsque nous rappelons ses défauts? Ne seroit-ce point une jalousie secrète? Ses talents, sa fortune, sa faveur, son poste, sa réputation ne nous blesseroient-ils pas encore plus que ses défauts? Le trouverions-nous si digne de censure, s'il avoit moins de qualités qui le mettent au-dessus de nous? Serions-nous si aises de faire remarquer ses endroits foibles, si tout le monde ne lui en trouvoit pas de fort avantageux? D'où vient que les défauts de tout autre nous trouvent plus indulgents? qu'ailleurs nous excusons tout, et qu'ici tout s'envenime dans notre bouche? Nous assurons que ce n'est ni la haine ni la jalousie qui nous fait parler : je le veux ; mais n'y auroit-il pas peut-être dans nos satires des motifs encore plus bas et plus honteux? N'affectons-nous pas de censurer notre frère devant un grand qui ne l'aime pas? Ne voulons-nous pas faire notre cour et nous rendre agréables en le rendant un objet de risée ou de mépris? Ne sacrifions-nous pas sa

réputation à notre fortune, et ne cherchons-nous pas à plaire en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas? Les grands sont à plaindre, dès qu'ils se livrent à des aversions injustes; on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît. (*Carême, sermon du lundi de la quatrième semaine.*)

Il est des personnes qui forment des assemblées criminelles où la réputation de leurs frères est déchirée sans pitié: leur vertu même n'y est pas à couvert de la malignité de leurs censures, et les traits les plus sanglants portent sur les plus vertueux. Ce sont des assemblées de sang, où les plaies que leurs langues font à l'innocence la plus pure deviennent un spectacle qui amuse leur oisiveté et qui réjouit leur ennui. Ils nous rappellent les horreurs du paganisme, où les hommes se faisoient un divertissement public de s'assembler sur des théâtres infâmes pour y voir d'autres hommes qui se faisoient des plaies mortelles et s'entre-donnoient la mort pour amuser les spectateurs. Quel plaisir barbare! Il faut qu'il en coûte le sang et la réputation à leurs frères pour les délasser, et celui qui enfonce le poignard avec plus d'habileté et de succès est celui qui emporte les suffrages publics et les acclamations de ces assemblées d'iniquité. (*Paraphrase du psaume* XV.)

La médisance est un mal inquiet qui trouble la société, qui jette la dissension dans les cours et dans les villes, qui désunit les amitiés les plus étroites, qui est la source des haines et des vengeances, qui remplit tous les lieux où elle entre de désordre et de confusion; partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse. C'est une source pleine d'un venin mortel: tout ce qui en part est infecté et infecte tout ce qui l'environne. Ses louanges même sont

empoisonnées, ses applaudissements malins, son silence criminel; ses gestes, ses mouvements, ses regards, tout a son poison et le répand à sa manière.

Le monde, familiarisé avec le crime, et qui, à force de voir les crimes les plus criants devenus les vices de la multitude, n'en est presque plus touché, appelle légères les médisances qui roulent sur les foiblesses les plus criminelles et les plus honteuses. Les soupçons d'infidélité dans le lien sacré du mariage ne sont plus un décri formel et une flétrissure essentielle, ce sont des discours de dérision et de plaisanterie. Accuser un courtisan de perfidie et de mauvaise foi, ce n'est plus attaquer son honneur, c'est donner du ridicule aux protestations de sincérité dont il nous amuse. Rendre suspecte d'hypocrisie la piété la plus sincère, ce n'est pas outrager Dieu dans ses saints, c'est un langage de dérision que l'usage a rendu commun. En un mot, hors les crimes que l'autorité publique punit, ou qui nous attirent ou la disgrâce du maître ou la perte des biens et de la fortune, tout le reste paroît léger, et devient le sujet ordinaire des entretiens et des censures publiques.

Nous ajoutons toujours quelque chose du nôtre aux vices que nous censurons; nous ne les donnons jamais pour ce qu'ils sont. Nous mêlons au récit que nous en faisons la malignité de nos conjectures; nous les mettons en un certain point de vue, qui les tire de leur état naturel. Nous embellissons notre histoire, et, pour faire un héros ridicule, qui plaise, nous le faisons tel qu'on le souhaite et non pas tel qu'il est en effet.

L'orgueil, qui n'aime point la dépendance, se dédommage toujours en trouvant des foiblesses et des défauts dans ceux auxquels il est forcé d'obéir. Plus ils sont élevés.

plus ils sont exposés à nos censures; la malignité même est bien plus éclairée à leur égard; on ne leur pardonne rien. Ceux quelquefois qui sont le plus accablés de leurs bienfaits, ou le plus honorés de leur familiarité, sont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections et leurs vices; et outre le devoir sacré du respect qu'on viole, on se rend encore coupable du crime lâche et honteux de l'ingratitude.

Les confidents infortunés auxquels le médisant révèle les fautes d'autrui en ont bientôt, à leur tour, instruit plusieurs autres, qui, de leur côté, ne regardant plus comme un secret ce qu'ils viennent d'apprendre, en instruisent les premiers venus. Chacun, en les redisant, y ajoutera de nouvelles circonstances; chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon; à mesure qu'on les publiera, ils croîtront, ils grossiront; semblable à une étincelle de feu, qui, portée en différents lieux par un vent impétueux, embrase les forêts et les campagnes, telle est la destinée de la détraction. Ce que nous avons dit en secret n'étoit rien d'abord et paroissoit étouffé et enseveli sous la cendre; mais le feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur; mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches; chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractère de son esprit et de sa malignité lui représentera comme vraisemblable. La source sera presque imperceptible; mais, grossi dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville, la province; et ce qui n'étoit d'abord dans son origine qu'une plaisanterie secrète et imprudente, qu'une simple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire sérieuse, un décri formel et public, le sujet de tous les entretiens,

une flétrissure éternelle. Irons-nous nous opposer au déchaînement public et chanter tout seul ses louanges? Mais on nous prendra pour de nouveaux venus qui ignorons ce qui se passe dans le monde : et nos louanges, venues trop tard, ne serviront qu'à lui attirer de nouvelles satires.

Le scandale de la médisance est un scandale qui nous survivra. Les histoires scandaleuses des cours ne meurent jamais avec leurs héros. Des écrivains lascifs ont fait passer jusqu'à nous les satires, les déréglements des cours qui nous ont précédés; et il se trouvera parmi nous des auteurs licencieux qui instruiront les âges à venir des bruits publics, des événements scandaleux et des vices du nôtre. (*Carême, sermon du lundi de la quatrième semaine.*)

DE LA VOLUPTÉ.

Le renoncement à la volupté n'est souvent qu'un de ces mérites que donne la vieillesse, qu'une de ces régularités tardives qui sont les assortiments de l'âge plutôt que les ornements du cœur; qui parent les débris du corps au lieu de réparer ceux de l'âme: où il entre plus de bienséance que de grâce, et qui n'ont presque de la vertu que la seule impuissance d'être encore des vices. (*Oraison funèbre de M. de Villeroy.*)

La volupté se cachoit autrefois, elle fait gloire aujourd'hui de se donner en spectacle: c'étoit autrefois une œuvre de confusion et de ténèbres, elle affecte aujourd'hui la lumière et semble chercher effrontément le grand jour, dans un sexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec ostentation sur le front leur déshonneur et leur ignominie:

tirer une gloire honteuse que le public soit instruit du succès de leurs funestes appas; compter comme autant de victoires et de titres d'honneur les âmes foibles qu'elles ont fait tomber dans le piége; déchirer elles-mêmes sans pudeur le voile que la bienséance avoit mis jusqu'ici sur le déréglement, et prendre, ce semble, autant de soin de publier leur honte que les siècles précédents en avoient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un bon air, l'indécence poussée à un point qu'elle inspire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire, et le nom de la pudeur devenu un nom de mépris et de risées. (*Panégyrique de sainte Agnès.*)

Quels troubles n'ont point excités de tout temps les désirs impurs de la chair? L'homme, ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature et de la sainteté de son origine, se livroit, sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant dans son cœur le plus violent et le plus universel de ses penchants, il le croyoit aussi le plus innocent et le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte et se forma des dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infâme devenoit le seul hommage qui honoroit leurs autels. Un philosophe même, le plus sage d'ailleurs des païens, craignant que le mariage ne mît une espèce de frein à cette passion déplorable, avoit voulu abolir ce lien sacré, pour mettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, et ne multiplier le genre humain que par des crimes. Plus ce vice étoit universel, plus il perdoit le nom de vice; et cependant quel déluge de maux n'avoit-il pas répandu sur la terre! Avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vu armer les peuples contre les peuples, les rois contre les rois, le sang contre le

sang, les frères contre les frères, porter partout le trouble et le carnage et ébranler l'univers entier! Les ruines des villes, les débris des empires les plus florissants, les sceptres et les couronnes renversés, devenoient les monuments publics et lugubres que chaque siècle élevoit pour conserver, ce semble, aux âges suivants le souvenir et la tradition funeste des calamités dont ce vice n'avoit cessé d'affliger le genre humain. Il devenoit lui-même un fonds inépuisable de troubles et de chagrins pour l'homme qui s'y livroit alors sans mesure. Il promettoit la paix et les plaisirs; mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs chagrins marchoient toujours sur ses pas; jusque-là que les lois, la religion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos, dans ces siècles même de ténèbres et de corruption, en éloignoit un petit nombre de sages. (*Avent, sermon du jour de Noël.*)

En vain le monde a donné des noms spécieux à la volupté; en vain l'usage a tâché de l'ennoblir par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des sentiments et par tout l'art d'une poésie lascive; en vain des écrivains profanes prostituent leurs plumes, leurs talents à des apologies criminelles de ce vice, les louanges qu'on lui donne n'ont rien de plus réel que les scènes elles-mêmes où on les débite. Sur des théâtres fabuleux c'est la passion des héros, c'est la foiblesse des grandes âmes; au sortir de là, c'est-à-dire dans la vérité et dans la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui déshonore l'homme: c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions et qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde. (*Carême, sermon du vendredi de la deuxième semaine.*)

Nous regardons le déréglement comme une destinée de l'âge : nous pardonnons le vice aux premières mœurs. Il semble qu'il y a une saison pour les passions et que la régularité et la pudeur ne deviennent une vertu que lorsqu'un âge plus avancé nous en fait une nécessité, ou du moins une bienséance. On dit tous les jours qu'il faut passer quelque chose à l'âge ; la saison des périls est-elle donc celle où il faut le moins les craindre? Les passions plus vives nous autorisent-elles à moins fuir tout ce qui les nourrit et les allume ? D'ailleurs, nos passions finissent-elles avec la jeunesse? Les premiers déréglements ne laissent-ils pas un fonds de foiblesse qui semble se fortifier avec les années? et la fragilité d'une vieillesse criminelle n'est-elle pas presque toujours le fruit et la punition de la licence des premières mœurs? Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde lorsqu'elle n'en est plus que la risée ou le dégoût? Ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuient? Ne ranime-t-elle pas encore un visage flétri et suranné par des artifices qui rappellent plus ses années que ses attraits? Ne se donne-t-elle pas encore une jeunesse empruntée qui ne trompe que ses yeux seuls? N'arrache-t-elle pas peut-être des assiduités criminelles qu'elle ne sauroit plus mériter? Des choix honteux ne deviennent-ils pas la ressource de son indigne foiblesse? et l'âge, en changeant ses traits, a-t-il changé quelque chose à la honte de son caractère? (*Panégyrique de sainte Agnès.*)

Que peut-on refuser à la volupté lorsqu'une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur et qu'on en est devenu l'esclave? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt ont beau se révolter contre ce qu'elle exige, ce sont de foibles moniteurs, rien n'est écouté. Qu'on demande à

un homme public une grâce injuste, onéreuse au peuple et dommageable à l'État, en vain sa place, sa conscience, sa réputation l'en détournent; si c'est la volupté qui demande, tout cède, et on est sûr d'obtenir. Qu'on sollicite auprès d'un grand la disgrâce, la perte d'un rival innocent et dont le mérite fait tout le crime auprès de nous, en vain le public va se récrier contre cette injustice, dès que la volupté le demande on est bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une personne aimée, en vain ses talents, ses services, sa probité parlent pour lui: en vain l'État souffrira de son éloignement, c'est la volupté qui le demande, il faut qu'il soit sacrifié: et le prince aimera mieux s'attirer le mépris et l'indignation publique, en sacrifiant un serviteur fidèle et utile à l'État, que de contrister un moment l'objet honteux de sa passion. Mais, d'un autre côté, qu'on lui propose un sujet indigne, sans vertu, sans talent, que l'honneur même d'une nation rougiroit de voir en place, et dont l'incapacité blesseroit la bienséance publique, il devient capable des emplois les plus hauts et les plus importants dès que la volupté le désigne. Que l'État périsse entre ses mains, que le gouvernement en soit déshonoré; que les étrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent, la volupté le portera au faîte des honneurs et ne craindra point d'augmenter, par la singularité et l'injustice de ce choix, l'éclat et le scandale du vice. (*Panégyrique de saint Jean-Baptiste.*)

Il faut acheter le plaisir impur au prix des mesures les plus gênantes, ou, si une seule vient à manquer, tout est perdu. Il faut soutenir les discours publics et les murmures domestiques; soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui nous captive:

soutenir nos devoirs, nos bienséances, nos intérêts toujours incompatibles avec nos plaisirs; se soutenir soi-même. Les commencements de la passion n'offrent rien que de riant et d'agréable; les premiers pas que l'on fait, on ne marche que sur des fleurs; les premières fureurs de ce vice surtout enivrent la raison et ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère; les idées qu'on se fait alors de la passion sont encore nobles et flatteuses; le langage répond aux idées; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentiments, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du mérite, la destinée des penchants; tout flatte encore la vanité. Mais la passion un peu refroidie, mais le plaisir injuste approfondi, mais les premiers égards affoiblis par la familiarité et le long usage, mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux, viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domestiques, des affaires ruinées, des établissements manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs. (*Carême, sermon du vendredi de la deuxième semaine.*)

Un grand, voluptueux, est plus à plaindre et plus malheureux que le dernier et le plus vil d'entre le peuple. Tout lui aide à assouvir son injuste passion et tout ce qui l'assouvit la réveille. Ses désirs croissent avec ses crimes; plus il se livre à ses penchants, plus il en devient le jouet et l'esclave. Sa prospérité rallume sans cesse le feu honteux qui le dévore et le fait renaître de ses propres cendres. Les sens, devenus ses maîtres, deviennent ses tyrans : il se rassasie de plaisirs, et sa satiété fait elle-même son supplice. Ainsi, ses inquiétudes naissent de son abondance; ses désirs, toujours satisfaits, ne lui laissant plus rien à

désirer, le laissent tristement avec lui-même. L'excès de ses plaisirs en augmente de jour en jour le vide : et plus il en goûte, plus ils deviennent tristes et amers. (*Petit Carême, sermon du deuxième dimanche.*)

On se rejette sur le tempérament pour excuser ses foiblesses. C'est un malheur, dit-on, d'être né d'une certaine façon : on ne peut se faire un cœur à son gré : être plus dur que l'airain, quand on a porté en naissant une âme tendre et sensible. Nous trouvons en nous des penchants auxquels on peut, à la vérité, se refuser quelque temps, mais dont il n'est presque pas possible de fuir toujours la destinée.

Mais quel est le crime qui ne devienne par là digne d'excuse? Tous les crimes les plus affreux ne supposent-ils pas, dans ceux qui s'en rendent coupables, des penchants qui les y portent? Le vice cesse-t-il de l'être dès qu'il a le cœur pour lui? Seroit-il besoin de nous l'interdire, si un goût malheureux ne nous le rendoit aimable. (*Panégyrique de sainte Agnès.*)

Tel est le caractère de la volupté ; elle répand un nuage épais sur la raison. Des hommes sages, habiles, éclairés perdent ici tout d'un coup toute leur habileté et toute leur sagesse : tous les principes de conduite sont effacés en un instant. On se fait une nouvelle manière de penser, où toutes les idées communes sont proscrites ; ce n'est plus la lumière et le conseil, c'est un penchant impétueux qui décide et qui règle toutes les démarches. On oublie ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même ; on s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances même, dont les autres passions sont si jalouses ; et, tandis qu'on se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas

soi-même. (*Carême, sermon du vendredi de la deuxième semaine.*)

Qu'est-ce que le tempérament qui diminue à nos yeux l'horreur de nos crimes? C'est un long usage de déréglement qui nous l'a rendu comme nécessaire; c'est un cœur subjugué par les passions, et pour qui l'occasion devient toujours une chute; c'est une fragilité honteuse, toujours sûre de périr dès qu'il faut résister; c'est une volonté livrée au crime et qui, à force de secouer le joug des devoirs, ne connoît plus même celui des bienséances. (*Panégyrique de sainte Agnès.*)

Si nous approfondissions l'histoire des familles; si nous allions jusqu'à la source de leur décadence; si nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms, dont les titres et les biens ont passé en des mains étrangères; si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité, nous en trouverions l'origine dans la volupté; nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite de malheurs qui ont affligé ses descendants. Et, sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés presque dans l'oubli expient aujourd'hui à nos yeux les égarements de ce vice! Combien de maisons à demi éteintes voient tous les jours finir dans les débauches, et dans la santé ruinée d'un emporté, toute l'espérance de leur postérité et toute la gloire des titres qu'une longue suite de siècles avoit amassés sur leur tête, et qui avoient coûté tant de sang et de travaux à la vertu de leurs ancêtres! (*Carême, sermon du vendredi de la deuxième semaine.*)

De quoi n'est pas capable une femme mondaine, pour l'objet criminel qui la possède et qui la captive? Quel

courage, quelle force, quels sacrifices! Les difficultés la raniment. Le repos, la réputation, la liberté, la santé, la fortune, rien ne tient devant la passion : on voit tous les jours de ces héroïnes infortunées, capables de tenter les plus grandes entreprises, qui sacrifient tout à leur injuste goût, qui tirent de leur sexe un courage au-dessus de l'homme, et qui, en ayant oublié la pudeur, en ont aussi, ce semble, oublié la timidité et la foiblesse. (*Panégyrique de sainte Agnès.*)

Il y a dans la volupté je ne sais quoi d'opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait qu'on se reproche sans cesse à soi-même sa propre foiblesse et qu'on rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui nous accable. Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur un fonds de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrète sur tous ses plaisirs. Le charme fuit et s'envole, la conscience ne peut plus se fuir elle-même : on se lasse de ses troubles, et on n'a pas la force de les finir : on se dégoûte de soi-même, et on n'ose changer : on voudroit pouvoir fuir son propre cœur, et on se retrouve partout. Les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instants rapides et fugitifs; les remords cruels forment comme l'état durable et le fonds de toute la vie criminelle. (*Carême, sermon du vendredi de la deuxième semaine.*)

Qu'est-ce que les occasions qui nous séduisent? Sont-ce les talents malheureux des grâces et de la beauté dont la nature nous a pourvus? Mais c'est cela même qui devroit rendre nos attentions plus rigoureuses. Les bienfaits du Créateur peuvent-ils devenir une excuse, lorsqu'on les tourne contre lui? N'y a-t-il que le rebut du monde qui soit propre à servir Dieu? De plus, n'ajoutons-nous pas

aux grâces de la nature un art dangereux qui les rend funestes aux autres et à nous-mêmes? N'assure-t-on pas le succès de ces déplorables appas par des soins qui sont déjà un crime pour nous, avant que d'être un sujet de chute pour les autres? Ne faisons-nous pas même, peut-être, suppléer aux talents que la nature nous a refusés une effronterie qui porte toujours un poison plus sûr dans les cœurs que toutes les grâces d'une beauté chaste et pudique? Eh! n'arrache-t-on pas, par des avances honteuses, des désirs criminels où à peine auroit-on trouvé de simples regards? (*Panégyrique de sainte Agnès.*)

FIN.

TABLE

DU TOME SECOND.

SERMONS.

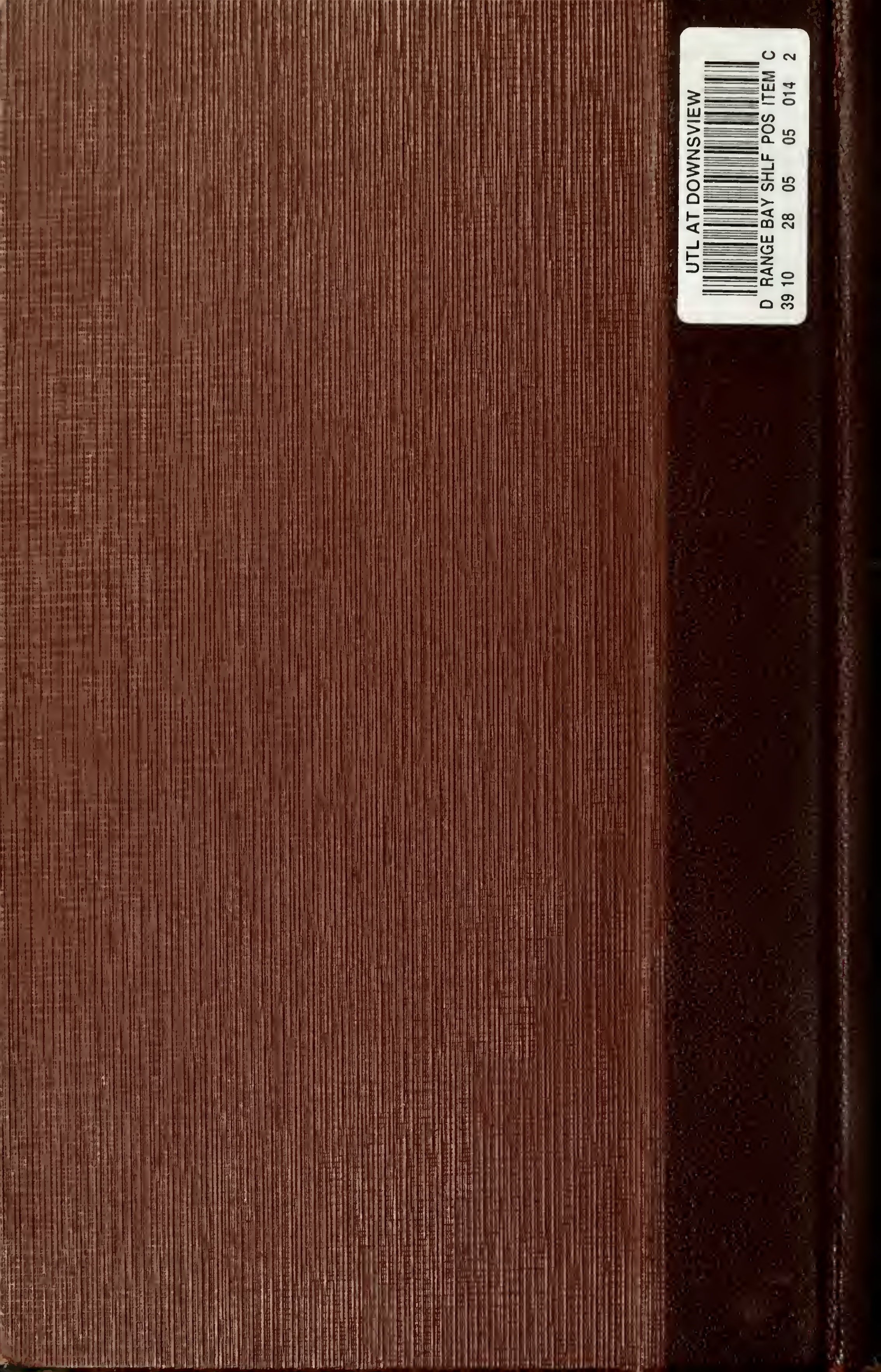
CONFÉRENCES.

DISCOURS SYNODAUX.

PENSÉES OU MORCEAUX CHOISIS.

FIN DE LA TABLE DU SECOND ET DERNIER VOLUME.

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOÎT.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 10 28 05 05 014 2